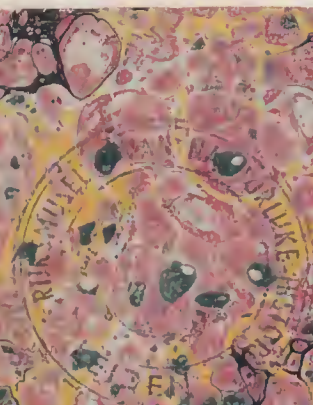


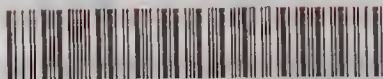


... 112 ... 114 ...  
Plaat 75, 80                      'den.  
Pagina 1, 44, 114, 142, 143, 148, 182.  
212, 264, 365, 366, 367, 510, boletto.  
in pagina 163. con gaffe.



N N N

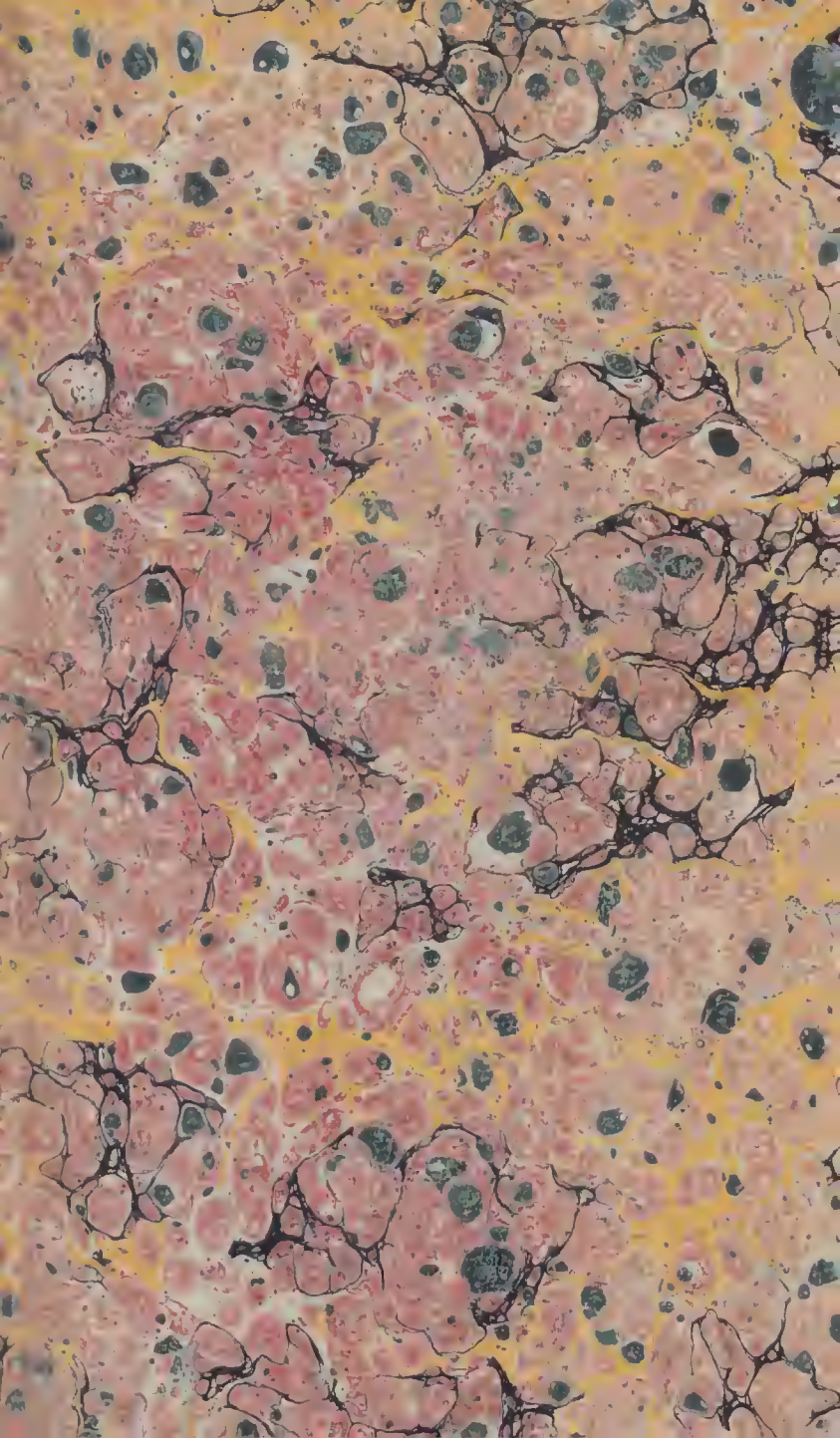
BIBLIOTHEEK



7 7496 00041730 1

NATIONAAL NATUURHISTORISCH MUSEUM Postbus 9517 2300 RA Leiden Nederland





~~2 Buff 1020~~

BR A00733



Jrys / 31, 19

J<sup>r</sup>oor veertien dagen



BIBLIOTHEEK  
DER  
IV<sup>e</sup> INFANTERIE BRIGADE.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

---

OISEAUX.



DE L'IMPRIMERIE DE WAGREZ AINÉ.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE

PAR H. R. DUTHILLOEUL.

TOME X.



BRUXELLES,

CHEZ H. TARLIER, LIBRAIRE, RUE DE L'EMPEREUR  
M. DCCCXXII.









1.



2.

De Sève, Del.

L. Epine, D'éc.

1 LE PIC VERT. 2 LE COUCOU.

---

# HISTOIRE

## NATURELLE

### DES OISEAUX.

---



---

## LE COUCOU.

---

**D**ÈS le tems d'Aristote , on disait communément que jamais personne n'avait vu la couvée du coucou : on savait dès-lors que cet oiseau pond comme les autres , mais qu'il ne fait point de nid ; on savait qu'il dépose ses œufs ou son œuf ( car il est rare qu'il en dépose deux au même endroit ) dans les nids des autres oiseaux , plus petits ou plus grands , tels que les fauvettes , les verdiers , les alouettes , les ramiers , etc. ; qu'il mange souvent les œufs qu'il y trouve ; qu'il laisse à l'étrangère le soin de couvrir , nourrir , élever sa génération ; que cette étrangère , et nommément la fauvette , s'acquitte fidèlement de tous ces soins , et avec tant de succès , que ses élèves deviennent très-gras , et sont alors un morceau succulent : on savait que leur plumage change beaucoup lorsqu'ils arrivent à l'âge adulte ; on savait enfin que les coucous commencent à paraître et à



se faire entendre dès les premiers jours du printems , qu'ils ont l'aile faible en arrivant , qu'ils se taisent pendant la canicule ; et l'on disait que certains espèce faisait sa ponte dans des trous de rochers escarpés. Voilà les principaux faits de l'histoire du coucou ; ils étaient connus il y a deux mille ans , et les siècles postérieurs n'y ont rien ajouté ; quelques-uns même de ces faits étaient tombés dans l'oubli , notamment leur ponte dans des trous de rochers. On n'a pas ajouté davantage aux fables qui se débitent depuis le même tems à peu près sur cet oiseau singulier : le faux a ses limites ainsi que le vrai ; l'un et l'autre est bientôt épuisé sur tout sujet qui a une grande célébrité , et dont par conséquent on s'occupe beaucoup.

Le peuple disait donc il y a vingt siècles , comme il le dit encore aujourd'hui , que le coucou n'est autre chose qu'un petit épervier métamorphosé ; que cette métamorphose se renouvelle tous les ans à une époque déterminée ; que lorsqu'il revient au printems , c'est sur les épaules du milan , qui veut bien lui servir de monture , afin de ménager la faiblesse de ses ailes (complaisance remarquable dans un oiseau de proie tel que le milan) ; qu'il jette sur les plantes une salive qui leur est funeste par les insectes qu'elle engendre ; que la femelle coucou a l'attention de pondre dans chaque nid qu'elle peut découvrir , un œuf de la couleur des œufs de ce nid <sup>1</sup> pour mieux tromper la mère ; que celle-ci se fait la nourrice ou la gouvernante du jeune coucou ;

---

<sup>1</sup> Le véritable œuf du coucou est plus gros que celui du rossignol , de forme moins allongée , de couleur grise presque blanchâtre , tacheté vers le gros bout de brun violet presque effacé , et de brun foncé plus tranché ; enfin marqué , dans sa partie moyenne , de quelques traits irréguliers couleurs de marron.

qu'elle lui sacrifie ses petits , qui lui paraissent moins jolis <sup>1</sup> ; qu'en vraie marâtre elle les néglige , ou qu'elle les tue et les lui fait manger. D'autres soupçonnent que la mère coucou revient au nid où elle a déposé son œuf , et qu'elle chasse ou mange les enfans de la maison pour mettre le sien plus à son aise ; d'autres voulaient que ce soit celui-ci qui en fasse sa proie , ou du moins qui les rende victimes de sa voracité , en s'appropriant exclusivement toutes les subsistances que peut fournir la pourvoyeuse commune. Élien raconte que le jeune coucou sentant bien en lui-même qu'il est bâtard ou plutôt qu'il est un intrus , et craignant d'être traité comme tel sur les seules couleurs de son plumage , s'envole dès qu'il peut remuer les ailes , et va rejoindre sa véritable mère <sup>2</sup> ; d'autres prétendent que c'est la nourrice qui abandonne le nourrisson , lorsqu'elle s'aperçoit , aux couleurs de son plumage , qu'il est d'une autre espèce ; enfin plusieurs croient qu'avant de prendre son essor , le nourrisson dévore la nourrice qui lui avait tout donné , jusqu'à son propre sang. Il semble qu'on ait voulu faire du coucou un archétype d'ingratitude <sup>3</sup> ; mais il ne fallait pas lui prêter des crimes physiquement impossibles. N'est-il pas impossible en effet que le jeune coucou , à peine en état de manger seul , ait assez de force pour dévorer un pigeon ramier , une alouette , un bruant , une fauvette ? Il est

---

<sup>1</sup> Les coucous sont hideux lorsqu'ils viennent d'éclorre , et même plusieurs jours après qu'ils sont éclos.

<sup>2</sup> On a dit aussi , en se jetant dans l'excès opposé , et même opposé à toutes les observations , que la mère coucou , oubliant ses propres œufs , couvait des œufs étrangers.

<sup>3</sup> Ingrat comme un coucou , disent les Allemands. Mélanchthon a fait une belle harangue contre l'ingratitude de cet oiseau.

vrai que l'on peut citer en preuve de cette possibilité un fait rapporté par un auteur grave, M. Klein, qui l'avait observé à l'âge de seize ans. Ayant découvert dans le jardin de son père un nid de fauvette, et dans ce nid un œuf unique, qu'on soupçonna être un œuf de coucou, il donna au coucou le tems d'éclore et même de se revêtir de plumes; après quoi il renferma le nid et l'oiseau dans une cage qu'il laissa sur place: quelques jours après, il trouva la mère fauvette prise entre les bâtons de la cage, ayant la tête engagée dans le gosier du jeune coucou, qui l'avait avalée, dit-on, par mégarde, croyant avaler seulement la chenille que sa nourrice lui présentait apparemment de trop près. Ce sera quelque fait semblable qui aura donné lieu à la mauvaise réputation de cet oiseau; mais il n'est pas vrai qu'il ait l'habitude de dévorer ni sa nourrice ni les petits de sa nourrice. Premièrement, il a le bec trop faible, quoiqu'assez gros; le coucou de M. Klein en est la preuve, puisqu'il mourut étouffé par la tête de la fauvette, dont il n'avait pu briser les os. En second lieu, comme les preuves tirées de l'impossible sont souvent équivoques et presque toujours suspectes aux bons esprits, j'ai voulu constater le fait par la voie de l'expérience. Le 27 juin, ayant mis un jeune coucou de l'année, qui avait déjà neuf pouces de longueur totale, dans une cage ouverte, avec trois jeunes fauvettes qui n'avaient pas le quart de leurs plumes, et ne mangeaient point encore seules, ce coucou, loin de les dévorer ou de les menacer, semblait vouloir reconnaître les obligations qu'il avait à l'espèce; il souffrait avec complaisance que ces petits oiseaux, qui ne paraissaient point du tout avoir peur de lui, cherchassent un asyle sous ses ailes, et s'y réchauffassent comme ils eussent fait sous les ailes de leur mère; tandis que dans



le même tems une jeune chouette de l'année , et qui n'avait encore vécu que de la becquée qu'on lui donnait , apprit à manger seule en dévorant toute vivante une quatrième fauvette que l'on avait attachée auprès d'elle. Je sais que quelques-uns , pour dernier adoucissement , ont dit que le coucou ne mangeait que les petits oiseaux qui venaient d'éclore et n'avaient point encore de plumes. A la vérité , ces petits embryons sont , pour ainsi dire , des êtres intermédiaires entre l'œuf et l'oiseau , et par conséquent peuvent absolument être mangés par un animal qui a coutume de se nourrir d'œufs couvés ou non couvés , mais ce fait , quoique moins invraisemblable , ne doit passer pour vrai que lorsqu'il aura été constaté par l'observation.

Quant à la salive du coucou , on sait que ce n'est autre chose que l'exsudation écumeuse de la larve d'une certaine cigale appelée la *bedaude* . Il est possible qu'on ait vu un coucou chercher cette larve dans son écume , et qu'on ait cru l'y voir déposer sa salive ; ensuite on aura remarqué qu'il sortait un insecte de pareilles écumes , et on se sera cru fondé à dire qu'on avait vu la salive du coucou engendrer la vermine.

Je ne combattrai pas sérieusement la prétendue métamorphose annuelle du coucou en épervier<sup>1</sup> ; c'est

<sup>1</sup> On a dit que les cigales qui sortaient de cette larve , donnaient la mort au coucou en le piquant sous l'aile. C'est tout au plus quelque fait particulier mal vu , et plus mal-à-propos généralisé.

Je viens d'être spectateur d'une scène assez singulière. Un épervier s'était jeté dans une basse-cour assez bien peuplée ; dès qu'il fut posé , un jeune coq de l'année s'élança sur lui et le renversa sur son dos ; dans cette situation , l'épervier se couvrant de ses serres et de son bec , en imposa aux poules et dindes qui criaient en tumulte autour de lui ; quand il fut un peu rassuré , il se releva , et allait prendre sa volée , lorsque le jeune coq se jeta sur lui une seconde fois , le renversa comme la première , et le tint ou l'occupa assez long-tems pour qu'on pût le saisir.

une absurdité qui n'a jamais été crue par les vrais naturalistes , et que quelques-uns d'eux ont réfutée : je dirai seulement que ce qui a pu y donner occasion , c'est que ces deux oiseaux ne se trouvent guère dans nos climats en même-tems , et qu'ils se ressemblent par le plumage<sup>r</sup> , par la couleur des yeux et des pieds , par la longue queue , par leur estomac membraneux , par la taille , par le vol , par leur peu de fécondité , par leur vie solitaire , par les longues plumes qui descendent des jambes sur le tarse , etc. Ajoutez à cela que les couleurs du plumage sont fort sujettes à varier dans l'une et l'autre espèce , au point qu'on a vu une femelle coucou , bien vérifiée femelle par la dissection , qu'on eût prise pour le plus bel émerillon , quant aux couleurs , tant son plumage était joliment varié. Mais ce n'est point tout cela qui constitue l'oiseau de proie , c'est le bec et la serre ; c'est le courage et la force , du moins la force relative , et à cet égard il s'en faut bien que le coucou soit un oiseau de proie ; il ne l'est pas un seul jour de sa vie , si ce n'est en apparence et par des circonstances singulières , comme le fut celui de M. Klein. M. Lottinger a observé que les coucous de cinq ou six mois sont aussi niais que les jeunes pigeons ; qu'ils ont si peu de mouvement , qu'ils restent des heures dans la même place , et si peu d'appétit , qu'il faut les aider à avaler. Il est vrai qu'en vieillissant ils prennent un peu plus de hardiesse , et qu'ils en imposent quelquefois à de véritables oiseaux de proie.

Au reste , bien loin d'être ingrat , le coucou paraît conserver le souvenir des bienfaits et n'y être pas insensible. On prétend qu'en arrivant de son quartier

---

Sur-tout étant vus par dessous , tandis qu'ils volent. Le coucou bat des ailes en partant , et file ensuite comme le tiercelet.

d'hiver , il se rend avec empressement au lieu de sa naissance , et que lorsqu'il y retrouve sa nourrice ou ses frères nourriciers , tous éprouvent une joie réciproque , qu'ils expriment chacun à leur manière ; et sans doute ce sont ces expressions différentes , ce sont leurs caresses mutuelles , leurs cris d'alégresse , leurs jeux , qu'on aura pris pour une guerre que les petits oiseaux faisaient au coucou. Il se peut néanmoins qu'on ait vu entr'eux de véritables combats ; par exemple , lorsqu'un coucou étranger , cédant à son instinct , aura voulu détruire leurs œufs pour placer le sien dans leur nid , et qu'ils l'aient pris sur le fait. C'est cette habitude bien constatée qu'il a de pondre dans le nid d'autrui , qui est la principale singularité de son histoire , quoiqu'elle ne soit pas absolument sans exemple. Gesner parle d'un certain oiseau de proie fort ressemblant à l'autour , qui pond dans le nid du choucas ; et si l'on veut croire que cet oiseau inconnu , qui ressemble à l'autour , n'est autre chose qu'un coucou , d'autant plus que celui-ci a été souvent pris pour un oiseau de proie , et que l'on ne connaît point de véritable oiseau de proie qui pondre dans des nids étrangers , du moins on ne peut nier que les torceus n'établissent quelquefois leur nombreuse couvée dans des nids de sittelle , comme je m'en suis assuré ; que les moineaux ne s'emparent aussi des nids d'hirondelles , etc. : mais ce sont des cas assez rares , sur-tout à l'égard des espèces qui construisent un nid , pour que l'habitude qu'a le coucou de pondre tous les ans dans des nids étrangers , doive être regardée comme un phénomène singulier.

Une autre singularité de son histoire , c'est qu'il ne pond qu'un œuf , du moins qu'un seul œuf dans chaque nid ; car il est possible qu'il en pondre deux , comme le dit Aristote , et comme on l'a reconnu possible par

la dissection des femelles , dont l'ovaire présente assez souvent deux œufs bien conformés et d'égale grosseur.

Ces deux singularités semblent tenir à une troisième, et pouvoir s'expliquer par elle ; c'est que leur mue est plus tardive et plus complète que celle de la plupart des oiseaux. On rencontre quelquefois, l'hiver, dans le creux des arbres, un ou deux coucous entièrement nus, nus au point qu'on les prendrait , au premier coup d'œil , pour de véritables crapauds. Le R. P. Bougot , que nous avons cité plusieurs fois avec la confiance qui lui est due , nous a assuré en avoir vu un dans cet état , qui avait été trouvé , sur la fin de décembre , dans un trou d'arbre. De quatre autres coucous élevés , le premier devint languissant aux approches de l'hiver , ensuite galeux , et mourut ; le second et le troisième se dépouillèrent totalement de leurs plumes dans le mois de novembre ; et le quatrième , qui mourut sur la fin d'octobre , en avait perdu plus de la moitié : le second et le troisième moururent aussi ; mais avant de mourir ils tombèrent dans une espèce d'engourdissement et de torpeur. On cite plusieurs autres faits semblables ; et si l'on a eu tort d'en conclure que tous les coucous qui paraissent l'été dans un pays , y restent l'hiver dans des arbres creux ou dans des trous en terre , engourdis <sup>1</sup> , dépouillés de plumes , et , selon quelques-uns , avec une ample provision de blé ( dont toutefois

---

<sup>1</sup> Ceux qui parlent de ces coucous trouvés l'hiver dans des trous , s'accordent tous à dire qu'ils sont absolument nus, et ressemblent à des crapauds. Cela me ferait soupçonner qu'on a pris quelquefois pour des coucous des grenouilles qui passent véritablement l'hiver dans des trous sans manger , sans pouvoir manger , ayant la bouche fermée et les deux mâchoires comme soudées ensemble. Au demeurant , Aristote dit positivement que les coucous ne paraissent point l'hiver dans la Grèce.

cette espèce ne mange jamais ) , on peut du moins , ce me semble , en conclure légitimement 1°. que ceux qui , au moment du départ , sont malades ou blessés , ou trop jeunes , en un mot trop faibles , par quelque raison que ce soit , pour entreprendre une longue route , restent dans le pays où ils se trouvent , et y passent l'hiver , se mettant de leur mieux à l'abri du froid dans le premier trou qu'ils rencontrent à quelque bonne exposition , comme font les cailles , et comme avait fait apparemment le coucou vu par le R. P. Bougot ; 2°. qu'en général ces sortes d'oiseaux entrent en mue fort tard , que par conséquent ils refont leurs plumes aussi fort tard , et qu'à peine elles sont refaites au tems où ils reparaisent , c'est-à-dire , au commencement du printems. Aussi ont-ils les ailes faibles alors , et ne vont-ils que rarement sur les grands arbres ; mais ils se traînent , pour ainsi dire , de buisson en buisson , et se posent même quelquefois à terre où ils sautillent comme les grives. On peut donc dire que , dans la saison de l'amour , le superflu de la nourriture étant presque entièrement absorbé par l'accroissement des plumes , ne peut fournir que très-peu à la reproduction de l'espèce ; que c'est par cette raison que la femelle coucou ne pond ordinairement qu'un œuf ou tout au plus deux ; que cet oiseau ayant moins de ressources en lui-même pour l'acte principal de la génération , il a aussi moins d'ardeur pour tous les actes accessoires tendant à la conservation de l'espèce , tels que la nidification , l'incubation , l'éducation des petits , etc. , tous actes qui partent d'un même principe et gardent entr'eux une sorte de proportion. D'ailleurs , de cela seul que les mâles de cette espèce ont l'instinct de manger les œufs des oiseaux , la femelle doit cacher soigneusement le sien ; elle ne doit pas retourner à l'endroit où elle l'a



déposé , de peur de l'indiquer à son mâle ; elle doit donc choisir le nid le mieux caché , le plus éloigné des endroits qu'il fréquente ; elle doit même , si elle a deux œufs , les distribuer en différens nids ; elle doit les confier à des nourrices étrangères , et se reposer sur ces nourrices de tous les soins nécessaires à leur entier développement : c'est aussi ce qu'elle fait , en prenant néanmoins toutes les précautions qui lui sont inspirées par la tendresse pour sa géniture , et sachant résister à cette tendresse même pour qu'elle ne se trahisse point par indiscretion. Considérés sous ce point de vue , les procédés du coucou rentreraient dans la règle générale , et supposeraient l'amour de la mère pour ses petits , et même un amour bien entendu , qui préfère l'intérêt de l'objet aimé à la douce satisfaction de lui prodiguer ses soins. D'ailleurs la seule dispersion de ses œufs en différens nids , quelle qu'en puisse être la cause , soit la nécessité de les dérober à la voracité du mâle , soit la petitesse du nid <sup>1</sup> , suffirait seule et très-évidemment pour lui en rendre l'incubation impossible : or cette dispersion des œufs du coucou est plus que probable , puisque , comme nous l'avons dit , on trouve assez souvent deux œufs bien formés dans l'ovaire des femelles , et très-rarement deux de ces œufs dans le même nid. Au reste , le coucou n'est pas le seul parmi les oiseaux connus , qui ne fasse point de nid ; plusieurs espèces de mésanges , les pies , les martins-pêcheurs , etc. n'en font point non plus. Il n'est pas le seul qui ponde dans des nids étrangers ,

---

<sup>1</sup> Des personnes dignes de foi m'ont dit avoir vu deux fois deux coucous dans un seul nid , mais toutes les deux fois dans un nid de grive : or un nid de grive est beaucoup plus grand qu'un nid de fauvette , de chantre ou de rouge-gorge.

comme nous venons de le dire. Il n'est pas non plus le seul qui ne couve point ses œufs : nous avons vu que l'autruche , dans la zône torride , dépose les siens sur le sable , où la seule chaleur du soleil suffit pour les faire éclore. Il est vrai qu'elle ne les perd guère de vue , et qu'elle veille assidument à leur conservation : mais elle n'a pas les mêmes motifs que la femelle du coucou pour les cacher et pour dissimuler son attachement : elle ne prend pas non plus , comme cette femelle , des précautions suffisantes pour la dispenser de tout autre soin. La conduite du coucou n'est donc point une irrégularité absurde , une anomalie monstrueuse , une exception aux lois de la nature , comme l'appelle Willughby ; mais c'est un effet nécessaire de ces mêmes lois , une nuance qui appartient à l'ordre de leurs résultats , et qui ne pourrait y manquer sans laisser un vide dans le système général , sans causer une interruption dans la chaîne des phénomènes.

Je connais plus de vingt espèces d'oiseaux dans le nid desquels le coucou dépose son œuf ; la fauvette ordinaire , celle à tête noire , la babillarde , la lavendière , le rouge-gorge , le chantre , le troglodyte , la mésange , le rossignol , le rouge-queue , l'alouette , le cujclier , la farlouse , la linotte , la verdière , le bouvrueil , la grive , le geai , le merle et la pic-grièche. On ne trouve jamais d'œufs de coucou , ou du moins ses œufs ne réussissent jamais dans les nids de cailles et de perdrix , dont les petits courent presque en naissant ; il est même assez singulier qu'on en trouve qui viennent à bien dans les nids d'alouettes , qui , comme nous l'avons vu dans leur histoire , donnent moins de quinze jours à l'éducation de leurs petits , tandis que les jeunes coucous , du moins ceux qu'on élève en cage , sont plusieurs mois sans manger seuls : mais , dans l'état de nature , la nécessité ,



la liberté, le choix de la nourriture qui leur est propre, peuvent contribuer à accélérer le développement de leur instinct et le progrès de leur éducation ; ou bien serait-ce que les soins de la nourrice n'ont d'autre mesure que les besoins du nourrisson ?

On sera peut-être surpris de trouver plusieurs oiseaux granivores , tels que la linotte , la verdrière et le bouvreuil dans la liste des nourrices du coucou , mais il faut se souvenir que plusieurs granivores nourrissent leurs petits avec des insectes , et d'ailleurs les matières végétales , macérées dans le jabot de ces petits oiseaux, peuvent convenir au jeune coucou à un certain point , et jusqu'à ce qu'il soit en état de trouver lui-même les chenilles , les araignées , les coléoptères et autres insectes dont il est friand , et qui le plus souvent fourmillent autour de son habitation.

Lorsque le nid est celui d'un petit oiseau , et par conséquent construit sur une petite échelle, il se trouve ordinairement fort aplati et presque méconnaissable , effet naturel de la grosseur et du poids du jeune coucou. Un autre effet de cette cause , c'est que les œufs ou les petits de la nourrice sont quelquefois poussés hors du nid : mais ces petits , chassés de la maison paternelle , ne périssent pas toujours lorsqu'ils sont déjà un peu forts , que le nid est près de terre , le lieu bien exposé et la saison favorable ; ils se mettent à l'abri dans la mousse ou le feuillage , et les pères et mères en ont soin, sans abandonner pour cela le nourrisson étranger.

Tous les habitans des bois assurent que lorsqu'une fois la mère coucou a déposé son œuf dans le nid qu'elle a choisi , elle s'éloigne , semble oublier sa géniture et la perdre entièrement de vue , et qu'à plus forte raison le mâle ne s'en occupe point du tout. Cependant M. Lottinger a observé , non que les père et mère donnent

des soins à leurs petits , mais qu'ils s'en approchent à une certaine distance en chantant; que de part et d'autre ils semblent s'écouter, se répondre et se prêter mutuellement attention. Il ajoute que le jeune coucou ne manque jamais de répondre à l'appel, soit dans les bois, soit dans la volière, pourvu qu'il ne voie personne. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on fait approcher les vieux en imitant leur cri, et qu'on les entend quelquefois chanter aux environs du nid où est le jeune, comme partout ailleurs; mais il n'y a aucune preuve que ce soient les père et mère du petit : ils n'ont pour lui aucune de ces attentions affectueuses qui décèlent la paternité; tout se borne de leur part à des cris stériles, auxquels on a voulu prêter des intentions peu conséquentes à leurs procédés connus, et qui, dans le vrai, ne supposent autre chose, sinon la sympathie qui existe ordinairement entre les oiseaux de même espèce.

Tout le monde connaît le chant du coucou, du moins son chant le plus ordinaire; il est si bien articulé et répété si souvent<sup>1</sup>, que dans presque toutes les langues il a influé sur la dénomination de l'oiseau, comme on le peut voir dans la nomenclature. Ce chant appartient exclusivement aux mâles, et c'est au printemps, c'est-à-dire, au tems de l'amour, que ce mâle le fait entendre, tantôt perché sur une branche sèche, et tantôt en volant; il l'interrompt quelquefois par

---

<sup>1</sup> *Cou cou, cou cou, cou cou cou, tou cou cou.* Cette fréquente répétition a donné lieu à deux façons proverbiales de parler: lorsque quelqu'un répète souvent la même chose, cela s'appelle en Allemagne, *chanter la chanson du coucou*. On le dit aussi de ceux qui, n'étant qu'en petit nombre, semblent se multiplier par la parole, et font croire, en causant beaucoup et tous à la fois, qu'ils forment une assemblée considérable.

un râlement sourd<sup>1</sup>, tel à peu près que celui d'une personne qui crache, et comme s'il prononçait *crou, crou*, d'une voix enrouée et en grasseyant. Outre ces cris, on en entend quelquefois un autre assez sonore, quoiqu'un peu tremblé, composé de plusieurs notes, et semblable à celui du petit plongeon; cela arrive lorsque les mâles et les femelles se cherchent et se poursuivent<sup>2</sup>. Quelques-uns soupçonnent que c'est le cri de la femelle. Celle-ci, lorsqu'elle est bien aimée, a encore un gloussissement, *glou, glou*, qu'elle répète cinq ou six fois d'une voix forte et assez claire, en volant d'un arbre à un autre. Il semble que ce soit son cri d'appel ou plutôt d'agacerie vis-à-vis son mâle; car, dès que ce mâle l'entend, il s'approche d'elle avec ardeur, en répétant son *tou cou cou*<sup>3</sup>. Malgré cette variété d'inflexion, le chant du coucou n'a jamais dû être comparé avec celui du rossignol, sinon dans la fable<sup>4</sup>. Au reste, il est fort douteux que ces oiseaux s'appartiennent; ils éprouvent les besoins physiques, mais rien qui ressemble à l'attachement ou au sentiment. Les mâles sont beaucoup plus nombreux que les femelles<sup>4</sup>, et se battent pour elles

<sup>1</sup> Ceux qui ont bien entendu ce cri, l'expriment ainsi, *go, go, guet, guet, guet*.

<sup>2</sup> Note communiquée par M. le comte de Riollot, qui se fait un louable amusement d'observer ce que tant d'autres ne font que regarder.

<sup>3</sup> On dit que le rossignol et le coucou disputant le prix du chant devant l'âne, celui-ci l'adjugea au coucou; que le rossignol en appela devant l'homme, lequel prononça en sa faveur, et que depuis ce tems le rossignol se met à chanter aussitôt qu'il voit l'homme, comme pour remercier son juge, ou pour justifier sa sentence.

<sup>4</sup> On ne tue, on ne prend presque jamais que des coucous chanteurs, et par conséquent mâles. J'en ai vu tuer trois ou quatre dans une seule chasse, et pas une femelle. La *Zoologie britannique* dit que dans le même été, sur le même arbre et dans le même piège, on a pris cinq coucous, tous cinq mâles.

assez souvent; mais c'est pour une femelle en général, sans aucun choix, sans nulle prédilection; et lorsqu'ils se sont satisfaits, ils s'éloignent et cherchent de nouveaux objets pour se satisfaire encore et les quitter de même, sans les regretter, sans prévoir le produit de toutes ces unions furtives, sans rien faire pour les petits qui en doivent naître; ils ne s'en occupent pas même après qu'ils sont nés: tant il est vrai que la tendresse mutuelle des père et mère est le fondement de leur affection commune pour leur géniture, et par conséquent le principe du bon ordre, puisque sans l'affection des père et mère, les petits et même les espèces courent risque de périr, et qu'il est du bon ordre que les espèces se conservent!

Les petits nouvellement éclos ont aussi leur cri d'appel, et ce cri n'est pas moins aigu que celui des fauvettes et des rouge-gorges leurs nourrices, dont ils prennent le ton par la force de l'instinct imitateur<sup>1</sup>; et comme s'ils sentaient la nécessité de solliciter, d'importuner une mère adoptive, qui ne peut avoir les entrailles d'une véritable mère, ils répètent à chaque instant ce

<sup>1</sup> « La structure singulière de leurs narines contribue peut-être, » dit M. Frich, à produire ce cri aigu. »

Il est vrai que les narines du coucou sont, quant à l'extérieur, d'une structure assez singulière, comme nous le verrons plus bas; mais je me suis assuré qu'elles ne contribuent nullement à modifier son cri, lequel est resté le même, quoique j'eusse fait boucher ses narines avec la cire. J'ai reconnu, en répétant cette expérience sur d'autres oiseaux, et notamment sur le troglodyte, que leur cri reste aussi le même, soit qu'on bouche leurs narines, soit qu'on les laisse ouvertes. On sait d'ailleurs que le siège des principaux organes de la voix des oiseaux est, non pas dans les narines, ni même dans la glotte, mais au bas de la trachée-artère, un peu au dessus de sa bifurcation.

cri d'appel , ou , si l'on veut , cette prière , sans cesse excitée par des besoins sans cesse renaissans , et dont le sens est très-clair , très-déterminé par un large bec qu'ils tiennent continuellement ouvert de toute sa largeur ; ils en augmentent encore l'expression par le mouvement de leurs ailes qui accompagne chaque cri. Dès que leurs ailes sont assez fortes , ils s'en servent pour poursuivre leur nourrice sur les branches voisines lorsqu'elle les quitte , ou pour aller au devant d'elle lorsqu'elle leur apporte , la becquée. Ce sont des nourrissons insatiables <sup>†</sup> , et qui le paraissent d'autant plus , que de petits oiseaux , tels que le rouge-gorge , la fauvette , le chantre et le troglodyte , ont de la peine à fournir la subsistance à un hôte de si grande dépense , sur-tout lorsqu'ils ont en même-tems une famille à nourrir , comme cela arrive quelquefois. Les jeunes coucous que l'on élève conservent ce cri d'appel , selon M. Frisch , jusqu'au 15 ou 20 de septembre , et en accueillent ceux qui leur portent à manger ; mais alors ce cri commence à devenir plus grave par degrés , et bientôt après ils le perdent tout-à-fait.

La plupart des ornithologistes conviennent que les insectes sont le fonds de la nourriture du coucou , et qu'il a un appétit de préférence pour les œufs d'oiseaux , comme je l'ai dit ci-dessus. Ray a trouvé des chenilles dans son estomac ; j'y ai trouvé , outre cela , des débris très-reconnaissables de matières végétales , de petits coléoptères bronzés , vert doré , etc. , et quelquefois de petites pierres. M. Frisch prétend qu'en toute saison il faut donner à manger aux jeunes coucous aussi matin et aussi tard qu'on le fait ordinairement dans les grands jours d'été. Le même auteur a observé la ma-

---

<sup>†</sup> C'est delà que l'on dit proverbialement , *avaler comme un coucou.*



nière dont ils mangent les insectes tout vivans : ils prennent les chenilles par la tête; puis les faisant passer dans leur bec, ils en expriment et font sortir par l'anus tout le suc ; après quoi ils les agitent encore et les secouent plusieurs fois avant de les avaler. Ils prennent de même les papillons par la tête, et les pressant dans leur bec, ils les crèvent vers le corselet, et les avalent avec leurs ailes. Ils mangent aussi des vers; mais ils préfèrent ceux qui sont vivans. Lorsque les insectes manquaient, Frisch donnait à un jeune qu'il élevait, du foie, et sur-tout du rognon de mouton, coupé en petites tranches longuettes de la forme des insectes qu'il aimait. Lorsque ces tranches étaient trop sèches, il fallait les humecter un peu, afin qu'il pût les avaler. Du reste, il ne buvait jamais que dans le cas où ses alimens étaient ainsi desséchés; encore s'y prenait-il de si mauvaise grâce, que l'on voyait bien qu'il buvait avec répugnance, et, pour ainsi dire, à son corps défendant : en toute autre circonstance, il rejetait, en secouant son bec, les gouttes d'eau qu'on y avait introduites par force ou par adresse, et l'hydrophobie proprement dite paraissait être son état habituel.

Les jeunes coucous ne chantent point la première année, et les vieux cessent de chanter, ou du moins de chanter assidument, vers la fin de juin : mais ce silence n'annonce point leur départ; on en trouve même dans les plaines jusqu'à la fin de septembre, et encore plus tard. Ce sont sans doute les premiers froids et la disette d'insecte qui les déterminent à passer dans des climats plus chauds. Ils vont la plupart en Afrique, puisque MM. les commandeurs de Godeheu et des Mazys les mettent au nombre des oiseaux qu'on voit passer deux fois chaque année dans l'île de Malte. A leur arrivée dans notre pays, ils semblent moins fuir les lieux habités; le reste du tems, ils voltigent dans les

bois , les prés , etc. , et partout où ils trouvent des nids pour y pondre et en manger les œufs , des insectes et des fruits pour se nourrir. Sur l'arrière saison , les adultes , sur-tout les femelles , sont bons à manger , et aussi gras qu'ils étaient maigres au printemps<sup>1</sup> .

Leur graisse se réunit particulièrement sous le cou , et c'est le meilleur morceau de cette espèce de gibier. Ils sont ordinairement seuls , inquiets , changeant de place à tout moment , et parcourant chaque jour un terrain considérable , sans cependant faire jamais de longs vols. Les anciens observaient le tems de l'apparition et de la disparition du coucou en Italie. Les vigneronns qui n'avaient point achevé de tailler leurs vignes avant son arrivée , étaient regardés comme des paresseux , et devenaient l'objet de la risée publicque ; les passans qui les voyaient en retard , leur reprochaient leur paresse en répétant le cri de cet oiseau , qui lui-même était l'emblème de la fainéantise , et avec très-grande raison , puisqu'il se dispense des devoirs les plus sacrés de la nature. On disait aussi , *fin comme un coucou* ( car on peut être à la fois fin et paresseux ) , soit parce que , ne voulant point couvrir ses œufs , il vient à bout de les faire couvrir à d'autres oiseaux , soit par une autre raison tirée de l'ancienne mythologie<sup>2</sup> .

<sup>1</sup> C'est dans cette saison seulement que la façon de parler proverbiale , *maigre comme un coucou* , a sa juste application.

<sup>2</sup> Jupiter s'étant aperçu que sa sœur Junon était seule sur le mont Diceien , autrement dit Thornax , excita un violent orage , et vint sous la forme d'un coucou se poser sur les genoux de la déesse , qui , le voyant mouillé , transi , battu de la tempête , en eut pitié , et le réchauffa sous sa robe ; le dieu reprit sa forme à propos , et devint l'époux de sa sœur. De cet instant , le mont Diceien fut appelé *Coccygien* , ou *montagne du coucou* ; et de là l'origine du *Jupiter cuculus*.



Quoique rusés , quoique solitaires , les coucous sont capables d'une sorte d'éducation ; plusieurs personnes de ma connaissance en ont élevé et apprivoisé. On les nourrit avec de la viande hachée , cuite ou crue , des insectes , des œufs , du pain mouillé , des fruits , etc. Un de ces coucous apprivoisés reconnaissait son maître , venait à sa voix , le suivait à la chasse , perché sur son fusil ; et lorsqu'il trouvait en chemin un griottier , il y volait , et ne revenait qu'après s'être rassasié pleinement : quelquefois il ne revenait point à son maître de toute la journée , mais le suivait à vue , en voltigeant d'arbre en arbre. Dans la maison , il avait toute liberté de courir , et passait la nuit sur un juchoir. La fiente de cet oiseau est blanche et fort abondante ; c'est un des inconvéniens de son éducation. Il faut avoir soin de le garantir du froid dans le passage de l'automne à l'hiver : c'est pour ces oiseaux le tems critique ; du moins c'est à cette époque que j'ai perdu tous ceux que j'ai voulu faire élever , et beaucoup d'autres oiseaux de différentes espèces.

Olina dit qu'on peut dresser le coucou pour la chasse du vol comme les éperviers et les faucons ; mais il est le seul qui assure ce fait , et ce pourrait bien être une erreur occasionnée , comme plusieurs autres de l'histoire de cet oiseau , par la ressemblance de son plumage avec celui de l'épervier.

Les coucous sont répandus assez généralement dans tout l'ancien continent ; et quoique ceux d'Amérique aient des habitudes différentes , on ne peut s'empêcher de reconnaître dans plusieurs un air de famille : celui dont il s'agit ici ne se voit que l'été dans les pays froids ou même tempérés , tels que l'Europe , et l'hiver seulement dans les climats plus chauds , tels que ceux de l'Afrique septentrionale ; il semble fuir les températures excessives.

Cet oiseau posé à terre ne marche qu'en sautillant , comme je l'ai remarqué : mais il s'y pose rarement ; et quand cela ne serait point prouvé par le fait , il serait facile de le juger ainsi d'après ses pieds très-courts et ses cuisses encore plus courtes. Un jeune coucou du mois de juin , que j'ai eu occasion d'observer , ne faisait aucun usage de ses pieds pour marcher : mais il se servait de son bec pour se traîner sur son ventre , à peu près comme le perroquet s'en sert pour grimper ; et lorsqu'il grimpait dans sa cage , j'ai pris garde que le plus gros des doigts postérieurs se dirigeait en avant , mais qu'il servait moins que les deux autres antérieurs : dans son mouvement progressif il agitait ses ailes comme pour s'en aider.

J'ai déjà dit que le plumage du coucou était fort sujet à varier dans les divers individus ; il suit de là qu'en donnant la description de cet oiseau , on ne peut prétendre à rien de plus qu'à donner une idée des couleurs et de leur distribution , telles qu'on les observe le plus communément dans son plumage. La plupart des mâles adultes qu'on m'a apportés ressemblaient fort à celui qui a été décrit par M. Brisson : tous avaient le dessus de la tête et du corps , compris les couvertures des ailes , les grandes les plus voisines du dos et les trois pennes qu'elles recouvrent , d'un joli cendré ; les grandes couvertures du milieu de l'aile , brunes , tachetées de roux et terminées de blanc ; les plus éloignées du dos et les dix premières pennes de l'aile d'un cendré foncé , le côté intérieur de celles-ci tacheté de blanc roussâtre ; les six pennes suivantes brunes , marquées des deux côtés de taches rousses , terminées de blanc ; la gorge et le devant du cou d'un cendré clair ; le reste du dessous du corps rayé transversalement de brun sur un fond blanc sale ; les plumes des cuisses de même ,

tombant de chaque côté sur le tarse en façon de manchettes ; le tarse garni extérieurement de plumes cendrées jusqu'à la moitié de sa longueur ; les penes de la queue noirâtres et terminées de blanc ; les huit intermédiaires tachetées de blanc près de la côte et sur le côté intérieur ; les deux du milieu tachetées de même sur le bord extérieur , et la dernière des latérales rayée transversalement de la même couleur ; l'iris noisette , quelquefois jaune ; la paupière interne fort transparente ; le bec noir au dehors , jaune à l'intérieur ; les angles de son ouverture orangés ; les pieds jaunes ; un peu de cette couleur à la base du bec inférieur.

J'ai vu plusieurs femelles qui ressemblaient beaucoup aux mâles ; j'ai aperçu à quelques-unes , sur les côtés du cou , des vestiges de ces traits bruns dont parle Linnaeus.

Le docteur Derham dit que les femelles ont le cou varié de roussâtre , et le dessus du corps d'un ton plus rembruni ; les ailes aussi , avec une teinte roussâtre , et les yeux moins jaunes. Selon d'autres observateurs , c'est le mâle qui est plus noirâtre : il n'y a rien de bien constant dans tout cela que la grande variation du plumage.

Les jeunes ont le bec , les pieds , la queue et le dessous du corps à peu près comme dans l'adulte , excepté que les penes sont engagées plus ou moins dans le tuyau ; la gorge , le devant du cou et le dessous du corps , rayés de blanc , de noirâtre , de sorte cependant que le noirâtre domine sur les parties antérieures plus que sur les parties postérieures ( dans quelques individus il n'y a presque point de blanc sous la gorge ) ; le dessus de la tête et du corps joliment varié de noirâtre , de blanc et de roussâtre , distribués de manière que le roussâtre parait plus sur le milieu du corps , et le blanc sur les extrémités ; une tache blanche derrière la tête , et quelquefois

au dessus du front ; toutes les plumes des ailes , brunes , terminées de blanc , et tachetées plus ou moins de rous-sâtre ou de blanc ; l'iris gris verdâtre ; le fond des plumes cendré très-clair. Il y a grande apparence que cette femelle si joliment *madrée* dont parle M. Salerne , était une jeune de l'annéc. Au reste , M. Frisch nous avertit que les jeunes coucous élevés dans les bois par leur nourrice sauvage , ont le plumage moins varié , plus approchant du plumage des coucous adultes , que celui des jeunes coucous élevés à la maison. Si cela n'est pas , il semble au moins que cela devrait être ; car on sait qu'en général la domesticité est une des causes qui font varier les couleurs des animaux , et l'on pourrait croire que les espèces d'oiseaux qui participent plus ou moins à cet état , doivent aussi participer plus ou moins à la variation du plumage : cependant je ne puis dissimuler que les jeunes coucous sauvages que j'ai vus , et j'en ai vu beaucoup , n'avaient pas les couleurs moins variées que ceux que j'avais fait nourrir jusqu'au tems de la mue exclusivement.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT AU COUCOU.

I. *Le grand coucou tacheté.* L'ornement le plus distingué de ce coucou , c'est une huppe soyeuse , d'un gris bleuâtre , qu'il relève quand il veut , mais qui , dans son état de repos , reste couchée sur la tête. Il a sur les yeux un bandeau noir qui donne du caractère à sa physionomie.

II. *Le coucou huppé noir et blanc.*

III. *Le coucou verdâtre de Madagascar.* La grande

taille de cet oiseau est son attribut le plus remarquable.

IV. *Le coua ou coucou huppé de Madagascar.* Je conserve à ce coucou le nom qui lui a été imposé par les habitans de Madagascar, sans doute d'après son cri, ou d'après quelque autre propriété. Il a une huppe qui se renverse en arrière, et dont les plumes, ainsi que celles du reste de la tête et de tout le dessus du corps, sont d'un cendré verdâtre.

La chair de cet oiseau est bonne à manger ; on le trouve dans les bois aux environs du Fort-Dauphin.

V. *Le houhou d'Égypte.* Ce coucou s'est nommé lui-même ; car son cri est *hou, hou*, répété plusieurs fois de suite sur un ton grave. On le voit fréquemment dans le Delta. Le mâle et la femelle se quittent rarement ; mais il est encore plus rare qu'on en trouve plusieurs paires réunies. Ils sont acridophages dans toute la force du mot ; car il paraît que les sautrelles sont leur unique ou du moins leur principale nourriture. Ils ne se posent jamais sur les grands arbres, encore moins à terre, mais sur les buissons, à portée de quelque eau courante. Ils ont deux caractères singuliers : le premier, c'est que toutes les plumes qui recouvrent la tête et le cou sont épaisses et dures, tandis que celles du ventre et du croupion sont douces et effilées ; le second, c'est que l'ongle du doigt postérieur interne est long et droit comme celui de notre alouette.

VI. *Le rufalbin, ou coucou du Sénégal.* On verra facilement que le nom que nous avons imposé à ce coucou du Sénégal, est relatif aux deux couleurs domi-

nantes de son plumage , le roux et le blanc. Lorsqu'il est perché , sa queue , qu'il épanouit comme le coua en manière d'éventail , est presque toujours en mouvement. Son cri n'est autre chose qu'un bruit semblable à celui qu'on fait en rappelant de la langue une ou deux fois.

VII. *Le boutsallick.*

VIII. *Le coucou varié de Mindanao , ou coucou tacheté de Mindanao.* Ce coucou se trouve aux Philippines; est beaucoup plus gros que celui de notre Europe.

IX. *Le cuil , ou coucou de Malabar.* Le cuil est un peu moins gros que le coucou ordinaire : il est en vénération sur la côte de Malabar , sans doute parce qu'il se nourrit d'insectes nuisibles. La superstition en général est toujours une erreur ; mais les superstitions particulières ont quelquefois un fondement raisonnable.

X. *Le coucou brun varié de noir.*

XI. *Le coucou brun piqué de roux , ou coucou tacheté des Indes Orientales.*

XII. *Le coucou tacheté de la Chine.*

XIII. *Le coucou brun et jaune à ventre rayé.* Ce coucou se trouve à l'île de Panay , l'une des Philippines ; il est presque de la grosseur du nôtre ; sa queue est composée de dix pennes égales.

XIV. *Le jacobin huppé de Coromandel.*

XV. *Le petit coucou à tête grise et ventre jaune.* Cet oiseau est de la grosseur d'un merle , moins corsé , mais beaucoup plus allongé.



XVI. *Les coukeels, ou coucou des Indes Orientales.*

XVII. *Le coucou vert-doré et blanc, du cap de Bonne-Espérance.* Tout ce qu'on apprend de cet oiseau, c'est qu'il se trouve au cap de Bonne-Espérance, et qu'il porte sa queue épanouie en manière d'éventail; c'est une espèce nouvelle.

XVIII. *Le coucou à longs brins, ou coucou de paradis.*

XIX. *Le coucou huppé à collier, ou coucou huppé de Coromandel.*

XX. *Le san-hia de la Chine.*

XXI. *Le tait-sou, ou coucou bleu de Madagascar.*

XXII. *Le coucou indicateur.* C'est dans l'intérieur de l'Afrique, à quelque distance du cap de Bonne-Espérance, que se trouve cet oiseau, connu par son singulier instinct d'indiquer les nids des abeilles sauvages. Le matin et le soir sont les deux tems de la journée où il fait entendre son cri, *chirs, chirs*,<sup>1</sup> qui est fort aigu, et semble appeler les chasseurs et autres personnes qui cherchent le miel dans le désert; ceux-ci lui répondent d'un ton plus grave, en s'approchant toujours: dès qu'il les aperçoit, il va planer sur l'arbre creux où il connaît une ruche; et si les chasseurs tardent à s'y rendre, il redouble ses cris, vient au-devant

---

<sup>1</sup> Selon d'autres voyageurs, le cri de cet oiseau est *wielâ, wicki*; et ce mot *wicki* signifie *miel* dans la langue hottentote. Quelquefois il est arrivé que le chasseur allant à la voix de ce coucou a été dévoré par les bêtes féroces, et on n'a pas manqué de dire que l'oiseau s'entendait avec elles pour leur livrer leur proie.



d'eux, retourne à son arbre sur lequel il s'arrête et voltige, et qu'il leur indique d'une manière très-marquée; il n'oublie rien pour les exciter à profiter du petit trésor qu'il a découvert, et dont il ne peut apparemment jouir qu'avec l'aide de l'homme, soit parce que l'entrée de la ruche est trop étroite, soit par d'autres circonstances que le relateur ne nous apprend pas. Tandis qu'on travaille à se saisir du miel, il se tient dans quelque buisson peu éloigné, observant avec intérêt ce qui se passe, et attendant sa part du butin, qu'on ne manque jamais de lui laisser, mais point assez considérable, comme on pense bien, pour le rassasier, et par conséquent risquer d'éteindre ou d'affaiblir son ardeur pour cette espèce de chasse.

Ce n'est point ici un conte de voyageur, c'est l'observation d'un homme éclairé qui a assisté à la destruction de plusieurs républiques d'abcilles trahies par ce petit espion, et qui rend compte de ce qu'il a vu à la société royale de Londres. Il a fait une description de la femelle, sur les deux seuls individus qu'il a pu se procurer, et qu'il avait tués, au grand scandale des Hottentots; car dans tout pays l'existence d'un être utile est une existence précieuse.

XXIII. *Le vourou-driou, ou grand coucou mâle de Madagascar.* Cette espèce et la précédente diffèrent de toutes les autres par le nombre des plumes de la queue; elles en ont douze, au lieu que les autres n'en ont que dix.

XXIV. *Le coucou dit le vieillard, ou l'oiseau de pluie.* On donne à cet oiseau le nom de *vieillard*, parce qu'il a sous la gorge une espèce de duvet blanc, ou plutôt de barbe blanche, attribut de la vieillesse.

On lui donne encore le nom d'*oiseau de pluie*, parce qu'il ne fait jamais plus retentir les bois de ses cris que lorsqu'il doit pleuvoir. Il se tient toute l'année à la Jamaïque, non-seulement dans les bois, mais partout où il y a des buissons, et il se laisse approcher de fort près par les chasseurs avant de prendre son essor. Les graines et les vermissaux sont sa nourriture ordinaire.

XXV. *Letacco*. *Tac-o* est le cri habituel, et néanmoins peu fréquent, de ce coucou; mais, pour le rendre comme il le prononce, il faut articuler durement la première syllabe, et descendre d'une octave pleine sur la seconde: il ne le fait jamais entendre qu'après avoir fait un mouvement de la queue, mouvement qu'il répète chaque fois qu'il veut changer de place, qu'il se pose sur une branche, ou qu'il voit quelqu'un s'approcher de lui. Il a encore un autre cri, *qua, qua, qua*, mais qu'il fait entendre seulement lorsqu'il est effrayé par la présence d'un chat ou de quelque autre ennemi aussi dangereux.

Quoique le *tacco* se tienné communément dans les terrains cultivés, il fréquente aussi les bois, parce qu'il y trouve aussi la nourriture qui lui convient; cette nourriture, ce sont les cherilles, les coléoptères, les vers et les vermissaux, les ravets, les poux de bois et autres insectes qui ne sont malheureusement que trop communs aux Antilles, soit dans les lieux cultivés, soit dans ceux qui ne le sont pas; il donne aussi la chasse aux petits lézards appelés *anolis*, aux petites couleuvres, aux grenouilles, aux jeunes rats, et même quelquefois, dit-on, aux petits oiseaux; il surprend les lézards dans le moment où, tout occupés sur les branches à épier les mouches, ils sont moins sur leurs gardes. A l'égard des couleuvres,

il les avale par la tête ; et à mesure que la partie avalée se digère , il aspire la partie qui reste pendante au dehors. C'est donc un animal utile , puisqu'il détruit les animaux nuisibles : il pourrait même devenir plus utile encore si on venait à bout de le rendre domestique ; et c'est ce qui paraît très-possible , vu qu'il est d'un naturel si peu farouche et si peu défiant , que les petits nègres le prennent à la main , et qu'ayant un bec assez fort , il ne songe pas à s'en servir pour se défendre.

Son vol n'est jamais élevé : il bat des ailes en partant ; puis , épanouissant sa queue , il file , et plane plutôt qu'il ne vole ; il va d'un buisson à un autre , il saute de branche en branche , il saute même sur les troncs des arbres auxquels il s'accroche comme les pies ; quelquefois il se pose à terre , où il sautille encore , comme la pie , et toujours à la poursuite des insectes ou des reptiles. On assure qu'il exhale une odeur forte en tout tems , et que sa chair est un mauvais manger ; ce qui est facile à croire , vu les mets dont il se nourrit.

Ces oiseaux se retirent , au tems de la ponte , dans la profondeur des forêts , et s'y cachent si bien , que jamais personne n'a vu leur nid ; on serait tenté de croire qu'ils n'en font point , et qu'à l'instar du coucou d'Europe , ils pondent dans le nid des autres oiseaux : mais ils diffèrent en cela de la plupart des coucous d'Amérique , qui font un nid et couvent eux-mêmes leurs œufs

Letacco n'a point de couleurs brillantes dans son plumage ; mais en toutes circonstances il conserve un air de propreté et d'arrangement qui fait plaisir à voir.

XXVI. *Le guira-cantara*. Ce coucou est fort criard ; il se tient dans les forêts du Bresil , qu'il fait retentir de sa voix plus forte qu'agréable. Il a sur la tête une

espèce de huppe, dont les plumes sont brunes, bordées de jaunâtre.

XXVII. *Le quapactol, ou le rieur.* On a donné à ce coucou le nom d'*oiseau rieur*, parce qu'en effet son cri ressemble à un éclat de rire; et par la même raison, dit Fernandès, il passait au Mexique pour un oiseau de mauvais augure avant que le jour de la vraie religion eût lui dans ces contrées.

XXVIII. *Le coucou cornu, ou l'atingacu du Bresil.* La singularité de ce coucou du Bresil est d'avoir sur la tête de longues plumes qu'il peut relever quand il veut, et dont il sait se faire une double huppe; de là le nom de *coucou cornu* que lui a donné M. Brisson.

XXIX. *Le coucou brun varié de roux de Cayenne.*

XXX. *Le Cendrillard.* Cet oiseau se trouve à la Louisiane et à Saint-Domingue, sans doute en des saisons différentes. On le dit à peu près de la taille de la petite grive appelée *mauvis*.

XXXI. *Le coucou piaye.* J'adopte le surnom de *piaye* que l'on donne à ce coucou dans l'île de Cayenne; mais je n'adopte point la superstition qui le lui a fait donner. *Piaye* signifie *diable* dans la langue du pays, et encore *prêtre*, c'est-à-dire, chez un peuple idolâtre, *ministre* ou *interprète du diable*. Cela indique assez qu'on le regarde comme un oiseau de mauvais augure; c'est, dit-on, par cette raison que les naturels, et même les nègres, ont de la répugnance pour sa chair: mais cette répugnance ne viendrait-elle pas plutôt de ce que sa chair est maigre en tout tems?

Le piaye est peu farouche ; il se laisse approcher de fort près , et ne part que lorsqu'on est sur le point de le saisir. On compare son vol à celui du martin-pêcheur : il se tient communément au bord des rivières , sur les basses branches des arbres , où il est apparemment plus à portée de voir et de saisir les insectes dont il fait sa nourriture. Lorsqu'il est perché , il hoche la queue et change sans cesse de place. Des personnes qui ont passé du tems à Cayenne , et qui ont vu plusieurs fois ce coucou dans la campagne , n'ont jamais entendu son cri. Sa taille est à peu près celle du merle.

XXXII. *Le coucou noir de Cayenne.*

XXXIII. *Le petit coucou noir de Cayenne.* Ce coucou ressemble à l'espèce précédente , non-seulement par la couleur dominante du plumage , mais encore par les mœurs et les habitudes naturelles. Il ne fréquente pas les bois , mais il n'en est pas moins sauvage : il passe les journées perché sur une branche isolée , dans un lieu découvert , et sans prendre d'autre mouvement que celui qui est nécessaire pour saisir les insectes dont il se nourrit. Il niche dans des trous d'arbre ; quelquefois même dans des trous en terre , mais c'est lorsqu'il en trouve de tout faits.

---

## LES ANIS.

---

ANIS est le nom que les naturels du Bresil donnent à cet oiseau , et nous le lui conserverons , quoique nos voyageurs français et nos nomenclateurs modernes l'aient appelé *bout de petun* ou *bout de tabac* , nom ridicule , et qui n'a pu être imaginé que par la ressemblance de son plumage ( qui est d'un noir brunâtre ) à la couleur d'une carotte de tabac ; car ce que dit le P. du Tertre , que son ramage prononce *petit bout de petun* , n'est ni vrai ni probable , d'autant que les oréoles de Cayenne lui ont donné une dénomination plus appropriée à son ramage ordinaire , en l'appelant *bouilleur de canari* , ce qui veut dire qu'il imite le bruit que fait l'eau bouillante dans une marmite ; et c'est en effet son vrai ramage ou gazouillis , très-différent , comme l'on voit , de l'expression de la parole que lui suppose le P. du Tertre. On lui a aussi donné le nom d'*oiseau diable* , et l'on a même appelé l'une des espèces *diable des savanes* , et l'autre *diable des palétuviers* , parce qu'en effet les uns se tiennent constamment dans les savanes , et les autres fréquentent les bords de la mer et des marais d'eau salée , où croissent les palétuviers.

Leurs caractères génériques sont d'avoir deux doigts en avant et deux en arrière , le bec court , crochu , plus épais que large , dont la mandibule inférieure est droite , et la supérieure élevée en demi-cercle à son origine ; et cette convexité remarquable s'étend sur toute la partie supérieure du bec , jusqu'à peu de distance de son extrémité , qui est crochue : cette convexité est com-



primée sur les côtés , et forme une espèce d'arête presque tranchante tout le long du sommet de la mandibule supérieure ; au dessus et tout autour s'élèvent de petites plumes effilées , aussi roides que des soies de cochon , longues d'un demi-pouce , et qui toutes se dirigent en avant. Cette conformation singulière du bec suffit pour qu'on puisse reconnaître ces oiseaux , et paraît exiger qu'on en fasse un genre particulier , qui néanmoins n'est composé que de deux espèces.

### L'ANI DES SAVANES ,

#### *Première espèce.*

Cet ani est de la grosseur d'un merle ; mais sa grande queue lui donne une forme allongée : elle a sept pouces ; ce qui fait plus de la moitié de la longueur totale de l'oiseau , qui n'en a que treize et demi. Le bec , long de treize lignes , a neuf lignes et demi de hauteur ; il est noir ainsi que les pieds , qui ont dix lignes de hauteur. La description des couleurs sera courte : c'est un noir à peine nuancé de quelques reflets violets sur tout le corps , à l'exception d'une petite lisière d'un vert foncé et luisant qui borde les plumes du dessus du dos et des couvertures des ailes , et qu'on n'aperçoit pas à une certaine distance , car ces oiseaux paraissent tout noirs. La femelle ne diffère pas du mâle. Ils vont constamment par bandes , et sont d'un naturel si sociable , qu'ils demeurent et pondent plusieurs ensemble dans le même nid : ils construisent ce nid avec des bûchettes sèches , sans le garnir ; mais ils le font extrêmement large , souvent d'un pied de diamètre ; on prétend même qu'ils en proportionnent la capacité au nombre de camarades qu'ils veulent y admettre. Les femelles



couvent en société ; on en a souvent vu cinq ou six dans le même nid. Cet instinct , dont l'effet serait fort utile à ces oiseaux dans les climats froids , paraît au moins superflu dans les climats méridionaux , où il n'est pas à craindre que la chaleur du nid ne se conserve pas : cela vient donc uniquement de l'impulsion de leur naturel sociable ; car ils sont toujours ensemble, soit en volant , soit en se reposant , et ils se tiennent sur les branches des arbres tout le plus près qu'il leur est possible les uns des autres. Ils ramagent aussi tous ensemble, presque à toutes les heures du jour ; et leurs moindres troupes sont de huit ou dix, et quelquefois de vingt-cinq ou trente. Ils ont le vol court et peu élevé : aussi se posent-ils plus souvent sur les buissons et dans les halliers que sur les grands arbres. Ils ne sont ni craintifs ni farouches , et ne fuient jamais bien loin. Le bruit des armes à feu ne les épouvante guère , il est aisé d'en tirer plusieurs de suite : mais on ne les recherche pas , parce que leur chair ne peut se manger , et qu'ils ont même une mauvaise odeur lorsqu'ils sont vivans. Ils se nourrissent de graines et aussi de petits serpens , lézards et autres reptiles ; ils se posent aussi sur les bœufs et sur les vaches pour manger les tiques , les vers et les insectes nichés dans le poil de ces animaux.

## L'ANI DES PALÉTUVIERS.

### *Seconde espèce.*

Cet oiseau est plus grand que le précédent , et à peu près de la grosseur d'un geai ; il a dix-huit pouces de longueur en y comprenant celle de la queue , qui en fait plus de moitié. Son plumage est à peu près de la même couleur , noir brunâtre , que celui du premier :

seulement il est un peu plus varié par la bordure de vert brillant qui termine les plumes du dos et des couvertures des ailes; en sorte que si l'on en jugeait par ces différences de grandeur et de couleurs, on pourrait regarder ces deux oiseaux comme des variétés de la même espèce. Mais la preuve qu'ils forment deux espèces distinctes, c'est qu'ils ne se mêlent jamais; les uns habitent constamment les savanes découvertes, et les autres ne se trouvent que dans les palétuviers: néanmoins ceux-ci ont les mêmes habitudes naturelles que les autres; ils vont de même en troupes; ils se tiennent sur le bord des eaux salées; ils pondent et couvent plusieurs dans le même nid, et semblent n'être qu'une race différente qui s'est accoutumée à vivre et habiter dans un terrain plus humide, et où la nourriture est plus abondante par la grande quantité de petits reptiles et d'insectes que produisent ces terrains humides.

Comme je venais d'écrire cet article, j'ai reçu une lettre de M. le chevalier Lefebvre Deshayes, au sujet des oiseaux de Saint-Domingue, et voici l'extrait de ce qu'il me marque sur celui-ci :

« Cet oiseau, dit-il, est un des plus communs dans l'île de Saint-Domingue..... Les nègres lui donnent différentes dénominations, celles de *bout de tabac*, de *bout de petun*, d'*amangoua*, de *perroquet noir*, etc. Si on fait attention à la structure des ailes de cet oiseau, au peu d'étendue de son vol, au peu de pesanteur de son corps relativement à son volume, on n'aura pas de peine à le reconnaître pour un oiseau indigène de ces climats du nouveau monde. Comment, en effet avec un vol si borné et des ailes si faibles, pourrait-il franchir le vaste intervalle qui sépare les deux continents?..... Son espèce est particulière à l'Amérique

méridionale. Lorsqu'il vole, il étend et élargit sa queue, mais il vole moins vite et moins long-tems que les perroquets..... Il ne peut soutenir le vent, et les ouragans font périr beaucoup de ces oiseaux.

« Ils habitent les endroits cultivés, ou ceux qui l'ont été anciennement; on n'en rencontre jamais dans les bois de haute futaie. Ils se nourrissent de diverses espèces de graines et de fruits; ils mangent des grains du pays, tels que le petit mil, le maïs, le riz, etc. Dans la disette, ils font la guerre aux chenilles et à quelques autres insectes. Nous ne dirons pas qu'ils aient un chant ou un ramage, c'est plutôt un sifflement ou un pialement assez simple. Il y a pourtant des occasions où sa façon de s'exprimer est plus variée; elle est toujours aigre et désagréable; elle change suivant les diverses passions qui agitent l'oiseau. Aperçoit-il quelque chat ou un autre animal capable de nuire, il en avertit aussitôt tous ses semblables par un cri très-distinct, qui est prolongé et répété tant que le péril dure. Son épouvante est sur-tout remarquable lorsqu'il a des petits, car il ne cesse de s'agiter et de voler autour de son nid..... Ces oiseaux vivent en société sans être en aussi grandes bandes que les étourneaux; ils ne s'éloignent guère les uns des autres..... et même, dans le tems qui précède la ponte, on voit plusieurs femelles et mâles travailler ensemble à la construction du nid, et ensuite plusieurs femelles couvrir ensemble, chaecuno leurs œufs, et y élever leurs petits. Cette bonne intelligence est d'autant plus admirable, que l'amour rompt presque toujours dans les animaux les liens qui les attachaient à d'autres individus de leur espèce..... Ils entrent en amour de bonne heure: dès le mois de février les mâles cherchent les femelles avec ardeur, et, dans le mois suivant, le couple amou-

reux s'occupe de concert à ramasser les matériaux pour la construction du nid..... Je dis amoureux , parce que ces oiseaux paraissent l'être autant que les moineaux ; et pendant toute la saison que dure leur ardeur , ils sont beaucoup plus vifs et plus gais que dans tout autre tems..... Ils nichent sur les arbrisseaux , dans les cañiers , dans les buissons et dans les haies ; ils posent leur nid sur l'endroit où la tige se divise en plusieurs branches..... Lorsque les femelles se mettent plusieurs ensemble dans le même nid , la plus pressée de pondre n'attend pas les autres , qui agrandissent le nid pendant qu'elle couve ses œufs. Ces femelles usent d'une précaution qui n'est point ordinaire aux oiseaux, c'est de couvrir leurs œufs avec des feuilles et des brins d'herbe à mesure qu'elles les pondent..... Elles couvrent également leurs œufs pendant l'incubation , lorsqu'elles sont obligées de les quitter pour aller chercher leur nourriture..... Les femelles qui couvent dans le même nid , ne se chicanent pas comme font les poules lorsqu'on leur donne un panier commun ; elles s'arrangent les unes auprès des autres : quelques-unes cependant avant de pondre , font , avec des brins d'herbe , une séparation dans le nid afin de contenir en particulier leurs œufs ; et s'il arrive que les œufs se trouvent mêlés ou réunis ensemble , une seule femelle fait éclore tous les œufs des autres avec les siens ; elle les rassemble , les entasse et les entoure de feuilles ; par ce moyen , la chaleur se répartit dans toute la masse , et ne peut se dissiper..... Cependant chaque femelle fait plusieurs œufs par ponte..... Ces oiseaux construisent leur nid très-solidement , quoique grossièrement , avec de petites tiges de plantes filamenteuses , des branches de citronnier ou d'autres arbrisseaux : le dedans est seulement tapissé et couvert de feuilles tendres et qui se

fanent bientôt ; e'est sur ce lit de feuilles que sont déposés les œufs. Ces nids sont fort évasés et fort élevés des bords ; il y en a dont le diamètre a plus de dix-huit pouces : la grandeur du nid dépend du nombre des femelles qui doivent y pondre. Il serait assez difficile de dire au juste si toutes les femelles qui pondent dans le même nid , ont chacune leur mâle : il se peut faire qu'un seul mâle suffise à plusieurs femelles , et qu'ainsi elles soient en quelque façon obligées de s'entendre lorsqu'il s'agit de construire les nids : alors il ne faudrait plus attribuer leur union à l'amitié, mais au besoin qu'elles ont les unes des autres dans cet ouvrage. Ces œufs sont de la grosseur de ceux de pigeon ; ils sont de couleur d'aigue-marine uniforme , et n'ont point de petites taches vers les bouts , comme la plupart des œufs des oiseaux sauvages..... Il y a apparence que les femelles font deux ou trois pontes par an ; cela dépend de ce qui arrive à la première ; quand elle réussit , elles attendent l'arrière-saison avant d'en faire une autre : si la ponte manque , ou si les œufs sont enlevés , mangés par les couleuvres ou les rats , elles en font une seconde peu de tems après la première ; vers la fin de juillet ou dans le courant d'août , elles eommencent la troisième. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'en mars , en mai et en août , on trouve des nids de ces oiseaux..... Au reste , ils sont doux et faciles à apprivoiser , et on prétend qu'en les prenant jennes , on peut leur donner la même éducation qu'aux perroquets , et leur apprendre à parler , quoiqu'ils aient la langue aplatie et terminée en pointe, au lieu que celle du perroquet est charnue , épaisse et arrondie.....

» La même amitié , le même accord qui ne s'est point démenti pendant le tems de l'ineubation , continue après que les petits sont éclos : lorsque les mères ont

couvé ensemble , elles donnent successivement à manger à toute la petite famille..... Les mâles aident à fournir les alimens. Mais lorsque les femelles ont couvé séparément , elles élèvent leurs petits à part , cependant sans jalousie et sans colère ; elles leur portent la becquée à tour de rôle , et les petits la prennent de toutes les mères. La nourriture qu'elles leur donnent dépend de la saison : tantôt ce sont des chenilles , des vers , des insectes ; tantôt des fruits ; tantôt des grains , comme le mil , le maïs , le riz , l'avoine sauvage , etc..... Au bout de quelques semaines les petits ont acquis assez de force pour essayer leurs ailes ; mais ils ne s'aventurent pas au loin : peu de tems après , ils vont se percher auprès de leurs père et mère , sur les arbrisseaux , et c'est là que les oiseaux de proie les saisissent pour les emporter.....

» L'ani n'est point un oiseau nuisible : il ne désolé point les plantations de riz , comme le merle ; il ne mange pas les amandes du cocotier comme le charpentier ( le pic ) ; il ne détruit pas les pièces de mil comme les perroquets et les perruches. »

---



## LE HOUTOU, OU MOMOT.

---

Nous conservons à cet oiseau le nom de *houtou* que lui ont donné les naturalistes de la Guiane, et qui lui convient parfaitement, parce qu'il est l'expression même de sa voix : il ne manque jamais d'articuler *houtou* brusquement et nettement, toutes les fois qu'il saute. Le ton de cette parole est grave, et tout semblable à celui d'un homme qui la prononcerait ; et ce seul caractère suffirait pour faire reconnaître cet oiseau lorsqu'il est vivant, soit en liberté, soit en domesticité.

Le *houtou* est de la grosseur d'une pie ; il a dix-sept pouces trois lignes de longueur jusqu'à l'extrémité des grandes plumes de la queue ; il a les doigts disposés comme les martin-pêcheurs, les manakins, etc. Mais ce qui le distingue de ces oiseaux et même de tous les autres, c'est la forme de son bec, qui, sans être trop long pour la grandeur du corps, est de figure conique, courbé en bas et dentelé sur les bords des deux mandibules. Ce caractère du bec conique, courbé en bas et dentelé, suffirait encore pour le faire reconnaître ; néanmoins il en a un autre plus singulier, et qui n'appartient qu'à lui : c'est d'avoir dans les deux longues plumes du milieu de la queue un intervalle d'environ un pouce de longueur, de peu de distance de leur extrémité, lequel intervalle est absolument nud, c'est-à-dire, ébarbé ; en sorte que la tige de la plume est nue dans cet endroit : ce qui néanmoins ne se trouve que dans l'oiseau adulte ; car dans sa jeunesse ces plumes sont revêtues de leurs barbes dans toute leur longueur, comme toutes les autres plumes. L'on a cru que cette nudité des plumes de

la queue n'était pas produite par la nature, et que ce pouvait être un caprice de l'oiseau, qui arrachait lui-même les barbes de ses pennes dans l'intervalle où elles manquent : mais l'on a observé que dans les jeunes ces barbes sont continues et tout entières, et qu'à mesure que l'oiseau vieillit, ces mêmes barbes diminuent de longueur et se raccourcissent, en sorte que dans les vieux elles disparaissent tout-à-fait. Au reste, nous ne donnons pas ici une description plus détaillée de cet oiseau, dont les couleurs sont si mêlées, qu'il ne serait pas possible de les représenter autrement que par le portrait. Néanmoins nous observerons que les couleurs en général varient suivant l'âge ou le sexe ; car on a vu de ces oiseaux beaucoup moins tachetés les uns que les autres.

On ne les élève que difficilement, quoique Pison dise le contraire. Comme ils vivent d'insectes il n'est pas aisé de leur en choisir à leur gré. On ne peut nourrir ceux que l'on prend vieux ; ils sont tristement éraintifs, et refusent constamment de prendre la nourriture. C'est d'ailleurs un oiseau sauvage très-solitaire, et qu'on ne trouve que dans la profondeur des forêts ; il ne va ni en troupes ni par paires : on le voit presque toujours seul à terre, ou sur des branches peu élevées, car il n'a, pour ainsi dire, point de vol ; il ne fait que sauter vivement, et toujours prononçant brusquement *houtou*. Il est éveillé de grand matin, et fait entendre cette voix *houtou* avant que les autres oiseaux ne commencent leur ramage. Pison a été mal informé lorsqu'il a dit que cet oiseau faisait son nid au dessus des grands arbres : non-seulement il n'y fait pas son nid, mais il n'y monte jamais ; il se contente de chercher à la surface de la terre quelque trou de tatous, d'acouchis ou d'autres petits animaux qua-

drupèdes , dans lequel il porte quelques brins d'herbes sèches pour y déposer ses œufs , qui sont ordinairement au nombre de deux. Au reste , ces oiseaux sont assez communs dans l'intérieur des terres de la Guiane ; mais ils fréquentent très - rarement les environs des habitations. Leur chair est sèche , et n'est pas trop bonne à manger. Pison s'est encore trompé en disant que ces oiseaux se nourrissent de fruits ; et comme c'est la troisième méprise qu'il a faite au sujet de leurs habitudes naturelles , il y a grande apparence qu'il a appliqué les faits historiques d'un autre oiseau à celui-ci , dont il n'a donné la description que d'après Marcgrave , et que probablement il ne connaissait pas ; car il est certain que le houtou est le même oiseau que le guiraguainumbi de Marcgrave , qu'il ne s'apprivoise pas aisément , qu'il n'est pas bon à manger , et qu'enfin il ne se perche ni ne niche au dessus des arbres , ni ne se nourrit de fruits , comme le dit Pison.

---

---

## LES COUROUCOUS, OU COUROUCOIS.

---

CES oiseaux, dans leur pays natal, au Bresil, sont nommés *curucuis*, qu'on doit prononcer *couroucouis* ou *couroucoais*; et ce mot représente leur voix d'une manière si sensible, que les naturels de la Guiane n'en ont supprimé que la première lettre, et les appellent *ouroucoais*. Leurs caractères sont d'avoir le bec court, crochu, dentelé, plus large en travers qu'épais en hauteur, et assez semblable à celui des perroquets; ce bec est entouré à sa base de plumes effilées, couchées en avant, mais moins longues que celles des oiseaux barbus dont nous parlerons dans la suite. Ils ont de plus les pieds fort courts et couverts de plumes à peu de distance de la naissance des doigts, qui sont disposés deux en arrière et deux en devant. Nous ne connaissons que trois espèces de ces oiseaux, qu'on pourrait peut-être même réduire à deux, quoique les nomenclateurs en aient indiqué six, dont les unes ne sont que des variétés de celui-ci, et les autres des oiseaux d'un genre différent.

I. *Le couroucou à ventre rouge de Cayenne*. C'est dans l'épaisseur des forêts que cet oiseau se retire au tems des amours; son accent mélancolique et même triste semble être l'expression de la sensibilité profonde qui l'entraîne dans le désert, pour y jouir de sa seule tendresse et de cette langueur de l'amour, plus douce

peut-être que ses transports. Cette voix scule déceèle sa retraite , souvent inaccessible , et qu'il est difficile de reconnaître ou remarquer.

Les amours commeneent en avril. Ces oiseaux cherchent un trou d'arbre et le garnissent de poussière ou de bois vermoulu ; ce lit n'est pas moins doux que le coton ou le duvet. S'ils ne trouvent pas du bois vermoulu , ils brisent du bois sain avec leur bec et le réduisent en poudre ; le bec , dentelé vers la pointe , est assez fort pour cela : ils s'en servent aussi pour élargir l'ouverture du trou qu'ils choisissent lorsqu'elle n'est pas assez grande. Ils pondent trois ou quatre œufs blancs et un peu moins gros que ceux de pigeon.

Pendant que la femelle eouve , l'occupation du mâle est de lui porter à manger , de faire la garde sur un rameau voisin et de chanter. Il est silencieux et même taciturne en tout autre tems ; mais tant que dure celui de l'incubation de sa femelle , il fait retentir les échos de sons languissans , qui , tout insipides qu'ils nous paraissent , charment sans doute les ennuis de sa compagnie chérie.

Les petits , au moment de leur exclusion , sont entièrement nus , sans aucun vestige de plumes , qui néanmoins paraissent pointer deux ou trois jours après. La tête et le bec des petits nouvellement éclos semblent être d'une prodigieuse grosscur , relativement au reste du corps ; les jambes paraissent aussi excessivement longues , quoiqu'elles soient fort courtes quand l'oiseau est adulte. Le mâle cesse de chanter au moment que les petits sont éclos ; mais il reprend son chant en renouvellant ses amours aux mois d'août et de septembre.

Ils nourrissent leurs petits de vermisses , de chenilles , d'insectes ; ils ont pour ennemis les rats , les couleuvres et les oiseaux de proie de jour et de nuit ;

aussi l'espèce des ouroucoais n'est pas nombreuse ; car la plupart sont dévorés par tous ces ennemis.

Lorsque les petits ont pris leur essor , ils ne restent pas long-tems ensemble ; ils s'abandonnent à leur instinct pour la solitude et se dispersent.

## II. *Le couroucou à ventre jaune de Cayennë.*

III. *Le couroucou à chaperon violet.* Les couroucous sont des oiseaux solitaires qui vivent dans l'épaisseur des forêts humides , où ils se nourrissent d'insectes. On ne les voit jamais aller en troupe ; ils se tiennent ordinairement sur les branches à une moyenne hauteur , le mâle séparé de la femelle qui est posée sur un arbre voisin. On les entend se rappeler alternativement en répétant leur sifflement grave et monotone *ouroucoais*. Ils ne volent pas au loin , mais seulement d'un arbre à un autre , et encore rarement ; car ils demeurent tranquilles au même lieu pendant la plus grande partie de la journée , et sont cachés dans les rameaux les plus touffus , où l'on a beaucoup de peine à les découvrir , quoiqu'ils fassent entendre leur voix à tout moment : mais comme ils ne remuent pas , on ne les aperçoit pas aisément. Ces oiseaux sont si garnis de plumes , qu'on les juge beaucoup plus gros qu'ils ne le sont réellement ; ils paraissent de la grosseur d'un pigeon , et n'ont pas plus de chair qu'une grive ; mais ces plumes si nombreuses et si serrées sont en même-tems si légèrement implantées , qu'elles tombent au moindre frottement ; en sorte qu'il est difficile de préparer la peau de ces oiseaux pour les conserver dans les cabinets. Ce sont , au reste , les plus beaux oiseaux de l'Amérique méridionale , et ils sont assez communs dans l'intérieur des terres. Fernandès dit que c'est avec



les belles plumes du couroucou à ventre rouge , que les Mexicains faisaient des portraits et des tableaux très-agréables , et d'autres ornemens qu'ils portaient les jours de fête et de combat.

## LE COUROUCOU.

Entre la grande famille du coucou et celle du couroucou , il paraît que l'on peut placer un oiseau qui semble participer des deux , en supposant que son indication donnée par Seba soit moins fautive et plus exacte que la plupart de celles qu'on trouve dans son gros ouvrage : voici ce qu'il en dit.

» Il a la tête d'un rouge tendre , et surmontée d'une belle huppe d'un rouge plus vif et varié de noir. Le bec est d'un rouge pâle; le dessus du corps d'un rouge vif; les couvertures des ailes et le dessous du corps sont d'un rouge tendre; les pennes des ailes et celles de la queue sont d'un jaune ombré d'une teinte noirâtre. »

Cet oiseau est moins gros que la pic; sa longueur totale est d'environ dix pouces.

Il faut remarquer que Seba ne parle point de la disposition des doigts , et que , dans la figure , ils paraissent disposés trois et un, et non pas deux et deux; mais ayant donné à cet oiseau le nom de *coucou* , c'était dire assez qu'il avait les doigts disposés de cette dernière manière.

---

## LE TOURACO.

---

CET oiseau est un des plus beaux de l'Afrique , parce qu'indépendamment de son plumage brillant par les couleurs , et de ses beaux yeux couleur de feu , il porte sur la tête une espèce de huppe , ou plutôt une couronne qui lui donne un air de distinction. Je ne vois donc pas pourquoi nos nomenclateurs l'ont mis dans le genre des coucous , qui , comme tout le monde sait , sont des oiseaux très-laid , d'autant que le touraco en diffère non-seulement par la couronne de la tête , mais encore par la forme du bec , dont la partie supérieure est plus arquée que dans les coucous , avec lesquels il n'a de commun que d'avoir deux doigts en avant et deux en arrière ; et comme ce caractère appartient à beaucoup d'oiseaux , c'est sans aucun fondement qu'on a confondu avec les coucous le touraco , qui nous paraît être d'un genre isolé.

Cet oiseau est de la grosseur du geai : mais sa queue large et longue semble agrandir sa taille quoiqu'il ait les ailes très-courtes ; car elles n'atteignent qu'à l'origine de sa longue queue. Il a la mandibule supérieure convexe , recouverte de plumes rabattues du front , et dans lesquelles les narines sont cachées : son œil vif et plein de feu est entouré d'une paupière écarlate , surmontée d'un grand nombre de papilles éminentes de la même couleur. La belle huppe ou plutôt la *mitre* qui lui couronne la tête , est un faisceau de plumes relevées , fines et soyeuses , et composées de brins si déliés , que toute la touffe en est transparente : le beau cameil

vert qui lui couvre tout le cou, la poitrine et les épaules, est composé de brins de la même nature, aussi déliés et soyeux.

Nous connaissons deux espèces, ou plutôt deux variétés dans ce genre, dont l'une nous est venue sous le nom de *touraco d'Abissinie*, et la seconde sous celui de *touraco du cap de Bonne-Espérance*.

Elles ne diffèrent guère que par des teintes, la masse et le fond des couleurs étant les mêmes. Le touraco d'Abissinie porte une huppe noirâtre, ramassée et rabattue en arrière et en flocons : les plumes du front, de la gorge et du tour du cou, sont d'un vert de pré ; la poitrine et le haut du dos sont de cette même couleur, mais avec une teinte olive qui vient se fondre dans un brun pourpré, rehaussé d'un beau reflet vert ; tout le dos, les ouvertures des ailes et leurs plumes les plus près du corps, ainsi que toutes celles de la queue, sont colorées de même : toutes les grandes plumes de l'aile sont d'un beau rouge cramoisi avec une échancrure de noir aux petites barbes vers la pointe ; nous ne concevons pas comment M. Brisson n'a vu que quatre de ces plumes rouges : le dessous du corps est gris brun, faiblement nuancé de gris clair.

Le touraco du cap de Bonne-Espérance ne diffère de celui d'Abissinie que par la huppe relevée en panache, tel que nous venons de le décrire, et qui est d'un beau vert clair, quelquefois frangé de blanc : le cou est du même vert qui va se fondre et s'éteindre sur les épaules dans la teinte sombre, à reflet vert lustré.

Nous avons eu vivant le touraco du Cap. On nous avait assuré qu'il se nourrissait de riz, et on ne lui offrit d'abord que cette nourriture : il n'y toucha pas, s'affama, et, dans cette extrémité, il avalait sa fiente ;

il ne subsista pendant deux ou trois jours , que d'eau et de sucre dont on avait mis un morceau dans sa cage : mais voyant apporter des raisins sur la table , il marqua l'appétit le plus vif ; on lui en donna des grains , il les avala avidement ; il s'empressa de même pour des pommes , puis pour des oranges ; depuis ce tems on l'a nourri de fruits pendant plusieurs mois. Il paraît que c'est sa nourriture naturelle, son bec courbé n'étant point du tout fait pour ramasser des graines : ce bec présente une large ouverture , fendue jusqu'au dessous des yeux. Cet oiseau saute et ne marche pas : il a les ongles aigus et forts , et la serre bonne , les doigts robustes et recouverts de fortes écailles. Il est vif et s'agite beaucoup. Il fait entendre à tout moment un petit cri bas et rauque , *creû , creû* , du fond du gosier , et sans ouvrir le bec : mais de tems en tems il jette un autre cri éclatant et très-fort , *co , co , co , co , co , co* ; les premiers accens graves , les autres plus hauts , précipités et très-bruyans , d'une voix perçante et rude. Il fait entendre de lui-même ce cri quand il a faim ; mais il le répète à volonté quand on l'excite et qu'on l'anime en l'imitant.

Ce bel oiseau m'a été donné par madame la princesse de Tingri , et je dois lui en témoigner ma respectueuse reconnaissance : il est même devenu plus beau qu'il n'était d'abord ; car il était dans un état de mue , lorsque j'en ai fait la description qu'on vient de lire : aujourd'hui , c'est-à-dire , quatre mois après , il a refait son plumage et repris de nouvelles beautés ; il porte deux traits blancs de petites plumes ou poils ras et soyeux , l'un assez court à l'angle intérieur de l'œil , l'autre devant l'œil et prolongé en arrière à l'angle extérieur ; entre deux est un autre trait de ce même duvet , mais d'un violet foncé ; son manteau et sa queue

brillent d'un riche bleu pourpré , et sa huppe est verte et sans franges. Ces nouveaux caractères me font croire qu'il ne ressemble pas exactement au touraco du cap de Bonne-Espérance , comme je l'avais cru d'abord ; il me paraît différer aussi par ces mêmes caractères de celui d'Abissinie. Voilà donc trois variétés dans le genre du touraco ; mais nous ne pouvons encore décider si elles sont spécifiques ou individuelles , périodiques ou constantes , ou seulement sexuelles.

Il ne paraît pas que cet oiseau se trouve en Amérique , quoiqu'Albin l'ait donné comme venant du Mexique. Edwards assure qu'il est indigène en Guinée , d'où il est possible que l'individu dont parle Albin ait été transporté en Amérique. Nous ne savons rien sur les habitudes naturelles de cet oiseau dans son état de liberté ; mais comme il est d'une grande beauté , il faut espérer que les voyageurs le remarqueront et nous feront part de leurs observations.

---

---

LES HUPPES ,  
LES PROMEROPS ,  
ET LES GUÉPIERS.

---

S'IL est vrai que la comparaison soit le véritable instrument de la connaissance , c'est principalement lorsqu'il s'agit d'objets qui ont plusieurs qualités communes, et qui se ressemblent à beaucoup d'égards. On ne peut trop comparer ces sortes d'objets ; on ne peut trop les rassembler sous le même coup d'œil : il résulte de ces rapprochemens , de ces comparaisons , une lumière qui fait souvent découvrir des différences réelles où l'on n'avait d'abord aperçu que de fausses analogies, pour avoir trop isolé les objets et ne les avoir considérés que l'un après l'autre. Par ces raisons , j'ai dû réunir dans un seul article ce que j'ai à dire de général sur les genres très-voisins des huppés , des promerops et des guépriers.

Notre huppe est bien connue par sa belle aigrette double , qui est presque unique dans son espèce , puisqu'elle ne ressemble à aucune autre , si ce n'est à celle des kakatoés , par son bec long , menu et arqué , et par ses pieds courts. La huppe noire et blanche du Cap diffère de la nôtre en plusieurs points ; et notamment par son bec plus court et plus pointu.

Les promerops ont tant de rapports avec le genre de la huppe qu'on pourrait dire , en adoptant pour un moment les principes des méthodistes , que les promerops sont des huppés sans huppe : mais la vérité est



qu'ils sont un peu plus haut montés, et qu'ils ont communément la queue beaucoup plus longue.

Les guépriers ressemblent, par leurs pieds courts, à la huppe comme au martin-pêcheur, et plus particulièrement à ce dernier par la singulière disposition de leurs doigts, dont celui du milieu est adhérent au doigt extérieur jusqu'à la troisième phalange, et au doigt intérieur jusqu'à la première seulement. Le bec des guépriers, qui est assez large à sa base et assez fort, tient le milieu entre les becs grêles des huppes et des promerops d'une part, et les becs longs, droits, gros et pointus des martin-pêcheurs, d'autre part; toutefois s'approchant un peu plus des premiers que des derniers, puisque le guéprier vit d'insectes comme les huppes et les promerops, et non de petits poissons comme les martin-pêcheurs : or l'on sait combien la force et la conformation du bec influent sur le choix des alimens.

On trouve encore quelques vestiges d'analogie entre le genre des guépriers et celui des martin-pêcheurs. Premièrement, la belle couleur d'aigue-marine qui n'est rien moins que commune dans les oiseaux d'Europe, embellit également le plumage de notre martin-pêcheur et celui de notre guéprier. En second lieu, dans le plus grand nombre des espèces de guépriers, les deux penes intermédiaires de la queue excèdent de beaucoup les latérales, et le genre du martin-pêcheur nous présente quelques espèces dans lesquelles ces deux intermédiaires sont de même excédantes. Troisièmement, il nous présente aussi des espèces qui ont le bec un peu courbé, et qui en cela se rapprochent des guépriers.

D'un autre côté, quelque voisins que soient les deux genres des guépriers et des promerops, la nature, toujours libre, toujours féconde, a bien su les séparer,

ou plutôt les foudre ensemble par des nuances intermédiaires qui tiennent plus ou moins de l'un et de l'autre : ces nuances , ce sont des oiseaux qui sont guépriers par quelques parties , et promerops par d'autres parties. J'applique à ce petit genre intermédiaire , ou , si l'on veut , équivoque , le nom de *mérops*.

Tous ces différens oiseaux qui ont déjà tant de rapports entr'eux , se ressemblent encore par la taille. Dans chacun de ces genres , les espèces les plus grosses ne le sont guère plus que les grives , et les plus petites ne sont guère plus petites que les moineaux et les becs-figures : s'il y a quelques exceptions , elles sont peu nombreuses , et d'ailleurs elles ont également lieu dans ces différens genres.

A l'égard du climat , il n'est pas le même pour tous. Les promerops se trouvent en Asie , en Afrique et en Amérique ; on n'en voit jamais en Europe ; et s'ils sont aborigènes du vieux continent , et que par conséquent ils aient passé plus tôt ou plus tard dans le nouveau , il faut que ce soit par le nord de l'Asie. La huppe est attachée exclusivement à l'ancien monde ; et j'en dis autant des guépriers.

## LA HUPPE.

Un auteur de réputation en ornithologie ( Belon ) a dit que cet oiseau avait pris son nom de la grande et belle huppe qu'il porte sur sa tête : il aurait dit tout le contraire s'il eût fait attention que le nom latin de ce même oiseau , *upupa* , d'où s'est évidemment formé son nom français , est non-seulement plus ancien de quelques siècles que le mot générique *huppe* , qui signifie dans notre langue une touffe de plumes , dont

certaines espèces d'oiseaux ont la tête surmontée, mais encore plus ancien que notre langue elle-même, laquelle a adopté le nom propre de l'espèce dont il s'agit ici, pour exprimer en général son attribut le plus remarquable.

La situation naturelle de cette touffe de plumes est d'être couchée en arrière, soit lorsque la huppe vole, soit lorsqu'elle prend sa nourriture, en un mot lorsqu'elle est exempte de toute agitation intérieure<sup>1</sup>. J'ai eu occasion de voir un de ces oiseaux qui avait été pris au filet, étant déjà vieux ou du moins adulte, et qui, par conséquent, avait les habitudes de la nature : son attachement pour la personne qui le soignait, était devenu très-fort et même exclusif ; il ne paraissait content que lorsqu'il était seul avec elle. S'il survenait des étrangers, c'est alors que sa huppe se relevait par un effet de surprise ou d'inquiétude, et il allait se réfugier sur le ciel d'un lit qui se trouvait dans la même chambre ; quelquefois il s'enhardissait jusqu'à descendre de son asyle, mais c'était pour voler droit à sa maîtresse : il était occupé uniquement de cette maîtresse chérie, et semblait ne voir qu'elle. Il avait deux voix fort différentes ; l'une plus douce, plus intérieure, qui semblait se former dans le siège même du sentiment, et qu'il adressait à la personne aimée ; l'autre plus aigre et plus perçante, qui exprimait la colère ou l'effroi. Jamais on ne le tenait en cage ni le jour ni la nuit, et il avait toute licence de courir dans la maison ; cependant, quoique les fenêtres fussent souvent ouver-

---

<sup>1</sup> On ajoute qu'elle cherche le feu, qu'elle aime à se coucher devant la cheminée, à s'y épanouir. Celle dont je vais parler appartenait à mademoiselle Lemulier, mariée depuis à M. Duménil mestre-de-camp de cavalerie.

tes, il ne montra jamais étant dans son assiette ordinaire la moindre envie de s'échapper, et sa passion pour la liberté fut toujours moins forte que son attachement. A la fin toutefois il s'échappa; mais ce fut un effet de la crainte, passion d'autant plus impérieuse chez les animaux, qu'elle tient de plus près au desir inné de leur propre conservation. Il s'envola donc un jour qu'il avait été effarouché par l'apparition de quelque objet nouveau; encore s'éloigna-t-il fort peu; et n'ayant pu regagner son gîte, il se jeta dans la cellule d'une religieuse qui avait laissé sa fenêtre ouverte: tant la société de l'homme, ou ce qui lui ressemble, lui était devenue nécessaire! Il y trouva la mort, parce qu'on ne sut que lui donner à manger; il avait cependant vécu trois ou quatre mois dans sa première condition avec un peu de pain et de fromage pour toute nourriture. Une autre huppe a été nourrie pendant dix-huit mois de viande crue: elle l'aimait passionnément, et s'élançait pour l'aller prendre dans la main; elle refusait au contraire, celle qui était cuite. Cet appétit de préférence pour la viande crue indique une conformité de nature entre les oiseaux de proie et les insectivores, lesquels peuvent être regardés, en effet, comme des oiseaux de petite proie.

La nourriture la plus ordinaire de la huppe dans l'état de liberté, ce sont les insectes en général, et sur-tout les insectes terrestres, parce qu'elle se tient beaucoup plus à terre que perchée sur les arbres. J'appelle insectes terrestres ceux qui passent leur vie, ou du moins quelques périodes de leur vie, soit dans la terre, soit à sa surface; tels sont les scarabées, les fourmis, les demoiselles, les abeilles sauvages, plusieurs espèces de chenilles, etc.: c'est-là le véritable appât qui, en tout pays, attire la huppe dans les terrains humides, où

son bec long et menu peut facilement pénétrer , et celui qui , en Égypte , la détermine , ainsi que beaucoup d'autres oiseaux , a régler sa marche sur la retraite des eaux du Nil , et à s'avancer constamment à la suite de ce fleuve : car , à mesure qu'il rentre dans ses bords <sup>1</sup> , il laisse successivement à découvert des plaines engraisées d'un limon que le soleil échauffe , et qui fourmille bientôt d'une quantité innombrable d'insectes de toute espèce : aussi les huppés de passage sont-elles alors très-grasses et très-bonnes à manger. Je dis les huppés de passage : car il y en a dans ce même pays de sédentaires que l'on voit souvent sur les dattiers , aux environs de Rossette , et qu'on ne mange jamais. Il en est de même de celles qui se trouvent en très-grand nombre dans la ville du Caire , où elles nichent en pleine sécurité sur les terrasses des maisons. On peut , en effet , concevoir que des huppés vivant loin de l'homme , et dans une campagne inhabitée , sont meilleures à manger que celles qui vivent à portée d'une ville considérable , ou des grands chemins qui y conduisent : les premières cherchent leur vic , c'est-à-dire les insectes , dans la vase , le limon , les terres humides , en un mot dans le sein de la nature , au lieu que les autres les cherchent dans les immondices de tout genre qui abondent partout où il y a un grand nombre d'hommes réunis ; ce qui ne peut manquer d'inspirer du dégoût pour les huppés des cités , et même de donner un mauvais fumet à leur chair. Il y en a une troisième classe qui tient le milieu entre les deux autres , et qui se fixant

---

<sup>1</sup> On voit par cela seul pourquoi l'apparition de la huppe en Égypte annonçait aux habitans de ce pays la retraite des eaux du Nil , et conséquemment la saison des semailles ; aussi jouait-elle un grand rôle dans les hiéroglyphes égyptiens.



dans nos jardins , trouve à s'y nourrir suffisamment de chenilles et de vers de terre. Au reste , tout le monde convient que la chair de cet oiseau , qui passe pour être si sale de son vivant , n'a d'autre défaut que de sentir un peu trop le musc , et c'est apparemment la raison pourquoi les chats , d'ailleurs si friands d'oiseaux , ne touchent jamais à ceux-ci <sup>1</sup>.

En Egypte , les huppés se rassemblent , dit-on , par petites troupes ; et lorsqu'une d'entr'elles est séparée des autres , elle rappelle ses compagnes par un cri fort aigu à deux tems , *zi* , *zi*. Dans la plupart des autres pays , elles vont seules , ou tout au plus par paires. Quelquefois , au tems du passage , il s'en trouve un assez grand nombre dans le même canton ; mais c'est une multitude d'individus isolés qui ne sont unis entr'eux par aucun lien social , et par conséquent ne peuvent former une véritable troupe : aussi partent-elles les unes après les autres quand elles sont chassées. D'autre part , comme elles ont toutes la même organisation , toutes doivent être et sont mues de la même manière par les mêmes causes ; et c'est la raison pourquoi toutes en s'envolant se portent vers les mêmes climats , et suivent à peu près la même route. Elles sont répandues dans presque tout l'ancien continent , depuis la Suède , où elles habitent les grandes forêts , et même depuis les Orcades et la Laponie jusqu'aux Canaries et au cap de Bonne-Espérance , d'une part , et de l'autre jusqu'aux îles de Ceylan et de Java. Dans toute l'Europe elles sont oiseaux de passage et n'y restent Phi-

---

<sup>1</sup> Il y a plusieurs moyens indiqués pour faire passer ce goût de musc : le plus généralement recommandé , c'est de couper la tête à la huppe au moment qu'elle vient d'être tuée. Cependant les parties postérieures sont plus musquées que les parties antérieures.



ver, pas même dans les beaux pays de la Grèce et de l'Italie. On en trouve quelquefois en mer, et de bons observateurs les mettent au nombre des oiseaux que l'on voit passer deux fois chaque année dans l'île de Malte. Mais il faut avouer qu'elles ne suivent pas toujours la même route; car souvent il arrive qu'en un même pays on en voit beaucoup une année, et très-peu ou point du tout l'année suivante. De plus, il y a des contrées, comme l'Angleterre, où elles sont fort rares, et où elles ne nichent jamais; d'autres, comme le Bugey, qu'elles semblent éviter absolument: toutefois le Bugey est un pays montagneux; il faut donc qu'elles ne soient pas attachées aux montagnes, du moins autant que le pensait Aristote. Mais ce n'est pas le seul fait qui combatte l'assertion de ce philosophe; car les huppes établissent tous les jours leur domicile au milieu de nos plaines, et l'on en voit fréquemment sur les arbres isolés qui croissent dans les îles sablonneuses, telles que celle de Camargue en Provence. Frisch dit qu'elles ont, comme les pics, la faculté de grimper sur l'écorce des arbres; et cela n'a rien que de conforme à l'analogie, puisqu'elles font, comme les pics, leur pont dans des trous d'arbre; elles y déposent le plus souvent leurs œufs, ainsi que dans des trous de muraille, sur le terreau ou la poussière qui se trouve d'ordinaire au fond de ces sortes de cavités, sans les garnir, dit Aristote, de paille ni d'aucune litière. Mais cela est encore sujet à quelques exceptions, du moins apparentes: de six couvées qu'on m'a apportées, quatre étaient en effet sans litière, et les deux autres avaient sous elles un matelas très-mollet, composés de feuilles, de mousse, de laine, de plumes, etc. Or tout cela peut se concilier; car il est très-possible que la huppe ne garnisse jamais son nid de

mousse ni d'autre chose , mais qu'elle fasse quelque fois sa ponte dans des trous qui auront été occupés l'année précédente par des pies , des torcols , des mésanges et autres oiseaux qui les auront matelassés , chacun suivant son instinct.

On a dit , il y a long-tems , et l'on a beaucoup répété , que la huppe enduisait son nid des matières les plus infectes , de la fiente de loup , de renard , de cheval , de vache , bref de toutes sortes d'animaux , sans excepter l'homme ; et cela , ajoute-t-on , dans l'intention de repousser par la mauvaise odeur les ennemis de sa couvée : mais le fait n'est pas plus vrai que l'intention ; car la huppe n'a point l'habitude d'enduire l'orifice de son nid , comme fait la sittelle. D'un autre côté , il est très-vrai qu'un nid de huppe est très-sale et très-infect , inconvénient nécessaire , et qui résulte de la forme même du nid , lequel a souvent douze , quinze et jusqu'à dix-huit pouces de profondeur : lorsque les petits viennent d'éclore et sont encore faibles , ils ne peuvent jeter leur fiente au dehors ; ils restent donc fort long-tems dans leur ordure et on ne peut guère les manier sans s'infecter les doigts. C'est de là sans doute qu'est veu le proverbe , *sale comme une huppe*. Mais ce proverbe induirait en erreur , si l'on voulait en conclure que la huppe a le goût ou l'habitude de la mal propreté : elle ne s'aperçoit point de la mauvaise odeur tant qu'il s'agit de donner à ses petits les soins qui leur sont nécessaires ; dans toute autre circonstance , elle dément bien le proverbe ; car celle dont j'ai parlé ci-dessus , non-seulement ne fit jamais d'ordure sur sa maîtresse , ni sur les sauteils , ni même au milieu de la chambre , mais elle se retirait toujours pour cela sur ce même ciel-de-lit où elle se réfugiait lorsqu'elle était effarée ; et

l'on ne peut nier que l'endroit ne fût bien choisi , puisqu'il était tout à la fois le plus éloigné , le plus caché et le moins accessible.

La femelle pond depuis deux jusqu'à sept œufs ; mais plus communément quatre ou cinq : ces œufs sont grisâtres , un peu moins gros que ceux de perdrix ; et ils n'éclosent pas tous , à beaucoup près , au même terme ; car on m'a apporté une couvée de trois jeunes huppés prises dans le même nid , qui différaient beaucoup entr'elles par la taille : dans la plus grande , les plumes de la queue sortaient de dix-huit lignes hors du tuyau , et dans la plus petite de sept lignes seulement. On a vu souvent la mère porter à manger à ses petits ; mais je n'ai jamais entendu dire que le père en fit autant. Comme on ne voit guère ces oiseaux en troupes , il est naturel de penser que la famille se disperse dès que les jeunes sont en état de voler.

Le cri du mâle est *bou , bou , bou* ; c'est sur-tout au printems qu'il le fait entendre , et on l'entend de très-loin. Ceux qui ont écouté ces oiseaux avec attention , prétendent avoir remarqué dans leur cri différentes inflexions , différens accens appropriés aux différentes circonstances , tantôt un gémissement sourd qui annonce la pluie prochaine , tantôt un cri plus aigu qui avertit de l'apparition du renard , etc. Cela a quelque rapport avec les deux voix de la huppe apprivoisée dont j'ai parlé plus haut. Celle-ci avait un goût marqué pour le son des instrumens : toutes les fois que sa maîtresse jouait du clavecin ou de la mandoline , elle venait se poser sur ces instrumens ou le plus près possible , et s'y tenait autant de tems que sa maîtresse continuait de jouer.

On prétend que cet oiseau ne va jamais aux fontaines pour y boire , et que par cette raison il se prend

rarement dans les pièges sur-tout à l'abreuvoir. A la vérité, la huppe qui fut tuée en Angleterre, dans la forêt d'Epping, avait évité les pièges multipliés qu'on lui avait tendus avant de la tirer, dans l'intention de l'avoir vivante; mais il n'est pas moins vrai que la huppe apprivoisée que j'ai déjà citée plusieurs fois, avait été prise au filet, et qu'elle buvait de tems en tems en plongeant son bec dans l'eau d'un mouvement brusque, et sans le relever ensuite, comme font plusieurs oiseaux: apparemment que celui-ci a la faculté de faire monter la boisson dans son gosier par une espèce de suction. Au reste, les huppes conservent ce mouvement brusque du bec lorsqu'il ne s'agit ni de boire ni de manger: cette habitude vient, sans doute, de celle qu'elles ont dans l'état sauvage, de saisir les insectes, de piquer les bourgeons, d'enfoncer leur bec dans la vase et dans les fourmilières, pour y chercher les vers, les œufs de fourmis, et peut-être la seule humidité de la terre. Autant elles sont difficiles à prendre dans les pièges, autant elles sont faciles à tirer; car elles se laissent approcher de fort près, et leur vol, quoique sinueux et sautillant, est peu rapide et ne présente aux chasseurs, ou, si l'on veut, aux tireurs, que très-peu de difficultés: elles battent des ailes en partant, comme le vanneau, et posées à terre elles marchent d'un mouvement uniforme comme les poules.

Elles quittent nos pays septentrionaux sur la fin de l'été ou au commencement de l'automne, et n'attendent jamais les grands froids; mais quoiqu'en général elles soient des oiseaux de passage dans notre Europe, il est possible qu'en certaines circonstances il en soit resté quelques-unes; par exemple, celles qui se seront trouvées blessées au moment du départ, ou malades,

ou trop jeunes , en un mot trop faibles pour entreprendre un voyage de long cours , ou celles qui auront été retenues par quelque obstacle étranger : ces huppées restées en arrière se seront arrangées dans les mêmes trous qui leur avaient servi de nid ; elles y auront passé l'hiver à demi engourdies , vivant de peu et pouvant à peine refaire les plumes que la mue leur avait fait perdre ; quelques chasseurs en auront trouvé dans cet état , et delà on aura pris occasion de dire que toutes les huppées passaient l'hiver dans les arbres creux , engourdies , et dépouillées de leurs plumes , comme on l'a dit des coucous , et avec aussi peu de fondement.

Selon quelques-uns , la huppe était , chez les Egyptiens , l'emblème de la piété filiale : les jeunes prenaient soin , dit-on , de leurs père et mère devenus caducs , ils les réchauffaient sous leurs ailes ; ils leur aidaient , dans le cas d'une mue laborieuse , à quitter leurs vieilles plumes ; ils soufflaient sur leurs yeux malades et y appliquaient des herbes salutaires ; en un mot , ils leur rendaient tous les services qu'ils en avaient reçus dans leur bas-âge. On a dit quelque chose de pareil de la cigogne ; hé ! que n'en peut-on dire autant de toutes les espèces d'animaux !

La huppe ne vit que trois ans , suivant Olinà ; mais cela doit s'entendre de la huppe domestique , dont nous abrégons la vie , faute de pouvoir lui donner la nourriture la plus convenable , et dont il nous est facile de compter les jours , puisque nous l'avons sans cesse sous les yeux : il ne serait pas aussi aisé de déterminer la vie moyenne de la huppe sauvage et libre , et d'autant moins aisé , qu'elle est oiseau de passage.

Comme elle a beaucoup de plumes , elle paraît plus grosse qu'elle n'est en effet ; sa taille approche de celle d'une grive , et son poids est de deux onces et demie à



trois ou quatre onces , plus ou moins , suivant qu'elle a plus ou moins de graisse.

Sa huppe est longitudinale , composée de deux rangs de plumes égaux et parallèles entr'eux ; les plumes du milieu de chaque rang sont les plus longues , en sorte qu'elles forment , étant relevées , une huppe arrondie en demi-cercle , d'environ deux ponces et demi de hauteur ; toutes ces plumes sont rousses , terminées de noir ; celles du milieu et les suivantes en arrière ont du blanc entre ces deux couleurs ; il y a outre cela six ou huit plumes encore plus en arrière , appartenant toujours à la huppe , lesquelles sont entièrement rousses et les plus courtes de toutes.

Le reste de la tête et toute la partie antérieure de l'oiseau sont d'un gris tirant tantôt au vineux , tantôt au roussâtre ; le dos est gris dans sa partie antérieure , rayé transversalement dans sa partie postérieure de blanc sale , sur un fond rembruni ; il y a une plaque blanche sur le croupion ; les couvertures supérieures de la queue sont noirâtres ; le ventre et le reste du dessous du corps d'un blanc roux ; les ailes et la queue noires , rayées de blanc ; le fond des plumes ardoisé.

De toutes ces différentes couleurs ainsi répandues sur le plumage , il résulte une espèce de dessin régulier , d'un fort bon effet lorsque l'oiseau redresse sa huppe , étend ses ailes , relève et épanouit sa queue , ce qui lui arrive souvent ; la partie des ailes la plus voisine du dos présente alors de part et d'autre une rayure transversale noire et blanche , à peu près perpendiculaire à l'axe du corps ; la plus haute de ces raies a une teinte roussâtres , et s'unit à un fer-à-cheval de même couleur qui se dessine sur le dos , et dont la convexité s'approche de la plaque blanche du croupion ; la plus basse , qui borde l'aile dans la moitié de sa circonférence , va



rejoindre une autre bande blanche plus large qui traverse cette même aile à deux doigts de sa pointe, et parallèlement à l'axe du corps; cette dernière raie blanche répond aussi à un croissant de même couleur qui traverse la queue à pareille distance de son extrémité, et forme avec elle le cadre du tableau. Enfin, qu'on se représente l'ensemble de ce joli tableau couronné par une huppe élevée, de couleur d'or et bordée de noir, et l'on aura du plumage de cet oiseau une idée beaucoup plus claire et plus juste que celle qu'on voudrait en donner en décrivant séparément chaque barbe de chaque plume.

Toutes les bandes blanches qui paraissent sur la face supérieure de l'aile, paraissent aussi à la face inférieure et présentent le même coup d'œil lorsque l'oiseau vole et qu'on le voit par-dessous, excepté que le blanc est plus pur, moins terni, moins mêlé de roussâtre.

J'ai vu une femelle, bien reconnue femelle par la dissection, qui avait toutes ces mêmes couleurs et tout aussi décidées: peut-être était-elle un peu vieille; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'était pas plus grosse que le mâle, quoi qu'en disent les auteurs de l'Ornithologie italienne.

## OISEAU ÉTRANGER

### QUI A RAPPORT A LA HUPPE.

*La huppe noire et blanche du cap de Bonne-Espérance.* Cet oiseau se tient dans les grands bois de Madagascar, de l'île Bourbon et du cap de Bonne-Espérance. On a trouvé dans son estomac des graines, des baies de *pseudobuxus*. Son poids est de quatre

onces ; mais il doit varier beaucoup , et être plus considérable aux mois de juin et de juillet , tems où cet oiseau est fort gras.

### LE PROMERUPE.

Cette espèce vient naturellement prendre sa place entre les huppés et les promerops , puisqu'elle porte sur la tête une touffe de longues plumes couchées en arrière , et qui paraissent capables de former , en se relevant , une aigrette peu différente de celle de notre huppe : or , en différât-elle un peu , toujours serait-il vrai que , par ce seul caractère , cet oiseau se rapproche de notre huppe plus que tous les autres promerops ; mais , d'un autre côté , il se rapproche de ceux-ci et s'éloigne de la huppe par l'excessive longueur de sa queue.

Seba nous assure que cet oiseau vient de la partie orientale de notre continent , et qu'il est très-rare. Il a la gorge , le cou , la tête et la belle et grosse huppe dont sa tête est surmontée , d'un beau noir ; les ailes et la queue d'un rouge bai clair ; le ventre cendré clair ; le bec et les pieds de couleur plombée. Sa grosseur est à peu près celle d'un étourneau.

### LES PROMEROPS.

I. *Le promerops à ailes bleues.* Ce promerops se plaît sur les hautes montagnes ; il se nourrit de chenilles , de mouches ; de scarabées et autres insectes. La couleur dominante sur la partie supérieure du corps est un gris obscur , changeant en aigue marine

et en rouge pourpré ; la queue est de la même couleur , mais d'une teinte plus foncée , et jette des reflets dorés d'un très-bel effet ; les pennes des ailes sont d'un bleu clair et brillant ; le ventre jaune clair ; les yeux surmontés d'une tache de même couleur ; le bec noirâtre , bordé de jaune. Cet oiseau est de la taille d'une grive.

II. *Le promerops brun à ventre tacheté , du cap de Bonne-Espérance.*

III. *Le promerops brun à ventre rayé , ou promerops de la nouvelle Guinée.*

IV. *Le grand promerops à paremens frisés ou grand promerops de la nouvelle Guinée.*

V. *Le promerops orangé.*

## LE FOURNIER ,

### OU FOURNIER DE BUENOS-AYRES.

C'est ainsi que M. Commerson a nommé cet oiseau d'Amérique , qui fait la nuance de passage entre la famille des promerops et celle des guépriers. Il diffère des promerops en ce qu'il a les doigts plus longs et la queue plus courte ; il diffère des guépriers en ce qu'il n'a pas comme eux le doigt extérieur joint et comme soudé à celui du milieu dans presque toute sa longueur. On le trouve à Buenos-Ayres.

## LE POLOCHION.

Tel est le nom et le cri habituel de cet oiseau des Moluques, il le répète sans cesse, étant perché sur les plus hautes branches des arbres; et par le sens qu'a ce mot dans la langue moluquoise, il semble inviter tous les êtres sensibles à l'amour et à la volupté, Je le place encore entre les promerops et les guépiers, parce que je lui trouve le bec de ceux-ci et les pieds de ceux-là.

Le polochion a tout le plumage gris, mais d'un gris plus foncé sur les parties supérieures, et plus clair sur les inférieures; les joues noires; le bec noirâtre; les yeux environnés d'une peau nue; le derrière de la tête variée de blanc. Les plumes du toupet font sur le front un angle rentrant, et les plumes de la naissance de la gorge se terminent par une espèce de soie. L'individu qu'a décrit M. Commerson, venait de l'île de Bouro, l'une des Moluques soumises aux Hollandais; il pesait cinq onces, et avait à peu près la taille du coucou.

## LE GUÉPIER.

Cet oiseau mange non-seulement les guêpes, qui lui ont donné son nom français, et les abeilles, qui lui ont donné son nom latin, anglais, etc., mais il mange aussi les bourdons, les cigales, les cousins, les mouches et autres insectes qu'il attrape en volant, ainsi que font les hirondelles; c'est la proie dont il est le plus friant, et les enfans de l'île de Candie s'en servent comme d'apât pour le pêcher à la ligne au mi-

lieu de l'air , de même qu'on pêche les poissons dans l'eau. Ils passent une épingle, recourbée à travers d'une cigale vivante ; ils attachent cette épingle à un long fil : la cigale n'en voltige pas moins , et le guépier l'apercevant , fond dessus , l'avale ainsi que l'hameçon , et se trouve pris. A défaut d'insectes , il se rabat sur les petites graines , même sur le froment<sup>2</sup> ; et il paraît qu'en ramassant à terre cette nourriture , il ramasse en même tems de petites pierres , comme font tous les granivores , et sans y mettre plus d'intention. Ray soupçonne , d'après les rapports multipliés , tant internes qu'externes , de cet oiseau avec le martin-pêcheur , qu'il se nourrit aussi quelquefois de poisson comme ce dernier.

Les guépiers sont très-communs dans l'île de Candie , et si communs , qu'il n'y a endroit dans cette île, dit Belon, témoin oculaire , où on ne les voie voler. Il ajoute que les Grecs de terre ferme ne les connaissent point , ce qu'il avait pu apprendre de bonne source en voyageant dans le pays : mais il avance trop légèrement qu'on ne les a jamais vus voler en Italie ; car Aldrovande, citoyen de Bologne , assure qu'ils sont assez communs aux environs de cette ville , où on les prend aux filets et aux gluaux. Willughby en a vu plusieurs fois à Rome , exposés dans les marchés publics ; et il est plus que probable qu'ils ne sont point étrangers au reste de l'Italie , puisqu'ils se trouvent dans le midi de la France , où même on ne les regarde point comme oiseaux de passage : c'est delà cependant qu'ils se

---

<sup>2</sup> Le seul que j'aie eu occasion d'ouvrir avec M. le docteur Rémond, avait cinq gros bourdons dans son gésier. Belon a trouvé dans l'estomac de ceux qu'il a ouverts , des graines de lamsane , de caucalis , de navet , de froment , etc.

répandent quelquefois par petites troupes de dix ou douze dans les pays septentrionaux. Nous avons vu une de ces troupes qui arriva dans la vallée de Sainte-Reine en Bourgogne, le 8 mai 1776 : ils se tinrent toujours ensemble, et criaient sans cesse comme pour s'appeler et répondre. Leur cri était éclatant sans être agréable, et avait quelque rapport au bruit qui se fait lorsqu'on siffle dans une noix percée, ; ils le faisaient entendre étant posés et en volant. Ils se tenaient par préférence sur les arbres fruitiers, qui étaient alors en fleurs, et conséquemment fréquentés par les guêpes et les abeilles : on les voyait souvent s'élaner de dessus leur branche pour saisir cette petite proie ailée. Ils parurent toujours défiants, et ne se laissaient guère approcher ; cependant on vint à bout d'en tuer un qui se trouva séparé des autres et perché sur un picéa, tandis que le reste de la troupe était dans un verger voisin : ceux-ci, effrayés du coup de fusil, s'envolèrent en criant tous à la fois, et se réfugièrent sur des noyers qui étaient dans un côteau de vigne peu éloigné ; ils y restèrent constamment sans reparaitre dans les vergers, et au bout de quelques jours ils prirent leur volée pour ne plus revenir.

Ces oiseaux nichent, comme l'hirondelle de rivage

<sup>1</sup> Selon le compare « au son tel que ferait un homme en sublant ayant la bouche close en rond, qui chanterait *grulgrururrrul*, aussi haut comme un loriot. » D'autres prétendent qu'il dit *crou, crou, crou*. L'auteur du poème de *Philomèle* le donne comme approchant beaucoup de celui du roitelet et de l'hirondelle de cheminée.

Regulus atque merops et rubre pectore Progne  
 Consimili modulo zinzibulare solent.

Mais on sait que le naturaliste doit presque toujours apporter quelques modifications aux expressions du poète.



et le martin-pêcheur , au fond des trous qu'ils savent se creuser avec leurs pieds courts et forts , et leur bec de fer , comme disent les Siciliens , dans les côteaux dont le terrain est le moins dur , et quelquefois dans les rives escarpées et sablonneuses des grands fleuves. Ils donnent à ces trous jusqu'à six pieds et plus , soit en longueur , soit en profondeur ; la femelle y dépose , sur un matelas de mousse , quatre ou cinq et même six ou sept œufs blancs , un peu plus petits que ceux de merle. Mais on ne peut observer ce qui se passe dans l'intérieur de ces obscurs souterrains ; tout ce qu'on peut assurer , c'est que la jeune famille ne se disperse point : il est même nécessaire que plusieurs familles se réunissent ensemble pour former ces troupes nombreuses que Belon a vues dans l'île de Candie , suivant les rampes des montagnes où croît le thym , et où elles trouvent en abondance les guêpes et les abeilles , attirées par les étamines parfumées de cette plante.

On compare le vol du guépier à celui de l'hirondelle , avec qui il a plusieurs autres rapports , comme on vient de le voir. Il ressemble aussi , à bien des égards , au martin-pêcheur , sur-tout par les belles couleurs de son plumage et la singulière conformation de ses pieds. Enfin M. le docteur Lottinger , qui a le coup d'œil juste et exercé , lui trouve quelques-unes des allures du tette-chèvre ou engoulevent.

Une singularité qui distinguerait cet oiseau de tout autre , si elle était bien avérée , c'est l'habitude qu'on lui prête de voler à rebours.

Le guépier mâle a les yeux petits , mais d'un rouge vif , auxquels un bandeau noir donne encore plus d'éclat ; le front d'une belle couleur d'aigue-marine ; le dessus de la tête marron , teinté de vert ; le derrière de la tête et du cou marron sans mélange , mais qui prend une

nuance toujours plus claire en s'approchant du dos ; le dessus du corps d'un fauve pâle, avec des reflets de vert et de marron plus ou moins apparens , selon les différentes incidences de la lumière ; la gorge d'un jaune doré éclatant , terminé , dans quelques individus , par un collier noirâtre ; le devant du cou , la poitrine et le dessous du corps , d'un bleu d'aigue-marine , qui va toujours s'éclaircissant sur les parties postérieures : cette même couleur règne sur la queue avec une légère teinte de roux , et sur le bord extérieur de l'aile sans aucun mélange ; elle passe au vert et se trouve mélangée de roux sur la partie de ces mêmes ailes la plus voisine du dos ; presque toutes leurs plumes sont terminées de noir ; leurs petites ouvertures supérieures sont teintes d'un vert obscur , les moyennes de roux , et les grandes nuancées de vert et de roux ; le bec est noir , et les pieds brun rougeâtre ( noirs , selon Aldrovande ) ; les côtes des plumes de la queue brunes dessus et blanches dessous. Au reste , toutes ces différentes couleurs sont très-variables , et dans leur teinte , et dans leur distribution : et delà la différence des descriptions.

Cet oiseau est à très-peu près de la taille du mauvis , et de forme plus allongée. Il a le dos un peu convexe. Belon dit que la nature l'a fait bossu ; et après en avoir cherché la raison , il n'a pu en trouver d'autre , sinon que cet oiseau aime toujours à voler. C'est une raison peu satisfaisante ; mais on conviendra que la bonne n'était pas facile à trouver.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT AU GUËPIER.

#### I. *Le guépier à tête jaune et blanche.*

II. *Le guépier à tête grise.*

III. *Le guépier gris d'Ethiopie.*

IV. *Le guépier marron et bleu.*

V. *Le guépier marron et bleu du Sénégal.*

VI. *Le patirich*, ou *guépier de Madagascar*. Les naturels de Madagascar donnent à cet oiseau le nom de *patirich tirich*, qui a visiblement du rapport avec son cri, et que j'ai cru devoir lui conserver en l'abrégeant.

VII. *Le guépier vert à gorge bleu.*

VIII. *Le grand guépier vert et bleu à gorge jaune.*

IX. *Le petit guépier vert et bleu à queue étagée.*

X. *Le guépier vert à queue d'azur*, ou *grand guépier des Philippines*.

XI. *Le guépier rouge à tête bleue*, ou *guépier de Nubie*.

XII. *Le guépier rouge et vert du Sénégal.*

XIII. *Le guépier à tête rouge*. Si le nom de *cardinal* convient à quelque guépier, c'est certainement à celui-ci; car il a une espèce de grande calotte rouge qui lui couvre non-seulement la tête, mais encore une partie du cou.

XIV. *Le guépier vert à ailes et queue rousses.*

---

---

## LES CALAOS , OU LES OISEAUX RHINOCÉROS.

---

COMME nous l'avons vu les toucans , si singuliers par leur énorme bec , appartiennent tous au continent de l'Amérique méridionale : voici d'autres oiseaux de l'Afrique et des grandes Indes , dont le bec aussi prodigieux pour les dimensions que celui des toucans , est encore plus extraordinaire par la forme , ou , pour mieux dire , plus excessivement monstrueux , comme pour nous démontrer que la vieille nature de l'ancien continent , toujours supérieure à la nature moderne du nouveau monde dans toutes ses productions , se montre aussi plus grande , même dans ses erreurs , et plus puissante jusque dans ses écarts.

En considérant le développement extraordinaire , la surcharge inutile , l'excroissance superflue , quoique naturelle , dont le bec de ces oiseaux est non-seulement grossi , mais déformé , on ne peut s'empêcher d'y reconnaître les attributs mal assortis de ces espèces disparates , dont les plus monstrueuses naquirent et périrent presque en même-tems par la disconvenance et les oppositions de leur conformation. Ce n'est pas la seule ni la première fois que l'examen attentif de la nature nous ait offert cette vue , même dans le genre des oiseaux : ceux auxquels on a donné les noms de *bec croisé* , *bec en ciseau* , sont des exemples de cette structure incomplète et contraire à tout usage , laquelle leur ôte presque le moyen de vivre et celui de se défendre

contre les espèces même plus petites et moins fortes , mais plus heureuses et plus puissantes , parce qu'elles sont douées d'organes plus assortis. Nous avons de semblables exemples dans les animaux quadrupèdes ; les unaux , les aïs , les fourmiliers , les pangolins , etc. dénués ou misérables par la forme du corps et la disproportion de leurs membres , traînent à peine une existence pénible , toujours contrariée par les défauts ou les excès de leur organisation ; la durée de ces espèces imparfaites et débiles n'est protégée que par la solitude , et ne s'est maintenue et ne se maintiendra que dans les lieux déserts , où l'homme et les animaux puissans ne fréquenteront pas.

Si nous examinons en particulier le bec des calaos , nous reconnaitrons que loin d'être fort à proportion de sa grandeur , ou utile en raison de sa structure , il est au contraire très-faible et très-mal conformé ; nous verrons qu'il nuit plus qu'il ne sert à l'oiseau qui le porte , et qu'il n'y a peut-être pas d'exemple dans la nature , d'une arme d'aussi grand appareil et d'aussi peu d'effet. Ce bec n'a point de prise : sa pointe , comme dans un long levier très-éloigné du point d'appui , ne peut serrer que mollement. Sa substance est si tendre , qu'elle se fêle à la tranche par le plus léger frottement : ce sont ces fêlures irrégulières et accidentelles que les naturalistes ont prises pour une dentelure naturelle et régulière. Elles produisent un effet remarquable dans le bec du calao rhinocéros , c'est que les deux mandibules ne se touchent que par la pointe ; le reste demeure ouvert et béant , comme si elles n'eussent pas été faites l'une pour l'autre : leur intervalle est usé , rompu de manière que par la substance et par la forme de cette partie , il semble qu'elle n'ait pas été faite pour servir constamment , mais plutôt pour se détruire

d'abord et sans retour par l'usage même auquel elle paraissait destinée.

Nous avons adopté , d'après nos nomenclateurs , le nom de *calao* , pour désigner le genre entier de ces oiseaux , quoique les Indiens n'aient donné ce nom qu'à une ou deux espèces. Plusieurs naturalistes les ont appelés *rhinocéros* , à cause de l'espèce de corne qui surmonte leur bec ; mais presque tous n'ont vu que les becs de ces oiseaux extraordinaires. On verra qu'ici comme en tout , et dans ses erreurs , ainsi que dans ses vues droites , la nature passe par des gradations nuancées , et que de dix espèces dont ce genre est composé , il n'y en a peut-être qu'une à laquelle on doit appliquer la dénomination d'*oiseau rhinocéros* , toutes les autres ne nous présentant que des degrés et des nuances plus ou moins voisines de cette forme de bec , l'une des plus étranges de la nature , puisqu'elle est évidemment l'une des plus contraires aux fins qu'on lui suppose.

I. *Le tock*. Ces oiseaux , qu'on trouve assez communément au Sénégal , sont très-niais lorsqu'ils sont jeunes , on les approche et on les prend sans qu'ils s'enfuient ; on peut les tirer aussi sans qu'ils s'épouvantent , ni même sans qu'ils bougent : mais lorsqu'ils sont adultes , l'âge leur donne de l'expérience , au point de changer entièrement leur premier naturel ; ils deviennent alors très-sauvages ; ils fuient et se perchent sur la cime des arbres , tandis que les jeunes restent tous sur les branches les plus basses et sur les buissons , où ils demeurent sans mouvement , la tête enfoncée dans les épaules , de manière qu'on n'en voit , pour ainsi dire , que le bec : ainsi les jeunes ne volent presque pas , au lieu que les vieux prennent souvent un vol élevé et assez



rapide. On voit beaucoup de ces oiseaux jeunes dans les mois d'août et de septembre; on peut les prendre à la main, et dès le premier moment ils semblent être aussi privés que si on les avait élevés dans la maison : mais cela vient de leur stupidité, car il faut leur porter la nourriture au bec; ils ne la cherchent ni ne la ramassent lorsqu'on la leur jette, ce qui fait présumer que les pères et mères sont obligés de les nourrir pendant un très-long tems. Dans leur état de liberté, ces oiseaux vivent de fruits sauvages, et en domesticité ils mangent du pain et avalent tout ce qu'on veut leur mettre dans le bec.

II. *Le calao de Manille.*

III. *Le calao de l'île Panay.*

IV. *Le calao des Moluques.* On a mal appliqué le nom d'*alcatraz* à cet oiseau. Clusius est l'auteur de cette méprise : il n'a pas bien interprété le passage d'Oviedo; car le nom espagnol d'*alcatraz*, selon Fernandès, Hernandès et Nieremberg, appartient au pélican du Mexique, et par conséquent ne peut être appliqué à un oiseau des Moluques. Cette première méprise a produit une seconde erreur, que nos nomenclateurs ont étendue sur tout le genre des calaos, en les regardant comme des oiseaux d'eau, et les nommant *hydrocorax*, et leur supposant l'habitude de se tenir au bord des eaux; ce qui néanmoins est démenti par tous les observateurs qui ont vu ces oiseaux dans leur pays natal : Bontius, Camel, et qui plus est, l'oiseau lui-même par la forme et la structure de ses pieds et de son bec, démontrent que les calaos ne sont ni corbeaux, ni corbeaux d'eau. On doit donc

regarder cette dénomination générique d'*hydrocorax* comme mal conçue , et le nom particulier d'*alcalraz* comme mal appliqué au calao des Moluques , puisque c'est le nom du pélican du Mexique.

Ces oiseaux , dit Bontius , ne vivent point de chair , mais de fruits , et principalement de noix muscade , dont ils font une grande déprédation ; et cette nourriture donne à leur chair , qui est tendre et délicate , un fumet aromatique qui la rend très-agréable au goût.

V. *Le calao de Malabar.*

VI. *Le brac , ou calao d'Afrique.*

VII. *Le calao d'Abissine.*

VIII. *Le calao des Philippines.*

IX. *Le calao à casque rond.*

X. *Le calao rhinocéros.* Bontius rapporte quelques faits au sujet de ces oiseaux : il dit qu'ils vivent de chair et de charogne ; qu'ils suivent ordinairement les chasseurs de sangliers , de vaches sauvages , etc. , pour manger la chair et les intestins de ces animaux , que ces chasseurs éventrent et coupent par quartiers pour emporter plus aisément ce gros gibier , et très-promptement ; car s'ils le laissaient quelque tems sur la place. les calaos ne manqueraient pas de venir tout dévorer. Cependant cet oiseau ne chasse que les rats et les souris , et c'est par cette raison que les Indiens en élèvent quelques-uns. Bontius dit , qu'avant de manger une souris , le calao l'applatit en la serrant dans son bec pour l'amollir , et qu'il l'avale toute entière en la jetant en l'air et la faisant retomber dans son large gosier :

c'est , au reste , la seule façon de manger que lui permettent la structure de son bec et la petitesse de sa langue , qui est cachée au fond du bec et presque dans la gorge.

Telle est la manière de vivre à laquelle l'a réduit la nature , en lui donnant un bec assez fort pour la proie , mais trop faible pour le combat , très-incommode pour l'usage , et dont tout l'appareil n'est qu'une exubérance difforme et un poids inutile. Cet excès et ces défauts extérieurs semblent influencer sur les facultés intérieures de l'animal : ce calao est triste et sauvage ; il a l'aspect rude , l'attitude pesante et comme fatiguée.

---

---

## LE MARTIN-PÊCHEUR , OU L'ALCYON.

---

LE nom de *martin-pêcheur* vient de *martinet-pêcheur*, qui était l'ancienne dénomination française de cet oiseau, dont le vol ressemble à celui de l'hirondelle-martinet, lorsqu'elle file près de terre ou sur les eaux. Son nom ancien, *alcyon*, était bien plus noble, et on aurait dû le lui conserver; car il n'y eut pas de nom plus célèbre chez les Grecs : ils appelaient *alcyoniens* les jours de calme vers le solstice, où l'air et la mer sont tranquilles, jours précieux aux navigateurs, durant lesquels les routes de la mer sont aussi sûres que celles de la terre; ces mêmes jours étaient aussi le tems donné à l'alcyon pour élever ses petits. L'imagination, toujours prête à enluminer de merveilleux les beautés simples de la nature, acheva d'altérer cette image en plaçant le nid de l'alcyon sur la mer applanie : c'était Éole qui enchainait les vents en faveur de ses petits-enfans; *Alcyone*, sa fille, plaintive et solitaire, semblait encore redemander aux flots son infortuné Céyx, que Neptune avait fait périr, etc.

C'est le plus bel oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse comparer au martin-pêcheur pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs, ciles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie : tout le milieu du dos, avec le dessus de la queue, est d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphir et



1.



2.

De Serr. Del.

L'Épave, Dir. ex.

1 LE TOUCAN. 2 LE MARTIN-PÊCHEUR.





l'œil de la turquoise; le vert se mêle sur les ailes au bleu, et la plupart des plumes y sont terminées et ponctuées par une teinte d'aigue-marine; la tête et le dessus du cou sont pointillés de même de taches plus claires sur un fond d'azur. Gesner compare le jaune rouge ardent qui colore la poitrine, au rouge enflammé d'un charbon.

Il semble que le martin-pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse avec les flots d'une lumière plus pure tous les trésors des plus riches couleurs. Et en effet, si l'espèce de notre martin-pêcheur n'appartient pas précisément aux climats de l'orient et du midi, le genre entier de ces beaux oiseaux en est originairé; car, pour une seule espèce que nous avons en Europe, l'Afrique et l'Asie nous en offrent plus de vingt, et nous en connaissons encore huit autres espèces dans les climats chauds de l'Amérique. Celle de l'Europe est même répandue en Asie et en Afrique; plusieurs martin-pêcheurs envoyés de la Chine et d'Égypte se sont trouvés les mêmes que le nôtre, et Belon dit l'avoir reconnu dans la Grèce et la Thrace.

Cet oiseau, quoiqu'originairé de climats plus chauds, s'est habitué à la température et même au froid du nôtre; on le voit en hiver, le long des ruisseaux, plonger sous la glace, et en sortir en rapportant sa proie: c'est par cette raison que les Allemands l'ont appelé *eisz vogel*, oiseau de la glace; et Belon se trompe en disant qu'il ne fait que passer dans nos contrées, puisqu'il y reste dans le tems de la gelée.

Son vol est rapide et filé; il suit ordinairement les

\* Le martin-pêcheur porte le nom d'*eroore* dans la langue des îles de la Société.

contours des ruisseaux en rasant la surface de l'eau. Il crie en volant *ki, ki, ki, ki*, d'une voix perçante et qui fait retentir les rivages ; il a , dans le printems , un autre chant , qu'on ne laisse pas d'entendre malgré le murmure des flots et le bruit des cascades. Il est très-sauvage et part de loin ; il se tient sur une branche avancée audessus de l'eau pour pêcher ; il y reste immobile , et épie souvent deux heures entières le moment du passage d'un petit poisson ; il fond sur cette proie en se laissant tomber dans l'eau , où il reste plusieurs secondes ; il en sort avec le poisson au bec , qu'il porte ensuite sur la terre , contre laquelle il le bat pour le tuer , avant de l'avalcr.

Au défaut de branches avancées sur l'eau , le martin-pêcheur se pose sur quelque pierre voisine du rivage , ou même sur le gravier ; mais au moment qu'il aperçoit un petit poisson , il fait un bond de douze ou quinze pieds , et se laisse tomber à plomb de cette hauteur. Souvent aussi on le voit s'arrêter dans son vol rapide , demeurer immobile et se soutenir au même lieu pendant plusieurs secondes ; c'est son manège d'hiver , lorsque les eaux troubles ou les glaces épaisses le forcent de quitter les rivières , et le réduisent aux petits ruisseaux d'eau vive : à chaque pause , il reste comme suspendu à la hauteur de quinze ou vingt pieds ; et lorsqu'il veut changer de place , il se rabaisse et ne vole pas à plus d'un pied de hauteur sur l'eau ; il se relève ensuite et s'arrête de nouveau. Cet exercice réitéré et presque continuel démontre que cet oiseau plonge pour de biens petits objets , poissons ou insectes , et souvent en vain ; car il parcourt de cette manière des demi-lieues de chemin.

Il niche au bord des rivières et des ruisseaux , dans des trous creusés par les rats d'eau ou par les écrevis-

ses, qu'il approfondit lui-même, et dont il maçonne et rétrécit l'ouverture : on y trouve de petites arêtes de poisson, des écailles sur de la poussière, sans forme de nid ; et c'est sur cette poussière que nous avons vu ses œufs déposés, sans remarquer ces petites pelotes dont Belon dit qu'il pétrit son nid, et sans trouver à ce nid la figure que lui donne Aristote, en le comparant, pour la forme, à une cucurbité, et pour la matière et la texture, à ces boules de mer ou pelotes de filamens entrelacés, qui se coupent difficilement, mais qui, desséchées, deviennent friables.

Les martin-pêcheurs commencent à fréquenter leur trou dès le mois de mars : on voit dans ce tems le mâle poursuivre vivement la femelle. Les anciens croyaient les alcyons bien ardens, puisqu'ils ont dit que le mâle meurt dans l'accouplement ; et Aristote prétend qu'il entre en amour dès l'âge de quatre mois.

Au reste, l'espèce de notre martin-pêcheur n'est pas nombreuse, quoique ces oiseaux produisent six, sept et jusqu'à neuf petits, selon Gesner : mais le genre de vie auquel ils sont assujettis les fait souvent périr, et ce n'est pas toujours impunément qu'ils bravent la rigueur de nos hivers ; on en trouve de morts sur la glace. Oliva donne la manière de les prendre, à la pointe du jour ou à la nuit tombante, avec un trébuchet tendu au bord de l'eau ; il ajoute qu'ils vivent quatre ou cinq ans. On sait seulement qu'on peut les nourrir pendant quelque tems dans les chambres où l'on place des bassins d'eau remplis de petits poissons. M. Daubenton, de l'académie des sciences, en a nourri quelques-uns pendant plusieurs mois, en leur donnant tous les jours de petits poissons frais : c'est la seule nourriture qui leur convienne ; car de quatre martin-pêcheurs qu'on m'apporta le 21 août 1778, et qui étaient aussi

grands que père et mère , quoique pris dans le nid , qui était un trou sur le bord de la rivière , deux refusèrent constamment les mouches , les fourmis , les vers de terre , la pâtée , le fromage , et périrent d'inanition au bout de deux jours ; les deux autres , qui mangèrent un peu de fromage et quelques vers de terre , ne vécurent que six jours. Au reste , Gesner observe que le martin-pêcheur ne peut se priver , et qu'il demeure toujours également sauvage. Sa chair a une odeur de faux musc , et n'est pas bonne à manger ; sa graisse est rougeâtre ; il a le ventricule spacieux et large comme les oiseaux de proie ; et comme eux il rend par le bec les restes indigestes de ce qu'il a avalé , écailles et arêtes roulées en petites boules. Ce viscère est placé fort bas ; l'œsophage est par conséquent très-long. La langue est courte , de couleur rouge ou jaune , comme le dedans et le fond du bec.

Il est singulier qu'un oiseau qui vole avec tant de vitesse et de continuité n'ait pas les ailes amples : elles sont au contraire fort petites à proportion de sa grosseur , d'où l'on peut juger de la force des muscles qui les meuvent ; car il n'y a peut-être point d'oiseau qui ait les mouvemens aussi prompts et le vol aussi rapide : il part comme un trait d'arbalète ; s'il laisse tomber un poisson de la branche où il s'est perché , souvent il reprend sa proie avant qu'elle ait touché la terre. Comme il ne se pose guère que sur des branches sèches , on a dit qu'il faisait sécher le bois sur lequel il s'arrête.

On donne à cet oiseau desséché la propriété de conserver les draps et autres étoffes de laine , et d'éloigner les teignes. Les marchands le suspendent à cet effet dans leurs magasins. Son odeur de faux musc pourrait peut-être écarter ces insectes , mais pas plus que toute autre odeur pénétrante. Comme son corps

se dessèche aisément, on a dit que sa chair n'était jamais attaquée de corruption ; et ces vertus , quoi-  
qu'imaginaires , le cèdent encore aux merveilles qu'en  
ont racontées quelques auteurs en recueillant les idées  
superstitieuses des anciens sur l'alcyon : il a , disent-  
ils , la propriété de repousser la foudre , celle de faire  
augmenter un trésor enfoui , et , quoique mort , de  
renouveler son plumage à chaque saison de mue. Il  
communique , dit Kirannides , à qui le porte avec soi ,  
la grâce et la beauté ; il donne la paix à la maison ,  
le calme en mer , attire les poissons et rend la pêche  
abondante sur toutes les eaux. Ces fables flattent la  
crédulité : mais malheureusement ce ne sont que des  
fables<sup>1</sup>.

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT AU MARTIN-PÊCHEUR.

## GRANDS MARTIN-PÊCHEURS

## DE L'ANCIEN CONTINENT.

I. *Le plus grand martin-pêcheur.* Cet oiseau , le plus grand de son genre , se trouve à la nouvelle Guinée ; il est long de seize pouces , et gros comme un choucas.

II. *Le martin-pêcheur bleu et roux.* Cette espèce se

---

<sup>1</sup> Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'on les retrouve jusque chez les Tartares et dans la Sibérie.

trouve à Madagascar ; on la voit aussi en Afrique , sur la rivière de Gambie , selon Edwards. .

III. *Le martin-pêcheur crabier.* Ce martin-pêcheur nous est venu du Sénégal sous le nom de *crabier*.

IV. *Le martin-pêcheur à gros-bec.*

V. *Le martin-pêcheur pie.* Ce martin-pêcheur est venu du cap de Bonne Espérance.

VI. *Le martin-pêcheur huppé.* Ce martin-pêcheur a seize pouces de longueur ; il est un des plus grands. Son plumage est richement émaillé , quoiqu'il n'ait pas de couleurs éclatantes.

VII. *Le martin-pêcheur à coiffe noire ou martin pêcheur de la Chine.* Ce martin-pêcheur est un des plus beaux.

VIII. *Le martin-pêcheur à tête verte.*

IX. *Le martin-pêcheur à tête et cou couleur de paille, ou martin-pêcheur de Java.*

X. *Le martin-pêcheur à collier blanc.*

## LES MARTIN - PÊCHEURS

DE MOYENNE GRANDEUR

DE L'ANCIEN CONTINENT.

I. *Le baboucard.* Le nom du martin-pêcheur au Sénégal, en langue jalofe, est *baboucard*. Les espèces en



sont multipliées sur le grand fleuve de cette contrée , et toutes sont peintes des couleurs les plus variées et les plus vives.

II. *Le martin-pêcheur bleu et noir du Sénégal.*

III. *Le martin-pêcheur à tête grise , ou martin-pêcheur à tête grise du Sénégal.*

IV. *Le martin-pêcheur à front jaune.*

V. *Le martin-pêcheur à longs brins , ou martin-pêcheur de Ternate.*

## PETITS MARTIN-PÊCHEURS

### DE L'ANCIEN CONTINENT.

I. *Martin-pêcheur à tête bleue , ou petit martin-pêcheurs du Sénégal.* Il y a des martin-pêcheurs aussi petits que le roitelet , ou pour les comparer à un petit genre plus voisin d'eux et qui n'en diffère que par le bec applati , aussi petits que des todiers.

II. *Le martin-pêcheur roux.*

III. *Le martin-pêcheur pourpré.* Ce charmant petit oiseau , nommé communément *martin-pêcheur de Pondichéry* , nous est venu de cette contrée.

IV. *Le martin-pêcheur à bec blanc.*

V. *Le martin-pêcheur de Bengale.*

VI. *Le martin pêcheur à trois doigts.* On a déjà trouvé dans le genre des pics une singularité de cette nature

pour le nombre des doigts : elle est moins surprenante dans la famille des martin-pêcheurs, où le petit doigt intérieur, déjà si raccourci et presque inutile, a pu être plus aisément omis par la nature.

VII. *Le vintsi*, ou *petit martin-pêcheur huppé des Philippines*. Vintsi est le nom que les habitans de Philippines donnent à ce petit martin-pêcheur, que ceux d'Amboine appellent, selon Seba, *tohorkey* et *hito*.

## LES MARTIN-PÊCHEURS

### DU NOUVEAU CONTINENT.

#### GRANDES ESPÈCES.

I. *Le taparara*. Taparara est le nom générique du martin-pêcheur en langue garipane : nous l'appliquons à cette espèce, l'une de celles que l'on trouve à Cayenne; elle est de la grandeur de l'étourneau.

II. *L'alatli* ou *martin-pêcheur huppé du Mexique*. Nous formons ce nom par contraction de celui d'*achalactli*, ou *Michalalactli*, que cet oiseau porte au Mexique, suivant Fernandès. C'est une des plus grandes espèces de martin-pêcheurs; sa longueur est de près de seize pouces : mais il n'a pas les couleurs aussi brillantes que les autres.

III. *Le Jaguacati* ou *martin-pêcheur huppé de la Louisiane*.

IV. *Le matuitui*.

## LES MARTIN-PÊCHEURS

DE MOYENNE GRANDEUR

DU NOUVEAU CONTINENT.

I. *Le martin-pêcheur vert et roux.* Ce martin-pêcheur se trouve à Cayenne.

II. *Le martin-pêcheur vert et blanc.*

III. *Le gip-gip.* C'est cet oiseau sans nom dans Marcgrave , qu'il eût pu nommer *gip-gip* , puisqu'il dit que c'est son cri. Il est de la grandeur de l'alouette , et de la figure du matuitui , qui est la quatrième grande espèce des martin-pêcheurs d'Amérique.

## PETITS MARTIN-PÊCHEURS

DU NOUVEAU CONTINENT.

*Le martin-pêcheur vert et orangé.* Il n'y a en Amérique qu'une seule espèce de martin-pêcheur qu'on puisse appeler *petite* , et c'est celle de l'oiseau que nous indiquons ici , qui n'a pas cinq pouces de longueur.

---

---

## LES JACAMARS.

---

Nous conserverons à ces oiseaux le nom de *jacamars*, tiré par contraction de leur nom brésilien *jacamaciri*. Ce genre ne s'éloigne de celui du martin-pêcheur qu'en ce que les jacamars ont les doigts disposés deux en devant et deux en arrière, au lieu que les martin-pêcheurs ont trois doigts en devant et un seul en arrière; mais d'ailleurs les jacamars leur ressemblent par la forme du corps et par celle du bec. Ils sont aussi de la même grosseur que les espèces moyennes dans les martin-pêcheurs; et c'est probablement par cette raison que quelques auteurs ont mis ensemble ces deux genres d'oiseaux. D'autres ont placé les jacamars avec les pics, auxquels ils ressemblent en effet par cette disposition de deux doigts en devant et de deux en arrière. Le bec est aussi d'une forme assez semblable, mais dans les jacamars il est beaucoup plus long et plus délié; et ils diffèrent encore des pics, en ce qu'ils n'ont pas la langue plus longue que le bec. La forme des plumes de la queue est aussi différente; car elles ne sont ni roides ni cunéiformes. Il suit de ces comparaisons, que les jacamars forment un genre à part, peut-être aussi voisin des pics que des martin-pêcheurs, et ce petit genre n'est composé que de deux espèces, toutes deux naturelles aux climats chauds de l'Amérique.

I. *Le jacamar proprement dit.* On trouve cet oiseau à la Guiane comme au Brésil. Il se tient dans les fo-

rêts , où il préfère les endroits plus humides , parce que se nourrissant d'insectes , il y en trouve en plus grande quantité que dans les terrains plus secs. Il ne fréquente pas les endroits découverts et ne volé point en troupe ; mais il reste constamment dans les bois les plus solitaires et les plus sombres. Son vol , quoiqu'assez rapide , est très-court. Il se perche sur les branches à une moyenne hauteur , et y demeure , sans changer de place , pendant toute la nuit et pendant la plus grande partie de la journée. Il est toujours seul et presque toujours en repos ; néanmoins il y a ordinairement plusieurs de ces oiseaux dans le même canton de bois , et on les entend se rappeler par un petit ramage court et assez agréable. Pison dit qu'on les mange au Bresil , quoique leur chair soit assez dure.

II. *Le jacamar à longue queue.* Ces jacamars à longue queue se nourrissent d'insectes comme les autres : mais c'est peut-être leur seule habitude commune ; car ceux-ci fréquentent quelquefois les lieux découverts. Ils volent au loin et se perchent jusque sur la cime des arbres. Ils vont aussi par paires , et ne paraissent pas être aussi solitaires ni aussi sédentaires que les autres. Ils n'ont pas le même ramage , mais un cri ou sifflement doux qu'on n'entend que de près , et qu'ils ne répètent pas souvent.

---

---

## LES TODIERS.

---

**M**ESSIEURS Sloane et Browne sont les premiers qui aient parlé de l'un de ces oiseaux, et ils lui ont donné le nom latin *todus*, que nos naturalistes français ont traduit par celui de *todier*. Ils ne font mention que d'une seule espèce qu'ils ont trouvée à la Jamaïque; mais nous en connaissons deux ou trois autres, et toutes appartiennent aux climats chauds de l'Amérique. Le caractère distinctif de ce genre est d'avoir, comme les martin-pêcheurs et les manakins, le doigt du milieu étroitement uni et comme collé au doigt extérieur jusqu'à la troisième articulation, et uni de même au doigt intérieur, mais seulement jusqu'à la première articulation. Si l'on ne consultait que ce caractère, les todiers seraient donc du genre des martin-pêcheurs ou de celui des manakins: mais ils diffèrent de ces deux genres, et même de tous les autres oiseaux, par la forme du bec, qui, dans les todiers, est long, droit, obtus à son extrémité, et applati en dessus comme en dessous; ce qui les a fait nommer *petites palettes* ou *petites spatules* par les créoles de la Guiane. Cette singulière conformation du bec suffit pour qu'on doive faire un genre particulier de ces oiseaux.

I. *Le todier de l'Amérique septentrionale, ou todier de Saint-Domingue.* Ce todier n'est pas plus gros qu'un roitelet, et n'a tout au plus que quatre pouces de longueur.

M. Chervain observe que le mâle a, dans le tems



de ses amours , un petit ramage assez agréable , que la femelle fait son nid dans la terre sèche , et préféralement encore dans le tuf tendre : il dit que ces oiseaux choisissent à cet effet les ravines et les petites crevasses de la terre. On les voit aussi nicher assez souvent dans les galeries basses des habitations ; et toujours dans la terre : ils la creusent avec le bec et les pattes ; ils y forment un trou rond , évasé dans le fond , où ils placent des pailles souples , de la mousse sèche , du coton et des plumes , qu'ils disposent avec art. La femelle pond quatre ou cinq œufs de couleur grise , et tachetés de jaune foncé.

Ils attrapent avec beaucoup d'adresse les mouches et autres petits insectes volans. Ils sont très-difficiles à élever ; cependant on y réussirait peut-être si on les prenait jeunes , et si on les faisait nourrir par le père et la mère , en les tenant dans une cage jusqu'à ce qu'ils fussent en état de manger seuls. Ils sont très-attachés à leurs petits ; ils en poursuivent le ravisseur , et ne l'abandonnent pas tant qu'ils les entendent crier.

II. *Le tic-tic ou todier de l'Amérique méridionale , ou todier de Cayenne.* Les naturels de Cayenne ont appelé cet oiseau *tic-tic* , par imitation de son cri. Il est aussi petit que le précédent.

Cet oiseau vit d'insectes comme le précédent. Il habite de préférence les lieux découverts ; on ne le trouve guère dans les grands bois , mais souvent dans les halliers sur les buissons.

III. *Le todier bleu à ventre orangé , ou todier de Juda.*

---

## LES OISEAUX AQUATIQUES.

---

**L**ES oiseaux d'eau sont les seuls qui réunissent à la jouissance de l'air et de la terre la possession de la mer ; de nombreuses espèces , toutes très-multipliées , en peuplent les rivages et les plaines ; ils voguent sur les flots avec autant d'aisance et plus de sécurité qu'ils ne volent dans leur élément naturel ; partout ils y trouvent une subsistance abondante , une proie qui ne peut les fuir ; et pour la saisir , les uns fendent les ondes et s'y plongent , d'autres ne font que les effleurer en rasant leur surface par un vol rapide ou mesuré sur la distance et la quantité des victimes. Tous s'établissent sur cet élément mobile , comme dans un domicile fixe ; ils s'y rassemblent en grande société , et vivent tranquillement au milieu des orages ; ils semblent même se jouer avec les vagues , lutter contre les vents , et s'exposer aux tempêtes , sans les redouter ni subir de naufrage.

Ils ne quittent qu'avec peine ce domicile de choix , et seulement dans le tems que le soin de leur progéniture , en les attachant au rivage , ne leur permet plus de fréquenter la mer que par instans ; car , dès que leurs petits sont éclos , ils les conduisent à ce séjour chéri , que ceux-ci chériront bientôt eux-mêmes , comme plus convenable à leur nature que celui de la terre. En effet , ils peuvent y rester autant qu'il leur plaît , sans être pénétrés de l'humidité et sans rien perdre de leur agilité , puisque leur corps , mollement porté , se repose même en nageant , et reprend bientôt les

forces épuisées par le vol. La longue obscurité des nuits, ou la continuité des tourmentes, sont les seules contrariétés qu'ils éprouvent, et qui les obligent à quitter la mer par intervalles. Ils servent alors d'avant-coureurs ou plutôt de signaux aux voyageurs, en leur annonçant que les terres sont prochaines. Néanmoins cet indice est souvent incertain; plusieurs de ces oiseaux se portent en mer quelquefois si loin, que M. Cook conseille de ne point regarder leur apparition comme une indication certaine du voisinage de la terre; et tout ce que l'on peut conclure de l'observation des navigateurs, c'est que la plupart de ces oiseaux ne retournent pas chaque nuit au rivage, et que quand il leur faut, pour le trajet ou le retour, quelques points de repos, ils les trouvent sur les écueils, ou même les prennent sur les eaux de la mer.

La forme du corps et des membres de ces oiseaux indique assez qu'ils sont navigateurs-nés et habitans naturels de l'élément liquide: leur corps est arqué et bombé comme la carène d'un vaisseau, et c'est peut-être sur cette figure que l'homme a tracé celle de ses premiers navires: leur cou, relevé sur une poitrine saillante, en représente assez bien la proue; leur queue courte et toute rassemblée en un seul faisceau sert de gouvernail; leurs pieds larges et palmés font l'office de véritables rames; le duvet épais et lustré d'huile qui revêt tout le corps, est un goudron naturel qui le rend impénétrable à l'humidité, en même tems qui le fait flotter plus légèrement à la surface des eaux. Et ceci n'est encore qu'un aperçu des facultés que la nature a données à ces oiseaux pour la navigation; leurs habitudes naturelles sont conformes à ces facultés; leurs mœurs y sont assorties: ils ne se plaisent nulle part autant que sur l'eau; ils semblent craindre

de se poser à terre ; la moindre aspérité du sol blesse leurs pieds , ramollis par l'habitude de ne presser qu'une surface humide : enfin l'eau est pour eux un lieu de repos et de plaisirs , où tous leurs mouvemens s'exécutent avec facilité , où toutes leurs fonctions se font avec aisance , où leurs différentes évolutions se tracent avec grâce. Voyez ces cygnes nager avec mollesse ou cingler sur l'onde avec majesté ; ils s'y jouent , s'ébattent , y plongent et reparaissent avec les mouvemens agréables , les douces ondulations et la tendre énergie qui annoncent et expriment les sentimens sur lesquels tout amour est fondé : aussi le cygne est-il l'emblème de la grâce , premier trait qui nous frappe , même avant ceux de la beauté.

La vie de l'oiseau aquatique est donc plus paisible et moins pénible que celle de la plupart des autres oiseaux ; il emploie beaucoup moins de forces pour nager que les autres n'en dépensent pour voler. L'élément qu'il habite lui offre à chaque instant sa subsistance : il la rencontre plus qu'il ne la cherche , et souvent le mouvement de l'onde l'amène à sa portée ; il la prend sans fatigue , comme il l'a trouvée sans peine ni travail , et cette vie plus douce lui donne en même-tems des mœurs plus innocentes et des habitudes pacifiques. Chaque espèce se rassemble par le sentiment d'un amour mutuel ; nul des oiseaux n'attaque son semblable , nul ne fait sa victime d'aucun autre oiseau ; et dans cette grande et tranquille nation , on ne voit point le plus fort inquiéter le plus faible : bien différent de ces tyrans de l'air et de la terre qui ne parcourent leur empire que pour le dévaster , et qui , toujours en guerre avec leurs semblables , ne cherchent qu'à les détruire ; le peuple ailé des eaux , partout en paix avec lui-même , ne s'est jamais souillé de

sang de son espèce ; respectant même le genre entier des oiseaux , il se contente d'une chère moins noble , et n'emploie sa force et ses armes que contre le genre abject des reptiles et le genre muet des poissons. Néanmoins la plupart de ces oiseaux ont , avec une grande véhémence d'appétit , les moyens d'y satisfaire ; plusieurs espèces , comme celles du harle , du cravan , du tadorne , etc. ont les bords intérieurs du bec armés de dentelures assez tranchantes pour que la proie saisie ne puisse s'échapper ; presque tous sont plus voraces que les oiseaux terrestres ; et il faut avouer qu'il y en a quelques-uns , tels que les canards , les moucttes , etc. dont le goût est si peu délicat , qu'ils dévorent avec avidité la chair morte et les entrailles de tous les animaux.

Nous devons diviser en deux grandes familles la nombreuse tribu des oiseaux aquatiques ; car , à côté de ceux qui sont navigateurs et à pieds palmés , la nature a placé les oiseaux de rivage et à pieds divisés , qui , quoique différens pour les formes , ont néanmoins plusieurs rapports et quelques habitudes communes avec les premiers : ils sont taillés sur un autre modèle ; leur corps grêle et de figure élancée , leurs pieds dénués de membranes , ne leur permettent ni de plonger ni de se soutenir sur l'eau ; ils ne peuvent qu'en suivre les rives : montés sur de très-longues jambes , avec un cou tout aussi long , ils n'entrent que dans les eaux basses , où ils peuvent marcher ; ils cherchent dans la vase la pâture qui leur convient ; ils sont , pour ainsi dire , amphibies , attachés aux limites de la terre et de l'eau , comme pour en faire le commerce vivant , ou plutôt pour former en ce genre les degrés et les nuances des différentes habitudes qui résultent de la diversité des formes dans toute nature organisée.

Ainsi , dans l'immense population des habitans de

l'air, il y a trois états ou plutôt trois parties, trois séjours différens : aux uns la nature a donné la terre pour domicile ; elle a envoyé les autres cingler sur les eaux , en même-tems qu'elle a placé des espèce sintermédiaires aux confins de ces deux élémens, afin que la vie , produite en tous lieux , et variée sous toutes les formes possibles , ne laissât rien à ajouter à la richesse de la création , ni rien à desirer à notre admiration sur les merveilles de l'existence.

Nous avons eu souvent occasion de remarquer qu'aucune espèce de quadrupèdes du midi de l'un des continents ne s'est trouvée dans l'autre , et que la plupart des oiseaux, malgré le privilège des ailes , n'ont pu s'affranchir de cette loi commune : mais cette loi ne subsiste plus ici ; autant nous avons eu d'exemples et donné des preuves qu'aucune des espèces qui n'avaient pu passer par le nord , ne se trouvait commune aux deux continents , autant nous allons voir d'oiseaux aquatiques se trouver également dans les deux , et même dans les îles les plus éloignées de toute terre habitée.

L'Amérique méridionale , séparée par de vastes mers des terres de l'Afrique et de l'Asie , inaccessible par cette raison à tous les animaux quadrupèdes de ce continent , l'était aussi pour le plus grand nombre des espèces d'oiseaux qui n'ont jamais pu fournir ce trajet immense d'un seul vol et sans points de repos. Les espèces des oiseaux terrestres et celles des quadrupèdes de cette partie de l'Amérique se sont trouvées également inconnues : mais ces grandes mers qui font une barrière insurmontable de séparation pour les animaux et les oiseaux de terre , ont été franchies et traversées au vol et à la nage par les oiseaux d'eau ; ils se sont transportés dans les terres les plus lointaines ; ils ont eu le même avantage que les peuples navigateurs qui



se sont établis partout ; on a trouvé dans l'Amérique méridionale , non-seulement les oiseaux indigènes et propres à cette terre , mais encore la plus grande partie des espèces d'oiseaux aquatiques des régions correspondantes dans l'ancien continent.

Et ce privilège d'avoir passé d'un monde à l'autre , dans les contrées du midi , semble même s'être étendu jusqu'aux oiseaux de rivage : non que les eaux aient pu leur fournir une route , puisqu'ils ne s'y engagent pas et n'en habitent que les bords ; mais parce qu'en suivant les rivages et allant de proche en proche , ils sont parvenus jusqu'aux extrémités de tous les continents. Et ce qui a dû faciliter ces longs voyages , c'est que le voisinage de l'eau rend les climats plus égaux ; l'air de la mer , toujours frais , même dans les chaleurs , et tempéré pendant les froids , établit pour les habitans des rivages une égalité de température qui les empêche de sentir la trop forte impression des vicissitudes du ciel , et leur compose , pour ainsi dire , un climat praticable sous toutes les latitudes , en choisissant les saisons : aussi plusieurs espèces qui voyagent en été dans les terres du nord de notre continent , et qui communiquent par-là aux terres septentrionales de l'Amérique , paraissent être parvenus de proche en proche , en suivant les rivages , jusqu'à l'extrémité de ce nouveau continent ; car l'on reconnaît dans les régions australes de l'Amérique plusieurs espèces d'oiseaux de rivage qui se trouvent également dans les contrées boréales des deux continents .

La plupart de ces oiseaux aquatiques paraissent être demi-nocturnes : les hérons rôdent la nuit ; la bécasse ne commence à voler que le soir ; le butor crie encore après la chute du jour ; on entend les grues se réclamer du haut des airs , dans le silence et l'obscurité

des nuits , et les monettes se promener dans le même tems ; les volées d'oies et de canards sauvages qui tombent sur nos rivières , y séjournent plus la nuit que le jour. Ces habitudes tiennent à plusieurs circonstances relatives à leur subsistance et à leur sécurité : les vers sortent de terre à la fraîcheur ; les poissons sont en mouvement pendant la nuit , dont l'obscurité dérobe ces oiseaux à l'œil de l'homme et de leurs ennemis. Néanmoins l'oiseau pêcheur ne paraît pas se défier assez de ceux même qu'il attaque : ce n'est pas toujours impunément qu'il fait sa proie des poissons ; quelquefois le poisson le saisit et l'avale. Nous avons trouvé un martin-pêcheur dans le ventre d'une anguille ; le brochet gobe assez souvent les oiseaux qui plongent ou frisent en volant la surface de l'eau , et même ceux qui viennent seulement au bord pour boire et se baigner ; et , dans les mers froides , les baleines et les cachalots ouvrent le gouffre de leur énorme bouche , non-seulement pour engloutir les colonnes de harengs et d'autres poissons , mais aussi les oiseaux qui sont à leur poursuite , tels que les albatrosses , les pinguis ; les macreuses , etc. dont on trouve les squelettes ou les cadavres encore récents dans le large estomac de ces grands cétacés.

Ainsi la nature , en accordant de grandes prérogatives aux oiseaux aquatiques , les a soumis à quelques inconvéniens ; elle leur a même refusé l'un de ses plus nobles attributs : aucun d'eux n'a de ramage , et ce qu'on a dit du chant du cygne n'est qu'une chanson de la fable ; car rien n'est plus réel que la différence frappante qui se trouve entre la voix des oiseaux de terre et celle des oiseaux d'eau. Ceux-ci l'ont forte et grande , rude et bruyante , propre à se faire entendre de très-loin , et à retentir sur la vaste étendue des

plages de la mer : cette voix , toute composée de tons rauques , de cris et de clameurs , n'a rien de ces accens flexibles et moëlleux , ni de cette douce mélodie dont nos oiseaux champêtres animent nos bocages en célébrant le printems et l'amour , comme si l'élément redoutable où règnent les tempêtes , eût à jamais écarté ces charmans oiseaux , dont le chant paisible ne se fait entendre qu'aux beaux jours et dans les nuits tranquilles , et que la mer n'eût laissé à ces habitans ailés que les sons grossiers et sauvages qui percent à travers le bruit des orages , et par lesquels ils se réclament dans le tumulte des vents et le fracas des vagues.

Du reste , la quantité des oiseaux d'eau , en y comprenant ceux de rivage , et les comptant par le nombre des individus , est peut-être aussi grande que celle des oiseaux de terre. Si ceux-ci ont pour s'étendre les monts et les plaines , les champs et les forêts ; les autres , bordant les rives des eaux , ou se portant au loin sur leurs flots , ont pour habitation un second élément aussi vaste , aussi libre que l'air même ; et si nous considérons la multiplication par le fonds des subsistances , ce fonds nous paraîtra aussi abondant et plus assuré peut-être que celui des oiseaux terrestres , dont une partie de la nourriture dépend de l'influence des saisons , et une autre très-grande partie du produit des travaux de l'homme. Comme l'abondance est la base de toute société , les oiseaux aquatiques paraissent plus habituellement en troupes que les oiseaux de terre , et , dans plusieurs familles , ces troupes sont très-nombreuses ou plutôt innombrables : par exemple , il est peu d'espèces terrestres , au moins d'égale grandeur , plus multipliées dans l'état de nature que le paraissent être celles des oies et des canards ; et en général il y a d'autant plus de réunion parmi les animaux , qu'ils sont plus éloignés de nous.

Mais les oiseaux terrestres sont aussi d'autant plus nombreux en espèces et en individus , que les climats sont plus chauds : les oiseaux d'eau semblent , au contraire , chercher les climats froids ; car les voyageurs nous apprennent que sur les côtes glaciales du septentrion , les goélans , les pingouins , les macreuses , se trouvent à milliers et en aussi grande quantité que les albatrosses , les manchots , les pétrels , sur les îles glacées des régions antarctiques.

Cependant la fécondité des oiseaux de terre parait surpasser celle des oiseaux d'eau : aucune espèce en effet parmi ces dernières ne produit autant que celles de nos oiseaux gallinacés , en les comparant à grosseur égale. A la vérité , cette fécondité des oiseaux granivores pourrait s'être accrue par l'augmentation des subsistances que l'homme leur procure en cultivant la terre : néanmoins dans les espèces aquatiques qu'il a su réduire en domesticité , la fécondité n'a pas fait les mêmes progrès que dans les espèces terrestres ; le canard et l'oie domestiques ne pondent pas autant d'œufs que la poule ; éloignés de leur élément et privés de leur liberté , ces oiseaux perdent sans doute plus que nos soins ne peuvent leur donner ou leur rendre.

Aussi ces espèces aquatiques sont plutôt captives que domestiques ; elles conservent les germes de leur première liberté , qui se manifestent par une indépendance que les espèces terrestres paraissent avoir totalement perdue ; ils dépérissent dès qu'on les tient renfermés ; il leur faut l'espace libre des champs et la fraîcheur des eaux où ils puissent jouir d'une partie de leur franchise naturelle ; et ce qui prouve qu'ils n'y renoncent pas , c'est qu'ils se rejoignent volontiers à leurs frères sauvages , et s'enfuiraient avec eux , si l'on n'avait pas soin

de leur rogner les ailes <sup>1</sup>. Le cygne , ornement des eaux de nos superbes jardins , a plus l'air d'y voyager en pilote et de s'y promener en maitre , que d'y être attaché comme esclave.

Le peu de gêne que les oiseaux aquatiques éprouvent en captivité , fait qu'ils n'en portent que de légères empreintes ; leurs espèces ne s'y modifient pas autant que celles des oiseaux terrestres ; elles y subissent moins de variétés pour les couleurs et les formes ; elles perdent moins de leurs traits naturels et de leur type originaire : on peut le reconnaître par la comparaison de l'espèce du canard , qui n'admet dans nos basses-cours que peu de variétés , tandis que celle de la poule nous offre une multitude de races nouvelles et factices , qui semblent effacer et confondre la race primitive. D'ailleurs les oiseaux aquatiques étant placés loin de la terre , ne nous connaissent que peu. Il semble qu'en les établissant sur les mers , la nature les ait soustraits à l'empire de l'homme , qui , plus faible qu'eux sur cet élément , n'en est souvent que le jouet ou la victime.

Les mers les plus abondantes en poissons attirent et fixent , pour ainsi dire , sur leurs bords , des peuplades innombrables de ces oiseaux pêcheurs : on en voit une multitude infinie autour des îles *Sambales* , et sur la

<sup>1</sup> Quoiqu'il y ait des exemples de canards et d'oies privés qui s'enfuyaient avec les sauvages , il est à présumer qu'ils s'en trouvent mal , et qu'étant les moins nombreux , ils sont bientôt punis de leur infidélité : car l'antipathie entre les oiseaux sauvages et domestiques subsiste dans ces espèces comme dans toutes les autres ; et nous sommes informés , par un témoin digne de foi , qu'ayant mis dans un vivier de jeunes canards sauvages , pris au nid dans un marais , avec d'autres canards privés , et à peu près du même âge , ils attaquèrent les sauvages , et vinrent à bout de les tuer en moins de deux ou trois jours.



côte de l'isthme de Panama , particulièrement du côté du nord ; il n'y en a pas moins à l'occident sur la côte méridionale , et peu sur la côte septentrionale. Wafer en donne pour raison , que la baie de Panama n'est pas aussi poissonneuse à beaucoup près que celle des Sambales. Les grands fleuves de l'Amérique septentrionale sont tous couverts d'oiseaux d'eau. Les habitans de la nouvelle Orléans , qui en faisaient la chasse sur le Mississippi , avaient établi une petite branche de commerce de leur graisse ou de l'huile qu'ils en tiraient. Plusieurs îles ont reçu les noms d'*Îles aux oiseaux* , parce qu'ils en étaient les seuls habitans lorsqu'on en fit la découverte , et que leur nombre était prodigieux. L'île d'*Aves* entr'autres , à cinquante lieues sous le vent de la *Dominique* , est si couverte d'oiseaux de mer , qu'on en voit nulle part en aussi grande quantité : on y trouve des pluviers, des chevaliers, diverses sortes de poule d'eau, des *phénicoptères* ou flamincs, des pélicans, des mouettes, des frégates, des foux, etc. Labat , qui nous donne ces faits , remarque que la côte est extrêmement poissonneuse, et que ses hauts-fonds sont toujours couverts d'une immense quantité de coquillages. Les œufs de poissons qui flotent souvent par grands bancs à la surface de la mer n'attirent pas moins d'oiseaux à leur suite. Il y a aussi certains endroits des côtes et des îles dont le sol entier, jusqu'à une assez grande profondeur, n'est composé que de la fiente des oiseaux aquatiques : telle est , vers la côte du Pérou , l'île d'*Iquique* , dont les Espagnols tirent ce fumier et le transportent pour servir d'engrais aux terres du continent. Les rochers du Groenland sont couverts , aux sommets , d'une espèce de tourbe formée de cette même manière et du débris des nids de ces oiseaux. Ils sont aussi nombreux sur les îles de la Norwège , d'Islande et de Féroé , où leurs œufs font une



grande partie de la subsistance des habitans , qui vont les chercher dans les précipices et sur les rochers les plus inaccessibles. Telles sont encore ces îles *Burra* inhabitées et presque inabordables , vers les côtes d'Écosse , où les habitans de la petite île *Hirta* viennent enlever des œufs à milliers et tuer des oiseaux. Enfin ils couvrent la mer du Groenland , au point que la langue groenlandaise a un mot pour exprimer la manière de les chasser en troupeaux vers la côte dans de petites baies où ils se laissent renfermer et prendre à milliers,

Ces oiseaux sont encore les habitans que la nature a envoyés aux points isolés et perdus dans l'immense océan ; où elle n'a pu faire parvenir les autres espèces dont elle a peuplé la surface de la terre. Les navigateurs ont trouvé les oiseaux en possession des îles désertes et de ces fragmens du globe qui semblaient se dérober à l'établissement de la nature vivante. Ils se sont répandus du nord jusqu'au midi , et nulle part ils ne sont plus nombreux que sous les zones froides , parce que dans ces régions où la terre dénuée , morte et ensevelie sous d'éternels frimas , refuse ses flancs glacés à toute fécondité , la mer est encore animée , vivante , et même très-peuplée.

Aussi les voyageurs et les naturalistes ont-ils observé que dans les régions du nord il y a peu d'oiseaux de terre en comparaison de la quantité des oiseaux d'eau : pour les premiers , il faut des végétaux , des graines , des fruits , dont la nature engourdie produit à peine dans ces climats quelques espèces faibles et rares ; les derniers ne demandent à la terre qu'un lieu de refuge , une retraite dans les tempêtes , une station pour les nuits , un berceau pour leur progéniture ; encore la glace qui , dans ces climats froids , le dis-

pute à la terre , leur offre-t-elle presque également tout ce qui est nécessaire pour des besoins si simples. MM. Cook et Forster ont vu , dans leurs navigations aux mers australes , plusieurs de ces oiseaux se poser , voyager et dormir sur des glaces flottantes comme sur la terre ferme ; quelques-uns même y nichent avec succès. Que pourrait en effet leur offrir de plus un sol toujours gelé , et qui n'est ni plus solide ni moins froid que ces montagnes de glace ?

Ce dernier fait démontre que les oiseaux d'eau sont les derniers et les plus reculés des habitans du globe , dont ils connaissent mieux que nous les régions pôlaires : ils s'avancent jusque dans les terres où l'ours blanc ne paraît plus , et sur les mers que les phoques , les morses et les autres amphibies ont abandonnées ; ils y séjournent avec plaisir pendant toute la saison des très-longes jours de ces climats , et ne les quittent qu'après l'équinoxe de l'automne , lorsque la nuit anticipant à grands pas sur la lumière du jour , bientôt l'anéantit et répand un voile continu de ténèbres , qui fait fuir ces oiseaux vers les contrées qui jouissent de quelques heures de jour , ils nous arrivent aussi pendant l'hiver , et retournent à leurs glaces , en suivant la marche du soleil avant l'équinoxe du printemps.

---





1.



2.

De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LA GRUE. 2 LA CIGOGNE.

---

## LA CIGOGNE.

---

ON vient de voir qu'entre les oiseaux terrestres qui peuplent les campagnes , et les oiseaux navigateurs à pieds palmés , qui reposent sur les eaux , on trouve la grande tribu des oiseaux de rivage , dont le pied sans membranes , ne pouvant avoir un appui sur les eaux , doit encore porter sur la terre , et dont le long bec enté sur un long cou s'étend en avant pour chercher la pâture sous l'élément liquide. Dans les nombreuses familles de ce peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves , celle de la cigogne , plus connue , plus célébrée qu'aucune autre , se présente la première. Elle est composée de deux espèces , qui ne diffèrent que par la couleur ; car du reste il semble que , sous la même forme et d'après le même dessin , la nature ait produit deux fois le même oiseau , l'un blanc et l'autre noir. Cette différence , tout le reste étant semblable , pourrait être comptée pour rien s'il n'y avait pas entre ces deux mêmes oiseaux , différence d'instinct et diversité de mœurs. La cigogne noire cherche les lieux déserts , se perche dans les bois , fréquente les marécages écartés , et niche dans l'épaisseur des forêts. La cigogne blanche choisit au contraire nos habitations pour domicile ; elle s'établit sur les tours , sur les cheminées et les combles des édifices : amie de l'homme , elle en partage le séjour et même le domaine ; elle pêche dans nos rivières , chasse jusque dans nos jardins , se place au milieu des villes ,

sans s'effrayer de leur tumulte <sup>1</sup>, et partout hôte respecté et bien venu, elle payo par des services le tribut qu'elle doit à la société; plus civilisée, elle est aussi plus féconde, plus nombreuse et plus généralement répandue que la cigogne noire, qui paraît confinée dans certains pays, et toujours dans les lieux solitaires.

Cette cigogne blanche, moins grande que la grue, l'est plus que le héron : sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de trois pieds et demi, et jusqu'à celle des ongles, de quatre pieds; le bec, de la pointe aux angles, a près de sept pouces; le pied en a huit, la partie nud des jambes cinq; et l'envergure de ses ailes est de plus de six pieds. Il est aisé de se la peindre; le corps est d'un blanc éclatant, et les ailes sont noires, caractères dont les Grecs ont formé son nom; les pieds et le bec sont rouges, et son long cou est arqué: voilà ses traits principaux; mais en la regardant de plus près, on aperçoit sur les ailes des reflets violets et quelques teintes brunes. On compte trente pennes en développant l'aile; elles forment une double échancrure, les plus près du corps étant presque aussi longues que les extérieures, et les égalant lorsque l'aile est pliée: dans cet état, les ailes couvrent la queue; et lorsqu'elles sont ouvertes ou étendues pour le vol, les plus grandes pennes offrent une disposition singulière: les huit ou neuf premières se séparent les unes des autres, et paraissent divergentes et détachées, de manière qu'il reste entre chacune un vide; ce qui ne se voit dans aucun autre oiseau. Les plumes du bas du cou sont blanches, un peu longues

---

<sup>1</sup> Témoin ce nid de cigogne posé sur le temple de la Concorde au Capitole, dont parle Juvénal (sat. I., v. 116), et qu'on voit figuré sur des médailles d'Adrien.



et pendantes , et par-là les cigognes se rapprochent des hérons ; mais leur cou est plus court et plus épais. Le tour des yeux est nud et couvert d'une peau ridée d'un noir rougeâtre ; les pieds sont revêtus d'écaillés en tables hexagones , d'autant plus larges qu'elles sont placées plus haut ; il y a des rudimens de membranes entre le grand doigt et le doigt intérieur jusqu'à la première articulation , et qui , s'étendant plus avant sur le doigt extérieur , semblent former la nuance par laquelle la nature passe des oiseaux à pieds divisés aux oiseaux à pieds réunis et palmés ; les ongles sont mousses , larges , plats , et assez approchans de la forme des ongles de l'homme.

La cigogne a le vol puissant et soutenu , comme tous les oiseaux qui ont des ailes très-amplés et la queue courte ; elle porte en volant la tête roide en avant , et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail ; elle s'élève fort haut , et fait de très-longs voyages , même dans les saisons orageuses. On voit les cigognes arriver en Allemagne vers le 8 ou le 10 de mai ; elles devancent ce tems dans nos provinces. Gesner dit qu'elles précèdent les hirondelles et qu'elles viennent en Suisse dans le mois d'avril , et quelquefois plus tôt ; elles arrivent en Alsace au mois de mars , et même dès la fin de février. Leur retour est partout d'un agréable augure , et leur apparition annonce le printemps ; aussi elles semblent n'arriver que pour se livrer aux tendres émotions que cette saison inspire. Aldrovande peint avec chaleur les signes de joie et d'amour , les empressemens et les caresses du mâle et de la femelle arrivés sur leur nid après un long voyage : car les cigognes reviennent constamment aux mêmes lieux ; et si leur nid est détruit , elles le reconstruisent de nouveau avec des brins de bois et d'herbes de marais , qu'elles entassent en gran-

de quantité : c'est ordinairement sur les combles élevés , sur les crénaux des tours , et quelquefois sur de grands arbres , au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé , qu'elles le posent. En France , du tems de Belon , on plaçait des roues au haut des toits pour engager ces oiseaux à y faire leur nid ; cet usage subsiste encore en Allemagne et en Alsace , et l'on dispose en Hollande pour cela des caisses quarrées aux faites des édifices <sup>1</sup>.

Dans l'attitude du repos , la cigogne se tient sur un pied , le cou replié , la tête en arrière et couchée sur l'épaule ; elle guette les mouvemens de quelques reptiles , qu'elle fixe d'un œil perçant : les grenouilles , les lézards , les couleuvres et les petits poissons , sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais , ou sur les bords des eaux , ou dans les vallées humides.

Elle marche , comme la grue , en jetant le pied en avant par grands pas mesurés ; lorsqu'elle s'irrite ou s'inquiète , et même quand l'amour l'agite , elle fait claqueter son bec d'un bruit sec et réitéré , que les anciens avaient rendu par des mots imitatifs , *crepitat* , *glotterat* , et que Pétrone exprime fort bien en l'appellant un bruit de *crotales* : elle renverse alors la tête , de manière que la mandipule extérieure se trouve en haut , et que le bec est couché presque parallèlement sur le dos. C'est dans cette situation que les deux mandibules

<sup>1</sup> Lady Montague , dans ses lettres , n . 32 , dit qu'à Constantinople les cigognes nichent par terre dans les rues. Si elle ne s'est pas trompée sur l'espèce de ces oiseaux , il faut que la sauve-garde dont jouit la cigogne en Turquie , l'ait singulièrement enhardie ; car , dans nos contrées , les points de position qu'elle préfère sont toujours les plus inaccessibles , qui dominent tout ce qui environne , et ne permettent pas de voir dans son nid.

battent vivement l'une contre l'autre ; mais à mesure qu'elle redresse le cou , le claquement se ralentit , et finit lorsqu'il a repris sa position naturelle. Au reste , ce bruit est le seul que la cigogne fasse entendre , et c'est apparemment de ce qu'elle paraît muette que les anciens avaient pensé qu'elle n'avait point de langue. Il est vrai que cette langue est courte et cachée à l'entrée du gosier , comme dans toutes les espèces d'oiseaux à long bec , qui ont aussi une manière particulière d'avalier en jetant les alimens , par un certain tour de bec , jusque dans la gorge. Aristote fait une autre remarque au sujet de ces oiseaux à cou et bec très-long ; c'est qu'ils rendent tous une fiente plus liquide que celle des autres oiseaux.

La cigogne ne pond pas au delà de quatre œufs , et souvent pas plus de deux , d'un blanc sale et jaunâtre , un peu moins gros , mais plus allongés que ceux de l'oie ; le mâle les couve dans le tems que la femelle va chercher sa pâture. Les œufs éclosent au bout d'un mois ; le père et la mère redoublent alors d'activité pour porter la nourriture à leurs petits , qui la reçoivent en se dressant et rendant une espèce de sifflement. Au reste , le père et la mère ne s'éloignent jamais du nid tous deux ensemble ; et tandis que l'un est à la chasse , on voit l'autre se tenir aux environs , debout sur une jambe , et l'œil toujours à ses petits. Dans le premier âge , ils sont couverts d'un duvet brun ; n'ayant pas encore assez de forces pour se soutenir sur leurs jambes minces et grêles , ils se traînent dans le nid sur leurs genoux. Lorsque leurs ailes commencent à croître , ils s'exercent à voler au dessus du nid : mais il arrive souvent que , dans cet exercice , quelques-uns tombent et ne peuvent plus se relever. Ensuite , lorsqu'ils commencent à se hasarder dans les airs , la mère les con-

duit et les exerce par petits vols circulaires autour du nid où elle les ramène ; enfin les jeunes cigognes déjà fortes prennent leur essor avec les plus âgées dans les derniers jours d'août, saison de leur départ. Les Grecs avaient marqué leur rendez-vous dans une plaine d'Asie, nommée *la plage aux serpens*, où elles se rassemblaient comme elles se rassemblent encore dans quelques endroits du levant, et même dans nos provinces d'Europe, comme dans le Brandebourg et ailleurs.

Lorsqu'elles sont assemblées pour le départ, on les entend elaqueter fréquemment, et il se fait alors un grand mouvement dans la troupe ; toutes semblent se chercher, se reconnaître et se donner l'avis du départ général, dont le signal, dans nos contrées, est le vent du nord. Elles s'élèvent toutes ensemble, et dans quelques instans se perdent au haut des airs. Klein raconte qu'appelé pour voir ce spectacle, il le manqua d'un moment, et que tout était déjà disparu. En effet, ce départ est d'autant plus difficile à observer, qu'il se fait en silence, et souvent dans la nuit. On prétend avoir remarqué que, dans leur passage, avant de tenter le trajet de la Méditerranée, les cigognes s'abattent en grand nombre aux environs d'Aix en Provence. Au reste, il paraît que ce départ se fait plus tard dans les pays chauds, puisque Pline dit qu'*après le départ de la cigogne, il n'est plus tems de semer.*

Quoique les anciens eussent marqué les migrations des cigognes, ils ignoraient quels lieux elles allaient habiter : mais quelques voyageurs modernes nous ont fourni sur cela de bonnes observations ; ils ont vu en automne les plaines de l'Égypte toutes couvertes de ces oiseaux. « Il est tout arrêté, dit Belon, que les cigognes se tiennent l'hiver aux pays d'Égypte et d'Afrique ; car nous avons témoins d'en avoir vu les plaines

» d'Égypte blanchir , tant il y en avait dès les mois de  
 » septembre et octobre , parce qu'étant là durant et  
 » après l'inondation , non faute de pâture , mais trou-  
 » vant là l'été intolérable pour sa violente chaleur , vien-  
 » nent en nos régions , qui lors leur sont tempérées , et  
 » s'en retournent en hiver pour éviter la froidure trop  
 » excessive : en ce contraires aux grues ; car les grues  
 » et oies nous viennent voir en hiver , lorsque les eigo-  
 » gnes en sont absentes. » Cette différence très-remar-  
 quable provient de celle des régions où séjournent ces  
 oiseaux : les grues et les oies arrivent du nord , dont  
 elles fuient les grands hivers ; les cigognes partent du  
 midi , pour en éviter les ardeurs.

Belon dit aussi les avoir vues hiverner alentour du  
 mont *Amanus* , vers Antioche , et passer , sur la fin  
 d'août , vers *Abydus* , en troupes de trois ou quatre  
 mille , venant de la Russie et de la Tartarie , elles tra-  
 versent l'Hellespont ; puis , se divisant à la hauteur de  
 Ténédos , elles partent en pelotons , et vont toutes vers  
 le midi.

Le docteur Shaw a vu , du pied du mont Carmel ,  
 le passage des cigognes de l'Égypte en Asie , vers le  
 milieu d'avril 1722. « Notre vaisseau , dit ce voyageur ,  
 » étant à l'ancre sous le mont Carmel , je vis trois vols  
 » de cigognes , dont chacun fut plus de trois heures à  
 » passer , et s'étendait plus d'un demi-mille en lar-  
 » geur. » Maillet dit avoir vu les cigognes descendre ,  
 sur la fin d'avril , de la haute Égypte , et s'arrêter sur  
 les terres du Delta , que l'inondation du Nil leur fait  
 bientôt abandonner.

Ces oiseaux , qui passent ainsi de climats en climats ,  
 ne connaissent point les rigueurs de l'hiver ; leur année  
 est composée de deux étés , et ils goûtent aussi deux  
 fois les plaisirs de la saison des amours : c'est une par-



ticularité très-intéressante de leur histoire, et Belon l'assure positivement de la cigogne, qui, dit-il, fait ses petits pour la seconde fois en Égypte.

La cigogne est d'un naturel assez doux; elle n'est ni défiante ni sauvage, et peut se priver aisément et s'accoutumer à rester dans nos jardins, qu'elle purge d'insectes et de reptiles. Il semble qu'elle ait l'idée de la propreté; car elle cherche les endroits écartés pour rendre ses excréments. Elle a presque toujours l'air triste et la contenance morne: cependant elle ne laisse pas de se livrer à une certaine gaieté, quand elle y est excitée par l'exemple; car elle se prête au badinage des enfans, en sautant et jouant avec eux. En domesticité elle vit long-tems, et supporte la rigueur de nos hivers.

L'on attribue à cet oiseau des vertus morales, dont l'image est toujours respectable; la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle<sup>1</sup>. Il est vrai que la cigogne nourrit très-long-tems ses petits, et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes; que quand ils commencent à voletter hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes; qu'elle les défend dans les dangers, et qu'on l'a vue, ne pouvant les sauver; préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner<sup>2</sup>. On l'a do même vue donner des marques d'attachement et même de reconnaissance pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue: on assure l'avoir entendue claqueter en passant devant les portes, comme

<sup>1</sup> D'où vient que Pétrone l'appelle *pietaticultrix*.

<sup>2</sup> Voyez dans Hadrien Junius l'histoire, fameuse en Hollande, de la cigogne de Delft; qui, dans l'incendie de cette ville, après s'être inutilement efforcé d'enlever ses petits, se laissa brûler avec eux.



pour avertir de son retour , et faire en partant un semblable signe d'adieu. Mais ces qualités morales ne sont rien en comparaison de l'affection que marquent et des tendres soins que donnent ces oiseaux à leurs parens trop faibles ou trop vieux. On a souvent vu des cigognes jeunes et vigoureuses apporter de la nourriture à d'autres , qui , se tenant sur le bord du nid , paraissaient languissantes et affaiblies , soit par quelque accident passager , soit que réellement la cigogne , comme l'ont dit les anciens , ait le touchant instinct de soulager la vieillesse , et que la nature , en plaçant jusque dans des cœurs bruts ces pieux sentimens auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidèles , ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parens fut faite en leur honneur , et nommée de leur nom chez les Grecs. Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme.

Élien assure que les qualités morales de la cigogne étaient la première cause du respect et du culte des Égyptiens pour elle ; et c'est peut-être un reste de cette ancienne opinion qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple , qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir.

Chez les anciens ce fut un crime de donner la mort à la cigogne , ennemie des espèces nuisibles. En Thessalie , il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces oiseaux , tant ils étaient précieux à ce pays , qu'ils purgeaient des serpens. Dans le levant , on conserve encore une partie de ce respect pour la cigogne. On ne la mangeait pas chez les Romains : un homme qui , par un luxe bizarre , s'en fit servir une , en fut puni par les railleries du peuple. Au reste , la chair n'en est pas assez bonne pour être recherchée , et cet oiseau , né notre ami et presque notre domestique , n'est pas fait pour être notre victime.

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT A LA CIGOGNE.

I. *La cigogne noire.* Sauvage et solitaire, la cigogne noire fuit les habitations, et ne fréquente que les marais écartés. Elle niche dans l'épaisseur des bois, sur de vieux arbres, particulièrement sur les plus hauts sapins. Elle est commune dans les Alpes de Suisse; on la voit au bord des lacs, guettant sa proie, volant sur les eaux, et quelquefois s'y plongeant rapidement pour saisir un poisson. Cependant elle ne se borne pas à pêcher pour vivre; elle va recueillant les insectes dans les herbages et les prés des montagnes; on lui trouve dans les intestins des débris de scarabées et de sauterelles; et lorsque Pline a dit qu'on avait vu l'ibis dans les Alpes, il a pris la cigogne noire pour cet oiseau d'Égypte.

On la trouve en Pologne, en Prusse et en Lithuanie, en Silésie, et dans plusieurs autres endroits de l'Allemagne; elle s'avance jusqu'en Suède, partout cherchant les lieux marécageux et déserts. Quelque sauvage qu'elle paraisse, on la captive, même on la prive jusqu'à un certain point.

II. *Le maguari.* Le maguari est un grand oiseau des climats chauds de l'Amérique, dont Marcgrave a parlé le premier. Il est de la taille de la cigogne, et, comme elle, il claquette du bec, qu'il a droit et pointu, verdâtre à la racine, bleuâtre à la pointe, et long de neuf pouces. Nous ignorons si cet oiseau voyage comme la cigogne, dont il paraît être le représentant dans le nouveau monde; la loi du climat paraît l'en dispen-

ser , et même tous les autres oiseaux de ces contrées , où des saisons toujours égales , et la terre sans cesse féconde , les retiennent sans besoin et sans aucun désir de changer de climat. Nous ignorons de même les habitudes naturelles de cet oiseau , et presque tous les faits qui ont rapport à l'histoire naturelle des vastes régions du nouveau monde ; mais doit-on s'en plaindre ou même s'en étonner , quand on sait que l'Europe n'envoya pendant si long-tems dans ces nouveaux climats , que des yeux fermés aux beautés de la nature , et des cœurs encore moins ouverts aux sentimens qu'elle inspire ?

III. *Le couricara*. Cet oiseau , naturel à la Guiane , au Bresil et à quelques contrées de l'Amérique septentrionale où il voyage , est aussi grand que la cigogne.

IV. *Le jabiru*. En multipliant les reptiles sur les plages noyées de l'Amazone et de l'Orénoque , la nature semble avoir produit en même-tems les oiseaux destructeurs de ces espèces nuisibles ; elle paraît même avoir proportionné leur force à celle des énormes serpens qu'elle leur donnait à combattre , et leur taille à la profondeur du limon sur lequel elle les envoyait errer. L'un de ces oiseaux est le jabiru , beaucoup plus grand que la cigogne , supérieur en hauteur à la grue , avec un corps du double d'épaisseur , et le premier des oiseaux de rivage , si on donne la primauté à la grandeur et à la force.

Le bec du jabiru est une arme puissante ; il a treize pouces de longueur sur trois de largeur à la base ; il est aigu , tranchant , aplati par les côtés , en manière de hache et implanté dans une large tête portée sur un cou épais et nerveux : ce bec , formé d'une corne dure ,

est légèrement courbé en arc vers le haut , caractère dont on trouve une première trace dans le bec de la cigogne noire. La tête et les deux tiers du cou du jabiru sont couverts d'une peau noire et nue, chargée à l'occiput de quelques poils gris ; la peau du bas du cou , sur quatre à cinq pouces de haut , est d'un rouge vif , et forme un large et beau collier à cet oiseau , dont le plumage est entièrement blanc ; le bec est noir ; les jambes sont robustes , couvertes de grandes écailles noires comme le bec et dénuées de plumes , sur cinq pouces de hauteur ; le pied en a treize ; le ligament membraneux paraît aux doigts , et s'engage de plus d'un pouce et demi du doigt extérieur à celui du milieu.

Willughby dit que le jabiru égale au moins le cygne en grosseur ; ce qui est vrai , en se figurant néanmoins le corps du cygne moins épais et plus allongé , et celui du jabiru monté sur de très-hautes échasses. Il ajoute que son cou est aussi gros que le bras d'un homme ; ce qui est encore exact. Du reste , il dit que la peau du bas du cou est blanche , et non rouge ; ce qui peut venir de la différence du mort au vivant , la couleur rouge ayant été suppléée et indiquée par une peinture dans l'individu qui est au cabinet du roi. La queue est large , et ne s'étend pas au delà des ailes pliées. L'oiseau en pied a au moins quatre pieds et demi de hauteur verticale ; ce qui , en développement , vu la longueur du bec , ferait près de six pieds : c'est le plus grand oiseau de la Guiane.

On le rencontre aux bords des lacs et des rivières dans les lieux écartés ; sa chair , quoiqu'ordinairement très-sèche , n'est point mauvaise. Cet oiseau engraisse dans la saison des pluies ; et c'est alors que les Indiens le mangent le plus volontiers ; ils le tuent aisément à coups de fusil , même à coups de flèches.

V. *Le nandapoa*. Cet oiseau , beaucoup plus petit que le jabiru , a néanmoins été nommé *grand jabiru* (*jabiru guacu* ) dans quelques contrées où le vrai jabiru n'était apparemment pas encore connu ; mais son vrai nom brésilien est *nandapoa*. Il ressemble au jabiru en ce qu'il a de même la tête et le haut du cou dénués de plumes et recouverts seulement d'une peau écailleuse ; mais il en diffère par le bec , qui est *arqué en bas* , et qui n'a que sept pouces de longueur. Cet oiseau est à peu près de la taille de la cigogne.

---

---

## LA GRUE.

---

**D**E tous les oiseaux voyageurs , c'est la grue qui entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les plus hardies. Originnaire du nord , elle visite les régions tempérées , et s'avance dans celles du midi. On la voit en Suède , en Écosse , aux îles Orcades ; dans la Podolie , la Volhinie , la Lithuanie , et dans toute l'Europe septentrionale. En automne , elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses et nos terres ensemencées ; puis elle se hâte de passer dans des climats plus méridionaux , d'où revenant avec le printemps , on la revoit s'enfoncer de nouveau dans le nord , et parcourir ainsi un cercle de voyages avec le cercle des saisons.

Frappés de ces continuelles migrations , les anciens l'appelaient également *l'oiseau de Lybie* et *l'oiseau de Scythie* , la voyant tour-à-tour arriver de l'une et de l'autre de ces extrémités du monde alors connu. Hérodote , aussi bien qu'Aristote , place en Scythie l'été des grues. C'est en effet de ces régions que partaient celles qui s'arrêtaient dans la Grèce. La Thessalie est appelée , dit Platon , *le pâturage des grues* ; elles s'y abattaient en troupes , et couvraient aussi les îles Cyclades : pour marquer la saison de leur passage , *leur voix* , dit Hésiode , *annonce du haut des airs au laboureur le tems d'ouvrir la terre*. L'Inde et l'Éthiopie étaient des régions désignées pour leur route au midi.

Strabon dit que les Indiens mangent les œufs des grues ; Hérodote , que les Egyptiens couvrent de leurs



peaux des boucliers ; et c'est aux sources du Nil que les anciens les envoyaient combattre des Pygmées , *sorte de petits hommes* , dit Aristote , *montés sur de petits chevaux* , et qui habitent des cavernes. Pline arme ces petits hommes de flèches ; il les fait porter par des béliers, et descendre au printemps des montagnes de l'Inde, où ils habitent sous un ciel pur , pour venir vers la mer orientale soutenir , trois mois durant , la guerre contre les grues , briser leurs œufs , enlever leurs petits , *sans quoi* , dit-il , *ils ne pourraient résister aux troupes toujours plus nombreuses de ces oiseaux* , qui même finirent par les accabler , à ce que pense Pline lui-même , puisque parcourant des villes maintenant désertes ou ruinées , et que d'anciens peuples habitèrent , il compte celle de *Gérania* , où vivait autrefois la race des Pygmées , qu'on croit en avoir été chassés par les grues.

Ces fables anciennes sont absurdes , dira-t-on , et j'en conviens : mais , accoutumés à trouver dans ces fables des vérités cachées, et des faits qu'on n'a pu mieux connaître , nous devons être sobres à porter ce jugement trop facile à la vanité, et trop naturel à l'ignorance; nous aimons mieux croire que quelques particularités singulières dans l'histoire de ces oiseaux donnèrent lieu à une opinion si répandue dans une antiquité , qu'après avoir si souvent taxée de mensonges , nos nouvelles découvertes nous ont forcés de reconnaître instruite avant nous. On sait que les singes , qui vont en grandes troupes dans la plupart des régions de l'Afrique et de l'Inde , font une guerre continuelle aux oiseaux ; ils cherchent à surprendre leur nichée , et ne cessent de leur dresser

---

1 Elles précèdent le tems d'Homère, qui compare (*Iliade* , liv. III) les Troyens aux grues combattant à grand bruit les Pygmées.

des embûches. Les grues , à leur arrivée , trouvent ces ennemis , peut-être rassemblés en grand nombre pour attaquer cette nouvelle et riche proie avec plus d'avantage ; les grues , assez sûres de leurs propres forces , exercées même entr'elles aux combats , et naturellement assez disposées à la lute , comme il paraît par les attitudes où elles se jouent , les mouvemens qu'elles affectent , et à l'ordre des batailles par celui même de leur vol et de leurs départis , se défendent vivement : mais les singes , acharnés à enlever les œufs et les petits , reviennent sans cesse et en troupes au combat , et comme , par leurs stratagêmes , leurs mines et leurs postures , ils semblent imiter les actions humaines , ils parurent être une troupe de petits hommes à des gens peu instruits , ou qui n'aperçurent que de loin , ou qui , emportés par l'amour de l'extraordinaire , préférèrent de mettre ce merveilleux dans leurs relations <sup>1</sup>. Voilà l'origine et l'histoire de ces fables.

Les grues portent leur vol très-haut , et se mettent en ordre pour voyager ; elles forment un triangle à peu près isocèle , comme pour fendre l'air plus aisément. Quand le vent se renforce et menace de les rompre , elles se resserrent en cercle : ce qu'elles font aussi

<sup>1</sup> Ce n'est pas la première fois que des troupes de singes furent prises pour des hordes de peuplades sauvages , sans compter le combat des Carthaginois contre les orang-outangs sur une côte de l'Afrique , et les peaux de trois femmes , pendues dans le temple de Junon à Carthage , comme des peaux de femmes sauvages. Alexandre , pénétrant dans les Indes , allait tomber dans cette erreur , et envoyer sa phalange contre une armée de pougos , si le roi Taxile ne l'eût détrompé , en lui faisant remarquer que cette multitude qu'on voyait suivre les hauteurs , étaient des animaux paisibles , attirés par le spectacle , mais , à la vérité , infiniment moins insensés , moins sanguinaires que les déprédateurs de l'Asie.

quand l'aigle les attaque. Leur passage se fait le plus souvent dans la nuit ; mais leur voix éclatante avertit de leur marche. Dans ce vol de nuit , le chef fait entendre fréquemment une voix de réclame pour avertir de la route qu'il tient ; elle est répétée par la troupe , où chacun répond comme pour faire connaître qu'elle suit et garde sa ligne.

Le vol de la grue est toujours soutenu , quoique marqué par diverses inflexions : ses vols différens ont été observés comme des présages des changemens du ciel et de la température ; sagacité que l'on peut bien accorder à un oiseau qui , par la hauteur où il s'élève dans la région de l'air , est en état d'en découvrir ou sentir de plus loin que nous les mouvemens et les altérations. Les cris des grues dans le jour indiquent la pluie ; les clameurs plus bruyantes et comme tumultueuses annoncent la tempête : si le matin ou le soir on les voit s'élever et voler paisiblement en troupe , c'est un indice de sérénité ; au contraire , si elles présentent l'orage , elles baissent leur vol , et s'abattent sur terre. La grue a , comme tous les grands oiseaux , excepté ceux de proie , quelque peine à prendre son essor ; elle court quelques pas , ouvre les ailes , s'élève peu d'abord , jusqu'à ce qu'étendant son vol , elle déploie une aile puissante et rapide.

A terre , les grues rassemblées établissent une garde pendant la nuit , et la circonspection de ces oiseaux a été consacrée dans les hiéroglyphes , comme le symbole de la vigilance. La troupe dort la tête cachée sous l'aile , mais le chef veille la tête haute ; et si quelque objet le frappe , il en avertit par un cri. C'est pour le départ , dit Pline , qu'elles choisissent ce chef. Mais sans imaginer un pouvoir reçu ou donné , comme dans les sociétés humaines , on ne peut refuser à ces animaux

l'intelligence sociale de se rassembler , de suivre celui qui appelle , qui précède , qui dirige pour faire le départ , le voyage , le retour , dans tout cet ordre qu'un admirable instinct leur fait suivre : aussi Aristote place-t-il la grue à la tête des oiseaux qui s'attroupent et se plaisent rassemblés.

Les premiers froids de l'automne avertissent les grues de la révolution de la saison ; elles partent alors pour changer de ciel. Celles du Danube et de l'Allemagne passent sur l'Italie. Dans nos provinces de France , elles paraissent aux mois de septembre et d'octobre , et jusqu'en novembre , lorsque le tems de l'arrière-automne est doux : mais la plupart ne font que passer rapidement , et ne s'arrêtent point ; elles reviennent au premier printems en mars et avril. Quelques-unes s'égarèrent ou hâtent leur retour ; car Redi en a vu le 20 de février aux environs de Pise. Il paraît qu'elles passaient jadis tout l'été en Angleterre , puisque du tems de Ray , c'est-à-dire , au commencement de ce siècle , on les trouvait par grandes troupes dans les terrains marécageux des provinces de Lincola et de Cambridge : mais aujourd'hui les auteurs de la *zoologie britannique* disent que ces oiseaux ne fréquentent que fort peu l'île de la Grande-Bretagne , où cependant l'on se souvient de les avoir vu nicher ; tellement qu'il y avait une amende prononcée contre qui briserait leurs œufs , et qu'on voyait communément , suivant Turner , de petits gruaux dans les marchés. Leur chair est en effet une viande délicate dont les Romains faisaient grand cas. Mais je ne sais si ce fait avancé par les auteurs de la *zoologie britannique* n'est pas suspect ; car on ne voit pas quelle est la cause qui a pu éloigner les grues de l'Angleterre : ils auraient au moins dû l'indiquer , et nous apprendre si l'on a desséché les marais des contrées de Cambridge et de

Lincoln ; car ce n'est point une diminution dans l'espèce , puisque les grues paraissent toujours aussi nombreuses en Suède , où Linnæus dit qu'on les voit partout dans les campagnes humides. C'est en effet dans les terres du nord , autour des marais , que la plupart vont poser leurs nids. D'autre côté , Strabon assure que les grues ne nichent que dans les régions de l'Inde ; ce qui prouverait , comme nous l'avons vu de la cigogne , qu'elles font deux nichées , et dans les deux climats opposés. Les grues ne pondent que deux œufs : les petits sont à peine élevés qu'arrive le tems du départ , et leurs premières forces sont employées à suivre et accompagner leurs pères et mères dans leurs voyages.

On prend la grue au lacet , à la passée ; l'on en fait aussi le vol à l'aigle et au faucon. Dans certains cantons de la Pologne , les grues sont si nombreuses , que les paysans sont obligés de se bâtir des huttes au milieu de leurs champs de blé-sarrasin pour les en écarter. En Perse , où elles sont aussi très-communes , la chasse en est réservée aux plaisirs du Prince. Il en est de même au Japon , où ce privilège , joint à des raisons superstitieuses , fait que le peuple a pour les grues le plus grand respect. On en a vu de privées , et qui , nourries dans l'état domestique , ont reçu quelque éducation ; et comme leur instinct les porte naturellement à se jouer par divers sauts , puis à marcher avec une affectation de gravité , on peut les dresser à des postures et à des danses.

Nous avons dit que les oiseaux ayant le tissu des os moins serré que les animaux quadrupèdes , vivaient à proportion plus long-tems. La grue nous en fournit un exemple ; plusieurs auteurs ont fait mention de sa longue vie. La grue du philosophe Leonicus Thomæus , dans Paul Jove , est fameux ; il l'a nourrie pendant quarante ans , et l'on dit qu'ils moururent ensemble.



Quoique la grue soit granivore, comme la conformation de son ventricule paraît l'indiquer, qu'elle n'arrive ordinairement sur les terres qu'après qu'elles sont ensemencées pour y chercher les grains que la herse n'a pas couverts, elle préfère néanmoins les insectes, les vers, les petits reptiles; et c'est par cette raison qu'elle fréquente les terres marécageuses dont elle tire la plus grande partie de sa subsistance.

Le port de la grue est droit, et sa figure élancée. Tout le champ de son plumage est d'un beau cendré clair, ondulé, excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête; les grandes plumes de l'aile sont noires; les plus près du corps s'étendent, quand l'aile est pliée, au delà de la queue; les moyennes et grandes couvertures sont d'un cendré assez clair du côté extérieur, et noires au côté intérieur aussi bien qu'à la pointe; de dessous ces dernières et les plus près du corps, sortent et se relèvent de larges plumes à filets, qui se troussent en panache, retombent avec grâce, et, par leur flexibilité, leur position, leur tissu, ressemblent à ces mêmes plumes dans l'autruche. Le bec, depuis sa pointe jusqu'aux angles, a quatre pouces; il est droit, pointu, comprimé par les côtés; sa couleur est d'un noir verdâtre blanchissant à la pointe: la langue, large et courte, est dure et cornée à son extrémité. Le devant des yeux, le front et le crâne sont couverts d'une peau chargée de poils noirs assez rares pour la laisser voir comme à nud. Cette peau est rouge dans l'animal vivant; différence que Belon établit entre le mâle et la femelle, dans laquelle cette peau n'est pas rouge. Une portion de plumes d'un cendré très-foncé couvre le derrière de la tête, et s'étend un peu sur le cou. Les tempes sont blanches; et ce blanc se portant sur le haut du cou, descend à trois ou quatre pouces.



Les joues , depuis le bec et au dessous des yeux , ainsi que la gorge et une partie du devant du cou , sont d'un cendré noirâtre.

Il se trouve par fois des grues blanches ; Longolius et d'autres disent en avoir vu. Ce ne sont que des variétés dans l'espèce , qui admet aussi des différences très-considérables pour la grandeur. M. Brisson ne donne que trois pieds un pouce à sa grue , mesurée de la pointe du bec à celle de la queue , et trois pieds neuf pouces , prise du bout des ongles : il n'a donc décrit qu'une très-petite grue. Willughby compte cinq pieds anglais , ce qui fait à peu près quatre pieds huit pouces de longueur , et il dit qu'elle pèse jusqu'à dix livres , sur quoi les ornithologistes sont d'accord avec lui. Au cabinet du roi , un individu , pris à la vérité entre les plus grands , a quatre pieds deux pouces de hauteur verticale en attitude ; ce qui serait un développement , ou le corps étendu de l'extrémité du bec à celle des doigts , de plus de cinq pieds ; la partie une des jambes a quatre pouces ; les pieds sont noirs , et ont dix pouces et demi.

Avec ses grandes puissances pour le vol et son instinct voyageur , il n'est pas étonnant que la grue se montre dans toute les contrées et se transporte dans tous les climats ; cependant nous doutons que , du côté du midi , elle passe le tropique. En effet , toutes les régions où les anciens les envoient hiverner , la Libye , le haut du Nil , l'Inde des bords du Gange , sont en-deçà de cette limite , qui était aussi celle de l'ancienne géographie du côté du midi ; et ce qui nous le fait croire , outre l'énormité du voyage , c'est que , dans la nature , rien ne passe aux extrêmes : c'est un degré modéré de température que les grues habitantes du septentrion viennent chercher l'hiver dans le midi , et non le brûlant été de la zone torride. Les marais et les ter-

res humides où elles vivent , et qui les attirent , ne se trouvent point au milieu des terres arides et des sables ardents ; ou si des peuplades de ces oiseaux , parvenues de proche en proche en suivant les chaînes des montagnes où la température est moins ardente , sont allées habiter le fond du midi , isolées dès lors et perdues dans ces régions , séquestrées de la grande masse de l'espèce , elles n'entrent plus dans le système de ses migrations , et ne sont certainement pas du nombre de celles que nous voyons voyager vers le nord : telles sont en particulier ces grues que Kolbe dit se trouver en grand nombre au cap de Bonne-Espérance , et les mêmes exactement que celles d'Europe ; fait que nous aurions pu ne pas regarder comme bien certain sur le témoignage seul de ce voyageur , si d'autres n'avaient aussi trouvé des grues à des latitudes méridionales presque aussi avancées , comme à la nouvelle Hollande et aux Philippines , où il paraît qu'on en distingue deux espèces.

La grue des Indes orientales , telle que les modernes l'ont observée , ne paraît pas spécifiquement différente de celle d'Europe : elle est plus petite , le bec un peu plus long ; la peau du sommet de la tête rouge et rude , s'étendant jusque sur le bec ; du reste entièrement semblable à la nôtre , et du même plumage gris cendré. C'est la description qu'en fait Willughby , qui l'avait vue vivante dans le parc de Saint-James. M. Edwards décrit une autre grue envoyée aussi des Indes. C'était , à ce qu'il dit , un grand et superbe oiseau , plus fort que notre grue , et dont la hauteur , le cou tendu , était de près de six pieds ( anglais ). On le nourrissait d'orge et d'autres grains. Il prenait sa nourriture avec la pointe du bec , et d'un coup de tête fort vif en arrière il la jetait au fond de son gosier. Une peau rouge et nue , chargée de quelques poils noirs , couvrait la tête et le

haut du cou ; tout le plumage , d'un cendré noirâtre , était seulement un peu clair sur le cou ; la jambe et les pieds étaient rougeâtres. On ne voit pas , à tous ces traits, de différence spécifique bien caractérisée , et rien qui ne puisse être l'impression et le sceau des climats.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT A LA GRUE.

#### I. *La grue à collier.*

II. *La grue blanche.* Il y a toute apparence que la grue a passé d'un continent à l'autre , puisqu'elle fréquente de préférence les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie , et que le nord est la grande route qu'ont tenue les espèces communes aux deux mondes ; en effet on trouve en Amérique une grue blanche , et une ou deux sortes de grues grises ou brunes : mais la grue blanche , qui dans notre continent n'est qu'une variété accidentelle , paraît avoir formé dans l'autre une race constante , établie sur des caractères assez marqués et assez distincts , pour la regarder comme très-anciennement séparée de l'espèce commune modifiée depuis long-tems par l'influence du climat. Elle est de la hauteur de nos grandes grues , mais avec des proportions plus fortes et plus épaisses , le bec plus long , la tête plus grosse , le cou et les jambes moins grêles.

III. *La grue brune.* Edwards décrit cette grue sous la dénomination de *grue brune et grise*. Elle est d'un tiers moins grosse que la précédente , qui est blanche.

IV. *La demoiselle de Numidie.* Sous un moindre module , la demoiselle de Numidie a toutes les propor-

tions et la taille de la grue ; c'est son port et c'est aussi le même vêtement ; la même distribution de couleurs sur le plumage , le gris en est seulement plus pur et plus perlé ; deux touffes blanches de plumes effilées et chevelues , tombant de chaque côté de la tête de l'oiseau , lui forment une espèce de coiffure ; des plumes longues , douces et soyeuses , du plus beau noir , sont couchées sur le sommet de la tête ; de semblables plumes descendent sur le devant du cou , et pendent avec grâce au dessous ; entre les pennes noires des ailes percent des touffes flexibles , alongées et pendantes. On a donné à ce belle oiseau le nom de *demoiselle* , à cause de son élégance dans sa parure et des gestes *mimes* qu'on lui voit affecter : cette demoiselle-oiseau s'incline en effet par plusieurs révérences ; elle se donne bon air en marchant avec une sorte d'ostentation , et souvent elle saute et bondit par gaicté , comme si elle voulait danser.

Quoique cet oiseau fût fameux chez les anciens , il en était néanmoins peu connu , et n'avait été vu que fort rarement en Grèce et en Italie ; confiné dans son climat , il n'avait , pour ainsi dire , qu'une célébrité fabuleuse. Pline , en un endroit , après l'avoir nommé *le pantomine* , le place , dans un autre passage , avec les animaux imaginaires , les sirènes , les griffons , les pégasses. Les modernes ne l'ont connu que tard ; ils l'ont confondu avec le *scops* et l'*obtus* des Grecs , et l'*asio* des Latins ; le tout fondé sur les mines que le hibou (*otus*) fait de la tête , et sur la fausse analogie de ses deux oreilles avec la coiffure en filets longs et déliés , qui de chaque côté , garnit et pare la tête de ce bel oiseau.

---

## L'OISEAU ROYAL.

---

L'oiseau royal doit son nom à l'espèce de couronne qu'un bouquet de plumes, ou plutôt des soies épanouies, lui forme sur la tête. Il a de plus le port noble, la figure remarquable, et la taille haute de quatre pieds lorsqu'il se redresse. De belles plumes d'un noir plombé avec reflets bleuâtres, pendent le long de son cou, s'étalent sur les épaules et le dos; les premières pennes de l'aile sont noires, les autres d'un roux brun, et leurs couvertures rabattues en effilés coupent et relèvent de deux grandes plaques blanches le fond sombre de son manteau; un large oreillon d'une peau membraneuse, d'un beau blanc sur la tempe, d'un vif incarnat sur la joue, lui enveloppe la face, et descend jusque sous le bec; une toque de duvet noir, fin et serré comme du velours, lui relève le front, et sa belle aigrette est une houppe épaisse fort épanouie, et composée de brins touffus de couleur isabelle, aplatis et filés en spirale; chaque brin, dans sa longueur, est hérissé de très-petits filets à pointe noire, et terminé par un petit pinceau de même couleur: l'iris de l'œil est d'un blanc pur; le bec est noir, ainsi que les pieds et les jambes, qui sont encore plus hautes que celle de la grue, avec laquelle notre oiseau a beaucoup de rapports dans la conformation: mais il en diffère par de grands caractères, il s'en éloigne aussi par son origine; il est des climats chauds, et les grues viennent des pays froids; le plumage de celles-ci est sombre, et l'oiseau royal est paré de la livrée du midi, de cette zône ardente où tout est plus brillant,

mais aussi plus bizarre, où les formes ont souvent pris leur développement aux dépens des proportions, où, quoique tout soit plus animé, tout est moins gracieux que dans les zones tempérées.

L'Afrique, et particulièrement les terres de la Gambia, de la côte d'Or, de Juïda, de Fida, du cap Verd, sont les contrées qu'il habite. Les voyageurs rapportent qu'on en voit fréquemment sur les grandes rivières. Ces oiseaux y pêchent de petits poissons, et vont aussi dans les terres pâturer les herbes et recueillir des graines. Ils courent très-vite, en étendant leurs ailes et s'aidant du vent; autrement leur démarche est lente, et, pour ainsi dire, à pas comptés.

Cet oiseau royal est doux et paisible; il n'a pas d'armes pour offenser, et n'a même ni défense ni sauvegarde que dans la hauteur de sa taille, la rapidité de sa course, et la vitesse de son vol, qui est élevé, puissant et soutenu. Il craint moins l'homme que ses autres ennemis; il semble même s'approcher de nous avec confiance, avec plaisir. On assure qu'au cap Verd ces oiseaux sont à demi domestiques, et qu'ils viennent manger du grain dans les basses-cours avec les peintades et les autres volailles. Ils se perchent en plein air pour dormir, à la manière des paons, dont on a dit qu'ils imitaient le cri; ce qui, joint à l'analogie du panaache sur la tête, leur a fait donner le nom de *paons marins* par quelques naturalistes.

Nous avons reçu cet oiseau de Guinée, et nous l'avons conservé et nourri quelque tems dans un jardin. Il y becquetait les herbes, mais particulièrement le cœur des laitues et des chicorées. Le fond de sa nourriture, de celle du moins qui peut ici lui convenir le mieux, est du riz, ou sec, ou légèrement bouilli, et ce qu'on appelle *crevé* dans l'eau, ou au moins lavé et



bien choisi ; car il rebute celui qui n'est pas de bonne qualité , ou qui reste sonillé de sa poussière. Néanmoins il paraît que les insectes , et particulièrement les vers de terre , entrent aussi dans sa nourriture ; car nous l'avons vu becqueter dans la terre fraîchement labourée , y ramasser des vers , et prendre d'autres petits insectes sur les feuilles. Il aime à se baigner , et l'on doit lui ménager un petit bassin ou un baquet qui n'ait pas trop de profondeur , et dont l'eau soit de tems en tems renouvelée. Pour régal , on peut lui jeter dans son bassin quelques petits poissons vivans : il les mange avec plaisir , et refuse ceux qui sont morts. Son cri ressemble beaucoup à la voix de la grue ; c'est un son retentissant ( *clangor* ) assez semblable aux accens rauques d'une trompette ou d'un cor. Il fait entendre ce cri par reprises brèves et répétées , quand il a besoin de nourriture , et le soir lorsqu'il cherche à se giter <sup>1</sup>. C'est aussi l'expression de l'inquiétude et de l'ennui ; car il s'ennuie dès qu'on le laisse seul trop long-tems : il aime qu'on lui rende visite ; et lorsqu'après l'avoir considéré , on se promène indifféremment sans prendre garde de lui , il suit les personnes ou marche à côté d'elles , et fait ainsi plusieurs tours de promenade ; et si quelque chose l'amuse et qu'il reste en arrière , il se hâte de rejoindre la compagnie. Dans l'attitude du repos , il se tient sur un pied : son grand cou est alors replié comme un serpent , et son corps affaissé et comme tremblant sur ses hautes jambes , porte dans une direction presque horizontale : mais quand quelque chose lui cause de l'étonnement ou de l'inquié-

---

<sup>1</sup> Cet oiseau a encore une autre sorte de voix , comme un grognement ou gloussement intérieur , *cloque , cloque* , semblable à celui d'une poule couveuse , mais plus rude.

tude , il alonge le cou , élève sa tête , prend un air fier , comme s'il voulait en effet et imposer par son maintien ; tout son corps paraît alors dans une situation à peu près verticale ; il s'avance gravement et à pas mesurés , et c'est dans ces momens qu'il est beau , et que son air , joint à sa couronne , lui mérite vraiment le nom d'*oiseau royal*. Ses longues jambes qui lui servent fort bien en montant , lui nuisent pour descendre ; il déploie alors ses ailes pour s'élancer : mais nous avons été obligés d'en tenir une courte , en lui coupant de tems en tems les plumes , dans la crainte qu'il ne prît son essor , comme il paraît souvent tenté de le faire. Au reste , il a passé cet hiver ( 1778 ) à Paris , sans paraître se ressentir des rigueurs d'un climat si différent du sien : il avait choisi lui-même l'abri d'une chambre à feu pour y demeurer pendant la nuit ; il ne manquait pas tous les soirs , à l'heure de la retraite , de se rendre devant la porte de cette chambre , et de trompeter pour se la faire ouvrir.

Les premiers oiseaux de cette espèce ont été apportés en Europe dès le quinzième siècle par les Portugais , lorsqu'ils firent la découverte de la côte d'Afrique. Aldrovande loue leur beauté ; mais Belon ne paraît pas les avoir connus , et il se méprend lorsqu'il dit que la grue baléarique des anciens est le bihoreau. Quelques auteurs les ont appelés *grues du Japon* ; ce qui semble indiquer qu'ils se trouvent dans cette île , et que l'espèce s'est étendue sur toute la zone par la largeur de l'Afrique et de l'Asie. Au reste , le fameux oiseau royal ou *fun-hoam* des Chinois , sur lequel ils ont fait des contes merveilleux , recueillis par le crédule Kircher , n'est qu'un être de raison , tout aussi fabuleux que le dragon qu'ils peignent avec lui sur leurs étoffes et porcelaines.

---

## LE CARIAMA.

---

Nous avons vu que la nature , marchant d'un pas égal, nuance tous ses ouvrages ; que leur ensemble est lié par une suite de rapports constans et de gradations successives : elle a donc rempli par des transitions les intervalles où nous pensons lui fixer des divisions et des coupures , et placé des productions intermédiaires aux points de repos que la seule fatigue de notre esprit dans la contemplation de ses œuvres nous a forcés de supposer. Aussi trouvons-nous dans les formes , même les plus éloignées , des relations qui les rapprochent ; en sorte que rien n'est vide , tout se touche , tout se tient dans la nature , et qu'il n'y a que nos méthodes et nos systèmes qui soient incohérens , lorsque nous prétendons lui marquer des sections ou des limites qu'elle ne connaît pas. C'est par cette raison que les êtres les plus isolés dans nos méthodes sont souvent , dans la réalité , ceux qui tiennent à d'autres par de plus grands rapports : telles sont les espèces du cariamama , du secrétaire et du kamichi , qui , dans toute méthode d'ornithologie , ne peuvent former qu'un groupe à part , tandis que , dans le système de la nature , ces espèces sont plus apparentées qu'aucune autre avec différentes familles dont elles semblent constituer les degrés d'affinité. Les deux premiers ont des caractères qui les rapprochent des oiseaux de proie ; le dernier tient au contraire aux gallinacés ; et tous trois appartiennent encore de plus près au grand genre des oiseaux de rivage dont ils ont le naturel et les mœurs.

Le cariamama est un bel oiseau , qui fréquente les marécages et s'y nourrit comme le héron , qu'il surpasse en grandeur. Avec de longs pieds , et le bas de la jambe nud comme les oiseaux de rivage , il a un bec court et crochu comme les oiseaux de proie.

Il porte la tête haute sur un cou élevé. On voit sur la racine du bec , qui est jaunâtre , une plume en forme d'aigrette. Tout son plumage , assez semblable à celui du faucon , est gris ondé de brun ; ses yeux sont brillans et couleur d'or , et les paupières sont garnies de longs cils noirs. Les pieds sont jaunâtres , et des doigts , qui sont tous réunis vers l'origine par une portion de membrane , celui du milieu est de beaucoup plus long que les deux latéraux , dont l'intérieur est le plus court ; les ongles sont courts et arrondis ; le petit doigt postérieur est placé si haut , qu'il ne peut appuyer à terre , et le talon est épais et rond comme celui de l'autruche. La voix de cet oiseau ressemble à celle de la poule-d'Inde ; elle est forte , et avertit de loin les chasseurs , qui le recherchent , car sa chair est tendre et délicate ; et , s'il en faut croire Pison , la plupart des oiseaux qui fréquentent les rivages dans ces régions chaudes de l'Amérique , ne sont pas inférieurs , pour la bonté de la chair , aux oiseaux de montagne. Il dit aussi qu'on a commencé de rendre le cariamama domestique , et par ce rapport de mœurs , ainsi que par ceux de sa conformation , le cariamama , qui ne se trouve qu'en Amérique , semble être le représentant du secrétaire , qui est un grand oiseau de l'ancien continent , dont nous allons donner la description dans l'article suivant.

---

## LE SECRÉTAIRE , OU LE MESSAGER.

---

CET oiseau , considérable par sa grandeur , autant que remarquable par sa figure , est non-seulement d'une espèce nouvelle , mais d'un genre isolé et singulier , au point d'é luder et même de confondre tout arrangement de méthodes et de nomenclature. En même-tems que ses longs pieds désignent un oiseau de rivage , son bec crochu indiquerait un oiseau de proie; il a , pour ainsi dire , une tête d'aigle sur un corps de cigogne ou de grue. A quelle classe peut donc appartenir un être dans lequel se réunissent des caractères aussi opposés ? Autre preuve que la nature , libre au milieu des limites que nous pensons lui prescrire , est plus riche que nos idées et plus vaste que nos systèmes.

Le secrétaire a la hauteur d'une grande grue , et la grosseur du coq-d'Inde. Ses couleurs sur la tête , le cou , le dos , et les couvertures des ailes , sont d'un gris un peu plus brun que celui de la grue ; elles deviennent plus claires sur le devant du corps ; il a du noir aux penes des ailes et de la queue , et du noir ondé de gris sur les jambes. Un paquet de longues plumes , ou plutôt de plumes roides et noires , pend derrière son cou : la plupart de ses plumes ont jusqu'à six pouces de longueur ; il y en a de plus courtes , et quelques-unes sont grises; toutes sont assez étroites vers la base , et plus largement barbées vers la pointe ; elles sont implantées au haut du cou. L'individu que nous décrivons a trois pieds six pouces de hauteur ; le tarse seul a près d'un pied. La jambe , un peu au dessus du genou , est dégarnie de plumes : les doigts sont gros

et courts , armés d'ongles crochus ; celui du milieu est presque une fois aussi long que les latéraux , qui lui sont unis par une membrane jusque vers la moitié de leur longueur , et le doigt postérieur est très-fort. Le cou est gros et épais , la tête grosse , le bec fort et fendu jusqu'au-delà des yeux : la partie supérieure du bec est également et fortement arquée à peu près comme dans l'aigle ; elle est pointue et tranchante. Les yeux sont placés dans un espace de peau nue , de couleur orangée , qui se prolonge au delà de l'angle extérieur de l'œil , et prend son origine à la racine du bec. Il y a de plus un caractère unique , et qui ajoute beaucoup à tous ceux qui font de cet oiseau un composé de natures éloignées : c'est un vrai sourcil formé d'un seul rang de cils noirs de six à dix lignes de longueur <sup>1</sup> , trait singulier et qui , joint à la touffe de plumes au haut du cou , à sa tête d'oiseau de proie , à ses pieds d'oiseau de rivage , achève d'en faire un être mixte , extraordinaire , et dont le modèle n'était pas connu.

Il y a autant de mélange dans les habitudes que de disparité dans la conformation. Avec les armes des oiseaux carnassiers , celui-ci n'a rien de leur férocité : il ne se sert de son bec ni pour offenser ni pour se défendre ; il met sa sûreté dans la fuite , il évite l'approche , il élude l'attaque , et souvent , pour échapper à la poursuite d'un ennemi , même faible , on lui voit faire des sauts de huit ou neuf pieds de hauteur. Doux et gai , il devient aisément familier ; on a même commencé à le rendre domestique au cap de Bonne-Espérance : on le

---

<sup>1</sup> Ce sourcil à quinze ou seize lignes de longueur ; les cils sont rangés très-près les uns des autres , élargis par la base , et creusés , en gouttières , concave en dessous , convexe en dessus.



voit assez communément dans les habitations de cette colonie , et on le trouve dans l'intérieur des terres à quelques lieues de distance des rivages. On prend les jeunes dans le nid pour les élever en domesticité , tant pour l'agrément que pour l'utilité ; car ils font la chasse aux rats , aux lézards , aux crapauds et aux serpens.

M. le vicomte de Querhoent nous a communiqué les observations suivantes , au sujet de cet oiseau.

« Lorsque le secrétaire , dit cet habile observateur , rencontre ou découvre un serpent , il l'attaque d'abord à coups d'ailes pour le fatiguer ; il le saisit ensuite par la queue , l'enlève à une grande hauteur en l'air , et le laisse retomber ; ce qu'il répète jusqu'à ce que le serpent soit mort. Il accélère sa course en étendant les ailes , et on le voit souvent traverser ainsi les campagnes, courant et volant tout ensemble. Il niche dans les buissons , à quelques pieds de terre , et pond deux œufs blancs avec des taches rouges. Lorsqu'on l'inquiète , il fait entendre un croassement sourd. Il n'est ni dangereux ni méchant ; son naturel est doux. J'en ai vu deux vivre paisiblement dans une basse-cour , au milieu de la volaille ; on les nourrissait de viande , et ils étaient avides d'intestins et de boyaux , qu'ils assujettissaient sous leurs pieds en les mangeant , comme ils eussent fait un serpent. Tous les soirs ils se couchaient l'un auprès de l'autre , chacun la tête tourné du côté de la queue de son camarade. »

Au reste , cet oiseau d'Afrique paraît s'accommoder assez bien du climat de l'Europe ; on le voit dans quelques ménageries d'Angleterre et de Hollande. M. Vosmaër , qui l'a nourri dans celle du prince d'Orange , a fait quelques remarques sur sa manière de vivre. « Il déchire et avale goulument la viande qu'on lui jette , et ne refuse pas le poisson. Pour se reposer et dormir ,

il se couche le ventre et la poitrine à terre. Un cri qu'il fait entendre rarement , a du rapport avec celui de l'aigle. Son exercice le plus ordinaire est de marcher à grands pas de côté et d'autre et longt-ems, sans se ralentir ni s'arrêter ; ce qui apparemment lui a fait donner le nom de *messenger* » ; comme il doit sans doute celui de *secrétaire* à ce paquet de plumes qu'il porte au haut du cou , quoique Vosmaër veuille dériver ce dernier nom de celui de *sagittaire* , qu'il lui applique d'après un jeu auquel on le voit s'égayer souvent , qui est de prendre du bec ou du pied une paille ou quelque autre brin , et de le lancer en l'air à plusieurs reprises ; « car il semble , dit M. Vosmaër , être d'un naturel gai , paisible et même timide. Quand on l'approche lorsqu'il court çà et là avec un maintien vraiment superbe , il fait un craquement continuél , *crac , crac* ; mais , revenu de la frayeur qu'on lui causait en le poursuivant , il se montre familier et même curieux. Tandis que le dessinateur était occupé à le peindre , continue M. Vosmaër , l'oiseau vint tout près de lui regarder sur le papier , dans l'attitude de l'attention , le cou tendu , et redressant les plumes de sa tête , comme s'il admirait sa figure. Souvent il vient les ailes élevées et la tête en avant , pour voir curieusement ce qu'on fait ; c'est ainsi qu'il s'approcha deux ou trois fois de moi , lorsque j'étais assis à côté d'une table dans sa loge pour le décrire. Dans ces momens , ou lorsqu'il recueille avidement quelques morceaux , et généralement lorsqu'il est ému de curiosité ou de désir , il redresse fort haut les longues plumes du derrière de sa tête , qui d'ordinaire tombent , mêlées au hasard , sur le haut du cou. On a remarqué qu'il muait dans les mois de juin et de février ; et M. Vosmaër dit que quelque attention qu'on ait apportée à l'observer , on ne l'a jamais vu boire : néanmoins

ses excréments sont liquides et blancs comme ceux du héron. Pour manger à son aise , il s'accroupit sur ses talons , et , couché à moitié , il avale ainsi sa nourriture. Sa plus grande force paraît être dans le pied. Si on lui présente un poulet vivant , il le frappe d'un violent coup de patte , et l'abat du second. C'est encore ainsi qu'il tue les rats ; il les guette assidument devant leurs trous. En tout il préfère les animaux vivans à ceux qui sont morts , et la chair au poisson. »

---

---

## LE KAMICHI.

---

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connaître les grands effets des variétés de la nature : c'est en se transportant des sables brûlans de la torride aux glaciers des pôles, c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts, que nous la jugerons mieux et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et de ses majestueuses oppositions, elle paraît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie pétrée, ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre sans verdure n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes, où tout paraît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée. Opposons ce tableau de sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent ; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut : des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazonie, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement,

et faire effort pour l'occuper toute entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leurs cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infestation de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages, ou dispersées par les vents; et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux élémens ne sont peuplés que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaque de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Les énormes serpens tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards, et mille autres reptiles à larges pattes, en pétrissent la fange; des millions d'insectes, enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase; et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qui l'obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs, dont les cris confus, multipliés, et mêlés aux croassemens des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces tems voisins du premier chaos, où les élémens n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différens districts de la nature.

Au milieu de ces sons discordans d'oiseaux criards

et de reptiles croassans , s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous , et dont les eaux retentissent au loin : c'est la voix du kamichi , grand oiseau noir très-remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes ; il porte sur chaque aile deux puissans éperons , et sur la tête une corne pointue <sup>1</sup> de trois ou quatre pouces de longueur sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base ; cette corne implantée sur le haut du front s'élève droit et finit en une pointe aiguë un peu courbée en avant , et vers sa base elle est revêtue d'un fourreau semblable au tuyau d'une plume. Nous parlerons des éperons ou ergots que portent aux épaules certains oiseaux , tels que les jacanas , plusieurs espèces de pluviers , de vanneaux , etc. Mais le kamichi est , de tous , le mieux armé ; car , indépendamment de sa corne à la tête , il a sur chaque aileron deux éperons qui sont dirigés en avant lorsque l'aile est pliée : ces éperons sont des apophyses de l'os du métacarpe , et sortent de la partie antérieure des deux extrémités de cet os. L'éperon supérieur est le plus grand ; il est triangulaire , long de deux pouces , large de neuf lignes à sa base , un peu courbé en finissant en pointe ; il est aussi revêtu d'un étui de même substance que celui qui garnit la base de la corne. L'apophyse inférieure du métacarpe , qui fait le second éperon , n'a que quatre lignes de longueur et autant de largeur à sa base , et il est recouvert d'un fourreau comme l'autre.

Avec cet appareil d'armes très-offensives , et qui le

---

<sup>1</sup> Les sauvages de la Guiane l'ont nommé *kamichi* ; ceux du Brésil l'appellent *ankima* , et sur la rivière des Amazones , *cahuitahu* , par imitation de son cri , que Marcgrave rend plus précisément par *cyhou* , *cyhou* , et qu'il doit avoir quelque chose de terrible.



rendraient formidable au combat , le kamichi n'attaque point les autres oiseaux , et ne fait la guerre qu'aux reptiles : il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible , car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble ; fidèles jusqu'à la mort , l'amour qui les unit , semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié ; celui qui reste , erre sans cesse en gémissant , et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime.

Ces affections touchantes forment dans cet oiseau , avec sa vie de proie , le même contraste en qualités morales que celui qui se trouve dans sa structure physique : il vit de proie , et cependant son bec est celui d'un oiseau granivore ; il a des éperons et une corne , et néanmoins sa tête ressemble à celle d'un gallinacé ; il a les jambes courtes , mais les ailes et la queue fort longues. La partie supérieure du bec s'avance sur l'inférieure , et se recourbe un peu à sa pointe , la tête est garnie de petites plumes duvetées , relevées , et comme demi-bouclées , mêlées de noir et de blanc : ce même plumage frisé couvre le haut du cou ; le bas est revêtu de plumes plus larges , plus fournies , noires au bord , et grises en dedans : tout le manteau est noir-brun , avec des reflets verdâtres , et quelquefois mêlé de taches blanches ; les épaules sont marquées de roux , et cette couleur s'étend sur le bord des ailes , qui sont très-amples ; elles atteignent presque au bout de la queue , qui a neuf pouces de longueur. Le bec , long de deux pouces , est large de huit lignes et épais de dix à sa base. Le pied joint à une petite partie nue de la jambe , est haut de sept pouces et demi ; il est couvert d'une peau rude et noire , dont les écailles sont fortement exprimées sur les doigts , qui sont très-longs ; celui du milieu , l'ongle compris , a cinq pouces : ces

ongles sont demi-crochus , et creusés pardessous en gouttière ; le postérieur est d'une forme particulière , étant effilé , presque droit et très-long , comme celui de l'alouette. La grandeur totale de l'oiseau est de trois pieds. Nous n'avons pas pu vérifier ce que dit Marcgrave de la différence considérable de grandeur qu'il indique contre le mâle et la femelle ; plusieurs de ces oiseaux que nous avons vus , nous ont paru à peu près de la grosseur et de la taille de la poule-d'Inde.

Willughby remarque , avec raison , que l'espèce du kamichi est seul dans son genre. Sa forme est en effet composée de parties disparates , et la nature lui a donné des attributs extraordinaires ; la corne sur la tête suffit seule pour en faire une espèce isolée , et même un phénomène dans le genre entier des oiseaux : c'est donc sans aucun fondement que Barrère en a fait un aigle , puisqu'il n'en a ni la tête , ni le bec , ni les pieds. Pison dit avec raison que le kamichi est un oiseau demi-aquatique ; il ajoute qu'il construit son nid en forme de four au pied d'un arbre , qu'il marche le cou droit , la tête haute , et qu'il hante les forêts. Cependant plusieurs voyageurs nous ont assuré qu'on le trouve encore plus souvent dans les savanes.

---





De Seve, Del

J. F. piase, Sculp

1 LE BUTOR. 2 LE HÉRON.

---

## LE HÉRON.

---

LE bonheur n'est pas également départi à tous les êtres sensibles : celui de l'homme vient de la douceur de son âme , et du bon emploi de ses qualités morales ; le bien-être des animaux ne dépend , au contraire , que des facultés physiques , et de l'exercice de leurs forces corporelles. Mais si la nature s'indigne du partage injuste que la société fait du bonheur parmi les hommes , elle-même , dans sa marche rapide , paraît avoir négligé certains animaux , qui , par imperfection d'organes , sont condamnés à endurer la souffrance , et destinés à éprouver la pénurie ; enfans disgraciés , nés dans le dénuement pour vivre dans la privation , leurs jours pénibles se consomment dans les inquiétudes d'un besoin toujours renaissant ; souffrir et patienter sont souvent leurs seules ressources ; et cette peine intérieure trace sa triste empreinte jusque sur leur figure , et ne leur laisse aucune des grâces dont la nature anime tous les êtres heureux. Le héron nous présente l'image de cette vie de souffrance , d'anxiété , d'indigence : n'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie , il passe des heures , des jours entiers à la même place , immobile au point de laisser douter si c'est un être animé. Lorsqu'on l'observe avec une lunette ( car il se laisse rarement approcher ) , il paraît comme endormi , posé sur une pierre , le corps presque droit et sur un seul pied , le cou replié le long de la poitrine et du ventre , la tête et le bec

couché entre les épaules , qui se haussent et excèdent de beaucoup la poitrine ; et s'il change d'attitude , c'est pour en prendre une encore plus contrainte en se mettant en mouvement : il entre dans l'eau jusqu'au dessus du genou , la tête entre les jambes , pour guetter au passage une grenouille , un poisson. Mais réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui , et n'ayant qu'un instant pour la saisir , il doit subir de longs jeûnes , et quelquefois périr d'inanition ; car il n'a pas l'instinct , lorsque l'eau est couverte de glace , d'aller chercher à vivre dans des climats plus tempérés ; et c'est mal-à-propos que quelques naturalistes l'ont rangé parmi les oiseaux de passage qui reviennent au printemps dans les lieux qu'ils ont quittés l'hiver , puisque nous voyons ici des hérons dans toutes les saisons , et même pendant les froids les plus rigoureux et les plus longs : forcés alors de quitter les marais et les rivières gelées , ils se tiennent sur les ruisseaux et près des sources chaudes ; et c'est dans ce tems qu'ils sont le plus en mouvement , et où ils font d'assez grandes traversées pour changer de station , mais toujours dans la même contrée. Ils semblent donc se multiplier à mesure que le froid augmente , et ils paraissent supporter également et la faim et le froid ; ils ne résistent et ne durent qu'à force de patience et de sobriété : mais ces froides vertus sont ordinairement accompagnées du dégoût de la vie. Lorsqu'on prend un héron , on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture ; il rejette même celle qu'on tente de lui faire avaler : sa mélancolie naturelle , augmentée sans doute par la captivité , l'emporte sur l'instinct de sa conservation , sentiment que la nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres animés ; l'apathique héron semble se consumer sans



languir ; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret.

L'insensibilité , l'abandon de soi-même , et quelques autres qualités tout aussi négatives , le caractérisent mieux que ses facultés positives : triste et solitaire , hors le tems des nichées , il ne paraît eonnaitre aucun plaisir , ni même les moyens d'éviter la peine. Dans les plus mauvais tems , il se tient isolé , découvert , posé sur un pieu ou sur une pierre , au bord d'un ruisseau , sur une butte , au milieu d'une prairie inondée : tandis que les autres oiseaux eherehent l'abri des feuillages , que , dans les mêmes lieux , le râle se met à couvert dans l'épaisseur des herbes , et le butor au milieu des roseaux , notre héron misérable reste exposé à toutes les injures de l'air et à la plus grande rigueur des frimats. M. Hébert nous a informés qu'il en avait pris un qui était à demi gelé et tout couvert de verglas. Il nous a de même assuré avoir trouvé souvent sur la neige ou la vase l'impression des pieds de ces oiseaux , et n'avoir jamais suivi leurs traces plus de douze ou quinze pas ; preuve du peu de suite qu'ils mettent à leur quête , et de leur inaction même dans le tems du besoin. Leurs longues jambes ne sont que des échasses inutiles à la eourse : ils se tiennent debout et en repos absolu pendant la plus grande partie du jour ; et ce repos leur tient lieu de sommeil , car ils prennent quelque essor pendant la nuit <sup>1</sup> : on les entend alors crier en l'air à toute heure et dans toutes les saisons ; leur voix est un son unique , sec et aigre , qu'on pourrait comparer au cri de l'oie , s'il n'était

---

<sup>1</sup> Les anciens l'avaient observé ; Eustache , sur le dixième livre de l'*Iliade* , dit que le héron pêche la nuit.

plus bref et un peu plaintif<sup>1</sup> ; ce cri se répète de moment à moment , et se prolonge sur un ton plus perçant et très-désagréable , lorsque l'oiseau ressent de la douleur.

Le héron ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie le mal de la crainte et de la défiance ; il paraît s'inquiéter et s'alarmer de tout ; il fuit l'homme de très-loin : souvent assailli par l'aigle et le faucon , il n'évade leur attaque qu'en s'élevant au haut des airs et s'efforçant de gagner le dessus ; on le voit se perdre avec eux dans la région des nuages<sup>2</sup> . C'était assez que la nature eût rendu ces ennemis trop redoutables pour le malheureux héron , sans y ajouter l'art d'aigrir leur instinct et d'aiguiser leur antipathie. Mais la chasse du héron était autrefois parmi nous le vol le plus brillant de la fauconnerie ; il faisait le divertissement des Princes , qui se réservaient , comme gibier d'honneur , la mauvaise chair de cet oiseau , qualifiée *viande royale* , et servie comme un mets de parade dans les banquets.

C'est sans doute cette distinction attachée au héron qui fit imaginer de rassembler ces oiseaux , et de tâcher de les fixer dans des massifs de grands bois près des eaux , ou même dans des tours , en leur offrant des aires commodes où ils venaient nicher. On tirait quelque produit de ces héronnières par la vente des petits héronneaux que l'on savait engraisser. Belon parle avec une sorte d'enthousiasme des héronnières que François I<sup>er</sup>. avait fait élever à Fontainebleau , et du grand effet

<sup>1</sup> *Clangère* était le mot dont se servaient les Grecs , dès le tems d'Homère , pour exprimer le cri du héron.

<sup>2</sup> On prétend que , pour dernière défense , il passe la tête sous son aile , et présente son bec pointu à l'oiseau ravisseur , qui , fondant avec impétuosité , s'y perce lui-même.

de l'art qui avait soumis à l'empire de l'homme des oiseaux aussi sauvages. Mais cet art était fondé sur leur naturel même : les hérons se plaisent à nicher rassemblés ; ils se réunissent pour cela plusieurs dans un même canton de forêt , souvent sur un même arbre. On peut croire que c'est la crainte qui les rassemble , et qu'ils ne se réunissent que pour repousser de concert , ou du moins étonner par leur nombre , le milan et le vautour. C'est au plus haut des grands arbres que les hérons posent leurs nids , souvent auprès de ceux des corneilles ; ce qui a pu donner lieu des anciens sur l'amitié établie entre ces deux espèces , si peu faites pour aller ensemble. Les nids du héron sont vastes , composés de bûchettes , de beaucoup d'herbe sèche , de jones et de plumes. Les œufs sont d'un bleu verdâtre , pâle et uniforme , de même grosseur à peu près que ceux de la cigogne , mais un peu plus allongés et presque également pointus par les deux bouts. La ponte , à ce qu'on nous assure , est de quatre ou cinq œufs ; ce qui devrait rendre l'espèce plus nombreuse qu'elle ne paraît l'être partout. Il périt donc un grand nombre de ces oiseaux dans les hivers : peut-être aussi qu'étant mélancoliques et peu nourris , ils perdent de bonne heure la puissance d'engendrer.

Les anciens , frappés apparemment de l'idée de la vie souffrante du héron , croyaient qu'il éprouvait de la douleur , même dans l'accouplement ; que le mâle , dans ces instans , répandait du sang par les yeux , et jetait des cris d'angoisse. Pline paraît avoir puisé dans Aristote cette fausse opinion , dont Théophraste se montre également prévenu : mais on la réfutait déjà du tems d'Albert , qui assure avoir plusieurs fois été témoin de l'accouplement des hérons , et n'avoir vu que les caresses de l'amour et les crises du plaisir. Le

mâle pose d'abord un pied sur le dos de la femelle, comme pour la presser doucement de céder; puis portant les deux pieds en avant, il s'abaisse sur elle, et se soutient dans cette attitude par de petits battemens d'ailes. Lorsqu'elle vient à couvrir, le mâle va à la pêche, et lui fait part de ses captures; et l'on voit souvent des poissons tomber de leurs nids. Du reste, il ne paraît pas que les hérons se nourrissent de serpens ni d'autres reptiles; et l'on ne sait sur quoi pouvait être fondée la défense de les tuer en Angleterre.

Nous avons vu que le héron adulte refuse de manger et se laisse mourir en domesticité; mais, pris jeune, il s'apprivoise, se nourrit et s'engraisse. Nous en avons fait porter du nid à la basse-cour; ils y ont vécu d'entrailles de poissons et de viande crue, et se sont habitués avec la volaille: ils sont même susceptibles, non pas d'éducation, mais de quelques-mouvemens communiqués; on en a vu qui avaient appris à tordre le cou de différentes manières, à l'entortiller autour du bras de leur maître: mais dès qu'on cessait de les agacer, ils retombaient dans leur tristesse naturelle, et demeuraient immobiles. Au reste, les jeunes hérons sont, dans le premier âge, assez long-tems couverts d'un poil follet épais, principalement sur la tête et le cou.

Le héron prend beaucoup de grenouilles; il les avale tout entières. On le reconnaît à ses excrémens, qui en offrent les os non brisés et enveloppés d'une espèce de mucilago visqueux de couleur verte, formé apparemment de la peau des grenouilles réduite en colle. Ses excrémens ont, comme ceux des oiseaux d'eau en général, une qualité brûlante pour les herbes. Dans la disette, il avale quelques petites plantes, telles que la lentille d'eau; mais sa nourriture ordinaire est le pois-

son. Il en prend assez de petits , et il faut lui supposer le coup de bec sûr et prompt pour atteindre et frapper une proie qui passe comme un trait ; mais pour les poissons un peu gros , Willughby dit , avec toute sorte de vraisemblance , qu'il en pique et en blesse beaucoup plus qu'il n'en tire de l'eau. En hiver , lorsque tout est glacé et réduit aux fontaines chaudes , il va tâtant de son pied dans la vase , et palpe ainsi sa proie , grenouille ou poisson.

Au moyen de ses longues jambes , le héron peut entrer dans l'eau de plus d'un pied sans se mouiller. Ses doigts sont d'une longueur excessive : celui du milieu est aussi long que le tarse ; l'ongle qui le termine est dentelé en dedans comme un peigne , et lui fait un appui et des crampons pour s'accrocher aux menues racines qui traversent la vase sur laquelle il se soutient au moyen de ses longs doigts épanouis. Son bec est armé de dentelures tournées en arrière , par lesquelles il retient le poisson glissant. Son cou se plie souvent en deux , et il semblerait que ce mouvement s'exécute au moyen d'une charnière ; car on peut encore faire jouer ainsi le cou plusieurs jours après la mort de l'oiseau. Willughby a mal-à-propos avancé à ce sujet , que la cinquième vertèbre du cou est renversée et posée en sens contraire des autres ; car , en examinant le squelette du héron , nous avons compté dix-huit vertèbres dans le cou , et nous avons seulement observé que les cinq premières , depuis la tête , sont comme comprimées par les côtés , et articulées l'une sur l'autre par une avance de la précédente sur la suivante , sans apophyses , et que l'on ne commence à voir des apophyses que sur la sixième vertèbre. Par cette singularité de conformation , la partie du cou qui tient à la poitrine se roidit , et celle qui tient à la tête joue en demi-



cercle sur l'autre , ou s'y applique de façon que le cou , la tête et le bec , sont pliés en trois l'un sur l'autre ; l'oiseau redresse brusquement , et comme par ressort , cette moitié repliée , et lance son bec comme un javelot. En étendant le cou de toute sa longueur , il peut atteindre au moins à trois pieds à la ronde. Enfin , dans un parfait repos , ce cou si démesurément long est comme effacé et perdu dans les épaules , auxquelles la tête paraît jointe. Ses ailes pliées ne débordent point la queue , qui est très-courte.

Pour voler , il roidit ses jambes en arrière , renverse le cou sur le dos , le plie en trois parties , y compris la tête et le bec , de façon que d'en bas on ne voit point de tête , mais seulement un bec qui paraît sortir de sa poitrine. Il déploie des ailes plus grandes à proportion que celles d'aucun oiseau de proie : ces ailes sont fort concaves , et frappent l'air par un mouvement égal et réglé. Le héron , par ce vol uniforme , s'élève et se porte si haut , qu'il se perd à la vue dans la région des nuages. C'est lorsqu'il doit pleuvoir qu'il prend le plus souvent son vol , et les anciens tiraient de ses mouvemens et de ses attitudes plusieurs conjectures sur l'état de l'air et les changemens de température : triste et immobile sur le sable des rivages , il annonçait des frimas ; plus remuant et plus clameux qu'à l'ordinaire , il promettait la pluie ; la tête couchée sur la poitrine , il indiquait le vent par le côté où son bec était tourné. Aratus et Virgile , Théophraste et Plin , établissent ces présages , qui ne nous sont plus connus depuis que les moyens de l'art , comme plus sûrs , nous ont fait négliger les observations de la nature en ce genre.

Quoi qu'il en soit , il y a peu d'oiseaux qui s'élèvent aussi haut , et qui , dans le même climat , fassent d'aussi grandes traversées que les hérons ; et souvent , nous



dit M. Lottinger, on en prend qui portent sur eux des marques des lieux où ils ont séjourné. Il faut en effet peu de force pour porter très-loin un corps si mince et si maigre, qu'en voyant un héron à quelque hauteur dans l'air, on n'aperçoit que deux grandes ailes sans fardeau. Son corps est efflanqué, applati par les côtés, et beaucoup plus couvert de plumes que de chair. Willughby attribue la maigreur du héron à la crainte et à l'anxiété continuelle dans laquelle il vit, autant qu'à la disette et à son peu d'industrie. Effectivement la plupart de ceux que l'on tue sont d'une maigreur excessive.

Tous les oiseaux de la famille du héron n'ont qu'un seul œcum, ainsi que les quadrupèdes, au lieu que tous les autres oiseaux en qui se trouve ce viscère, l'ont double; l'œsophage est très-large et susceptible d'une grande dilatation: la trachée-artère a seize pouces de longueur, et environ quatorze anneaux par pouce; elle est à peu près cylindrique jusqu'à sa bifurcation, où se forme un renflement considérable d'où partent les deux branches, qui, du côté intérieur, ne sont formées que d'une membrane. L'œil est placé dans une peau nue, verdâtre, qui s'étend jusqu'aux coins du bec. La langue est assez longue, molle et pointue: le bec, fendu jusqu'aux yeux, présente une longue et large ouverture; il est robuste, épais près de la tête, long de six pouces, et finissant en pointe aiguë. La mandibule inférieure est tranchante sur les côtés: la supérieure est dentelée vers le bout sur près de trois pouces de longueur; elle est creusée d'une double rainure, dans laquelle sont placées les narinnes; sa couleur est jaunâtre, rembrunie à la pointe. La mandibule inférieure est plus jaune, et les deux branches qui la composent ne se joignent qu'à deux pouces de la pointe; l'entre-deux est garni d'une membrane couverte de plu-

mes blanches. La gorge est blanche aussi ; et de belles mouchetures noires marquent les longues plumes pendantes du devant du cou. Tout le dessus du corps est d'un beau gris de perle : mais dans la femelle , qui est plus petite que le mâle , les couleurs sont plus pâles , moins foncées , moins lustrées ; elle n'a point la bande transversale noire sur la poitrine , ni d'aigrette sur la tête. Dans le mâle , il y a deux ou trois longs brins de plumes minces , effilées , flexibles , et du plus beau noir : ces plumes sont d'un grand prix , sur-tout en Orient. La queue du héron a douze pennes tant soit peu étagées. La partie nue de sa jambe a trois pouces , le tarse six , le grand doigt plus de cinq ; il est joint au doigt intérieur par une portion de membrane : celui de derrière est aussi très-long , et , par une singularité marquée dans tous les oiseaux de cette famille , ce doigt est comme articulé avec l'extérieur , et implanté à côté du talon. Les doigts , les pieds et les jambes de ce héron commun sont d'un jaune verdâtre ; il a cinq pieds d'envergure , près de quatre du bout du bec aux ongles , et un peu plus de trois jusqu'au bout de la queue ; le cou a seize ou dix-sept pouces. En marchant , il porte plus de trois pieds de hauteur : il est donc presque aussi grand que la cigogne ; mais il a beaucoup moins d'épaisseur de corps , et l'on sera peut-être étonné qu'avec d'aussi grandes dimensions , le poids de cet oiseau n'exède pas quatre livres.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT AU HÉRON.

I. *Le héron blanc.* On voit beaucoup de hérons blancs sur les côtes de Bretagne , et cependant l'espèce en est

fort rare en Angleterre , quoiqu'assez commune dans le nord jusqu'en Scanie ; elle paraît seulement moins nombreuse que celle du héron gris , sans être moins répandue , puisqu'on l'a trouvée à la nouvelle Zélande , au Japon , aux Philippines , à Madagascar , au Bresil où il se nomme *guiratinga* , et au Mexique sous le nom d'*aztall*.

II. *Le héron noir*. Il est aussi grand que notre héron gris : tout son plumage est noirâtre , avec un reflet de bleu sur les ailes. Il paraît que l'espèce en est rare en Silésie : cependant on doit présumer qu'elle est plus commune ailleurs , et que cet oiseau fréquente les mers ; car il paraît se trouver à Madagascar , où il a un nom propre.

III. *Le héron pourpré*. Le *héron pourpré du Danube* donné par Marsigli , et le *héron pourpré huppé* , nous paraissent devoir se rapporter à une seule et même espèce : la huppe , comme l'on sait , est l'attribut du mâle , et les petites différences qui se trouvent dans les couleurs entre ces deux hérons , peuvent de même se rapporter au sexe ou à l'âge. Quant à la grandeur , elle est la même ; car bien que M. Brisson donne son héron pourpré huppé comme beaucoup moins gros que le héron pourpré de Marsigli , les dimensions dans le détail se trouvent être à très-peu près égales , et tous deux sont de la grandeur du héron gris. Le cou , l'estomac et une partie du dos , sont d'un beau roux pourpré ; de longues plumes effilées de cette même belle couleur partent des côtés du dos , et s'étendent jusqu'au bout des ailes en retombant sur la queue.

IV. *Le héron violet*. Ce héron nous a été envoyé de

la côte de Coromandel : il a tout le corps d'un bleuâtre très-foncé, teint de violet ; le dessus de la tête est de la même couleur, ainsi que le bas du cou, dont le reste est blanc ; il est plus petit que le héron gris, et n'a au plus que trente pouces de longueur.

V. *La garzette blanche.* Aldrovande désigne ce héron blanc, plus petit que le premier, par les noms de *garzetta* et de *garza bianca*, en le distinguant nettement de l'aigrette, qu'il a auparavant très-bien caractérisée.

VI. *L'aigrette.* Belon est le premier qui ait donné le nom d'*aigrette* à cette petite espèce de héron blanc, et vraisemblablement à cause des longues plumes soyeuses qu'il porte sur le dos, parce que ces belles plumes servent à faire des aigrettes pour embellir et relever la coiffure des femmes, le casque des guerriers et le turban des sultans : ces plumes sont du plus grand prix en Orient ; elles étaient recherchées en France, dès le tems de ces preux chevaliers qui en faisaient des panaches. Aujourd'hui, par un usage plus doux, elles servent à orner la tête et rehausser la taille de nos belles : la flexibilité, la mollesse, la légèreté de ces plumes ondoyantes, ajoutent à la grâce des mouvemens ; et la plus noble comme la plus piquante des coiffures ne demande qu'une simple aigrette placée dans de beaux cheveux.

VII. *La grande aigrette.* La grande aigrette est sans contredit la plus belle de ces espèces, et ne se trouve pas en Europe : elle ressemble à notre aigrette par le beau blanc de son plumage, sans mélange d'aucune autre couleur, et elle est du double plus grande, et par conséquent son magnifique parement de plumes soyeuses est d'autant plus riche et plus volumineux ; elle a,

comme l'aigrette d'Europe , le bec et les pieds noirs. A Cayenne , elle niche sur les petites îles qui sont dans les grandes savanes noyées : elle ne fréquente pas les bords de la mer ni les eaux salées , mais se tient habituellement sur les eaux stagnantes et sur les rivières , où elle s'abrite dans les joncs. L'espèce en est assez commune à la Guiane ; mais ces grands et beaux oiseaux ne vont pas en troupes comme les petites aigrettes ; ils sont aussi plus farouches , se laissent moins approcher , et se perchent rarement. On en voit à Saint-Domingue , où , dans la saison sèche , ils fréquentent les marais et les étangs. Enfin il paraît que cette espèce n'est pas confinée aux climats les plus chauds de l'Amérique , car nous en avons reçu quelques individus qui nous ont été envoyés de la Louisiane.

VIII. *L'aigrette rousse.* Elle se trouve à la Louisiane , et n'a pas tout-à-fait deux pieds de longueur.

IX. *La demi aigrette.* Nous donnons ce nom au héron bleuâtre à ventre blanc de Cayenne.

X. *Le socio.* *Soco* , suivant Pison , est le nom générique des hérons au Bresil ; nous l'appliquons à cette grande et belle espèce dont Maregrave fait son second héron , et qui se trouve également à la Guiane et aux Antilles comme au Bresil. Il égale en grandeur notre héron gris. Il est huppé ; les plumes fines et pendantes qui forment sa huppe , et dont quelques-unes ont six pouces de long , sont d'un joli cendré.

XI. *Le héron blanc à calotte noire , ou le héron blanc huppé de Cayenne.*

XII. *Le héron brun.*



XIII. *Le héron agami.* Nous ignorons sur quelle analogie peut être fondée la dénomination de *héron agami*, sous laquelle cette espèce nous a été envoyée de Cayenne, si ce n'est sur le rapport des longues plumes qui couvrent la queue de l'agami en dépassant les pennes, avec de longues plumes tombantes qui recouvrent et dépassent de même la queue de ce héron, en quoi il a du rapport aux aigrettes.

XIV. *L'hocti.* Nieremberg interprète le nom mexicain de cet oiseau, *hoactli* ou *toloactli*, par *avis sicca*, oiseau sec ou maigre; ce qui convient fort bien à un héron. Celui-ci est de moitié moins grand que le héron commun.

Cet oiseau se trouve sur le lac de Mexique. Il niche dans les joncs, et a la voix forte et grave; ce qui semble le rapprocher du butor. Les espagnols lui donnent mal-à-propos le nom de *martinete-pescador*; car il est très-différent du martin-pêcheur.

XV. *Le hohou.* C'est encore par contraction du mot *coxouquihoactli*, et qui se prononce *hohouquihoactli*, que nous avons formé le nom de cet oiseau, avec d'autant plus de raison, que *hohou* est son cri. Ce héron est assez rare; on le voit de tems en tems sur le lac de Mexique, où il paraît venir des régions plus septentrionales.

XVI. *Le grand héron d'Amérique.* Dans le genre des oiseaux de marécages, c'est au nouveau monde qu'appartiennent les plus grandes comme les plus nombreuses espèces. Gatesby a trouvé en Virginie celle du *grand héron*, que cette dénomination caractérise assez, puisqu'il est le plus grand de tous les hérons connus :



il a près de quatre pieds et demi de hauteur lorsqu'il est debout , et presque cinq pieds du bec aux ongles ; son bec a sept ou huit pouces de longueur. Tout son plumage est brun , hors les grandes plumes de l'aile qui sont noires. Il porte une huppe de plumes brunes effilées. Il vit non-seulement de poissons et de grenouilles, mais aussi de grands et de petits lézards.

XVII. *Le héron de la baie d'Hudson.* Ce héron est aussi très-grand ; il a près de quatre pieds du bec aux ongles.

---

---

## LES CRABIERS.

---

CES oiseaux sont des hérons encore plus petits que l'aigrette d'Europe. On leur a donné le nom de *crabiers*, parce qu'il y en a quelques espèces qui se nourrissent de crabes de mer, et prennent des écrevisses dans les rivières ; ils sont répandus dans les deux hémisphères.

### CRABIERS DE L'ANCIEN CONTINENT.

I. *Le crabier caiot.* Aldrovande dit qu'en Italie, dans le Bolonais, on appelle cet oiseau *quaiot*, *quaiotta*, apparemment par quelque rapport de ce mot à son cri.

II. *Le crabier roux.* Selon Schwenckfeld, ce crabier est rouge (*ardea rubra*) ; ce qui veut dire d'un roux vif, et non pas *marron*, comme traduit M. Brisson. Il est de la grosseur d'une corneille.

III. *Le crabier marron.* Après avoir ôté ce nom mal donné à l'espèce précédente par M. Brisson, nous l'appliquons à celle que le même naturaliste appelle *rousse*, quoiqu'Aldrovande la dise de couleur uniforme, passant du jaunâtre au marron (*ex croceo ad colorem castaneæ vergens*). Mais s'il n'y a pas méprise dans les expressions, ces couleurs sont distribuées contre l'ordinaire, étant plus foncées dessous le corps et plus claires sur le dos et les ailes ; les plumes longues et étroites qui couvrent la tête et flottent sur le cou, sont variées de

jaune et de noir ; un cercle rouge entoure l'œil , qui est jaune ; le bec , noir à la pointe , est vert bleuâtre près de la tête ; les pieds sont d'un rouge foncé. Ce crabier est fort petit.

IV. *Le guacco*. C'est encore ici un petit crabier connu en Italie , dans les vallées du Boulonais , sous le nom de *sguacco*. Son dos est d'un jaune rembruni (*ex luteo ferrugineus*). Ce crabier est plus hardi et plus courageux que les autres hérons. Il a les pieds verdâtres ; l'iris de l'œil jaune , entouré d'un cercle noir.

V. *Le crabier de Mahon*. Cet oiseau nommé *héron huppé de Mahon* , est un crabier , même de petite taille , et qui n'a pas dix-huit pouces de longueur.

VI. *Le crabier de Coromandel*. Ce crabier a du rapport avec le précédent.

VII. *Le crabier blanc et brun* , ou *crabier de Malaca*. Le dos brun ou couleur de terre d'ombre , tout le cou et la tête marqués de longs traits de cette couleur sur un fond jaunâtre , l'aile et le dessus du corps blancs , tel est le plumage de ce crabier que nous avons reçu de Malaca : il a dix-neuf pouces de longueur.

VIII. *Le crabier noir*.

IX. *Le petit crabier* , ou *crabier des Philippines*. C'est assez caractériser cet oiseau que de lui donner le nom de *petit crabier* ; il est en effet plus petit que tous les crabiers , plus même que le *blongios* , et n'a pas onze pouces de longueur. Il est naturel aux Philippines.

X. *Le blongios* , ou *blongios de Suisse*. Le *blongios* est , en ordre de grandeur , la dernière de ces nombreux

ses espèces que la nature a multipliées en répétant la même forme sur tous les modules , depuis la taille du grand héron , égal à la cigogne , jusqu'à celle du plus petit crabier et du blongios , qui n'est pas plus grand qu'un râle ; car le blongios ne diffère des crabiers que par les jambes un peu basses , et le cou en proportion encore plus long.

## CRABIERS DU NOUVEAU CONTINENT.

I. *Le crabier bleu.* On en voit quelques-uns à la Caroline , et seulement au printems ; néanmoins Catesby ne paraît pas croire qu'ils y fassent leurs petits , et il dit qu'on ignore d'où ils viennent. Cette même belle espèce se retrouve à la Jamaïque , et paraît même s'être divisée en deux races ou variétés dans cette île.

II. *Le crabier bleu à cou brun , ou héron bleuâtre de Cayenne.* Cet oiseau se trouve à Cayenne , et peut avoir dix-neuf pouces de longueur.

III. *Le crabier gris-de-fer.* Cet oiseau , que Catesby donne pour un butor , est certainement un petit héron ou crabier.

IV. *Le crabier blanc à bec rouge.*

V. *Le crabier cendré.* Ce crabier de la nouvelle Espagne n'est pas plus gros qu'un pigeon.

VI. *Le crabier pourpré.* Seba dit que cet oiseau lui a été envoyé du Mexique ; mais il lui applique le nom de *xoxouquihoactli* , que Fernandès donne à une espèce du double plus grande , et qui est notre *hohou*.

VII. *Le cracra*. *Cracra* est le cri que ce crabier jette en volant , et le nom que les Français de la Martinique lui donnent ; les naturels de l'Amérique l'appellent *jaboutra*.

VIII. *Le crabier chalybé*. Le dos et la tête de ce crabier sont de couleur *chalybée* , c'est-à-dire , couleur d'acier poli.

IX. *Le crabier vert*. Ce joli crabier a dix-sept ou dix-huit pouces de longueur ; il se nourrit de grenouilles et de petits poissons comme de crabes. Il ne paraît à la Caroline et en Virginie que l'été , et vraisemblablement il retourne en automne dans des climats plus chauds , pour y passer l'hiver.

X. *Le crabier vert tacheté* , ou *crabier tacheté de la Martinique*.

XI. *Le zilatat*. Nous abrégeons ainsi le nom mexicain de *hoitzilaztatl* , pour conserver à ce crabier l'indication de sa terre natale.

XII. *Le crabier roux à tête et queue vertes* , ou *crabier de la Louisiane*.

XIII. *Le crabier gris à tête et queue vertes*.

---

---

## LE BEC-OUVERT.

---

APRÈS l'énumération de tous les grands hérons et des petits sous le nom de *crabiers*, nous devons placer un oiseau qui, sans être de leur famille, en est plus voisin que d'aucune autre. Tous les efforts du nomenclateur tendent à contraindre et forcer les espèces d'entrer dans le plan qu'il leur trace, et de se renfermer dans les limites idéales qu'il veut placer au milieu de l'ensemble des productions de la nature; mais toute l'attention du naturaliste doit se porter au contraire à suivre les nuances de la dégradation des êtres et chercher leurs rapports sans préjugé méthodique. Ceux qui sont aux confins des genres, et qui échappent à ces règles fautives, qu'on peut appeler *scholastiques*, s'en trouvent rejetés sous le nom d'*animaux*, tandis qu'aux yeux du philosophe, ce sont les plus intéressans et les plus dignes de son attention; ils font, en s'écartant des formes communes, les liaisons et les degrés par lesquels la nature passe à des formes plus éloignées. Telle est l'espèce à laquelle nous donnons ici le nom de *bec-ouvert*: elle a des traits qui la rappellent au genre des hérons, et en même-tems elle en a d'autres qui l'en éloignent; elle a de plus une de ces singularités ou défauts que nous avons déjà remarqués sur un petit nombre d'êtres, reste des essais imparfaits que, dans les premiers tems, dut produire et détruire la force organique de la nature. Le nom de *bec-ouvert* marque cette difformité: le bec de cet oiseau est en effet ouvert et béant sur les deux tiers de sa longueur;



la partie du dessus et celle de dessous , se déjetant également en dehors , laissent entr'elles un large vide , et ne se rejoignent qu'à la pointe. On trouve cet oiseau aux grandes Indes , et nous l'avons reçu de Pondichéry. Il a les pieds et les jambes du héron ; mais il n'en porte qu'à demi le caractère sur l'ongle du doigt du milieu , qui s'élargit bien en dedans en lame avancée , mais qui n'est point dentelée à la tranche. Les plumes de ses ailes sont noires ; tout le reste du plumage est d'un gris cendré clair ; son bec , noirâtre à la racine , est blanc ou jaunâtre dans le reste de sa longueur , avec plus d'épaisseur et de largeur que celui du héron. La longueur totale de l'oiseau est de treize à quatorze pouces. On ne nous a rien appris de ses habitudes naturelles.

---

## LE BUTOR.

---

QUELQUE ressemblance qu'il y ait entre les hérons et les butors, leurs différences sont si marquées, qu'on ne peut s'y méprendre : ce sont en effet deux familles distinctes, et assez éloignées pour ne pouvoir se réunir ni même s'allier. Les butors ont les jambes beaucoup moins longues que les hérons, le corps un peu plus charnu, et le cou très-fourni de plumes, ce qui le fait paraître beaucoup plus gros que celui des hérons. Malgré l'espèce d'insulte attachée à son nom, le butor est moins stupide que le héron, mais il est encore plus sauvage; on ne le voit presque jamais; il n'habite que les marais d'une certaine étendue où il y a beaucoup de joncs : il se tient de préférence sur les grands étangs environnés de bois; il y mène une vie solitaire et paisible, couvert par les roseaux, défendu sous leurs abri du vent et de la pluie; également caché pour le chasseur qu'il craint, et pour la proie qu'il guette, il reste des jours entiers dans le même lieu, et semble mettre toute sa sûreté dans la retraite et l'inaction, au lieu que le héron, plus inquiet, se remue et se découvre davantage en se mettant en mouvement tous les jours vers le soir; c'est alors que les chasseurs l'attendent au bord des marais couverts de roseaux, où il vient s'abattre : le butor, au contraire, ne prend son vol à la même heure que pour s'élever et s'éloigner sans retour. Ainsi ces deux oiseaux, quoiqu'habitans des mêmes lieux, ne doivent guère se rencontrer, et ne se réunissent jamais en famille commune.

Ce n'est qu'en automne et au coucher du soleil , selon Willughby , que le butor prend son essor pour voyager , ou du moins pour changer de domicile. On le prendrait dans son vol pour un héron , si de moment à moment il ne faisait entendre une voix toute différente , plus retentissante et plus grave , *cob , cob* ; et ce cri , quoique désagréable , ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de butor (*botaurus quasi boatus tauri*) ; c'est une espèce de mugissement *hi rhond* qu'il répète cinq ou six fois de suite au printems , et qu'on entend d'une demi-lieue ; la plus grosse contre-basse rend un son moins ronflant sous l'archet : pourrait-on imaginer que cette voix épouvantable fût l'accent d'un tendre amour ? mais ce n'est en effet que le cri du besoin physique et pressant d'une nature sauvage , grossière et farouche jusque dans l'expression du desir ; et ce butor une fois satisfait fuit sa femelle et la repousse , lors même qu'elle le recherche avec empressement , et sans que ses avances aient aucun succès après une première union presque momentanée : aussi vivent-ils à part chacun de leur côté. « Il m'est souvent arrivé , dit M. Hébert , de faire lever en même-tems deux de ces oiseaux ; j'ai toujours remarqué qu'ils partaient à plus de deux cents pas l'un de l'autre , et qu'ils se posaient à égale distance ». Cependant il faut croire que les accès du besoin et les approches instantanées se répètent peut-être à d'assez grands intervalles , s'il est vrai que le butor mugisse tant qu'il est en amour ; car ce mugissement commence au mois de février , et on l'entend encore au tems de la moisson. Les gens de la campagne disent que , pour faire ce cri mugissant , le butor plonge le bec dans la vase : le premier ton de ce bruit énorme ressemble en effet à une forte aspiration , et le second à une expiration retentissante dans une cavité.

Mais ce fait supposé est très-difficile à vérifier ; car cet oiseau est toujours si caché , qu'on ne peut le trouver ni le voir de près : les chasseurs ne parviennent aux endroits d'où il part , qu'en traversant les roseaux , souvent dans l'eau jusqu'au dessus du genou.

A toutes ces précautions pour se rendre invincible et inabordable , le butor semble ajouter une ruse de défiance : il tient sa tête élevé ; et comme il a plus de deux pieds et demi de hauteur , il voit par dessus les roseaux sans être aperçu du chasseur. Il ne change de lieu qu'à l'approche de la nuit dans la saison d'automne , et il passe le reste de sa vie dans une inaction qui lui a fait donner par Aristote le surnom de *paresseux* : tout son mouvement se réduit en effet à se jeter sur une grenouille ou un petit poisson qui vient se livrer lui-même à ce pêcheur indolent.

Il fait grande capture de grenouilles : en automne , il va dans les bois chasser aux rats , qu'il prend fort adroitement et avale tout entiers ; dans cette saison , il devient fort gras. Quand il est pris , il s'irrite , se défend et en veut sur-tout aux yeux. Sa chair doit être de mauvais goût , quoiqu'on en mangeât autrefois dans le même tems que celle du héron faisait un mets distingué.

Les œufs du butor sont gris blanc verdâtre : il en fait quatre ou cinq , pose son nid au milieu des roseaux , sur une touffe de jongs ; et c'est assurément par erreur , et en confondant le héron et le butor , que Belon dit qu'il perche son nid au haut des arbres.

Le butor se trouve partout où il y a des marais assez grands pour lui servir de retraite : on le connaît dans la plupart de nos provinces ; il n'est pas rare en Angleterre , et assez fréquent en Suisse et en Autriche ; on le voit aussi en Silésie , en Danemarck , en

Suède. Les régions les plus septentrionales de l'Amérique ont de même leur espèce de butor, et l'on en trouve d'autres espèces dans les contrées méridionales. Mais il paraît que notre butor, moins dur que le héron, ne supporte pas nos hivers, et qu'il quitte le pays quand le froid devient trop rigoureux : d'habilles chasseurs nous assurent ne l'avoir jamais rencontré aux bords des ruisseaux ou des sources dans le tems des grands froids ; et s'il lui faut des eaux tranquilles et des marais, nos longues gelées doivent être pour lui une saison d'exil.

## OISEAUX DE L'ANCIEN CONTINENT QUI ONT RAPPORT AU BUTOR.

I. *Le grand butor.*

II. *Le petit butor.*

III. *Le butor brun rayé.*

IV. *Le butor roux.*

V. *Le petit butor du Sénégal.*

VI. *Le pouacre ou butor tacheté.* Les chasseurs ont donné le nom de *pouacre* à cet oiseau. Sa grosseur est celle d'une corneille ; et il a plus de vingt pouces du bec aux ongles.

OISEAUX DU NOUVEAU CONTINENT  
QUI ONT RAPPORT AU BUTOR.

I. *L'étoilé*. Cet oiseau est le *butor brun de la Caroline* de Gatesby ; il se trouve aussi à la Jamaïque , et nous lui donnons le nom d'*étoilé*, parce que son plumage , entièrement brun , est semé sur l'aile de quelques taches blanches jetées comme au hasard dans cette teinte obscure.

II. *Le butor jaune du Bresil*.

III. *Le petit butor de Cayenne*. Ce petit butor n'a guère qu'un pied ou treize pouces de longueur.

IV. *Le butor de la baie d'Hudson*.

V. *L'onoré de Cayenne*.

VI. *L'onoré rayé*.

VII. *L'onoré des bois*. On appelle ainsi cette espèce à la Guiane.

---



## LE BIHOREAU.

---

LA plupart des naturalistes ont désigné le bihoreau sous le nom de *corbeau de nuit* (*nycticorax*), et cela d'après l'espèce de croassement étrange, ou plutôt de râlement effrayant et lugubre qu'il fait entendre pendant la nuit. C'est le seul rapport que le bihoreau ait avec le corbeau, car il ressemble au héron par la forme et l'habitude du corps : mais il en diffère en ce qu'il a le cou plus court et plus fourni, la tête plus grosse, et le bec moins effilé et plus épais ; il est aussi plus petit, n'ayant qu'environ vingt pouces de longueur. Son plumage est noir, à reflet vert sur la tête et la nuque, vert obscur sur le dos, gris de perle sur les ailes et la queue, et blanc sur le reste du corps. Le mâle porte sur la nuque du cou des brins ordinairement au nombre de trois, très-déliés, d'un blanc de neige, et qui ont jusqu'à cinq pouces de longueur. De toutes les plumes d'aigrette, celles-ci sont les plus belles et les plus précieuses ; elles tombent au printems, et ne se renouvellent qu'une fois par an. La femelle est privée de cet ornement, et elle est assez différente du mâle pour avoir été méconnue par quelques naturalistes. La neuvième espèce de héron de M. Brisson n'est en effet que cette même femelle. Elle a tout le manteau d'un cendré roussâtre, des taches en pineaux de cette même teinte sur le cou, et le dessus du corps gris blanc.

Le bihoreau niche dans les rochers, suivant Belon, qui dérive de là son ancien nom *roupeau* ; mais, selon Schwenckfeld et Willughby, c'est sur les aunes, près

des marais , qu'il établit son nid : ce qui ne peut se concilier qu'en supposant que ces oiseaux changent d'habitude à cet égard , suivant les circonstances ; en sorte que dans les plaines de la Silésie ou de la Hollande ils s'établissent sur les arbres aquatiques , au lieu que sur les côtes de Bretagne , où Belon les a vus , ils nichent dans les rochers. On assure que leur ponte est de trois ou quatre œufs blancs.

Le bihoreau paraît être un oiseau de passage : Belon en a vu un exposé sur le marché au mois de mars ; Schiwenekfeld assure qu'il part de Silésie au commencement de l'automne , et qu'il revient avec les cigognes au printemps. Il fréquente également les rivages de la mer et les rivières ou marais de l'intérieur des terres ; on en trouve en France dans la Sologne , en Toscane sur les lacs de *Fucechio* et de *Bientine* : mais l'espèce en est partout plus rare que celle du héron ; elle est aussi moins répandue , et ne s'est pas étendue jusqu'en Suède.

Avec des jambes moins hautes et un cou plus court que le héron , le bihoreau cherche sa pâture moitié dans l'eau , moitié sur terre , et vit autant de grillons , de limaces et autres insectes terrestres , que de grenouilles et de poissons. Il reste caché pendant le jour , et ne se met en mouvement qu'à l'approche de la nuit ; c'est alors qu'il fait entendre son cri *ka , ka , ka* , que Willughby compare aux sanglots du vomissement d'un homme.

Le bihoreau a les doigts très-longs ; les pieds et les jambes sont d'un jaune verdâtre ; le bec est noir et légèrement arqué dans la partie supérieure ; ses yeux sont brillans , et l'iris forme un cercle rouge ou jaune aurore autour de la prunelle.

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT AU BIHOREAU.

I. *Le bihoreau de Cayenne.* Ce bihoreau d'Amérique est aussi grand que celui d'Europe ; mais il paraît moins gros dans toutes ses parties : le corps est plus menu ; les jambes sont plus hautes ; le cou , la tête et le bec sont plus petits.

II. *L'ombrette.* C'est à M. Adanson que nous devons la connaissance de cet oiseau , qui se trouve au Sénégal. Il est un peu plus grand que le bihoreau ; la couleur de terre d'ombre ou de gris brun foncé de son plumage lui a fait donner le nom d'*ombrette*.

III. *Le courliri , ou courlan.* Le nom de *courlan* ou *courliri* ne doit pas faire imaginer que cet oiseau ait de grands rapports avec les courlis ; il en a beaucoup plus avec le héron , dont il a la stature et presque la hauteur.

IV. *Le savacou.* Le savacou est naturel aux régions de la Guiane et du Brésil. Il a assez la taille et les proportions du bihoreau ; et par les traits de conformation , comme par la manière de vivre , il paraîtrait avoisiner la famille des hérons , si son bec large et singulièrement épaté ne l'en éloignait beaucoup , et ne le distinguait même de tous les autres oiseaux de rivage. Cette large forme de bec a fait donner au savacou le surnom de *cuiller*. Ce sont en effet deux cuillers appliquées l'une contre l'autre par le côté concave ; la partie supérieure porte sur sa convexité deux rainures profondes qui partent des narines , et se prolongent de manière que le

milieu forme une arête élevée , qui se termine par une petite pointe crochue ; la moitié inférieure de ce bec , sur laquelle la supérieure s'emboîte , n'est pour ainsi dire , qu'un cadre sur lequel est tendue la peau prolongée de la gorge. L'une et l'autre mandibule sont tranchantes par les bords, et d'une corne solide et très-dure. Ce bec a quatre pouces des angles à la pointe , et vingt lignes dans la plus grande largeur.

Avec une arme si forte, qui tranche et coupe , et qui pourrait rendre le savaou redoutable aux autres oiseaux , il paraît s'en tenir aux douces habitudes d'une vie paisible et sobre. Il semble s'éloigner par goût du voisinage de la mer : il habite les savanes noyées , et se tient le long des rivières où la marée ne monte point ; c'est là que , perché sur les arbres aquatiques , il attend le passage des poissons , dont il fait sa proie , et sur lesquels il tombe en plongeant et se relevant sans s'arrêter sur l'eau. Il marche le cou arqué et le dos voûté, dans une attitude qui paraît gênée, et avec un air aussi triste que celui du héron. Il est sauvage et se tient loin des lieux habités. Ses yeux, placés fort près de la racine du bec , lui donnent un air farouche. Lorsqu'il est pris, il fait craquer son bec , et , dans la colère ou l'agitation, il relève les longues plumes du sommet de sa tête.

---

---

## LA SPATULE.

---

QUOIQUE la spatule soit d'une figure très-caractérisée, et même singulière, les nomenclateurs n'ont pas laissé de la confondre, sous des dénominations impropres et étrangères, avec des oiseaux tout différens : ils l'ont appelée *héron blanc* et *pélican*, quoiqu'elle soit d'une espèce différente de celle du héron, et même d'un genre fort éloigné de celui du véritable pélican ; ce que Belon reconnaît, en même-tems qu'il lui donne le nom de *poche*, qui n'appartient encore qu'au pélican, et celui de *cuiller*, qui désigne plutôt le phénicoptère ou flammant, qu'on appelle *bec à cuiller*, ou le savacou, qu'on nomme aussi *cuiller*. Le nom de *pale* ou *palette* conviendrait mieux, en ce qu'il se rapproche de celui de *spatule* que nous avons adopté, parce qu'il a été reçu, ou son équivalent, dans la plupart des langues, et qu'il caractérise la forme extraordinaire du bec de cet oiseau. Ce bec, aplati dans toute sa longueur, s'élargit en effet vers l'extrémité en manière de spatule, et se termine en deux plaques arrondies, trois fois aussi larges que le corps du bec même ; configuration d'après laquelle Klein donne à cet oiseau le surnom *anomaloroster*. Ce bec, anomal en effet par sa forme, l'est encore par sa substance, qui n'est pas ferme, mais flexible comme du cuir, et qui par conséquent est très-peu propre à l'action que Cicéron et Pline lui attribuent, en appliquant mal-à-propos à la spatule ce qu'Aristote a dit, avec beaucoup de vérité,

du pélican ; savoir , qu'il fond sur les oiseaux plongeurs , et leur fait relâcher leur proie en les mordant fortement par la tête : sur quoi , par une méprise inverse , on a attribué au pélican le nom de *platea* , qui appartient réellement à la spatule. Scaliger , au lieu de rectifier ces erreurs , en ajoute d'autres : après avoir confondu la spatule et le pélican , il dit , d'après Suidas , que le *pelicanos* est le même que le *dendrocolaptès* ( coupeur d'arbres ) , qui est le pic ; et , transportant ainsi la spatule du bord des eaux au fond des bois , il lui fait percer les arbres avec un bec uniquement propre à fendre l'eau ou fouiller la vase.

La spatule est toute blanche : elle est de la grosseur du héron ; mais elle a les pieds moins hauts et le cou moins long , et garni de petites plumes courtes : celles du bas de la tête sont longues et étroites ; elles forment un panache qui retombe en arrière. La gorge est couverte et les yeux sont entourés d'une peau nue. Les pieds et le nud de la jambe sont couverts d'une peau noire , dure et écailleuse ; une portion de membrane unit les doigts vers leur jonction , et , par son prolongement , les frange et les borde légèrement jusqu'à l'extrémité. Des ondes noires transversales se marquent sur le fond de couleur jaunâtre du bec , dont l'extrémité est d'un jaune quelquefois mêlé de rouge ; un bord noir tracé par une rainure forme comme un ourlet relevé tout autour de ce bec singulier , et l'on voit en dedans une longue gouttière sous la mandibule supérieure ; une petite pointe recourbée en dessous termine l'extrémité de cette espèce de palette , qui a vingt-trois lignes dans sa plus grande largeur , et parait intérieurement sillonnée de petites stries qui rendent sa surface un peu rude et moins lisse qu'elle ne l'est en dehors. Près de la tête , la mandibule supérieure est si large et



si épaisse , que le fond semble y être entièrement engagé : les deux mandibules , près de leur origine , sont également garnies intérieurement , vers les bords , de petits tubercules ou mamelons sillonnés , lesquels ou servent à broyer les coquillages que le bec de la spatule est tout propre à recueillir , ou à retenir et arrêter une proie glissante ; car il paraît que cet oiseau se nourrit également de poissons , de coquillages , d'insectes aquatiques et de vers.

La spatule habite les bords de la mer , et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres , si ce n'est sur quelques lacs , et passagèrement aux bords des rivières : elle préfère les côtes marécageuses ; on la voit sur celles du Poitou , de la Bretagne , de la Picardie et de la Hollande : quelques endroits sont même renommés par l'affluence des spatules qui s'y rassemblent avec d'autres espèces aquatiques ; tels sont les marais de *Sevenhuis* , près de Leyde.

Ces oiseaux font leur nid à la sommité de grands arbres voisins des côtes de la mer , et le construisent de bûchettes ; ils produisent trois ou quatre petits ; ils font grand bruit sur ces arbres dans le tems des nichées , et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir.

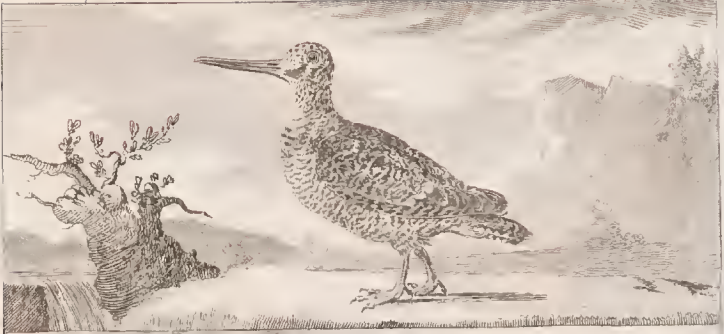
La spatule d'Amérique est un peu moins grande dans toutes ses dimensions que celle d'Europe. Elle en diffère encore par la couleur de rose ou d'incarnat qui relève le fond blanc de son plumage sur le cou , le dos et les flancs ; les ailes plus fortement colorées , et la teinte de rouge va jusqu'au cramoisi sur les épaules et les couvertures de la queue , dont les pennes sont rousses ; la côte de celles de l'aile est marquée d'un beau carmin ; la tête , comme la gorge , est nue : ces belles couleurs n'appartiennent qu'à la spatule adulte ; car on en trouve

de bien moins rouges sur tout le corps et encore presque toutes blanches , qui n'ont point la tête dégarnie , et dont les plumes de l'aile sont en partie brunes , restes de la livrée du premier âge.

Cette spatule couleur de rose se trouve dans le nouveau continent , comme la blanche dans l'ancien , sur une grande étendue , du nord au midi ; depuis les côtes de la nouvelle Espagne et de la Floride jusqu'à la Guiane et au Bresil : on la voit aussi à la Jamaïque , et vraisemblablement dans les autres îles voisines. Mais l'espèce , peu nombreuse , n'est nulle part rassemblée : à Cayenne , par exemple , il y a peut-être dix fois plus de courlis que de spatules ; leurs plus grandes troupes sont de neuf ou dix au plus , communément de deux ou trois , et souvent ces oiseaux sont accompagnés des pléniéoptères ou flammans. On voit , le matin et le soir , les spatules au bord de la mer , ou sur des troncs flottans près de la rive ; mais , vers le milieu du jour , dans le tems de la plus grande chaleur , elles entrent dans les ériques , et se perchent très-haut sur les arbres aquatiques : néanmoins elles sont peu sauvages ; elles passent en mer très-près des canots , et se laissent approcher assez à terre pour qu'on les tire , soit posées , soit au vol. Leur beau plumage est souvent sali par la vase où elles entrent fort avant pour pêcher.

---





1.



2.



3.

De Sève, Del.

L. Fipine, Sculp.

1 LA BÉCASSE. 2 LE COURLIS. 3 LE VANNEAU.

## LA BÉCASSE.

---

LA bécasse est peut-être de tous les oiseaux de passage celui dont les chasseurs font le plus de cas , tant à cause de l'excellence de sa chair que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau stupide , qui arrive dans nos bois vers le milieu d'octobre , en même-tems que les grives. La bécasse vient donc , dans cette saison de chasse abondante , augmenter encore la quantité du bon gibier : elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été , et d'où les premiers frimas déterminent son départ et nous l'amènent ; car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air , et non en longueur , comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrée en contrée. C'est des sommets des Pyrénées et des Alpes , où elle passe l'été , qu'elle descend aux premières neiges qui tombent sur ces hauteurs dès le commencement d'octobre , pour venir dans les bois des collines inférieures , et jusque dans nos plaines.

Les bécasses arrivent la nuit , et quelquefois le jour , par un tems sombre , toujours une à une ou deux ensemble , et jamais en troupes. Elles s'abattent dans les grandes haies , dans les taillis , dans les futaies , et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées ; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour , et tellement cachées , qu'il faut des chiens pour les faire lever , et souvent elles partent sous les pieds du chasseur. Elles quittent ces endroits fourrés et le fort du bois à l'entrée de la nuit , pour se ré-

pandre dans les clairières , en suivant les sentiers ; elles cherchent les terres molles , les pâquis humides à la rive du bois , et les petites mares , où elles vont pour se laver le bec et les pieds qu'elles se sont remplis de terre en cherchant leur nourriture. Toutes ont les mêmes allures , et l'on peut dire en général que les bécasses sont des oiseaux sans caractère , et dont les habitudes individuelles dépendent toutes de celles de l'espèce entière.

La bécasse bat des ailes avec bruit en partant : elle file assez droit dans une futaie ; mais, dans les taillis, elle est obligée de faire souvent le crochet. Elle plonge en volant derrière les buissons , pour se dérober à l'œil du chasseur. Son vol , quoique rapide , n'est ni élevé ni long-tems soutenu ; elle s'abat avec tant de promptitude , qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur. Peu d'instans après sa chute , elle court avec vitesse ; mais bientôt elle s'arrête , élève sa tête , regarde de tous côtés pour se rassurer avant d'enfoncer son bec dans la terre. Plin compare avec raison la bécasse à la perdrix pour la célérité de sa course , car elle se dérobe de même ; et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue , elle a déjà piété et fui à une grande distance.

Il paraît que cet oiseau , avec de grands yeux , ne voit bien qu'au crépuscule , et qu'il est offensé d'une lumière plus forte : c'est ce que semblent prouver ses allures et ses mouvemens , qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour ; et ce desir de changer de lieu avant le lever ou après le coucher du soleil , est si pressant et si profond , qu'on a vu des bécasses renfermées dans une chambre prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs , tandis que , pendant le jour ou la nuit , elles ne



faisaient que piétter sans s'élaner ni s'élever : et apparemment les bécasses dans les bois restent tranquilles quand la nuit est obscure ; mais lorsqu'il y a clair de lune , elles se promènent en cherchant leur nourriture : aussi les chasseurs nomment la pleine lune de novembre , *la lune des bécasses* , parce que c'est alors qu'on en prend un grand nombre. Les pièges se tendent ou la nuit ou le soir ; elles se prennent à la pantenne , au rejet , au lacet ; on les tue au fusil sur les mares , sur les ruisseaux et les gués à la chûte. La pantenne ou *pantière* est un filet tendu entre deux grands arbres , dans les clairières et à la rive des bois où l'on a remarqué qu'elles arrivent ou passent dans le vol du soir. La chasse sur les mares se fait aussi le soir : le chasseur , cabané sous une feuillée épaisse , à portée du ruisseau ou de la mare fréquentée par les bécasses , et qu'il approprie encore pour les attirer , les attend à la chûte ; et peu de tems après le coucher du soleil , sur-tout par les vents doux de sud et de sud-ouest , elles ne manquent pas d'arriver une à une ou deux ensemble , et s'abattent sur l'eau , où le chasseur les tire presque à coup sûr. Cependant cette chasse est moins fructueuse et plus incertaine que celle qui se fait aux pièges dormans , tendus dans les sentiers , et qu'on appelle *rejets* : c'est une baguette de eoudrier ou d'autre bois flexible et élastique , plantée en terre et courbée en ressort ; assujettie près du terrain à un trébuchet que couronne un nœud coulant de cria ou de ficelle ; on embarrasse de branchages le reste du sentier où l'on a placé le rejet ; ou bien si l'on tend sur les pâquis , on y pique des genêts ou des genièvres en files , pliés de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piège , afin de déterminer la bécasse , qui suit les sentiers et n'aime pas à s'élever ou sauter , à passer le pas du tré-

buchet , qui part dès qu'il est heurté , et l'oiseau , saisi par le nœud coulant , est emporté en l'air par la branche qui se redresse. La bécasse , ainsi suspendue , se débat beaucoup , et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir , et plus encore sur la fin de la nuit : sans quoi le renard , chasseur plus diligent , et averti de loin par les battemens d'ailes de ces oiseaux , arrive et les emporte les uns après les autres ; et sans se donner le tems de les manger , il les cache en différens endroits pour les retrouver au besoin. Au reste, on reconnaît les lieux que hante la bécasse à ses sientes , qui sont de larges fécules blanches et sans odeur. Pour l'attirer sur les pâquis où il n'y a point de sentiers , on y trace des sillons : elle les suit , cherchant les vers dans la terre remuée , et donne en même-tems dans les collets ou lacets de crin disposés le long du sillon.

Mais n'est-ce pas trop de pièges pour un oiseau qui n'en sait éviter aucun ? La bécasse est d'un instinct obtus et d'un naturel stupide ; elle est *moult sottte bête*, dit Belon. Elle l'est vraiment beaucoup si elle se laisse prendre de la manière qu'il raconte , et qu'il nomme *folâtrerie*. Un homme couvert d'une cape couleur de feuille sèche , marchant courbé sur deux courtes béquilles , s'approche doucement , s'arrêtant lorsque la bécasse le fixe , continuant d'aller lorsqu'elle recommence à errer , jusqu'à ce qu'il la voie arrêtée la tête basse ; alors frappant doucement de ces deux bâtons l'un contre l'autre , *la bécasse s'y amusera et affolera tellement*, dit notre naturaliste , que le chasseur l'approchera d'assez près pour lui passer un lacet au cou.

Est-ce en la voyant se laisser approcher ainsi , que les anciens ont dit qu'elle avait pour l'homme un merveilleux penchant ? En ce cas elle le placerait bien mal,

et dans son plus grand ennemi. Il est vrai qu'elle vient en longeant les bois , jusque dans les haies des fermes et des maisons champêtres. Aristote le remarque : mais Albert se trompe en disant qu'elle cherche les lieux cultivés et les jardins, pour y recueillir des semences, puisque la bécasse , ni même aucun oiseau de son genre , ne touchent aux fruits et aux graines ; la forme de leur bec , étroit , très-long et tendre à la pointe , leur interdirait seule cette sorte d'aliment : et en effet la bécasse ne se nourrit que de vers ; elle fouille dans la terre molle des petits marais et des environs des sources , sur les pâquis fangeux et dans les prés humides qui bordent les bois. Elle ne gratte point la terre avec les pieds ; elle détourne seulement les feuilles avec son bec , les jetant brusquement à droite et à gauche. Il paraît qu'elle cherche et discerne sa nourriture par l'odorat plutôt que par les yeux , qu'elle a mauvais : mais la nature semble lui avoir donné dans l'extrémité du bec un organe de plus et un sens particulier approprié à son genre de vie ; la pointe en est charnue plutôt que cornée , et paraît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse ; et ce privilège d'organisation a de même été donné aux bécassines , et apparemment aussi aux chevaliers , aux barges et aux autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture <sup>1</sup> .

Du reste , le bec de la bécasse est rude et comme barbelé aux côtés vers son extrémité , et creusé sur sa longueur de rainures profondes ; la mandibule supérieure forme seule la pointe arrondie du bec , en débordant la mandibule inférieure , qui est comme tronquée , et

---

<sup>1</sup> Cette belle remarque nous est communiquée par M. Hébert.

vient s'adapter en dessous par un joint oblique. C'est de la longueur de son bec que cet oiseau a pris son nom dans la plupart des langues, à remonter jusqu'à la grecque. Sa tête, aussi remarquable que son bec, est plus quarrée que ronde, et les os du crâne font un angle presque droit sur les orbites des yeux. Son plumage, qu'Aristote compare à celui du francolin, est trop connu pour le décrire; et les beaux effets de clair-obscur que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre, y produisent, quoique dans le genre sombre, seraient difficiles et trop longs à décrire dans le détail.

Le corps de la bécasse est en tout tems fort charnu, et très-gras sur la fin de l'automne; c'est alors et pendant la plus grande partie de l'hiver qu'elle fait un mets recherché, quoique sa chair soit noire et ne soit pas fort tendre: mais, comme chair ferme, elle a la propriété de se conserver long-tems; on la cuit sans ôter les entrailles, qui broyées avec ce qu'elles contiennent, font le meilleur assaisonnement de ce gibier. On observe que les chiens n'en mangent point: il faut que ce fumet ne leur convienne pas, et même qu'il leur répugne beaucoup; car il n'y a guère que les barbets qu'on puisse accoutumer à rapporter la bécasse. La chair des jeunes a moins de fumet, mais elle est plus tendre et plus blanche que celle des bécasses adultes; toutes s'amaigrissent à mesure que le printems s'avance, et celles qui restent en été sont dans cette saison dures, sèches et d'un fumet trop fort.

C'est à la fin de l'hiver, c'est-à-dire, au mois de mars, que presque toutes les bécasses quittent nos plaines pour retourner sur leurs montagnes, rappelées par l'amour à la solitude, si douce avec ce sentiment. On voit ces oiseaux au printems partir appariés; ils

volent alors rapidement et sans s'arrêter pendant la nuit : mais le matin ils se cachent dans les bois pour y passer la journée , et en partent le soir pour continuer leur route. Tout l'été, ils se tiennent dans les lieux les plus solitaires et les plus élevés des montagnes où ils nichent , comme dans celles de Savoie , de Suisse , du Dauphiné , du Jura , du Bugey et des Vosges : il en reste quelques-uns dans les cantons élevés de l'Angleterre et de la France , comme en Bourgogne , en Champagne , etc. Il n'est pas même sans exemple que quelques couples de bécasses se soient arrêtées dans nos provinces de plaine , et y aient niché , retardées apparemment par quelques accidens , et surprises dans la saison de l'amour , loin des lieux où les portent leurs habitudes naturelles. Edwards a pensé qu'elles allaient toutes , comme tant d'autres oiseaux , dans les contrées les plus reculées du Nord : apparemment il n'était pas informé de leur retraite aux montagnes , et de l'ordre de leurs routes , qui , tracées sur un plan différent de celui des autres oiseaux , ne se portent et s'étendent que de la montagne à la plaine , et de la plaine à la montagne.

La bécasse fait son nid par terre , comme tous les oiseaux qui ne se perchent pas : ce nid est composé de feuilles ou d'herbes sèches , entremêlés de petits brins de bois ; le tout rassemblé sans art , et amoncelé contre un tronc d'arbre , ou sous une grosse racine. On y trouve quatre ou cinq œufs oblongs un peu plus gros que ceux du pigeon commun ; ils sont d'un gris roussâtre , marbré d'ondes plus foncées et noirâtres. On nous a apporté un de ces nids avec les œufs dès le 15 d'avril. Lorsque les petits sont éclos , ils quittent le nid et courent quoiqu'encore couverts de poil follet ; ils commencent même à voler , avant d'avoir d'autres plumes que celles des ailes : ils fuient aussi voletant et courant



quand ils sont découverts ; on a vu la mère et le père prendre sous leur gorge un des petits , le plus faible sans doute , et l'emporter ainsi à plus de mille pas. Le mâle ne quitte pas la femelle tant que les petits ont besoin de leurs secours ; il ne fait entendre sa voix que dans le tems de leur éducation et de ses amours ; car il est muet , ainsi que la femelle , pendant le reste de l'année <sup>1</sup>. Quand elle couve , le mâle est presque toujours couché près d'elle , et ils semblent encore jouir en reposant mutuellement leur bec sur le dos l'un de l'autre. Ces oiseaux , d'un naturel solitaire et sauvage , sont donc aimans et tendres : ils deviennent même jaloux ; car l'on voit les mâles se battre jusqu'à se jeter par terre et se piquer à coups de bec , en se disputant la femelle ; ils ne deviennent donc stupides et craintifs qu'après avoir perdu le sentiment de l'amour , presque toujours accompagné de celui du courage.

L'espèce de la bécasse est universellement répandue ; Aldrovand et Gesner en ont fait la remarque. On la trouve dans les contrées du midi comme dans celles du nord , dans l'ancien et dans le nouveau monde ; on la connoît dans toute l'Europe , en Italie , en Allemagne , en France , en Pologne , en Russie , en Silésie , en Suède , en Norwège , et jusqu'en Groenlande , où elle a le nom de *sauarsuck* ; et où , par un composé suivant le génie de la langue , les Groenlandais en ont un pour signifier *le chasseur aux bécasses* ; en Islande , la bécasse fait partie du gibier qui abonde sur cette île ,

---

<sup>1</sup> Ces petits cris ont des tons différens , passant du grave à l'aigu , *go , go , go , go ; pidi , pidi , pidi ; cri , cri , cri , cri* : ces derniers semblent être de colère entre plusieurs mâles rassemblés. Ils ont ainsi une espèce de croassement , *couan , couan* , et un certain grondement , *frou , frou , frou* , lorsqu'ils se poursuivent.



quoique semée de glaces ; on la retrouve aux extrémités septentrionales et orientales de l'Asie , où elle est commune , puisqu'elle est nommée dans les langues kamtschadales , koriaques et kouriles. M. Gmelin en a vu quantité à Mangasea , en Sibérie sur le Jénisca ; et quoique les bécasses y soient en grand nombre , elles ne font qu'une très - petite partie de cette multitude d'oiseaux d'eau et de rivage de toute espèce , qui , dans cette saison , se rassemblent sur les bords et les eaux de ce fleuve.

La bécasse se trouve de même en Perse , en Égypte aux environs du Caire ; et ce sont apparemment celles qui vont dans ces régions, qui passent à Malte en novembre , par les vents de nord et de nord-est , et ne s'y arrêtent qu'autant qu'elles y sont retenues par le vent. En Barbarie , elles paraissent , comme dans nos contrées , en octobre et jusqu'en mars ; et il est assez singulier que cette espèce remplisse en même-tems le nord et le midi , ou du moins puisse s'habituer dans la zone torride , en paraissant naturelle aux zones froides ; car M. Adanson a trouvé la bécasse dans les îles du Sénégal ; d'autres voyageurs l'ont vue en Guinée et sur la côte d'Or ; Kämpfer en a remarqué en mer , entre la Chine et le Japon , et il paraît que Knox les a aperçues à Ceylan. Et puisque la bécasse occupe tous les climats, et se trouve dans le nord de l'ancien continent , il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au nouveau monde : elle est commune aux Illinois et dans toute la partie méridionale du Canada , ainsi qu'à la Louisiane , où elle est un peu plus grosse qu'en Europe , ce que l'on attribue à l'abondance de nourriture. Elle est plus rare dans les provinces plus septentrionales de l'Amérique. Mais la bécasse de la Guiane , connue à Cayenne sous le nom de *bécasse des savanes* , nous paraît assez diffé-

rer de la nôtre pour former une espèce séparée ; nous la donnerons après avoir décrit les variétés peu nombreuses de cette espèce en Europe.

## VARIÉTÉS DE LA BÉCASSE.

I. *La bécasse blanche.* Cette variété est rare , du moins dans nos contrées. Quelquefois son plumage est tout blanc , plus souvent encore mêlé de quelques ondes de gris ou de marron ; le bec est d'un blanc jaunâtre, les pieds sont d'un jaune pâle avec les ongles blancs, ce qui semblerait indiquer que cette blancheur tient à une dégénération différente du changement de noir en blanc qu'éprouvent les animaux dans le nord ; et cette dégénération dans l'espèce de la bécasse est assez semblable à celle du nègre blanc dans l'espèce humaine .

II. *La bécasse rousse.* Dans cette variété , tout le plumage est roux sur roux , par ondes plus foncées sur un fond plus clair ; elle paraît encore plus rare que la première. L'une et l'autre furent tuées à la chasse du roi , au mois de décembre 1775 , et sa majesté nous fit l'honneur de nous les envoyer par M. le comte d'Angiviller, pour être placées dans son cabinet d'histoire naturelle.

III. Les chasseurs prétendent distinguer deux races de bécasses <sup>1</sup> , la grande et la petite : mais , comme le

---

<sup>1</sup> J'ai remarqué plusieurs fois qu'il paraît y avoir deux espèces de bécasses. Les premières qui arrivent sont les plus grosses ; elles ont les pieds gris , tirant légèrement sur le rose : les autres sont plus petites ; leur plumage est semblable à celui de la grande bécasse , mais elles ont les pieds de couleur bleue ; et on a observé que lorsque l'on prend cette petite espèce aux environs de Montreuil en Picardie , la grande bécasse y devient plus rare. ( *Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.* )

naturel et les habitudes sont les mêmes dans ces deux bécasses, et qu'en tout le reste elles se ressemblent, nous ne regarderons cette petite différence de taille que comme accidentelle ou individuelle, ou comme celle du jeune à l'adulte, laquelle par conséquent ne constitue pas deux races séparées entre deux oiseaux, qui du reste sont les mêmes, puisqu'ils s'unissent et pro-  
duisent ensemble.

## OISEAU ÉTRANGER

## QUI A RAPPORT A LA BÉCASSE.

## LA BÉCASSINE DES SAVANES.

Cette bécasse de la Guiane, quoique du quart plus petite que celle de France, a néanmoins le bec encore plus long; elle est aussi un peu plus haut montée sur ses pieds, qui sont bruns comme le bec. Le gris blanc, coupé et varié par barres de noir, domine dans son plumage, moins mêlé de roux que celui de notre bécasse. Avec ces différences extérieures que le climat a peut-être fait naître, celles des mœurs et des habitudes qu'il produit aussi, se reconnaissent dans la bécasse des savanes; elle demeure habituellement dans ces immenses prairies naturelles d'où l'homme et les chiens ne l'ont point encore chassée, parce qu'ils n'y sont point établis: elle se tient dans les *coulées*; on appelle ainsi les enfoncemens des savanes, où il y a toujours de la vase et des herbes épaisses et hautes, évitant néanmoins celles où la marée monte, et dont l'eau est

saléc. Dans la saison des pluies , ces petites bécasses cherchent les hauteurs , et s'y tiennent dans les herbes : c'est là qu'elles s'apparient et qu'elles nichent sur de petites élévations dans des trous tapissés d'herbes sèches. Les pontes ne sont que de deux œufs ; mais elles se réitérent , et ne finissent qu'en juillet. Les pluies passées , ces bécasses reviennent aux coulées , c'est-à-dire , des lieux élevés aux plus bas ; ce qui leur est commun avec les bécasses d'Europe. Le feu qu'on met souvent aux savanes en septembre et octobre , les chassant devant lui , elles refluent en grand nombre dans les lieux voisins des parties incendiées : mais elles semblent éviter les bois ; et lorsqu'on les poursuit , elles n'y font jamais remise , et s'en détournent pour regagner les savanes. Cette habitude est contraire à celle de la bécasse d'Europe : néanmoins elles partent comme cette dernière , toujours sous les pieds du chasseur ; elles ont la même pesanteur en se levant , le même vol bruyant , et elles sient de même en commençant à filer. Lorsqu'une de ces bécasses est tirée , elle ne va pas se reposer loin , mais fait plusieurs tours avant de s'abattre. Communément elles partent deux à deux , quelquefois trois ensemble ; et lorsqu'on en voit une , on peut être assuré que la seconde n'est pas loin. On les entend , à l'approche de la nuit , se rappeler par un cri de ralliement un peu rauque , assez semblable à cette voix basse , *ka , ka , ka , ka* , que fait souvent entendre la poule domestique ; elles se promènent la nuit , et on les voit , au clair de la lune , venir se poser jusqu'aux portes des habitations. M. de la Borde , qui a fait ces observations à Cayenne , nous assure que la chair de la bécasse des savanes est au moins aussi bonne que celle de la bécasse de France.

---

## LA BÉCASSINE.

---

LA bécassine est très-bien nommée , puisqu'en ne la considérant que par la figure , on pourrait la prendre pour une petite espèce de bécasse. *Ce serait une petite bécasse* , dit Belon , *si elle n'était de mœurs différentes*. En effet , la bécassine a , comme la bécasse , le bec très-long et la tête carrée ; le plumage madré de même , excepté que le roux s'y mêle moins , et que le gris blanc et le noir y dominent : mais ces ressemblances , bornées à l'extérieur , n'ont pas pénétré l'intérieur ; le résultat de l'organisation n'est pas le même , puisque les habitudes naturelles sont opposées. La bécassine ne fréquente pas les bois ; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies , dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières ; elle s'élève si haut en volant , qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue ; elle a un petit cri chevrotant , *mée , mée , mée* , qui lui a fait donner par quelques nomenclateurs le surnom de *chèvre volante* ; elle jette aussi , en prenant son essor , un petit cri court et sifflé ; elle n'habite les montagnes en aucune saison : elle diffère donc de la bécasse par le naturel et par les habitudes , autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France , les bécassines paraissent en automne. On en voit quelquefois trois ou quatre ensemble ; mais le plus souvent on les rencontre seules. Elles partent de loin , d'un vol très-preste ; et après trois crochets , elles filent deux ou trois cents pas , ou pointent en s'élevant à perte de vue. Le chasseur sait faire fléchir

leur vol et les amener près de lui en imitant leur voix. Il en reste tout l'hiver dans nos contrées autour des fontaines chaudes et des petits marais voisins de ces fontaines. Au printems, elles repassent en grand nombre, et il paraît que cette saison est celle de leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne, en Silésie, en Suisse : mais en France il n'en reste que quelques-unes pendant l'été, et elles nichent dans nos marais. Willughby l'observe de même pour l'Angleterre. On trouve leur nid en juin ; il est placé à terre, sous quelque grosse racine d'aune ou de saule, dans les endroits marécageux où le bétail ne peut parvenir ; il est fait d'herbes sèches et de plumes, et contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, d'une couleur blanchâtre avec des taches rousses. Les petits quittent le nid en sortant de la coque ; ils paraissent laids et informes : la mère ne les en aime pas moins ; elle en a soin jusqu'à ce que leur grand bec trop mou soit devenu plus ferme, et ne les quitte que quand ils peuvent aisément se pourvoir d'eux-mêmes.

La bécassine pique continuellement la terre, sans qu'on puisse bien dire ce qu'elle mange. On ne trouve dans son estomac qu'un résidu terreux et des liqueurs, qui sont apparemment la substance fondue des vers dont elle se nourrit ; car Aldrovande remarque qu'elle a le bout de la langue terminé comme les pics par une pointe aiguë, propre à percer les vers qu'elle fouille dans la vase.

Dans la bécassine, la tête a un mouvement naturel de balancement horizontal, et la queue un mouvement de haut en bas ; elle marche pas à pas, la tête haute, sans sautiller ni voltiger : mais on la surprend rarement dans cette situation ; car elle se tient soigneusement cachée dans les roseaux et les herbes des marais fan-



geux , où les chasseurs ne peuvent aller trouver ces oiseaux qu'avec des espèces de raquettes faites de planches légères , mais assez larges pour ne point enfoncer dans le limon ; et comme la bécassine part de loin et très-rapidement , et qu'elle fait plusieurs crochets avant de filer , il n'y a pas de tiré plus difficile : on la prend plus aisément avec un rejet semblable à celui qu'on place dans les sentiers des bois pour prendre la bécasse.

La bécassine est ordinairement fort grasse , et sa graisse , d'une saveur fine , n'a rien du dégoût des graisses ordinaires ; on la cuit comme la bécasse , sans la vider , et partout on la recherche comme un gibier exquis.

Au reste , quoiqu'on ne manque guère de trouver en automne des bécassines dans nos marais , l'espèce n'en est pas aussi nombreuse aujourd'hui qu'elle l'était ci-devant ; mais elle est répandue encore plus universellement que celle de la bécasse : on la rencontre dans toutes les parties du monde.

Il paraît qu'il y a dans cette espèce une petite race comme dans celle de la bécasse ; car , indépendamment de la petite bécassine , surnommée *la sourde* , il s'en trouve entre celles de l'espèce ordinaire de grandes et d'autres plus petites : mais cette différence de taille , qui n'est accompagnée d'aucune autre , ni dans les mœurs ni dans le plumage , n'indique tout au plus qu'une diversité de race , ou peut-être une variété purement accidentelle et individuelle qui ne tient point au sexe : car on ne connaît aucune différence apparente entre le mâle et la femelle dans cette espèce , non plus que dans la suivante.

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT A LA BÉCASSINE.

I. *La petite bécassine surnommée la sourde.* La petite bécassine n'a que moitié de la grandeur de l'autre , d'où vient , dit Belon , que les pourvoyeurs l'appellent deux pour un. Elle se cache dans les roseaux des étangs , sous les juncs secs et les glaïeuls tombés au bord des eaux ; elle s'y tient si obstinément cachée , qu'il faut presque marcher dessus pour la faire lever , et qu'elle part sous les pieds comme si elle n'entendait rien du bruit que l'on fait en venant à elle : c'est de là que les chasseurs l'ont appelée *la sourde*. Son vol est moins rapide et plus direct que celui de la grande bécassine ; sa chair n'est pas d'un goût moins délicat , et sa graisse est aussi fine : mais l'espèce n'en paraît pas aussi nombreuse , ou du moins n'est pas aussi généralement répandue.

II. *La brunette.* Willughby donne cet oiseau sous le nom de *dunlin* , qui peut se rendre par *brunette*. Il le dit indigène aux parties septentrionales de l'Angleterre.

III. *La bécassine du cap de Bonne-Espérance.*

IV. *La bécassine de Madagascar.*

V. *La bécassine de la Chine.*

---

## LES BARGES.

---

**D**E tous ces êtres légers sur lesquels la nature a répandu tant de vie et de grâces , et qu'elle paraît avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement , les oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons : leurs sens sont obtus ; leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières , et leur naturel se borne à chercher alentour des marécages leur pâture sur la vase ou dans la terre fangueuse , comme si ces espèces , attachées au premier limon , n'avaient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la nature , dont les développemens se sont étendus et embellis par les soins de l'homme , tandis que ces habitans des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

En effet , aucun d'eux n'a les grâces ni la gaieté de nos oiseaux des champs ; ils ne savent point , comme ceux ci , s'amuser , se réjouir ensemble , ni prendre de doux ébats entr'eux sur la terre ou dans l'air ; leur vol n'est qu'une fuite , une traite rapide d'un froid marécage à un autre ; retenus sur le sol humide , ils ne peuvent , comme les hôtes des bois , se jouer dans les rameaux , ni même s'y poser ; ils gisent à terre et se tiennent à l'ombre pendant le jour ; une vue faible , un naturel timide , leur font préférer l'obscurité de la nuit ou la lueur des crépuscules à la clarté du jour , et c'est moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat ,

qu'ils cherchent leur nourriture. C'est ainsi que vivent les bécasses, les bécassines et la plupart des autres oiseaux des marais, entre lesquels les barges forment une petite famille, immédiatement au dessous de celle de la bécasse : elles ont la même forme de corps, mais les jambes plus hautes et le bec encore plus long, quoique conformé de même, à pointe mousse et lisse, droit ou un peu fléchi et légèrement relevé. Les barges ne vivent que des vers et vermisseeux qu'elles tirent du limon. On trouve dans leur gésier des graviers, la plupart transparens, et tout semblables à ceux que contient aussi le gésier de l'avocette. Leur voix est assez extraordinaire ; car Belon la compare au bêlement étouffé d'une chèvre. Ces oiseaux sont inquiets et partent de loin, et jettent un cri de frayeur en partant. Ils sont rares dans les contrées éloignées de la mer, et ils se plaisent dans les marais salés. Ils ont sur nos côtes, et en particulier sur celles de Picardie, un passage régulier dans le mois de septembre; on les voit en troupes et on les entend passer très-haut le soir au clair de la lune. La plupart s'abattent dans les marais; la fatigue les rend alors moins fuyards. Ils ne reprennent leur vol qu'avec peine; mais ils courent comme des perdrix, et le chasseur, en les tournant, les rassemble assez pour en tuer plusieurs d'un seul coup. Ils ne séjournent qu'un jour ou deux dans le même lieu, et souvent dès le lendemain on n'en trouve plus un seul dans ces marais, où ils étaient la veille en si grand nombre. Ils ne nichent pas sur nos côtes. Leur chair est délicate et très-bonne à manger.

I. *La barge commune.*

II. *La barge aboyeuse ou barge grise.* Il faut que le

cri de cet oiseau ressemble à un aboiement , puisqu'il en a pris chez les Anglais le nom d'*aboyeur* (*barker*).

Elle habite les marécages des côtes maritimes de l'Europe , tant de l'Océan que de la Méditerranée.

III. *La barge variée.*

IV. *La barge rousse.* On voit cette barge sur nos côtes ; elle se trouve aussi dans le Nord , et jusqu'en Laponie. On la retrouve en Amérique ; elle a été envoyée dans la baie d'Hudson en Angleterre. C'est un exemple de plus de ces espèces aquatiques , communes aux terres du nord des deux continens.

V. *La grande barge rousse.*

VI. *La barge rousse de la baie d'Hudson.*

VII. *La barge brune.*

VIII. *La barge blanche.*

---

---

## LES CHEVALIERS.

---

« **L**ES Français, dit Belon, voyant un oysillon haut encruché sur ses jambes, quasi comme étant à cheval, l'ont nommé *chevalier* ». Il serait difficile de trouver à ce nom d'autre étymologie : les oiseaux chevaliers sont en effet fort haut montés. Ils sont plus petits de corps que les barges, et néanmoins ils ont les pieds tout aussi longs ; leur bec, plus raccourci, est au reste conformé de même ; et dans la nombreuse suite des espèces diverses qui de la bécasse descendent jusqu'au cingle, c'est après les barges que doivent se placer les chevaliers : comme elles, ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux ; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au dessus des genoux. Sur les rivages, ils courent avec vitesse, *et telle petite corpulence*, dit Belon, *montée dessus si hautes échasses, chemine gaiement et court moult légèrement*. Les vermisseaux sont leur pâture ordinaire ; en tems de sécheresse, ils se rabattent sur les insectes de terre, et prennent des scarabées, des mouches, etc.

Leur chair est estimée : mais c'est un mets assez rare ; car ils ne sont nulle part en grand nombre ; et d'ailleurs ils ne se laissent approcher que difficilement.

I. *Le chevalier commun*. Le chevalier fréquente les bords des rivières, se trouve même quelquefois sur nos étangs, mais plus ordinairement sur les rivages de la mer. On en voit dans quelques-unes de nos provinces



de France , et particulièrement en Lorraine ; on en voit aussi sur toutes les plages sablonneuses des côtes d'Angleterre : il s'est porté jusqu'en Suède , en Danemarck , et même en Norwège.

II. *Le chevalier aux pieds rouges , ou gambette.* Le chevalier aux pieds rouges s'appelle *courrier* sur la Saone. Il est connu en Lorraine et dans l'Orléanais , où néanmoins il est assez rare.

III. *Le chevalier rayé.*

IV. *Le chevalier varié.*

V. *Le chevalier blanc.*

VI. *Le chevalier vert.* Albin , après avoir appelé ce chevalier *râte d'eau de Bengale* , le fait venir des Indes occidentales.

---

---

## LES COMBATTANS ,

### VULGAIREMENT PAONS DE MER.

---

IL est peut-être bizarre de donner à des animaux un nom qui ne paraît fait que pour l'homme en guerre ; mais ces oiseaux nous imitent : non-seulement ils se livrent entr'eux des combats seul à seul , des assauts corps à corps , mais ils combattent aussi en troupes réglées , ordonnées , et marchant l'une contre l'autre. Ces phalanges ne sont composées que de mâles , qu'on prétend être , dans cette espèce , beaucoup plus nombreux que les femelles. Celles-ci attendent à part la fin de la bataille , et restent le prix de la victoire. L'amour paraît donc être la cause de ces combats , les seuls que doit avouer la nature , puisqu'elle les occasionne et les rend nécessaires par un de ses excès , e'est-à-dire , par la disproportion qu'elle a mise dans le nombre des mâles et des femelles de cette espèce.

Chaque printems , ces oiseaux arrivent par grandes bandes sur les côtes de Hollande , de Flandre et d'Angleterre ; et , dans tous ces pays , on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord. On les connaît aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne , et ils sont en grand nombre en Suède , et particulièrement en Seanie. Il s'en trouve de même en Danemark jusqu'en Norwège , et Muller dit en avoir reçu trois de Finmarchie. L'on ne sait pas où ces oiseaux se retirent pour passer l'hiver. Comme ils nous arrivent régulièrement au printems , et qu'ils séjournent sur nos côtes pendant deux ou trois mois ,

il paraît qu'ils cherchent les climats tempérés ; et si les observateurs n'assuraient pas qu'ils viennent du côté du nord , on serait bien fondé à présumer qu'ils arrivent au contraire des contrées du midi. Cela me fait soupçonner qu'il en est de ces oiseaux combattans comme des bécasses , que l'on a dit venir de l'est , et s'en retourner à l'ouest ou au sud , tandis qu'elles ne font que descendre des montagnes dans les plaines , ou remonter de la plaine aux montagnes. Les combattans peuvent de même ne pas venir de loin , et se tenir en différens endroits de la même contrée , dans les différentes saisons ; et comme ce qu'ils ont de singulier , je veux dire leurs combats et leur plumage de guerre , ne se voient qu'au printems , il est très-possible qu'ils passent en d'autres tems sans être remarqués , et peut-être en compagnie des maubèches ou des chevaliers , avec lesquels ils ont beaucoup de rapports et même de ressemblances.

Les combattans sont de la taille du chevalier aux pieds rouges , un peu moins hauts sur jambes ; ils ont le bec de la même forme , mais plus court. Les femelles sont ordinairement plus petites que les mâles , et se ressemblent par le plumage , qui est blanc , mélangé de brun sur le manteau ; mais les mâles sont au printems si différens les uns des autres , qu'on les prendrait chacun pour un oiseau d'espèce particulière. De plus de cent qui furent comparés devant M. Klein chez le gouverneur de Scanie , on n'en trouva pas deux qui fussent entièrement semblables ; ils différaient ou par la taille , ou par les couleurs , ou par la forme et le volume de ce gros collier en forme d'une crinière épaisse de plumes enflées qu'ils portent autour du cou. Ces plumes ne naissent qu'au commencement du printems , et ne subsistent qu'autant que durent les

amours ; mais , indépendamment de cette production de surcroît dans ce tems , la surabondance des molécules organiques se manifeste encore par l'éruption d'une multitude de papilles charnues et sanguinolentes qui s'élèvent sur le devant de la tête et alentour des yeux. Cette double production suppose dans ces oiseaux une si grande énergie des puissances productrices , qu'elle leur donne , pour ainsi dire , une autre forme plus avantageuse , plus forte , plus fière , qu'ils ne perdent qu'après avoir épuisé partie de leurs forces dans les combats , et répandu ce surcroît de vie dans leurs amours.

Un observateur exact et très-instruit remarque qu'ils partent de Picardie par les vents de sud et sud-est , qui les portent sur les côtes d'Angleterre , où en effet on sait qu'ils nichent en très-grand nombre , particulièrement dans le comté de Lincoln ; on y en fait même une petite chasse. L'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se battent pour leur jeter son filet , et on est dans l'usage de les engraisser en les nourrissant avec du lait et de la mie de pain : mais on est obligé , pour les rendre tranquilles , de les tenir renfermés dans des endroits obscurs ; car aussitôt qu'ils voient la lumière , ils se battent. Ainsi l'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière. Dans les volières où on les renferme , ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux ; s'il est un coin de gazon vert , ils se battent à qui l'occupera ; et , comme s'ils se piquaient de gloire , ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. La crinière des mâles est non-seulement pour eux un parement de guerre , mais une sorte d'armure , un vrai plastron , qui peut parer les coups ; les plumes en sont longues , fortes et serrées : ils les hérissent d'une manière menaçante lorsqu'ils s'attaquent ; et c'est sur-tout par les couleurs de cette livrée de com-

bat qu'ils diffèrent entr'eux : elle est rousse dans les uns , grise dans d'autres , blanche dans quelques-uns , et d'un beau noir violet chatoyant , coupé de taches rousses , dans les autres ; la livrée blanche est la plus rare. Ce panache d'amour ou de guerre ne varie pas moins par la forme que par les couleurs durant tout le tems de son accroissement.

Ce bel ornement tombe par une mue qui arrive à ces oiseaux vers la fin de juin , comme si la nature ne les avait parés et munis que pour la saison de l'amour et des combats ; les tubercules vermeils qui couvraient leur tête , pâlissent et s'oblitérent , et ensuite elle se recouvre de plumes. Dans cet état , on ne distingue plus guère les mâles des femelles , et tous ensemble partent alors des lieux où ils ont fait leurs nids et leur ponte.

---

---

## LES MAUBÈCHES.

---

**D**ANS l'ordre des petits oiseaux de rivage , on pourrait placer les maubèches après les chevaliers et avant le bécasseau : elles sont un peu plus grosses que ce dernier , et moins grandes que les premiers ; elles ont le bec plus court ; leurs jambes sont moins hautes ; et leur taille , plus raccourcie , paraît plus épaisse que celle des chevaliers. Leurs habitudes doivent être les mêmes , celles du moins qui dépendent de la conformation et de l'habitation ; car ces oiseaux fréquentent également les bords sablonneux de la mer. Nous manquons d'autres détails sur leurs mœurs , quoique nous en connaissions quatre espèces différentes.

I. *La maubèche commune.*

II. *La maubèche tachetée.*

III. *La maubèche grise.*

IV. *Le sanderling.* Nous laissons à cet oiseau le nom de *sanderling* qu'on lui donne sur les côtes d'Angleterre. C'est la plus petite espèce des maubèches ; elle n'a guère que sept pouces de longueur.

---



---

## LE BÉCASSEAU.

---

Nos nomenclateurs ont compris sous le nom de *bécasseau* un genre entier de petits oiseaux de rivage, *maubèches*, *guignettes*, *cingles*, *alouettes de mer*, que quelques naturalistes ont désigné aussi confusément sous le nom de *tringa*. Tous ces oiseaux, à la vérité, ont dans leur petite taille une ressemblance de conformation avec la bécasse; mais ils en diffèrent par les habitudes naturelles autant que par la grandeur. Comme d'ailleurs ces petites familles subsistent séparément les unes des autres, et sont très-distinctes, nous restreignons ici le nom de *bécasseau* à la seule espèce connue vulgairement sous le nom de *cul-blanc des rivages*. Cet oiseau est gros comme la bécassine commune; mais il a le corps moins allongé. Son dos est d'un cendré roussâtre, avec de petites gouttes blanchâtres au bord des plumes; la tête et le cou sont d'un cendré plus doux, et cette couleur se mêle par pinceaux au blanc de la poitrine, qui s'étend de la gorge à l'estomac et au ventre; le croupion est de cette même couleur blanche; les pennes de l'aile sont noirâtres et agréablement tachetées de blanc en dessous; celles de la queue sont rayées transversalement de noirâtre et de blanc. La tête est carrée comme celle de la bécasse, et le bec est de la même forme et en petit.

Le bécasseau se trouve au bord des eaux, et particulièrement sur les ruissaux d'eau vive; on le voit courir sur les graviers, ou raser au vol la surface de l'eau. Il jette un cri lorsqu'il part, et vole en frappant l'air par

coups détachés. Il plonge quelquefois dans l'eau quand il est poursuivi. Les soubuses lui donnent souvent la chasse ; elles le surprennent lorsqu'il se repose au bord de l'eau , ou lorsqu'il cherche sa nourriture : car le bécasseau n'a pas la sanve-garde des oiseaux qui vivent en troupes , et qui communément ont une sentinelle qui veille à la sûreté commune ; il vit seul dans le petit canton qu'il s'est choisi le long de la rivière ou de la côte, et s'y tient constamment sans s'écarter bien loin. Ces mœurs solitaires et sauvages ne l'empêchent pas d'être sensible , du moins il a dans la voix une expression de sentiment assez marquée ; c'est un petit sifflet fort doux et modulé sur des accens de langueur , qui , répandu sur le calme des eaux , où se mêlant à leur murmure , porte au recueillement et à la mélancolie. Il paraît que c'est le même oiseau qu'on appelle *sifflasson* sur le lac de Genève, où on le prend à l'appau avec des joncs englués. Il est connu également sur le lac de Nantua , où on le nomme *pivette* ou *pied-vert*. On le voit aussi dans le mois de juin sur le Rhône et la Saône , et dans l'automne sur les graviers de l'Ouche en Bourgogne ; il se trouve même des bécasseaux sur la Seine, et l'on remarque que ces oiseaux , solitaires durant tout l'été, lors du passage se suivent par petites troupes de cinq ou six , se font entendre en l'air dans les nuits tranquilles. En Lorraine , ils arrivent dans le mois d'avril , et repartent dès le mois de juillet.

Ainsi le bécasseau , quoiqu'attaché au même lieu pour tout le tems de son séjour , voyage néanmoins de contrée en contrée , et même dans les saisons où la plupart des autres oiseaux sont encore fixés par le soin des nichées. Quoiqu'on le voie pendant les deux tiers de l'année sur nos côtes de basse Picardie , on n'a pu nous dire s'il y fait ses petits. On lui donne , dans ces

cantons, le nom de *petit chevalier*; il s'y tient à l'embouchure des rivières, et suivant le flot, il ramasse le menu frai de poisson et les vermisseaux sur le sable que tour-à-tour la lame d'eau couvre et découvre. Au reste, la chair du bécasseau est très-délicate, et même l'emporte pour le goût sur celle de la bécassine, suivant Belon, quoiqu'elle ait une légère odeur du musc.

---

---

## LA GUIGNETTE.

### OU PETITE ALOUETTE DE MER.

---

ON pourrait dire que la guignette n'est qu'un petit bécasseau , tant il y a de ressemblance entre ces deux oiseaux pour la forme et même pour le plumage. La guignette a la gorge et le ventre blancs ; la poitrine tachetée de pineaux gris sur blanc ; le dos et le croupion gris , non mouchetées de blanchâtre , mais légèrement ondes de noirâtre , avec un petit trait de cette couleur sur la côte de chaque plume , et dans le tout on aperçoit un reflet rougeâtre. La queue est un peu plus longue et plus étalée que celle du bécasseau : la guignette la secoue de même en marchant. C'est d'après cette habitude que plusieurs naturalistes lui ont appliqué le nom de *motacilla* , quoique déjà donné à une multitude de petits oiseaux , tels que la bergeronnette , la lavandière , le troglodyte , etc.

La guignette vit solitairement le long des eaux , et cherche , comme les bécasseaux , les grèves et les rives de sable. On en voit beaucoup vers les sources de la Moselle , dans les Vosges , où cet oiseau est appelé *lambiche*. Il quitte cette contrée de bonne heure , et dès le mois de juillet , après avoir élevé ses petits.

La guignette part de loin en jetant quelques cris , et on l'entend pendant la nuit crier sur les rivages d'une voix gémissante ; habitude qu'apparemment elle partage avec le bécasseau , puisque , suivant la remarque de Willughby , le *pitvenckegen* de Gesner , oiseau gémissant

sant, plus grand que la guignette, paraît être le bécasseau.

Du reste, l'une et l'autre de ces espèces se portent assez avant dans le nord pour être parvenues aux terres froides et tempérées du nouveau continent; et en effet, un bécasseau envoyé de la Louisiane ne nous a paru différer presque en rien de celui de nos contrées.

---

---

## LA PERDRIX DE MER.

---

C'EST très-improprement qu'on a donné le nom de *perdrix* à cet oiseau de rivage , qui n'a d'autre rapport avec la perdrix qu'une faible ressemblance dans la forme du bec. Ce bec étant en effet assez court , convexe en dessus , comprimé par les côtés , courbé vers la pointe , ressemble assez au bec des gallinacés ; mais la forme du corps et la coupe des plumes éloignent cet oiseau du genre des gallinacés , et semblent le rapprocher de celui des hirondelles , dont il a la forme et les proportions , ayant , comme elles , la queue fourchue , une grande envergure , et la coupe des ailes en pointe. Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *glareola* , qui a rapport à sa manière de vivre sur les grèves des rivages de la mer ; et en effet , cette perdrix de mer va , comme le cincle , la guigette et l'alouette de mer , cherchant les vermisseaux et les insectes aquatiques , dont elle fait sa nourriture. Elle fréquente aussi le bord des ruisseaux et des rivières , comme sur le Rhin , vers Strasbourg , où , suivant Gesner , on lui donne le nom allemand de *koppriegerle*. Kramer ne l'appelle *praticola* que parce qu'il en a vu un grand nombre dans de vastes prairies qui bordent un certain lac de la basse Autriche ; mais partout , soit sur les bords des rivières et des lacs , ou sur les côtes de la mer , cet oiseau cherche les grèves ou rives sablonneuses , plutôt que celles de vase.

On connaît quatre espèces ou variétés de ces perdrix de mer , qui paraissent former une petite famille isolée



au milieu de la nombreuse tribu des petits oiseaux de rivage.

I. *La perdrix de mer grise.*

II. *La perdrix de mer brune.*

III. *La giarole.*

IV. *La perdrix de mer à collier.* Le nom *riegerle* que les Allemands donnent à cet oiseau, indique qu'il est remuant est presque toujours en mouvement : en effet, dès qu'il entend quelque bruit, il s'agite, court et part en criant d'une petite voix perçante. Il se tient sur les rivages, et ses habitudes sont à-peu-près les mêmes que celles des guignettes.

---

## L'ALOUETTE DE MER.

---

CET oiseau n'est point une alouette , quoiqu'il en ait le nom ; il ne ressemble même à l'alouette que par la taille , qui est à-peu-près égale , et par quelques rapports dans les couleurs du plumage sur le dos : mais il en diffère pour tout le reste , soit par la forme , soit par les habitudes ; car l'alouette de mer vit au bord des eaux sans quitter les rivages. Elle a le bas de la jambe nud , et le bec grêle , cylindrique et obtus comme les autres oiseaux *scelopaces* , et seulement plus court à proportion que celui de la petite bécassine , à laquelle cette alouette de mer ressemble assez par le port et la figure.

C'est en effet sur les bords de la mer que se tiennent de préférence ces oiseaux , quoiqu'on les trouve aussi sur les rivières. Ils volent en troupes souvent si serrées , qu'on ne manque pas d'en tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil ; et Belon s'étonne de la grande quantité de ces alouettes aquatiques , dont il a vu les marchés garnis sur nos côtes. Selon lui , c'est un meilleur manger que n'est l'alouette elle-même ; mais ce petit gibier , bon en effet quand il est frais , prend un goût d'huile dès qu'on le garde. C'est apparemment de ces alouettes de mer que parle M. Salerne sous le nom de *guignettes* , lorsqu'il dit *qu'elles vont en troupes* , puisque la guignette vit solitaire. Si l'on tue une de ces alouettes dans la bande , les autres voltigent autour du chasseur , comme pour sauver leur compagne. Fidèles à se suivre , elles s'entr'appellent en parlant , et volent

de compagnie en rasant la surface des eaux. La nuit on les entend se réclamer et crier sur les grèves et dans les petites îles.

On les voit rassemblées en automne ; les couples , que le soin des nichées avait séparées , se réunissent alors avec les nouvelles familles , qui sont ordinairement de quatre ou cinq petits. Les œufs sont très-gros relativement à la taille de l'oiseau ; il les dépose sur le sable nud. Le bécasseau et la guignette ont la même habitude , et ne font point de nid. L'alouette de mer fait sa petite pêche le long du rivage , en marchant et secouant incessamment la queue.

Ces oiseaux voyagent comme tant d'autres , et changent de contrées ; il paraît même qu'ils ne sont que de passage sur quelques-unes de nos côtes : c'est du moins ce que nous assure un bon observateur de celles de basse Picardie. Ils arrivent dans ces parages au mois de septembre par les vents d'est , et ne font que passer. Ils se laissent approcher à vingt pas , ce qui nous fait présumer qu'on ne les chasse pas dans le pays d'où ils viennent.

Au reste , il faut que les voyages de ces oiseaux les aient portés assez avant au nord pour qu'ils aient passé d'un continent à l'autre ; car on en retrouve l'espèce bien établie dans les contrées septentrionales et méridionales de l'Amérique , à la Louisiane , aux Antilles , à la Jamaïque , à Saint-Domingue , à Cayenne.

## LE CINCLE ,

### OU ALOUETTE DE MER A COLLIER.

Aristote a donné le nom de *cinelos* à l'un des plus petits oiseaux de rivage , et nous croyons devoir adopter ce nom pour le plus petit de tous ceux qui composent

cette nombreuse tribu , dans laquelle on comprend les chevaliers, les maubèches, le bécasseau, la guignette , la perdrix et l'alouette de mer. Notre eingle même paraît n'être qu'une espèce secondaire et subalterne de l'alouette de mer : un peu plus petit et moins haut sur ses jambes , il a les mêmes couleurs , avec la seule différence qu'elles sont plus marquées ; les pinceaux sur le manteau sont tracés plus nettement , et l'on voit une zône de tâches de cette couleur sur la poitrine ; c'est ce qui l'a fait nommer *alouette de mer à collier* par M. Brisson. Le cincle a d'ailleurs les mêmes mœurs que l'alouette de mer ; on le trouve fréquemment avec elle , et ces oiseaux passent de compagnie.

---

## L'IBIS.

---

DE toutes les superstitions qui aient jamais infecté la raison , et dégradé , avili l'espèce humaine , le culte des animaux serait sans doute la plus honteuse , si l'on n'en considérait pas l'origine et les premiers motifs. Comment l'homme en effet a-t-il pu s'abaisser jusqu'à l'adoration des bêtes ? Y a-t-il une preuve plus évidente de notre état de misère dans ces premiers âges où les espèces nuisibles , trop puissantes et trop nombreuses , entouraient l'homme solitaire , isolé , dénué d'armes et des arts nécessaires à l'exercice de ses forces ? Ces mêmes animaux , devenus depuis ses esclaves , étaient alors ses maîtres , ou du moins des rivaux redoutables ; la crainte et l'intérêt firent donc naître des sentimens abjects et des pensées absurdes , et bientôt la superstition , recueillant les unes et les autres , fit également des dieux de tout être utile ou nuisible.

L'Égypte est l'une des contrées où ce culte des animaux s'est établi le plus anciennement , et s'est conservé , observé le plus scrupuleusement pendant un grand nombre de siècles ; et ce respect religieux qui nous est attesté par tous les monumens , semble nous indiquer que , dans cette contrée , les hommes ont lutté très-long-tems contre les espèces malfaisantes.

En effet , les crocodiles , les serpens , les sauterelles et tous les autres animaux immondes , renaissaient à chaque instant , et pullulaient sans nombre sur le vaste limon d'une terre basse , profondément humide et périodiquement abreuvée par les épanchemens du fleu-

ve; et ce limon fangeux , fermentant sous les ardeurs du tropique , dut soutenir long-tems et multiplier à l'infini toutes ces générations impures , informes , qui n'ont cédé la terre à des habitans plus nobles que quand elle s'est épurée.

*Des essaims de petits serpens vénimeux* , nous disent les premiers historiens , *et sortis de la vase échauffée des marécages , et volant en grandes troupes , eussent causé la ruine de l'Égypte , si les ibis ne fussent venus à leur rencontre pour les combattre et les détruire.* N'y a-t-il pas toute apparence que ce service , aussi grand qu'inattendu , fut le fondement de la superstition , qui supposa dans ces oiseaux tutélaires quelque chose de divin ? Les prêtres accréditèrent cette opinion du peuple ; ils assurèrent que les dieux , s'ils daignaient se manifester sous une forme sensible , prendraient la figure de l'ibis. Déjà , dans la grande métamorphose , leur dieu bienfaisant , *Thoth* ou Mercure inventeur des arts et des lois , avait subi cette transformation et Ovide , fidèle à cette antique mythologie , dans le combat des dieux et des géans , cache Mercure sous les ailes d'un ibis , etc. Mais mettant toutes ces fables à part , il nous restera l'histoire des combats de ces oiseaux contre les serpens. Hérodote assure être allé sur les lieux pour en être témoin. « Non loin de *Butus* , dit-il , aux confins de l'Arabie , où les montagnes s'ouvrent sur la vaste plaine de l'Égypte , j'ai vu les champs couverts d'une incroyable quantité d'ossements entassés , et des déponilles de reptiles que les ibis y viennent attaquer et détruire au moment qu'ils sont près d'envahir l'Égypte ». Cicéron cite ce même fait , en adoptant le récit d'Hérodote , et Plinè semble le confirmer lorsqu'il représente les Égyptiens invoquant religieusement leurs ibis à l'arrivée des serpens.

On lit aussi dans l'historien Josèphe , que Moïse allant



en guerre contre les Éthiopiens, emporta dans des cages de *papyrus* un grand nombre d'ibis pour les opposer aux serpens. Ce fait , qui n'est pas fort vraisemblable , s'explique aisément par un autre fait rapporté dans la *Description de l'Égypte* , par M. de Maillet. « Un oiseau , dit-il , qu'on nomme *chapon de Pharaon* » ( et qu'on reconnoît pour l'ibis ) , suit pendant plus » de cent lieues les caravanes qui vont à la Mecque , » pour se repaître des voiries que la caravane laisse » après elle ; et en tout autre tems il ne paraît aucun » de ces oiseaux sur cette route ». L'on doit donc penser que les ibis suivirent ainsi le peuple hébreu dans sa course en Égypte ; et c'est ce fait que Josèphe nous a transmis en le défigurant , et en attribuant à la prudence d'un chef merveilleux ce qui n'était qu'un effet de l'instinct de ces oiseaux ; et cette armée contre les Éthiopiens , et les cages de *papyrus* , ne sont là que pour embellir la narration , et agrandir l'idée qu'on devait avoir du génie d'un tel commandant.

Il était défendu , sous peine de la vie , aux Égyptiens , de tuer les ibis ; et ce peuple , aussi triste que vain , fut inventeur de l'art lugubre des momies , par lequel il voulait , pour ainsi dire , éterniser la mort , malgré la nature bienfaisante , qui travaille sans cesse à en effacer les images ; et non-seulement les Égyptiens employaient cet art des embaumemens pour conserver les cadavres humains , mais ils préparaient avec autant de soin les corps de leurs animaux sacrés. Plusieurs puits des momies dans la plaine de *Saccara* s'appellent *puits des oiseaux* , parce qu'on n'y trouve en effet que des oiseaux embaumés , et sur-tout des ibis renfermés dans de longs pots de terre cuite , dont l'orifice est bouché d'un ciment. Nous avons fait venir plusieurs de ces pots , et , après les avoir cassés , nous

avons trouvé dans tous une espèce de poupée formée par les langes qui servent d'enveloppes au corps de l'oiseau , dont la plus grande partie tombe en poussière noire en développant son *suaire* ; on y reconnaît néanmoins tous les os d'un oiseau , avec des plumes empâtées dans quelques morceaux qui restent solides. Ces débris nous ont indiqué la grandeur de l'oiseau , qui est à-peu-près égale à celle du courlis ; le bec , qui s'est trouvé conservé dans deux de ces momies , nous en a fait reconnaître le genre. Ce bec a l'épaisseur de celui de la cigogne , et par sa courbure il ressemble au bec du courlis , sans néanmoins en avoir les cannelures ; et comme la courbure en est égale sur toute sa longueur , il paraît , par ces caractères , qu'on doit placer l'ibis entre la cigogne et le courlis. En effet , il tient de si près à ces deux genres d'oiseaux , que les naturalistes modernes l'ont rangé avec les derniers , et que les anciens l'avaient placé avec le premier.

Aristote , en distinguant , les deux espèces d'ibis , ajoute que la blanche est répandue dans toute l'Égypte , excepté vers Peluse , où l'on ne voit au contraire que des ibis noirs qui ne se trouvent pas dans tout le reste du pays. Pline répète cette observation particulière ; mais du reste , tous les anciens en distinguant les deux ibis par la couleur , semblent leur donner en commun tous les autres caractères , figure , habitudes , instinct , et leur domicile de préférence en Égypte , à l'exclusion de toute autre contrée. On ne pouvait même , suivant l'opinion commune , les transporter hors de leur pays , sans les voir consumés de regrets. Cet oiseau , si fidèle à sa terre natale , en était devenu l'emblème ; la figure de l'ibis , dans les hiéroglyphes , désigne presque toujours l'Égypte , et il est peu d'images ou de caractères qui soient plus répétés dans tous les monumens. On voit

ces figures d'ibis sur la plupart des obélisques , sur la base de la statue du Nil , au Belvédère à Rome , de même qu'au jardin des Tuileries à Paris. Dans la médaille d'Adrien , où l'Égypte paraît prosternée , l'ibis est à ses côtés. On a figuré cet oiseau avec l'éléphant , sur les médailles de Q. Marius , pour désigner l'Égypte et la Libye , théâtres de ses exploits , etc.

D'après le respect populaire et très-ancien pour cet oiseau fameux , il n'est pas étonnant que son histoire ait été chargée de fables : on a dit que les ibis se fécondaient et engendraient par le bec. Solin paraît n'en pas douter ; mais Aristote se moque avec raison de cette idée de pureté virginale dans cet oiseau sacré. Pierius parle d'une merveille d'un genre bien opposé ; il dit que , selon les anciens , le basilic naissait d'un œuf d'ibis , formé , dans cet oiseau , des venins de tous les serpens qu'il dévore. Ces mêmes anciens ont encore écrit que le crocodile et les serpens , touchés d'une plume d'ibis , demeuraient immobiles comme par enchantement , et que souvent même ils mouraient sur-le-champ. Zoroastre , Démocrite et Philé ont avancé ces faits ; d'autres auteurs ont dit que la vie de cet oiseau divin était excessivement longue : les prêtres d'Hermopolis prétendaient même qu'il pouvait être immortel ; et , pour le prouver , ils montrèrent à Appion un ibis si vieux , disaient-ils , qu'il ne pouvait plus mourir.

Ce n'est là qu'une partie des fictions enfantées dans la religieuse Égypte , au sujet de cet ibis ; la superstition porte tout à l'excès. Mais si l'on considère le motif de sagesse que put avoir le législateur en consacrant le culte des animaux utiles , on sentira qu'en Égypte il était fondé sur la nécessité de conserver et de multiplier ceux qui pouvaient s'opposer aux espèces nuisibles. Cicéron remarque judicieusement que les Égyptiens

n'eurent d'animaux sacrés que ceux desquels il leur importait que la vie fût respectée , à cause de la grande utilité qu'ils en tiraient ; jugement sage et bien différent de celui de l'impétueux Juvénal , qui compte parmi les crimes de l'Égypte sa vénération pour l'ibis , et déclame contre ce culte , que la superstition exagéra sans doute , mais que la sagesse dut maintenir , puisque telle est en général la faiblesse de l'homme , que les législateurs les plus profonds ont cru devoir en faire le fondement de leurs lois.

En nous occupant maintenant de l'histoire naturelle et des habitudes réelles de l'ibis , nous lui reconnaitrons non-seulement un appétit véhément de la chair des serpens , mais encore une forte antipathie contre tous les reptiles ; il leur fait la plus cruelle guerre. Belon assure qu'il va toujours les tuant , quoique rassasié. Diodore de Sicile dit que jour et nuit l'ibis se promène sur la rive des eaux , guettant les reptiles , cherchant leurs œufs , et détruisant en passant les scarabées et les sauterelles. Accoutumés au respect qu'on leur marquait en Égypte , ces oiseaux venaient sans crainte au milieu des villes. Strabon rapporte qu'ils remplissaient les rues et les carrefours d'Alexandrie jusqu'à l'importunité et à l'incommodité , consommant , à la vérité , les immondices , mais attaquant aussi ce qu'on mettait en réserve , et souillant tout de leur fiente ; inconvéniens qui pouvaient en effet choquer un Grec délicat et poli , mais

---

1 Il paraît difficile d'abord d'appliquer cette raison au culte du crocodile ; mais , outre qu'il n'était adoré que dans une seule ville du nome Arsinoïte , et que l'ichneumon , son antagoniste , l'était dans toute l'Égypte , cette ville des crocodiles ne les adorait que par crainte , et pour les tenir éloignés , par un culte à la vérité insensé , d'un lieu où naturellement le fleuve ne les avait point portés.

des Égyptiens grossièrement religieux souffraient avec plaisir.

Ces oiseaux posent leur nid sur les palmiers , et le placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes , pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats leurs ennemis. Il paraît que la ponte est de quatre œufs.

Pline et Galien attribuent à l'ibis l'invention du clystère , comme celle de la saignée à l'hippopotame ; *et ce ne sont point* , ajoute le premier , *les seules choses où l'homme ne fut que le disciple de l'industrie des animaux.*

---

## LE COURLIS.

---

LES noms composés de sons imitatifs de la voix , du chant , des cris des animaux , sont , pour ainsi dire , les noms de la nature ; ce sont aussi ceux que l'homme a imposés les premiers. Les langues sauvages nous offrent mille exemples de ces noms donnés par instinct , et le goût , qui n'est qu'un instinct plus exquis , les a conservés plus ou moins dans les idiômes des peuples policés , et sur-tout dans la langue grecque , plus pittoresque qu'aucune autre puisqu'elle peint même en dénommant. La courte description qu'Aristote fait du courlis , n'aurait pas suffi sans son nom *elorios* , pour le reconnaître et le distinguer des autres oiseaux. Les noms français *courlis* , *curlis* , *turlis* , sont des mots imitatifs de sa voix ; et , dans d'autres langues , ceux de *curlerw* , *caroli* , *tarlino* , etc. , s'y rapportent de même : mais les dénominations d'*arquata* et de *falcinellus* sont prises de la courbure de son bec , arqué en forme de faux. Il en est de même du nom *numenius* , dont l'origine est dans le mot *néoménie* , tems du croissant de la lune. Ce nom a été appliqué au courlis , parce que son bec est à-peu-près en forme de croissant. Les Grecs modernes l'ont appelé *macrimiti* ou long nez , parce qu'il a le bec très-long relativement à la grandeur de son corps. Ce bec est assez grêle , sillonnée de rainures , également courbé dans toute sa longueur , et terminé en pointe mousse ; il est faible et d'une substance tendre , et ne paraît propre qu'à tirer les vers de la terre molle. Par ce caractère , les courlis pourraient être pla-



cés à la tête de la nombreuse tribu d'oiseaux à long bec effilé, tels que les bécasses, les barges, les chevaliers, etc., qui sont autant oiseaux de marais que de rivage, et qui, n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou percer les poissons, sont obligés de s'en tenir aux vers et aux insectes, qu'ils fouillent dans la vase et dans les terrés humides et limoneuses.

Le courlis a le cou et les pieds longs, les jambes en parties nues, et les doigts engagés vers leur jonction par une portion de membrane. Il est à-peu-près de la grosseur d'un ébapon. Sa longueur totale est d'environ deux pieds; celle de son bec, de cinq à six pouces; et son envergure, de plus de trois pieds. Tout son plumage est un mélange de gris blanc à l'exception du ventre et du croupion, qui sont entièrement blancs: le brun est tracé par pièces sur toutes les parties supérieures, et chaque plume est frangée de gris blanc ou de roussâtre; les grandes plumes de l'aile sont d'un brun noirâtre; les plumes du dos ont le lustre de la soie; celles du cou sont duvetées, et celles de la queue, qui dépasse à peine les ailes pliées, sont, comme les moyennes de l'aile, coupées de blanc et de brun noirâtre. Il y a peu de différence entre le mâle et la femelle, qui est seulement un peu plus petite; et dès-lors la description particulière que Linnæus a donnée de cette femelle, est superflue.

Quelques naturalistes ont dit que quoique la chair du courlis sente le marais, elle ne laisse pas d'être fort estimée, et mise par quelques-uns au premier rang entre les oiseaux d'eau. Le courlis se nourrit de vers de terre, d'insectes, de menus coquillages qu'il ramasse sur les sables et les vases de la mer, ou sur les marais et dans les prairies humides. Il a la langue très courte et cachée au fond du bec. On lui trouve de petites pierres et quel-

quelques fois des graines dans le ventricule, qui est musculé comme celui des graivores. Au dessus de ce gésier, l'œsophage s'enfle en manière de poche tapissée de papilles glanduleuses; il se trouve deux cœcums de trois ou quatre doigts de longueur dans les intestins.

Ces oiseaux courent très-vite et volent en troupes. Ils sont de passage en France, et s'arrêtent à peine dans nos provinces intérieures; mais ils séjournent dans nos contrées maritimes, comme en Poitou, en Aunis, et en Bretagne le long de la Loire où ils nichent. On assure qu'en Angleterre ils n'habitent les côtes de la mer qu'en hiver, et qu'en été ils vont nicher dans l'intérieur du pays vers les montagnes. En Allemagne, ils n'arrivent que dans la saison des pluies et par de certains vents; car les noms qu'on leur donne dans les différens dialectes de la langue allemande, ont tous rapport aux vents, aux pluies ou aux orages. On en voit dans l'automne en Silésie, et ils se portent en été jusqu'à la mer Baltique et au golfe de Bothnie. On les trouve également en Italie et en Grèce, et il paraît que leurs migrations s'étendent au-delà de la mer Méditerranée; car ils passent à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne. On rencontre quelquefois des courlis blancs, comme l'on trouve des bécasses blanches, des merles, des moineaux blancs; mais ces variétés, purement individuelles, sont des dégénération accidentelles qui ne doivent pas être regardées comme des races constantes.

---

---

## LE COURLIS ROUGE.

---

LES terres basses et les plages de vase qui avoisinent les mers et les grands fleuves de l'Amérique méridionale , sont peuplées de plusieurs espèces de courlis. La plus belle de ces espèces et la plus commune à la Guiane , est celle du courlis rouge : tout son plumage est écarlate , à l'exception de la pointe des premières pen-nes de l'aile , qui est noire ; les pieds , la partie nue des jambes et le bec sont rouges ou rougeâtres , ainsi que la peau nue qui couvre le devant de la tête , depuis l'origine du bec jusqu'au-delà des yeux. Ce courlis est aussi grand , mais un peu moins gros que le courlis d'Europe ; ses jambes sont plus hautes , et son bec plus long , est aussi plus robuste et beaucoup plus épais vers la tête. Le plumage de la femelle est d'un rouge moins vif que celui du mâle ; mais l'un et l'autre ne prennent qu'avec l'âge cette belle couleur. Leurs petits naissent couverts d'un duvet noirâtre ; ils deviennent ensuite cendrés , puis blancs lorsqu'ils commencent à voler , et ce n'est que dans la seconde ou la troisième année que ce beau rouge paraît par nuances successives , et prend plus d'éclat à mesure qu'ils avancent en âge.

Ces oiseaux se tiennent en troupes , soit en volant , soit en se posant sur les arbres , où , par leur nombre et leur couleur de feu , ils offrent le plus beau coup d'œil. Leur vol est soutenu et même assez rapide ; mais ils ne se mettent en mouvement que le matin et le soir : par la chaleur du jour , ils entrent dans les criques et s'y

tiennent au frais sous les palétuviers , jusque vers les trois ou quatre heures , qu'ils retournent sur les vases , d'où ils reviennent aux criques pour passer la nuit. On ne voit guère un de ces courlis seul ; ou si quelqu'un s'est détaché de la troupe , il ne tarde pas à la rejoindre : mais ces attroupemens sont distingués par âges , et les vieux tiennent assez constamment leurs bandes séparées de celles des jeunes. Les couvées commencent en janvier , et finissent en mai. Ils déposent leurs œufs sur les grandes herbes qui croissent sous les palétuviers , ou dans les broussailles sur quelques bûchettes rassemblées , et ces œufs sont verdâtres. On prend aisément les petits à la main , lors même que la mère les conduit à terre pour chercher les insectes et les petits crabes dont ils font leur première nourriture ; ils ne sont point farouches et s'habituent aisément à vivre à la maison. « J'en ai élevé un , dit M. de la Borde , que j'ai gardé pendant plus de deux ans. Il prenait de ma main ses alimens , avec beaucoup de familiarité , et ne manquait jamais l'heure du déjeuner ni du dîner. Il mangeait du pain , de la viande crue , cuite ou salée , du poisson ; tout l'accueillait : il donnait cependant la préférence aux entrailles de poissons et de volailles , et , pour les recueillir , il avait soin de faire souvent un tour à la cuisine ; hors de là , il était continuellement occupé autour de la maison à chercher des vers de terre , ou , dans un jardin , à suivre le labour du nègre jardinier. Le soir , il se retirait de lui-même dans un poulailler où couchaient une centaine de volailles. Il se juchait sur la plus haute barre , chassait à grands coups de bec toutes les poules qui voulaient s'y placer , et s'amusait souvent pendant la nuit à les inquiéter. Il s'éveillait de grand matin , et commençait par faire trois ou quatre tours au vol autour de la maison ; quelquefois il allait jusqu'au

bord de la mer , mais sans s'y arrêter. Je ne lui ai entendu d'autre cri qu'un petit croassement qui paraissait une expression de peur à la vue d'un chien ou d'un autre animal. Il avait pour les chats beaucoup d'antipathie sans les craindre ; il fondait sur eux avec intrépidité et à grands coups de bec. Il a fini par être tué tout près de la maison , sur une mare , par un chasseur qui le prit pour un courlis sauvage. »

Ce récit de M. de la Borde s'accorde assez avec le témoignage de Laet , qui ajoute qu'on a vu quelques-uns de ces oiseaux s'unir et produire en domesticité. Nous présumons donc qu'il serait aussi facile qu'agréable d'élever et de multiplier cette belle espèce , qui ferait l'ornement des basses-cours , et peut-être , ajouterait aux délices de la table ; car la chair de cet oiseau , déjà bonne à manger , pourrait encore se perfectionner , et perdre , avec une nourriture nouvelle , le petit goût de marais qu'on lui trouve <sup>1</sup> , outre que , s'accommodant de toutes sortes d'alimens et de tous les débris de la cuisine , il ne coûterait rien à nourrir. Au reste , nous ignorons si , comme le dit Marcgrave , ce courlis trempe dans l'eau tout ce qu'on lui donne avant de le manger.

Dans l'état sauvage , ces oiseaux vivent de petits poissons , de coquillages , d'insectes , qu'ils recueillent sur la vase quand la marée se retire. Jamais ils ne s'écartent beaucoup des côtes de la mer , ni ne se portent sur les fleuves loin de leur embouchure ; ils ne font qu'aller et venir dans le même canton où on les voit

---

<sup>1</sup> On le mange en ragoûts et on en fait d'assez bons civets ; mais il faut auparavant le rôtir à moitié pour lui enlever une partie de son huile , qui a un goût de marée. ( *Note donnée par un colon de Cayenne.* )

toute l'année. L'espèce en est néanmoins répandue dans la plupart des contrées les plus chaudes de l'Amérique ; on les trouve également aux embouchures de Rio-Janéiro , du Maragnon , etc. , aux îles de Bahama et aux Antilles. Les Indiens du Brésil , qui aiment à se parer de leurs belles plumes , donnent à ces courlis le nom de *guara* ; celui de *flammant* qu'on leur a donné à Cayenne , se rapporte au beau rouge de flamme de leur plumage , et c'est mal-à-propos que , dans cette colonie , l'on applique ce nom de *flammant* indifféremment à tous les courlis. C'est aussi sans fondement que le voyageur Cauche rapporte au courlis rouge du Brésil son courlis violet de Madagascar , à moins qu'il n'ait entendu faire seulement comparaison de figure entre ces deux oiseaux ; car la couleur violette qu'il attribue au sien , est bien différente du brillant écarlate de notre courlis rouge. Tout ce que nous pouvons inférer de sa notice , c'est qu'il se trouve à Madagascar une espèce de courlis à plumage violet , qu'aucune autre relation ne nous fait d'ailleurs connaître.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT AU COURLIS.

I. *Le corlieu* , ou *petit courlis*. Le corlieu est moitié moins grand que le courlis , auquel il ressemble par la forme , par le fond des couleurs , et même en leur distribution ; il a aussi le même genre de vie et les mêmes habitudes. Cependant ces deux espèces sont très-distinctes ; elles subsistent dans les mêmes lieux sans se mêler ensemble , et restent à la distance que met entre elles l'intervalle de grandeur trop considérable pour



qu'elles puissent se réunir. L'espèce du corlieu paraît être plus particulièrement attachée à l'Angleterre, où, suivant les auteurs de la *Zoologie britannique*, elle est plus commune que celle du grand courlis. Il paraît, au contraire, qu'elle est fort rare dans nos provinces.

II. *Le courlis vert, ou courlis d'Italie.*

III. *Le courlis brun.*

IV. *Le courlis tacheté.*

V. *Le courlis à tête nue.*

VI. *Le courlis huppé.*

VII. *Le courlis blanc.*

VIII. *Le courlis brun à front rouge.*

IX. *Le courlis des bois.* Cet oiseau, que les colons de Cayenne ont appelé *flamant des bois*, vit en effet dans les forêts le long des ruisseaux et des rivières, et il se tient loin des côtes de la mer, que les autres courlis ne quittent guère; il a aussi des mœurs différentes, et ne va point en troupes, mais seulement accompagné de sa femelle. Il se pose pour pêcher sur les bois qui flottent dans l'eau. Il n'est pas plus grand que le courlis vert d'Europe; mais son cri est beaucoup plus fort.

X. *Le gouarona.*

XI. *L'acalot.*

XII. *Le matuitui des rivages.*

XIII. *Le grand courlis de Cayenne ou le courlis à cou blanc de Cayenne.*

---

## LE VANNEAU.

---

LE vanneau paraît avoir tiré son nom , dans notre langue et en latin moderne , du bruit que font ses ailes en volant , qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé. Son nom anglais *lapwing* a le même rapport au battement fréquent et bruyant de ses ailes. Les Grecs , outre les noms d'*acx* et d'*æga* relatifs à son cri , lui avaient donné celui de *paon sauvage* , à cause de son aigrette et de ses jolies couleurs. Cependant cette aigrette du vanneau est bien différente de celle du paon ; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très-déliés , et les couleurs de son corps , dont le dessous est blanc , n'offrent , sur un fond assez sombre , leurs reflets brillans et dorés qu'à l'œil qui les recherche de près. On a aussi donné au vanneau le nom de *dix-huit* , parce que ces deux syllabes , prononcées faiblement , expriment assez bien son cri , que , dans plusieurs langues , on a cherché à rendre également par des sons imitatifs. Il donne en partant un ou deux coups de voix , et se fait aussi entendre par reprises dans son vol , même durant la nuit. Il a les ailes très-fortes , et il s'en sert beaucoup , vole long-tems de suite et s'élève très-haut. Posé à terre , il s'élance , bondit , et parcourt le terrain par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai ; il est sans cesse en mouvement , folâtre et se joue de mille façons en l'air ; il s'y tient par instans dans toutes les situations , même le ventre en haut ou sur le côté , et les ailes dirigées per-

pendiculairement , et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes au commencement de mars , ou même dès la fin de février , après le dernier dégel , et par le vent de sud. On les voit alors se jeter dans les blés verts , et couvrir le matin les prairies marécageuses pour y chercher les vers , qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse. Le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets que le ver a rejetés en se vidant , le débarrasse d'abord légèrement , et , ayant mis le trou à découvert , il frappe à côté la terre de son pied , et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver , qui , dès qu'il se montre , est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu , ces oiseaux ont un autre manège , ils eourent dans l'herbe , et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur : ils en font ainsi une ample pâture , et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces oiseaux se laissent difficilement approcher , et semblent distinguer de très-loin le chasseur. On peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent ; car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont attroupés et prêts à s'élever ensemble , tous agitent leurs ailes par un mouvement égal : et comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres , le terrain couvert par leur multitude , et que l'on voyait noir , paraît blanc tout d'un coup. Mais cette grande société que forment les vanneaux à leur arrivée , tend à se rompre dès que les premières chaleurs du printems se font sentir ; et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entr'eux ; les femelles semblent

fuir , et sortent les premières du milieu de la troupe , comme si ces querelles ne les intéressaient pas , mais en effet pour attirer après elles ces combattans , et leur faire contracter une société plus intime et plus douce , dans laquelle chaque couple sait se suffire durant les trois mois que durent les amours et le soin de la nichée.

La ponte se fait en avril ; elle est de trois ou quatre œufs oblongs , d'un vert sombre , fort tachetés de noir. La femelle les dépose dans les marais , sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au dessus du niveau du terrain ; précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux , mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid , et le laisse entièrement à découvert. Pour en former l'emplacement , elle se contente de tondre à fleur de terre un petit rond dans l'herbe , qui bientôt se flétrit alentour par la chaleur de la couveuse. Si on trouve l'herbe fraîche , on juge que les œufs n'ont point encore été couvés. On dit ces œufs bons à manger , et dans plusieurs provinces on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés. Mais n'est-ce point offenser , appauvrir la nature , que de détruire ainsi ses tendres germes dans les espèces que nous ne pouvons d'ailleurs multiplier ? Les œufs de poule et des autres oiseaux domestiques sont à nous par les soins que nous prenons pour leur multiplication ; mais ceux des oiseaux libres n'appartiennent qu'à la mère commune de tous les êtres.

Le tems de l'incubation du vanneau , comme de la plupart des autres oiseaux , est de vingt jours. La femelle couve assidument ; si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid , elle piate un certain espace en se traînant dans l'herbe , et ne s'envole que lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs pour que son départ n'en indique pas la place. Les vieilles

femelles à qui on a enlevé leurs œufs , ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais ; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau , et y font plus tranquillement une seconde ponte : les jeunes moins expérimentés s'exposent , après une première perte à une seconde , et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les mêmes lieux ; mais les dernières ne sont plus que de deux œufs , ou même d'un seul.

Les petits vanneaux , deux ou trois jours après leur naissance , courent dans l'herbe et suivent leurs père et mère ; ceux-ci , à force de sollicitude , trahissent souvent leur petite famille , et la décèlent en passant et repassant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets , qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapis à terre au premier signe d'alarme. Se sentant pressés , ils partent en courant , et il est difficile de les prendre sans chiens ; car ils sont aussi alertes que les perdreaux. Ils sont alors couverts d'un duvet noirâtre , voilé sous de longs poils blancs ; mais , dès le mois de juillet , ils entrent dans la mue , qui donne à leur plumage ses belles couleurs.

Dès-lors la grande société commence à se renouer ; tous les vanneaux d'un marais , jeunes et vieux , se rassemblent ; ils se joignent aux bandes des marais voisins , et forment en peu de jours des troupes de cinq ou six cents. On les voit planer dans l'air ou errer dans les prairies , et se répandre après les pluies dans les terres labourées.

Ces oiseaux passent pour inconstans , et en effet ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton : mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel ; un canton épuisé de vers en un jour , le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois

d'octobre , les vanneaux sont très-gras ; c'est le tems où ils trouvent la plus ample pâture , parce que , dans cette saison humide , les vers sortent de terre à milliers : mais les vents froids qui soufflent vers la fin de ce mois , en les faisant rentrer en terre , obligent les vanneaux de s'éloigner ; c'est même la cause de la disparition de tous les oiseaux vermivores ou mangeurs de vers , et de leur départ de nos contrées , ainsi que de toutes celles du nord aux approches du froid ; ils vont chercher leur nourriture dans le midi , où commence alors la saison des pluies : mais , par une semblable nécessité , ils sont forcés de quitter au printemps ces terres du midi , l'excès de la chaleur et de la sécheresse y causant en été le même effet que l'excès du froid de nos hivers , par rapport à la disparition des vers , qui ne se montrent à la surface de la terre que lorsqu'elle est en même-tems humide et tempérée.

Et cet ordre du départ et du retour des oiseaux qui vivent de vers , est le même dans tout notre hémisphère ; nous en avons une preuve particulière pour l'espèce du vanneau : au Kamtschatka , le mois d'octobre s'appelle *le mois des vanneaux* ; et c'est alors le tems de leur départ de cette contrée comme des nôtres.

Belon dit que le vanneau est *connu en toute terre*. Effectivement l'espèce en est très-répendue. Nous venons de dire que ces oiseaux se sont portés jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie ; on les trouve également dans les contrées intérieures de cette vaste région , et on en voit par toute l'Europe. A la fin de l'hiver , ils paraissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne ; on en fait des chasses abondantes ; il s'en prend des volées au filet à miroir. On le tend pour cela dans une prairie ; on place entre les nappes quelques vanneaux empaillés , et un ou deux de ces oiseaux



vivans pour servir d'appelans , ou bien l'oiseleur , caché dans sa loge , imite leur cri de réclame avec un appeau de fine écorce ; à ce cri perfide , la troupe entière s'abat et donne dans les filets. Olina place dans le courant de novembre les grandes captures de vanneaux , et il paraît à sa narration qu'on voit ces oiseaux attroués tout l'hiver en Italie.

Le vanneau est un gibier assez estimé ; cependant ceux qui ont tiré la ligne délicate de l'abstinence pieuse , l'ont , comme par faveur , admis parmi les mets de la mortification.

Il n'y a pas de différence de grandeur entre le mâle et la femelle ; mais il y en a quelques-unes dans les couleurs du plumage , quoiqu'Aldrovande dise n'y en avoir point remarqué : ces différences reviennent , en général , à ce que les couleurs de la femelle sont plus faibles , et que les parties noires sont mélangées de gris ; sa huppe est aussi plus petite que celle du mâle , dont la tête paraît être un peu plus grosse et plus arrondie. La plume de ces oiseaux est épaisse , et son duvet bien fourni ; ce duvet est noir près du corps ; le dessous et le bord des ailes , vers l'épaule , sont blancs , ainsi que le ventre , les deux plumes extérieures de la queue , et la première moitié des autres ; il y a un point blanc de chaque côté du bec , et un trait de même couleur sur l'œil en façon de sourcil. Tout le reste du plumage est d'un fond noir , mais enrichi de beaux reflets d'un luisant métallique , changé en vert et en rouge doré , particulièrement sur la tête et les ailes. Le noir sur la gorge et le devant du cou est mêlé de blanc par taches ; mais ce noir forme seul sur la poitrine un large plastron arrondi ; il est , ainsi que le noir des penes de l'aile , lustré de vert bronzé. Les couvertures de la queue sont rousses. Mais comme il se trouve assez fré-

quemment de la diversité dans le plumage d'un individu à un autre , un plus grand détail dans la description deviendrait superflu : nous observerons seulement que la huppe n'est point implantée sur le front , mais à l'occiput , ce qui lui donne plus de grâce ; elle est composéc de cinq ou six brins délicats , effilés , d'un beau noir , dont les deux supérieurs couvrent les autres , et sont beaucoup plus longs. Le bec noir , assez petit et court , n'ayant pas plus de douze ou treize lignes , est renflé vers le bout ; les pieds sont hauts et minces et d'un rouge brun , ainsi que le bas des jambes , qui est dénué de plumes sur sept ou huit lignes de hauteur ; le doigt extérieur et celui du milieu sont joints à l'origine par une petite membrane ; celui de derrière est très-court , et ne pose point à terre ; la queue ne dépasse pas l'aile pliéc. La longueur totale de l'oiseau est de onze ou douze pouces , et sa grosseur approche de celle du pigeon commun.

On peut garder les vanneaux en domesticité ; il faut , dit Olin , les nourrir de cœur de bœuf dépecé en filets. Quelquefois on en met dans les jardins , où ils servent à détruire les insectes ; ils y restent volontiers , et ne cherchent point à s'enfuir. Mais , comme le remarque Klein , cette facilité qu'on trouve à captiver cet oiseau , vient plutôt de stupidité que de sensibilité ; et d'après le maintien et la physionomie de ces oiseaux , tant vanneaux que pluviers , cet observateur prétend qu'on peut prononcer qu'ils n'ont qu'un instinct fort obtus.

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT AU VANNEAU.

I. *Le vanneau suisse.* Ce vanneau est à-peu-près de la taille du vanneau commun ; il a tout le dessus du corps varié transversalement d'ondes de blanc et de brun ; le devant du corps est noir ou noirâtre ; le ventre est blanc ; les grandes plumes de l'aile sont noires , et la queue est traversée de bandes comme le dos. La dénomination de *vanneau suisse* pourrait donc venir de cet habillement mi-parti. Cette étymologie est peut-être aussi plausible que celle de *vanneau de Suisse* ; car cet oiseau ne se trouve point exclusivement en Suisse , et paraît dans nos contrées : mais il est vrai qu'il y est beaucoup plus rare que l'autre , et qu'on ne l'y voit jamais en troupes nombreuses.

II. *Le vanneau armé du Sénégal.* Ce vanneau du Sénégal est de la grosseur du nôtre.

III. *Le vanneau armé des Indes , ou vanneau de Goa.*

IV. *Le vanneau armé de la Louisiane.*

V. *Le vanneau armé de Cayenne.*

VI. *Le vanneau-pluvier , ou vanneau gris.* C'est cet oiseau que Belon nomme *pluvier gris* , et qui ressemble effectivement autant et peut-être plus au pluvier qu'au vanneau.

## LES PLUVIERS.

---

L'INSTINCT social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux ; mais dans celles où il se manifeste , il est plus grand , plus décidé , que dans les autres animaux. Non-seulement leurs attroupemens sont plus nombreux, et leur réunion plus constante que celles des quadrupèdes , mais il semble que ce n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts , de projets, de plaisirs , et cette union des volontés qui fait le lien de l'attachement mutuel , et le motif de la liaison générale. Cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux suppose d'abord une nombreuse multiplication , et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilités de se rapprocher , de se rejoindre , de demeurer et voyager ensemble ; ce qui les met à portée de s'entendre et de se communiquer assez d'intelligence pour connaître les premières lois de la société , qui , dans toute espèce d'êtres ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit entre les individus l'affection , la confiance et les douces habitudes de l'union , de la paix , et de tous les biens qu'elle procure. En effet , si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes , soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage , soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme , et attroupés en domestiques ou en esclaves , nous ne pourrions les comparer aux grandes sociétés des oiseaux formées par un pur instinct , entretenues par goût , par

affection , sous les auspices de la pleine liberté. Nous avons vu les pigeons chérir leur commun domicile , et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux ; nous voyons les cailles se rassembler , se reconnaître , donner et suivre l'avis général du départ ; nous savons que les oiseaux galinacés ont , même dans l'état sauvage , des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder , sans contraindre leur nature ; enfin nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois , ou dispersés dans les champs , s'attrouper à l'arrière-saison , et , après avoir égayé de leurs jeux les derniers beaux jours de l'automne , partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers tempérés ; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme , quoiqu'alentour de lui , et sans qu'il puisse y mettre obstacle , au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société , toute volonté commune dans les animaux quadrupèdes : en les désunissant il les a dispersés. La marmotte , sociale par instinct , se trouve reléguée , solitaire , à la cime des montagnes ; le castor , encore plus aimant , plus uni , et presque policé , a été repoussé dans le fond des déserts. L'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux ; il a éteint celle du cheval , en soumettant l'espèce entière au frein <sup>1</sup> ; il a gêné celle même

---

<sup>1</sup> Les chevaux redevenus sauvages dans les plaines de Buenos-Ayres , vont par grandes troupes , courent ensemble , paissent ensemble , et donnent toutes les marques de s'aimer , de s'entendre , de se plaire rassemblés. Il en est de même des chiens sauvages , en Canada , et dans les autres contrées de l'Amérique septentrionale. On ne doit pas plus douter que les autres espèces domestiques , celle du chameau depuis si long-tems soumise , celle du bœuf et du mouton , dont l'homme a dénaturé la société en mettant toute l'espèce en servitude , ne fussent aussi naturellement sociales , et ne se donnaient , dans l'état sauvage anobli par la liberté , ces marques touchantes de penchant et d'affection , dont nous les voyons entr'eux encore consoler leur esclavage.

de l'éléphant, malgré la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les oiseaux seuls ont échappé à la domination du tyran; il n'a rien pu sur leur société, qui est aussi libre que l'empire de l'air; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus: il en diminue le nombre; mais l'espèce ne souffre que cet échec, et ne perd ni la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs. Il y a même des oiseaux que nous ne connaissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les momens de l'attroupement général et de leur réunion en grande compagnie. Telle est, en général, la société de la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, et en particulier celle des pluviers.

Ils paraissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne; et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies qu'on les a nommés *pluviers*. Ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses, où ils cherchent des vers et des insectes. Ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds, qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant; et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers. Ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sortir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils ne soient hors de leur retraite. Quoique les pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides, qu'on a imaginé qu'ils pouvaient vivre d'air: mais apparemment la substance fondante du ver se tourne toute en nourriture, et donne peu d'excrémens. D'ailleurs ils paraissent capables de supporter un long jeûne. Schwencckel dit avoir gardé un de ces oiseaux quatorze jours, qui, pendant tout ce tems, n'avala que de l'eau et quelques grains de sable.



Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu. Comme ils sont en très-grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils venaient y chercher : dès-lors ils sont obligés de passer à un autre terrain, et les premières neiges les forcent de quitter nos contrées et de gagner les climats plus tempérés. Il en reste néanmoins en assez grande quantité dans quelques-unes de nos provinces maritimes <sup>1</sup>, jusqu'au tems des fortes gelées ; ils repassent au printems <sup>2</sup>, et toujours attroupés. On ne voit jamais un pluvier seul, dit Longolius ; et suivant Belon, leurs plus petites bandes sont au moins de cinquante. Lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent pas en repos ; sans cesse occupés à chercher leur nourriture, ils sont presque toujours en mouvement. Plusieurs font sentinelle pendant que le gros de la troupe se repait ; et au moindre danger ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant, ils suivent le vent, et l'ordre de leur marche est assez singulier : ils se rangent sur une ligne en largeur, et, volant ainsi de front, ils forment dans l'air des zones transversales fort étroites et d'une très-grande longueur ; quelquefois il y a plusieurs de ces zones parallèles assez peu profondes, mais fort étendues en lignes transversales.

A terre, ces oiseaux courent beaucoup et très-vite ; ils demeurent attroupés tout le jour, et ne se séparent que pour passer la nuit. Ils se dispersent le soir sur un

---

<sup>1</sup> En Picardie, suivant M. Baillon, il reste beaucoup de ces oiseaux aux environs de Montreuil-sur-mer, jusqu'au tems des grandes gelées.

<sup>2</sup> On les voit, nous dit M. le chevalier Desmazys, passer régulièrement à Malte deux fois l'année, au printems et en automne, avec la foule des autres oiseaux qui franchissent la Méditerranée, et pour qui cette île est un lieu de station et de repos.

certain espace où chacun gîte à part : mais , dès le point du jour , le premier éveillé ou le plus soucieux , celui que les oiseleurs nomment *l'appelant* , mais qui est peut-être la sentinelle , jette le cri de réclame , *hui, hieu , huit* ; et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel. C'est le moment qu'on choisit pour en faire la chasse. On tend , avant le jour , un rideau de filet en face de l'endroit où l'on a vu le soir ces oiseaux se coucher ; les chasseurs en grand nombre font enceinte , et , dès les premiers cris du pluvier appelant , ils se couchent contre terre , pour laisser ces oiseaux passer et se réunir : lorsqu'ils sont rassemblés , les chasseurs se lèvent , jettent des cris , et lancent des bâtons en l'air ; les pluviers effrayés partent d'un vol bas , et vont donner dans le filet qui tombe en même-tems ; souvent toute la troupe y reste prise. Cette grande chasse est toujours suivie d'une capture abondante ; mais un oiseleur seul , s'y prenant plus simplement , ne laisse pas de faire bonne chasse ; il se cache derrière son filet , il imite avec un appeau d'écorce la voix du pluvier appelant , et il attire ainsi les autres dans le piège. On en prend des quantités dans les plaines de Beauce et de Champagne. Quoique fort communs dans la saison , ils ne laissent pas d'être estimés comme un bon gibier. Belon dit que de son tems un pluvier se vendait souvent autant qu'un lièvre. Il ajoute qu'on préférerait les jeunes , qu'il nomme *guillemots*.

La chasse que l'on fait des pluviers , et leur manière de vivre dans cette saison , est presque tout ce que nous savons de ce qui a rapport à leur histoire naturelle : hôtes passagers plutôt qu'habitans de nos campagnes , ils disparaissent à la chute des neiges , ne font que repasser au printems , et nous quittent quand les autres oiseaux nous arrivent. Il semble que la douce chaleur de

cette saison charmante , qui réveille l'instinct assoupi de tous nos animaux , fasse sur les pluviers une impression contraire ; ils vont dans les contrées plus septentrionales établir leur couvée et élever leurs petits , car pendant tout l'été nous ne les voyons plus. Ils habitent alors les terres de la Laponie et des autres provinces du nord de l'Europe , et apparemment aussi celles de l'Asie. Leur marche est la même en Amérique , car les pluviers sont du nombre des oiseaux communs aux deux continens ; et on les voit passer au printemps à la baie d'Hudson pour aller encore plus au nord. Arrivés en troupes dans ces contrées septentrionales pour y nicher , ils se séparent par couples : la société intime de l'amour rompt , ou plutôt suspend , pour un tems , la société générale de l'amitié.

L'espèce qui , dans nos contrées , paraît nombreuse autant au moins que celle du vanneau , n'est pas aussi répandue. Suivant Aldrovande , on prend moins de pluviers en Italie que de vanneaux , et ils ne vont point en Suisse ni dans d'autres contrées que le vanneau fréquente : mais peut-être aussi le pluvier se portant plus au nord , regagne-t-il dans les terres septentrionales ce que le vanneau paraît occuper de plus que lui en étendue du côté du midi ; et il paraît le regagner encore dans le nouveau monde , où les zones moins distinctes , parce qu'elles sont plus généralement tempérées et plus également humides , ont permis à plusieurs espèces d'oiseaux de s'étendre du nord dans un midi tempéré , tandis qu'une zone trop ardente borne et repousse dans l'ancien monde presque toutes les espèces des régions moyennes.

C'est au pluvier doré , comme représentant la famille entière des pluviers , qu'il faut rapporter ce que nous venons de dire de leurs habitudes naturelles.

I. *Le pluvier doré*. Le pluvier doré est de la grosseur d'une tourterelle ; sa longueur , du bec à la queue , ainsi que du bec aux ongles , est d'environ dix pouces. Il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes , entremêlés de gris blanc , sur un fond brun noirâtre : ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure , et font paraître le plumage doré. Les mêmes couleurs , mais plus faibles , sont mélangées sur la gorge et la poitrine. Le ventre est blanc , le bec noir , et il est , ainsi que dans tous les pluviers , court , arrondi et renflé vers le bout. Les pieds sont noirâtres , et le doigt extérieur est lié jusqu'à la première articulation , par une petite membrane , à celui du milieu. Les pieds n'ont que trois doigts , et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon : ce caractère , joint au renflement du bec , est établi parmi les ornithologistes comme distinctif de la famille des pluviers. Tous ont aussi une partie de la jambe , au dessus du genou , dénuée de plumes ; le cou court ; les yeux grands ; la tête un peu trop grosse à proportion du corps : ce qui convient à tous les oiseaux *scolopaces* , dont quelques naturalistes ont fait une grande famille sous le nom de *pardales* , qui ne peut néanmoins les renfermer tous , puisqu'il y en a plusieurs espèces , et notamment dans les pluviers , qui n'ont pas le plumage *pardé* ou *tigré*.

II. *Le pluvier doré à gorge noire*. Cette espèce se trouve souvent avec la précédente dans les terres du nord , où elles subsistent et multiplient sans se mêler ensemble.

III. *Le guignard*. Le guignard est appelé par quelques-uns *petit pluvier*. Il est en effet d'une taille inférieure à celle du pluvier doré , et n'a guère que huit pouces et demi de longueur.

IV. *Le pluvier à collier.*

V. *Le kildir.* C'est le nom que porte en Virginie ce pluvier criard ; et nous le lui conserverons d'autant plus volontiers , que Catesby le dit formé sur le cri de l'oiseau . Ces pluviers , très-communs à la Virginie et à la Caroline , sont détestés des chasseurs , parce que leurs clameurs donnent l'alarme et font fuir tout gibier.

VI. *Le pluvier huppé.* Ce pluvier , qui se trouve en Perse , est à-peu-près de la taille du pluvier doré ; mais il est un peu plus haut de jambes.

VII. *Le pluvier à aigrette, ou pluvier armé du Sénégal.* Ce pluvier est encore armé aux épaules ; les plumes de l'occiput , s'allongeant en filets , comme dans le vanneau , lui forment une aigrette de plus d'un pouce de longueur.

VIII. *Le pluvier coiffé, ou pluvier du Sénégal.* Une coiffure assez particulière nous sert à caractériser ce pluvier ; c'est un morceau de membrane jaune qui lui passe sur le front , et par son extension , entoure l'œil , une coiffe noire , allongée en arrière en deux ou trois brins , cache le haut de la tête , dont le chignon est blanc , et une large mantonnaire noire , prenant sous l'œil , enveloppe la gorge et fait le tour du haut du cou.

IX. *Le pluvier couronné, ou pluvier du cap de Bonne-Espérance.*

X. *Le pluvier à lambeaux, ou pluvier de la côte de Malabar.*

XI. *Le pluvier armé de Cayenne.*

XII. *Le pluvian.*

XIII. *Le coure-vite.*

LE GRAND PLUVIER ,  
VULGAIREMENT APPELÉ  
COURLIS DE TERRE.

---

IL est peu de chasseurs et d'habitans de la campagne dans nos provinces de Picardie, d'Orléanais, de Beauce, de Champagne et de Bourgogne, qui, se trouvant sur le soir, dans les mois de septembre, d'octobre et novembre, au milieu des champs, n'aient entendu les cris répétés *türrlui, türrlui*, de ces oiseaux; c'est leur voix de rappel, qu'ils font souvent retentir d'une colline à l'autre, et c'est probablement de ce son articulé, et semblable au cri des vrais courlis, qu'on a donné à ce grand pluvier le nom de *courlis de terre*. Belon dit qu'au premier aspect il trouva dans cet oiseau tant de ressemblance avec la petite outarde, qu'il lui en appliqua le nom. Cependant ce n'est ni une outarde ni un courlis; c'est plutôt un pluvier: mais en même-tems qu'il tient de près aux pluviers par plusieurs caractères communs, il s'en éloigne assez par quelques autres pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce isolée, parce qu'il porte des traits d'une conformation particulière, et que ses habitudes naturelles sont différentes de celles des pluviers.

Cet oiseau a l'aile grande; il part de loin, sur-tout pendant le jour, et vole alors assez bas près de terre; il court sur les pelouses et dans les champs aussi vite qu'un chien; et c'est de là qu'en quelques provinces, comme en Beauce, on lui a donné le nom d'*arpenteur*.



Il s'arrête tout court après avoir couru, tenant son corps et sa tête immobiles, et au moindre bruit il se tapit contre terre. Les mouches, les scarabées, les petits limaçons, et autres coquillages terrestres, sont le fond de sa nourriture, avec quelques autres insectes qui se trouvent dans les terres en friche, comme grillons, saute-relles et courtilières<sup>1</sup>; car il ne se tient guère que sur le plateau des collines, et il habite de préférence les terres pierreuses, sablonneuses et sèches. Ces oiseaux, solitaires et tranquilles pendant la journée, se mettent en mouvement à la chute du jour; ils se répandent alors de tous côtés en volant rapidement, et criant de toutes leurs forces sur les hauteurs: leur voix, qui s'entend de très-loin, est un son plaintif semblable à celui d'une flûte tierce, et prolongé sur trois ou quatre tons, en montant du grave à l'aigu. Ils ne cessent de crier pendant la plus grande partie de la nuit; et c'est alors qu'ils se rapprochent de nos habitations.

Ces habitudes nocturnes sembleraient indiquer que cet oiseau voit mieux la nuit que le jour: cependant il est certain que sa vue est très-perçante pendant le jour. D'ailleurs la position de ses gros yeux le met en état de voir parderrière comme pardevant: il découvre le chasseur d'assez loin pour se lever et partir bien avant que l'on ne soit à portée de le tirer. C'est un oiseau aussi sauvage que timide; la peur seule le tient immobile durant le jour, et ne lui permet de se mettre en mouvement et de se faire entendre qu'à l'entrée de la nuit. Ce sentiment de crainte est même si dominant, que quand on entre dans une chambre où on le tient renfermé, il

---

<sup>1</sup> M. Baillon, qui a observé cet oiseau sur les côtes de Picardie, nous dit qu'il mange aussi de petits lézards noirs qui se trouvent dans les dunes, et même de petites couleuvres.

ne cherche qu'à se cacher, à fuir, et va, dans son effroi, donner tête baissée et se heurter contre tout ce qui se rencontre. On prétend que cet oiseau fait pressentir les changemens de tems, et qu'il annonce la pluie. Gesner a remarqué que même en captivité, il s'agite beaucoup avant l'arrivée d'un orage.

Au reste, ce grand pluvier ou courlis de terre fait une exception dans les nombreuses espèces qui, ayant une portion de la jambe nue, sont censées habiter les rivages et les terres fangeuses, puisqu'il se tient toujours loin des eaux et des terrains humides, et n'habite que les terres sèches et les lieux élevés.

Ces habitudes ne sont pas les seules par lesquelles il diffère des pluviers. Le tems de son départ et la saison de son séjour ne sont pas les mêmes que pour les pluviers; il part en novembre, pendant les dernières pluies d'automne: mais, avant d'entreprendre le voyage, ces oiseaux se réunissent en troupes de trois ou quatre cents, à la voix d'un seul qui les appelle, et leur départ se fait pendant la nuit. On les revoit de bonne heure au printems; et dès la fin de mars ils sont de retour en Beauce, en Sologne, en Berry, et dans quelques autres provinces de France. La femelle ne pond que deux ou quelquefois trois œufs sur la terre nue, entre des pierres, ou dans un petit creux qu'elle forme sur le sable des landes et des dunes. Le mâle la poursuit vivement dans le tems des amours; il est aussi constant que vif, et ne la quitte pas, il l'aide à conduire ses petits, à les promener, et à leur apprendre à distinguer leur nourriture: cette éducation est même longue; car, quoique les petits marchent et suivent leurs père et mère peu de tems après qu'ils sont nés, ils ne prennent que tard assez de forces dans l'aile pour pouvoir voler. Belon en a trouvé qui ne pouvaient en-

core voler à la fin d'octobre , ce qui lui a fait croire que la ponte des œufs , ou la naissance des petits , ne se faisait que bien tard. Mais M. le chevalier Desmazys , qui a observé ces oiseaux à Malte , nous a appris qu'ils y font régulièrement deux pontes , l'une au printemps , et la dernière au mois d'août. Le même observateur assure que l'incubation est de trente jours. Les jeunes sont un fort bon gibier , et on ne laisse pas de manger aussi les vieux , qui ont la chair plus noire et plus sèche. La chasse à Malte en était réservée au grand-maître de l'Ordre , avant que l'espèce de nos perdrix n'eût été portée dans cette île , vers le milieu du dernier siècle.

J'ai eu pendant un mois ou cinq semaines un de ces oiseaux à ma campagne : on le nourrissait de soupe , de pain et de viande cuite ; il aimait ce dernier mets de préférence aux autres. Il mangeait non-seulement pendant le jour , mais aussi pendant la nuit ; car , après lui avoir donné le soir sa provision de nourriture , on a remarqué que le lendemain matin elle était fort diminuée.

Cet oiseau m'a paru d'un naturel paisible , mais craintif et sauvage , et je crois que c'est en effet par cette raison qu'on le voit rarement courir pendant le jour dans l'état de liberté , et qu'il préfère l'obscurité de la nuit , pour se réunir avec ses semblables. J'ai remarqué que dès qu'il apercevait quelqu'un , même de loin , il cherchait à s'enfuir , et que sa peur était si grande , qu'il se heurtait contre tout ce qu'il rencontrait en voulant se sauver. Il est donc du nombre des animaux qui sont faits pour vivre éloignés de nous , et à qui la nature a donné pour sauve-garde l'instinct de nous fuir.

Celui dont il s'agit ici n'a point fait connaître son cri : il faisait seulement quelquefois entendre pendant

les deux ou trois dernières nuits qui ont précédé sa mort , une sorte de sifflement très-faible , qui n'était peut-être qu'une expression de souffrance ; car il avait alors sur la racine du bec et dans les pieds de fort grandes blessures , qu'il s'était faites en frappant contre les fils de fer de sa cage , dans laquelle il se remuait brusquement dès qu'il apercevait quelque objet nouveau.

---

---

## L'ÉCHASSE.

---

L'ÉCHASSE est dans les oiseaux ce que la gerboise est dans les quadrupèdes : ses jambes , trois fois longues comme le corps , nous présentent une disproportion monstrueuse ; et en considérant ces excès ou plutôt ces défauts énormes , il semble que quand la nature essayait toutes les puissances de sa première vigueur , et qu'elle ébauchait le plan de la forme des êtres , ceux en qui les proportions d'organes s'unirent avec la faculté de se reproduire , ont été les seuls qui se soient maintenus : elle ne put donc adopter à perpétuité toutes les formes qu'elle avait tentées ; elle choisit d'abord les plus belles pour en composer le tout harmonieux des êtres qui nous environnent : mais , au milieu de ce magnifique spectacle , quelques productions négligées , et quelques formes moins heureuses , jetées comme des ombres au tableau , paraissent être les restes de ces dessins mal assortis et de ces composés disparates qu'elle n'a laissé subsister que pour nous donner une idée plus étendue de ses projets ; et l'on ne peut mieux saisir une de ces disproportions qui contrastent avec le bel accord et la grâce répandue sur toutes ses œuvres , que dans cet oiseau , dont les jambes excessivement longues lui permettent à peine de porter son bec à terre pour prendre sa nourriture ; et de plus ses jambes si disproportionnées sont comme des échasses , grêles , faibles et fléchissantes , supportant mal le petit corps de l'oiseau et retardant sa course plus qu'elles ne l'accélèrent ; enfin trois doigts beaucoup trop courts pour les jambes

asseient mal sur ses pieds ce corps chancelant , trop loin du point d'appui. Aussi les noms que les anciens et les modernes ont donnés dans toutes les langues à cet oiseau , marquent la faiblesse de ses jambes molles et ployantes , ou leur excessive longueur.

L'échasse paraît néanmoins se dédommager par le vol , de la lenteur de sa marche pénible. Ses ailes sont longues et dépassent la queue , qui est assez courte ; leur couleur , ainsi que celle du dos , est d'un noir lustré de bleu verdâtre ; le derrière de la tête est d'un gris brun ; le dessus du cou est mêlé de noirâtre et de blanc ; tout le dessous est blanc depuis la gorge jusqu'au bout de la queue ; les pieds sont rouges et ils ont huit pouces de hauteur , y compris la partie nue de la jambe , qui en a plus de trois ; le nœud du genou se marque fortement au milieu du jet lisse et grêle de ces pieds démesurés ; le bec est noir , cylindrique , un peu aplati par les côtés vers la pointe , long de deux pouces dix lignes , implanté bas sur un front relevé , qui rend la tête ronde.

Nous sommes peu instruits des habitudes naturelles de cet oiseau , dont l'espèce est faible , et en même-tems rare. Il est vraisemblable qu'il vit d'insectes et de vermisseaux , au bord des eaux et des marais. Pline l'indique sous le nom d'*himantopus* , et dit « qu'il naît en Égypte , qu'il se nourrit principalement de mouches , et qu'on n'a jamais pu le conserver que quelques jours en Italie ». Cependant Belon en parle comme d'un oiseau naturel à cette contrée , et le comte Marsigli l'a vu sur le Danube. Il paraît aussi qu'il fréquente les terres du nord , quoique Klein dise qu'on ne l'a jamais vu sur les côtes de la Baltique ; mais Sibbald , en Écosse , en a très-bien décrit un qui avait été tué près de *Dumfries*.

L'échasse se trouve aussi dans le nouveau continent : Fernandès en a vu une espèce , ou plutôt une variété ,



dans la nouvelle Espagne; et il dit que cet oiseau, habitant des régions froides, ne descend que l'hiver au Mexique : cependant Sloane le place parmi les oiseaux de la Jamaïque. Il résulte de ces autorités contraires en apparence, que l'espèce de l'échasse, quoique très-peu nombreuse, se trouve répandue ou plutôt dispersée, comme celle du pluvier à collier, dans des régions très-éloignées. Au reste, l'échasse du Mexique, indiquée par Fernandès, est un peu plus grande que celle d'Europe; elle a du blanc mêlé dans le noir des ailes : mais ces différences ne nous paraissent pas assez grandes pour en faire une espèce séparée.

## L'HUITRIER ,

### VULGAIREMENT LA PIE DE MER ,

---

LES oiseaux qui sont dispersés dans nos champs , ou retirés sous l'ombrage de nos forêts , habitent les lieux les plus riens et les retraites les plus paisibles de la nature : mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée ; elle en a confiné quelques-uns sur les rivages solitaires , sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre , sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser , et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et formidables pour tous les autres êtres , quelques oiseaux , tels que l'huitrier , savent trouver la subsistance , la sécurité , les plaisirs mêmes et l'amour. Celui-ci vit de vers marins , d'huîtres , de patelles et autres coquillages qu'il ramasse dans les sables du rivage. Il se tient constamment sur les bancs , les récifs découverts à basse mer , sur les grèves où il suit le reflux , et ne se retire que sur les falaises , sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a aussi donné à cet huitrier , ou mangeur d'huîtres , le nom de *pie de mer* , non-seulement à cause de son plumage noir et blanc , mais encore parce qu'il fait , comme la pie , un bruit ou cri continu , sur-tout lorsqu'il est en troupe. Ce cri , aigre et court , est répété sans cesse , en repos et en volant.

Cet oiseau ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes : cependant on le connaît en Saintonge et

en Picardie ; il pond même quelquefois sur les côtes de cette dernière province, où il arrive en troupes très-considérables par les vents d'est et de nord-ouest. Ces oiseaux s'y reposent sur les sables du rivage, en attendant qu'un vent favorable leur permette de retourner à leur séjour ordinaire. L'espèce de l'huitrier peuple tous les rivages de l'ancien et du nouveau continent, elle est par tout la même, et paraît isolée et distinctement séparée de toutes les autres espèces. Il n'en est point en effet parmi les oiseaux de rivage qui ait, avec la taille de l'huitrier et ses jambes courtes, un bec de la forme du sien, non plus que ses habitudes et ses mœurs.

Cet oiseau est de la grandeur de la corneille. Son bec, long de quatre pouces, est rétréci et comme comprimé verticalement au dessus des narines, et aplati par les côtés, en manière de coin, jusqu'au bout, dont la coupe carrée forme un tranchant ; structure particulière qui rend ce bec tout-à-fait propre à détacher, soulever, arracher du rocher et des sables les huitres et les autres coquillages dont l'huitrier se nourrit.

Il est du petit nombre d'oiseaux qui n'ont que trois doigts. Ce seul rapport a suffi aux méthodistes pour le placer, dans l'ordre de leurs nomenclatures, à côté de l'outarde. On voit combien il en est éloigné dans l'ordre de la nature, puisque non-seulement il habite sur les rivages de la mer, mais qu'il nage encore quelquefois sur cet élément, quoique ses pieds soient presque absolument dénués de membranes. Il est vrai que, suivant M. Baillon, qui a observé l'huitrier sur les côtes de Picardie, la manière dont il nage semble n'être que passive, comme s'il se laissait aller à tous les mouvemens de l'eau sans s'en donner aucun ; mais il n'en est pas moins certain qu'il ne craint point d'affronter les vagues,

et qu'il peut se reposer sur l'eau et quitter la mer lorsqu'il lui plaît d'habiter la terre.

Son plumage blanc et noir, et son long bec, lui ont fait donner les noms également impropres de *pie de mer* et de *bécasse de mer*. Celui d'*huitrier* lui convient, puisqu'il exprime sa manière de vivre. Gatesby n'a trouvé dans son estomac que des huîtres, et Willughby, des patelles encore entières. Ce viscère est ample et musculueux, suivant Belon, qui dit aussi que la chair de l'huitrier est noire et dure, avec un goût de sauvagine. Cependant, selon M. Baillon, cet oiseau est toujours gras en hiver, et la chair des jeunes est assez bonne à manger. Il a nourri un de ces huitriers pendant plus de deux mois : il le tenait dans son jardin, où il vivait principalement de vers de terre, comme les courlis; mais il mangeait aussi de la chair crue et du pain, dont il semblait s'accommoder fort bien. Il buvait indifféremment de l'eau douce ou de l'eau de mer, sans témoigner plus de goût pour l'une que pour l'autre : cependant, dans l'état de nature, ces oiseaux ne fréquentent point les marais ni l'embouchure des rivières, et ils restent constamment dans le voisinage et sur les eaux de la mer; mais c'est peut-être parce qu'ils ne trouveraient pas dans les eaux douces une nourriture aussi analogue à leur appétit que celle qu'ils se procurent dans les eaux salées.

L'huitrier ne fait point de nid : il dépose ses œufs, qui sont grisâtres et tachés de noir, sur le sable nud, hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire; seulement il semble choisir pour cela le hant des dunes et les endroits parsemés de débris de coquillages. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq, et le tems de l'incubation est de vingt ou vingt-un jours : la femelle ne les couve point assi-

dument ; elle fait à cet égard ce que font presque tous les oiseaux des rivages de la mer , qui , laissant au soleil , pendant une partie du jour , le soin d'échauffer leurs œufs , les quittent pour l'ordinaire à neuf ou dix heures du matin , et ne s'en rapprochent que vers les trois heures du soir , à moins qu'il ne survienne de la pluie. Les petits , au sortir de l'œuf , sont couverts d'un duvet noirâtre : ils se traînent sur le sable dès le premier jour ; ils commencent à courir peu de tems après , et se cachent alors si bien dans les touffes d'herbages , qu'il est difficile de les trouver.

L'huitrier a le bec et les pieds d'un beau rouge de corail.

Des trois doigts de l'huitrier , deux , l'extérieur et celui du milieu , sont unis jusqu'à la première articulation par une portion de membrane , et tous sont entourés d'un bord membraneux. Il a les paupières rouges comme le bec , et l'iris est d'un jaune doré ; au dessous de chaque œil est une petite tache blanche. La tête , le cou , les épaules , sont noirs , ainsi que le manteau des ailes ; mais ce noir est plus foncé dans le mâle que dans la femelle. Il y a un collier blanc sous la gorge. Tout le dessous du corps , depuis la poitrine , est blanc , ainsi que le bas du dos , et la moitié de la queue , dont la pointe est noire ; une bande blanche , formée par les grandes couvertures , coupe dans le noir brun de l'aile. Ce sont apparemment ces couleurs qui lui ont fait donner le nom de la pie , quoiqu'il en diffère à tous autres égards , et sur-tout par le peu de longueur de sa queue , qui n'a que quatre pouces , et que l'aile pliée recouvre aux trois quarts ; les pieds , avec la petite partie de la jambe dénuée de plumes au dessus du genou , n'ont guère plus de deux pouces de hauteur , quoique la longueur de l'oiseau soit d'environ seize pouces.

---

---

## LE TOURNE-PIERRE , OU COULON-CHAUD.

---

Nous adoptons le nom de *tourne-pierre*, donné par Catesby à cet oiseau, qui a l'habitude singulière de retourner les pierres au bord de l'eau, pour trouver dessous les vers et les insectes dont il fait sa nourriture, tandis que tous les autres oiseaux de rivage se contentent de la chercher sur les sables ou dans la vase. « Étant » en mer, dit Catesby, à quarante lieues de la Floride, » sous la latitude de trente-un degrés, un oiseau vola » sur notre vaisseau et y fut pris. Il était fort adroit à » tourner les pierres qui se rencontraient devant lui : » dans cette action, il se servait seulement de la partie » supérieure de son bec, tournant avec beaucoup » d'adresse et fort vite des pierres de trois livres de » pesanteur ». Cela suppose une force et une dextérité particulières dans un oiseau qui est à peine aussi gros que la maubèche : mais son bec est d'une substance plus dure et plus cornée que celle du bec grêle et mou de tous ces petits oiseaux de rivage, qui l'ont conformé comme celui de la bécasse ; aussi le tourne-pierre forme-t-il, au milieu de leur genre nombreux, une petite famille isolée. Son bec dur et assez épais à la racine, va en diminuant et finit en pointe aigüe ; il est un peu comprimé dans sa partie supérieure, et paraît se relever en haut par une légère courbure ; il est noir et long d'un pouce. Les pieds, dénués de membranes, sont assez courts et de couleur orangée.

Le plumage du tourne-pierre ressemble à celui du



pluvier à collier , par le blanc et le noir qui le coupent , sans cependant y tracer distinctement un collier , et en se mêlant à du roux sur le dos ; cette ressemblance dans le plumage est apparemment la cause de la méprise de MM. Brown , Willughby et Ray , qui ont donné à cet oiseau le nom de *morinellus* , quoiqu'il soit d'un genre tout différent des pluviers , ayant un quatrième doigt , et tout une autre forme de bec.

L'espèce du tourne-pierre est commune aux deux continens. On la connaît sur les côtes occidentales de l'Angleterre , où ces oiseaux vont ordinairement en petites compagnies de trois ou quatre. On les connaît également dans la partie maritime de la province de Norfolk , et dans quelques îles de Gottlande ; et nous avons lieu de croire que c'est ce même oiseau auquel , sur nos côtes de Picardie , on donne le nom de *bune*. Nous avons reçu du cap de Bonne-Espérance un de ces oiseaux , qui était de même taille , et , à quelques légères différences près , de même couleur que ceux d'Europe. M. Catesby en a vu près des côtes de la Floride ; et nous ne pouvons deviner pourquoi M. Brisson donne ce tourne-pierre d'Amérique comme différent de celui d'Angleterre , puisque Catesby dit formellement qu'il le reconnut pour le même : d'ailleurs nous avons aussi reçu de Cayenne ce même oiseau avec la seule différence qu'il est de taille un peu plus forte ; et M. Edwards fait mention d'un autre qui lui avait été envoyé des terres voisines de la baie d'Hudson. Ainsi cette espèce , quoique faible et peu nombreuse en individus , s'est , comme plusieurs autres espèces d'oiseaux aquatiques , répandue du nord au midi dans les deux continens , en suivant les rivages de la mer , qui leur fournit partout la subsistance.

Le tourne-pierre gris de Cayenne nous paraît être

une variété dans cette espèce , à laquelle nous rapporterons les deux individus représentés sous les dénominations de *coulon-chaud de Cayenne*, et de *coulon-chaud gris de Cayenne* ; car nous ne voyons entr'eux aucune différence assez marquée pour avoir droit de les séparer.

---

---

## LE MERLE D'EAU.

---

**L**E merle d'eau n'est point un merle , quoiqu'il en porte le nom : c'est un oiseau aquatique , qui fréquente les lacs et les ruisseaux des hautes montagnes , comme le merle en fréquente les bois et les vallons ; il lui ressemble aussi par la taille , qui est seulement un peu plus courte , et par la couleur presque noire de son plumage ; enfin il porte un plastron blanc comme certaines espèces de merles ; mais il est aussi silencieux que le vrai merle est jaseur ; il n'en a pas les mouvemens vifs et brusques ; il ne prend aucune de ses attitudes , et ne va ni par bonds ni par sauts ; il marche légèrement d'un pas compté , et court au bord des fontaines et des ruisseaux , qu'il ne quitte jamais , fréquentant de préférence les eaux vives et courantes , dont la chute est rapide et le lit entre-coupé de pierres et de morceaux de roche. On le rencontre au voisinage des torrens et des cascades , et particulièrement sur les eaux limpides qui coulent sur le gravier.

Ses habitudes naturelles sont très-singulières : les oiseaux d'eau qui ont les pieds palmés , nagent sur l'eau ou se plongent ; ceux de rivage , montés sur de hautes jambes nues , y entrent assez avant sans que leur corps y trempe : le merle d'eau y entre tout entier en marchant et en suivant la pente du terrain ; on le voit se submerger peu-à-peu , d'abord jusqu'au cou , et ensuite par dessus la tête , qu'il ne tient pas plus élevée que s'il était dans l'air ; il continue de marcher sous l'eau , descend jusqu'au fond et s'y promène , comme

sur le rivage sec. C'est à M. Hébert que nous devons la première connaissance de cette habitude extraordinaire, et que je ne sache pas appartenir à aucun autre oiseau. Voici les observations qu'il a eu la bonté de me communiquer.

« J'étais embusqué sur les bords du lac de Nantua, dans une cabane de neige et de branches de sapin, où j'attendais patiemment qu'un bateau qui ramait sur le lac, fit approcher du bord quelques canards sauvages : j'observais sans être aperçu. Il y avait devant ma cabane une petite anse, dont le fond en pente douce pouvait avoir deux ou trois pieds de profondeur dans son milieu. Un merle d'eau s'y arrêta, et y resta plus d'une heure que j'eus le tems de l'observer tout à mon aise ; je le voyais entrer dans l'eau, s'y enfoncer, reparaître à l'autre extrémité de l'anse, revenir sur ses pas ; il en parcourait tout le fond et ne paraissait pas avoir changé d'élément ; en entrant dans l'eau, il n'hésitait ni ne se détournait : je remarquai seulement à plusieurs reprises, que toutes les fois qu'il y entrait plus haut que les genoux, il déployait ses ailes et les laissait pendre jusqu'à terre. Je remarquai encore que tant que je pouvais l'apercevoir au fond de l'eau, il me paraissait comme revêtu d'une couche d'air qui le rendait brillant ; semblable à certains insectes du genre des scarabées, qui sont toujours dans l'eau au milieu d'une bulle d'air : peut-être n'abaissait-il ses ailes en entrant dans l'eau que pour se ménager cet air ; mais il est certain qu'il n'y manquait jamais, et il les agitait alors comme s'il eût tremblé. Ces habitudes singulières du merle d'eau étaient inconnues à tous les chasseurs à qui j'en ai parlé ; et sans le hasard de la cabane de neige, je les aurais peut-être aussi toujours ignorées : mais je puis assurer que l'oiseau venait pres-

que à mes pieds , et pour l'observer long-tems je ne le tuai point » .

Il y a peu de faits plus curieux dans l'histoire des oiseaux , que celui que nous offre cette observation. Linnæus avait bien dit qu'on voit le merle d'eau descendre et remonter les courans avec facilité ; et Willughby , que quoique cet oiseau ne soit pas palmipède , il ne laisse pas de se plonger : mais l'un et l'autre paraissent avoir ignoré la manière dont il se submerge pour marcher au fond de l'eau. On conçoit que pour cet exercice il faut au merle d'eau , des fonds de gravier et des eaux claires , et qu'il ne pourrait s'accommoder d'une eau trouble , ni d'un fond de vase : aussi ne le trouve-t-on que dans les pays de montagnes , aux sources des rivières et des ruisseaux qui tombent des rochers , comme en Angleterre dans le canton de Westmorland et dans les autres terres élevées , en France dans les montagnes du Bugey et des Vosges , et en Suisse. Il se pose volontiers sur les pierres entre lesquelles serpentent les ruisseaux ; il volé fort vite en droite ligne , en rasant de près la surface de l'eau comme le martin-pêcheur. En volant il jette un petit cri , surtout dans la saison de l'amour , au printems : on le voit alors avec sa femelle ; mais dans tout autre tems on le rencontre seul. La femelle pond quatre ou cinq œufs , cache son nid avec beaucoup de soin , et le place souvent près des roues des usines construites sur les ruisseaux.

La saison où M. Hébert a observé le merle d'eau , prouve qu'il n'est point oiseau de passage ; il reste tout l'hiver dans nos montagnes ; il ne craint pas même la rigueur de l'hiver en Suède , où il cherche de même les chûtes d'eau et les fontaines rapides qui ne sont point prises de glace.

Cet oiseau a les ongles forts et courbés , avec lesquels il se prend au gravier en marchant au fond de l'eau : du reste , il a le pied conformé comme le merle de terre et des autres oiseaux de ce genre ; il a , comme eux , le doigt et l'ongle postérieurs plus forts que ceux de devant , et ces doigts sont bien séparés et n'ont point de membrane intermédiaire , quoique Willughby ait cru y en apercevoir ; la jambe est garnie de plumes jusque sur le genou ; le bec est court et grêle , l'une et l'autre mandibule allant également en s'effilant et se cintrant légèrement vers la pointe.

Avec le bec et les pieds courts , et un cou raccourci , on peut imaginer qu'il était nécessaire que le merle d'eau apprît à marcher sous l'eau , pour satisfaire son appétit naturel et prendre les petits poissons et les insectes aquatiques dont il se nourrit ; son plumage épais et fourni de duvet paraît impénétrable à l'eau , ce qui lui donne encore la facilité d'y séjourner ; ses yeux sont grands , d'un beau brun , avec les paupières blanches , et il doit les tenir ouverts dans l'eau pour distinguer sa proie.

Un beau plastron blanc lui couvre la gorge et la poitrine ; la tête et le dessus du cou jusque sur les épaules et le bord du plastron blanc , sont d'un cendré roussâtre ou marron ; le dos , le ventre , et les ailes , qui ne dépassent pas la queue , sont d'un cendré noirâtre et ardoisé ; la queue est fort courte et n'a rien de remarquable.

---



---

## LA GRIVE D'EAU.

---

EDWARDS appelle *tringa tacheté* l'oiseau que, d'après M. Brisson, nous nommons ici *grive d'eau*. Il a effectivement le plumage grivelé et la taille de la petite grive, et il a les pieds faits comme le merle d'eau, c'est-à-dire, les ongles assez grands et crochus, et celui de derrière plus que ceux de devant : mais son bec est conformé comme celui du cingle, des maubèches et des autres petits oiseaux de rivage; et de plus, le bas de la jambe est nud. Ainsi cet oiseau n'est point une grive, ni même une espèce voisine de leur genre, puisqu'il n'en tient qu'une ressemblance de plumage, et que le reste des traits de sa conformation l'apparente aux familles des oiseaux d'eau. Au reste, cette espèce paraît être étrangère, et n'a que peu de rapports avec nos oiseaux d'Europe : elle se trouve en Pensilvanie. Cependant M. Edwards présume qu'elle est commune aux deux continens, ayant reçu, dit-il, un de ces oiseaux de la province d'Essex, où, à la vérité, il paraissait égaré, et le seul qu'on y ait vu.

Le bec de la grive d'eau est long de onze à douze lignes; il est de couleur de chair à sa base, et brun vers la pointe; la partie supérieure est marquée, de chaque côté, d'une cannelure qui s'étend depuis les narinnes jusqu'à l'extrémité du bec. Le dessus du corps, sur un fond brun olivâtre, est grivelé de tâches noirâtres, comme le dessous l'est aussi sur un fond plus clair et blanchâtre. Il y a une barre blanche au dessus de chaque œil, et les plumes de l'aile sont noirâtres. Une petite membrane joint vers la racine le doigt extérieur à celui du milieu.

---

## LE CANUT.

---

IL y a apparemment dans les provinces du nord quelque anecdote sur cet oiseau , qui lui aura fait donner le nom d'*oiseau du roi Canut* , puisque Edwards le nomme ainsi <sup>1</sup>. Il ressemblerait beaucoup au vanneau gris s'il était aussi grand , et si son bec n'était autrement conformé : ce bec est assez gros à sa base , et va en diminuant jusqu'à l'extrémité , qui n'est pas fort pointue , mais qui cependant n'a pas de renflement comme le bec du vanneau. Tout le dessus du corps est cendré et ondé ; les pointes blanches des grandes couvertures traacent une ligne sur l'aile ; des croissans noirâtres sur un fond gris blanc marquent les plumes du croupion ; tout le dessous du corps est blanc , marqueté de taches grises sur la gorge et la poitrine ; le bas de la jambe est nud ; la queue ne dépasse pas les ailes pliées , et le canut est certainement de la grande tribu des petits oiseaux de rivage. Willughby dit qu'il vient de ces oiseaux canuts dans la province de Lincoln , au commencement de l'hiver ; qu'ils y séjournent deux ou trois mois , allant en troupes , se tenant sur les bords de la mer , et qu'ensuite ils disparaissent. Il ajoute en avoir vu de même en Lancaster-shire , près de Liverpool. Edwards a trouvé celui qu'il a décrit , au marché de Londres , pendant le grand hiver de 1740 ; ce qui semble indiquer que ces oiseaux ne viennent au sud de la Grande-Bretagne que

---

<sup>1</sup> *Canuti regis avis , the knot*. Suivant Willughby , c'est parce que le roi Canut aimait singulièrement la viande de ces oiseaux.

dans les hivers les plus rudes : mais il faut qu'ils soient plus communs dans le nord de cette île , puisque Willughby parle de la manière de les engraisser , en les nourrissant de pain trempé de lait , et du goût exquis que cette nourriture leur donne. Il ajoute qu'on distinguerait au premier coup d'œil cet oiseau des maubêches et guignettes (*tringæ*) par la barre blanche de l'aile , quand il n'y aurait pas d'autres différences. Il observe encore que le bec est d'une substance plus forte que ne l'est généralement celle du bec de tous les oiseaux qui l'ont conformé comme celui de la bécasse.

---

## LES RÂLES.

---

CES oiseaux forment une assez grande famille , et leurs habitudes sont différentes de celles des autres oiseaux de rivage , qui se tiennent sur les sables et les grèves : les râles n'habitent , au contraire , que les bords fangeux des étangs et des rivières , et sur-tout les terrains couverts de glaïeuls et autres grandes herbes de marais. Cette manière de vivre est habituelle et commune à toutes les espèces de râles d'eau ; le seul râle de terre habite dans les prairies , et c'est du cri désagréable ou plutôt du râlement de ce dernier oiseau , que s'est formé dans notre langue le nom de *râle* pour l'espèce entière : mais tous se ressemblent en ce qu'ils ont le corps grêle et comme applati par les flancs , la queue très-courte et presque nulle , la tête petite , le bec assez semblable pour la forme à celui des gallinacés , mais seulement bien plus allongé , quoique moins épais ; tous ont aussi une portion de la jambe au dessus du genou dénuée de plumes , avec les trois doigts antérieurs lisses , sans membranes et très-longs. Ils ne retirent pas leurs pieds sous le ventre en volant , comme font les autres oiseaux ; ils les laissent pendans. Leurs ailes sont petites et fort concaves , et leur vol est court. Ces derniers caractères sont communs aux râles et aux poules d'eau , avec lesquelles ils ont en général beaucoup de ressemblances.



1



2.

De Seve, Del.

L'Épine, Dirce.

- 1 LE RÂLE DE TERRE ou DE GENËT.  
2 LE GRAND PLOUVIER ou COURLIS DE TERRE.





## LE RALE DE TERRE

## OU DE GENÊT ,

## VULGAIREMENT ROI DES CAILLES.

Dans les prairies humides , dès que l'herbe est haute , et jusqu'au tems de la récolte , il sort des endroits les plus touffus de l'herbage , une voix rauque , ou plutôt un cri bref , aigre et sec , *crêk* , *crêk* , *crêk* , assez semblable au bruit que l'on exciterait en passant et appuyant fortement le doigt sur les dents d'un gros peigne ; et lorsqu'on s'avance vers cette voix , elle s'éloigne , et on l'entend venir de cinquante pas plus loin : c'est le râle de terre qui jette ce cri , qu'on prendrait pour le croassement d'un reptile. Cet oiseau fuit rarement au vol , mais presque toujours en marchant avec vitesse , et passant à travers le plus touffu des herbes , il y laisse une trace remarquable. On commence à l'entendre vers le 10 ou le 12 de mai , dans le même tems que les cailles , qu'il semble accompagner en tout tems , car il arrive et repart avec elles. Cette circonstance , jointe à ce que le râle et les cailles habitent également les prairies , qu'il y vit seul , et qu'il est beaucoup moins commun et un peu plus gros que la caille , a fait imaginer qu'il se mettait à la tête de leurs bandes , comme chef ou conducteur de leur voyage ; et c'est ce qui lui a fait donner le nom de *roi des cailles* : mais il diffère de ces oiseaux par les caractères de conformation , qui tous lui sont communs avec les autres râles , et en général avec les oiseaux de marais , comme Aristote l'a fort bien remarqué. La plus grande ressemblance que ce râle ait avec la caille est dans le plumage ,

qui néanmoins est plus brun et plus doré. Le fauve domine sur les ailes ; le noirâtre et le roussâtre forment les couleurs du corps ; elles sont tracées sur les flancs par lignes transversales , et toutes sont plus pâles dans la femelle , qui est aussi un peu moins grosse que le mâle.

C'est encore par l'extension gratuite d'une analogie mal fondée que l'on a supposé au râle de terre une fécondité aussi grande que celle de la caille : des observations multipliées nous ont appris qu'il ne pond guère que huit à dix œufs , et non pas dix-huit et vingt. En effet , avec une multiplication aussi grande que celle qu'on lui suppose , son espèce serait nécessairement plus nombreuse qu'elle ne l'est en individus , d'autant que son nid , fourré dans l'épaisseur des herbes , est difficile à trouver : ce nid , fait négligemment avec un peu de mousse ou d'herbe sèche , est ordinairement placé dans une petite fosse du gazon. Les œufs , plus gros que ceux de la caille , sont tachetés de marques rougeâtres plus larges. Les petits courent dès qu'ils sont éclos , en suivant leur mère ; et ils ne quittent la prairie que quand ils sont forcés de fuir devant la faux qui rase leur domicile. Les couvées tardives sont enlevées par la main du faucheur ; tous les autres se jettent alors dans les champs de blé noir , dans les avoines , et dans les friches couvertes de genêts , où on les trouve en été , ce qui les a fait nommer *râles de genêt* ; quelques-uns retournent dans les prés en regain à la fin de cette même saison.

Lorsque le chien rencontre un râle , on peut le reconnaître à la vivacité de sa quête , au nombre de faux arrêts , à l'opiniâtreté avec laquelle l'oiseau tient et se laisse quelquefois serrer de si près , qu'il se fait prendre : souvent il s'arrête dans sa fuite , et se blotit , de sorte que le chien , emporté par son ardeur , passe pardessus et perd sa trace ; le râle , dit-on , profite

de cet instant d'erreur de l'ennemi pour revenir sur sa voie et donner le change. Il ne part qu'à la dernière extrémité, et s'élève assez haut avant de filer; il vole pesamment, et ne va jamais loin. On en voit ordinairement la remise: mais c'est inutilement qu'on va la chercher; car l'oiseau a déjà piété plus de cent pas lorsque le chasseur y arrive. Il sait donc suppléer par la rapidité de sa marche à la lenteur de son vol: aussi se sert-il beaucoup plus de ses pieds que de ses ailes; et toujours couvert sous les herbes, il exécute à la course tous ses petits voyages et ses croisières multipliées dans les prés et les champs. Mais quand arrive le tems du grand voyage, il trouve, comme la caille, des forces inconnues pour fournir au mouvement de sa longue traversée: il prend son essor la nuit; et secondé d'un vent propice, il se porte dans nos provinces méridionales, d'où il tente le passage de la Méditerranée. Plusieurs périssent sans doute dans cette première traite ainsi que dans la seconde pour le retour, où l'on a remarqué que ces oiseaux sont moins nombreux qu'à leur départ.

Au reste, on ne voit le râle de terre dans nos provinces méridionales que dans ce passage. Il ne niche pas en Provence; et quand Belon dit qu'il est rare en Candie, quoiqu'il soit aussi commun en Grèce qu'en Italie, cela indique seulement que cet oiseau ne s'y trouve guère que dans les saisons de ses passages au printemps et en automne. Du reste, les voyages du râle s'étendent plus loin vers le nord que vers le midi, et malgré la pesanteur de son vol, il parvient en Pologne, en Suède, en Danemarck, et jusqu'en Norwège. Il est rare en Angleterre, où l'on prétend qu'il ne se trouve que dans quelques cantons, quoiqu'il soit assez commun en Irlande. Ses migrations semblent suivre en Asie

le même ordre qu'en Europe. Au Kamtschatka comme en Europe , le mois de mai est également celui de l'arrivée de ces oiseaux ; ce mois s'appelle *tava koatch* , mois des râles. *Tava* est le nom de l'oiseau.

Les circonstances qui pressent le râle d'aller nicher dans les terres du nord , sont autant la nécessité des subsistances que l'agrément des lieux frais qu'il cherche de préférence ; car , quoiqu'il mange des graines , surtout celles de genêt , de trèfle , de grémil , et qu'il s'engraisse en cage de millet et de grains , cependant les insectes , les limaçons , les vermisseaux , sont non-seulement ses alimens de choix , mais une nourriture de nécessité pour ses petits , et il ne peut la trouver en abondance que dans les lieux ombragés et les terres humides. Cependant , lorsqu'il est adulte , tout aliment paraît lui profiter également ; car il a beaucoup de graisse , et sa chair est exquise. On lui tend , comme à la caille , un filet , où on l'attire par l'imitation de son cri , *crëk* , *crëk* , *crëk* , en frottant rudement une lame de couteau sur un os dentelé.

### LE RÂLE D'EAU.

Le râle d'eau court le long des eaux stagnantes aussi vite que le râle de terre dans les champs ; il se tient de même toujours caché dans les grandes herbes et les joncs : il n'en sort que pour traverser les eaux à la nage et même à la course ; car on le voit souvent courir légèrement sur les larges feuilles du nénuphar , qui couvrent les eaux dormantes. Il se fait de petites routes à travers les grandes herbes ; on y tend des lacets , et on le prend d'autant plus aisément , qu'il revient constamment à son gîte , et par le même chemin. Autrefois on en faisait le vol à l'épervier ou au faucon ; et dans cette

petite chasse , le plus difficile était de faire partir l'oiseau de son fort : il s'y tient avec autant d'opiniâtreté que le râle de terre dans le sien ; il donne la même peine au chasseur , la même impatience au chien , devant lequel il fuit avec ruse , et ne prend son vol que le plus tard qu'il peut. Il est de la grosseur à-peu-près du râle de terre ; mais il a le bec plus long , rougeâtre près de la tête. Il a les pieds d'un rouge obscur : Ray dit que quelques individus les ont jaunes , et que cette différence vient peut-être de celle du sexe. Le ventre et les flancs sont rayés transversalement de bandelettes blanchâtres , sur un fond noirâtre ; disposition de couleurs commune à tous les râles. La gorge , la poitrine , l'estomac , sont , dans celui-ci , d'un beau gris ardoisé ; le manteau est d'un roux brun olivâtre.

On voit des râles d'eau autour des sources chaudes pendant la plus grande partie de l'hiver ; cependant ils ont , comme les râles de terre , un tems de migration marqué. Il en passe à Malte au printemps et en automne. M. le vicomte de Querhoent en a vu à cinquante lieues des côtes de Portugal , le 17 avril ; ces râles d'eau étaient si fatigués , qu'ils se laissaient prendre à la main. M. Gmelin en a trouvé dans les terres arrosées par le Don. Belon les appelle *râles noirs* , et dit que ce sont oiseaux connus en toutes contrées , dont l'espèce est plus nombreuse que celle du râle de terre , qu'il nomme *râle rouge*.

Au reste , la chair du râle d'eau est moins délicate que celle du râle de terre ; elle a même un goût de marécage , à-peu-près pareil à celui de la poule d'eau.



## LA MAROQUETTE.

La marouette est un petit râle d'eau qui n'est pas plus gros qu'une alouette. Tout le fond de son plumage est d'un brun olivâtre, tacheté et nué de blanchâtre, dont le lustre, sur cette teinte sombre, le fait paraître comme émaillé; et c'est ce qui l'a fait appeler *râle perlé*. Frisch l'a nommé *poule d'eau perlée*: dénomination impropre; car la marouette n'est point une poule d'eau, mais un râle. Elle paraît dans la même saison que le grand râle d'eau; elle se tient sur les étangs marécageux; elle se cache et niche dans les roseaux. Son nid, en forme de gondole, est composé de jonc, qu'elle sait entre-lacer, et, pour ainsi dire, amarrer par un des bouts à une tige de roseau, de manière que le petit bateau ou berceau flottant peut s'élever et s'abaisser avec l'eau sans en être emporté. La ponte est de sept ou huit œufs. Les petits, en naissant, sont tout noirs. Leur éducation est courte; car, dès qu'ils sont éclos, ils courent, nagent, plongent, et hientôt se séparent; chacun va vivre seul; aucun ne se recherche, et cet instinct solitaire et sauvage prévaut même dans le tems des amours; car, à l'exception des instans de l'approche nécessaire, le mâle se tient écarté de sa femelle, sans prendre auprès d'elle aucun des tendres soins des oiseaux amoureux, sans l'amuser ni l'égayer par le chant, sans ressentir ni goûter ces doux plaisirs qui retracent et rappellent ceux de la jouissance: tristes êtres qui ne savent pas respirer près de l'objet aimé; amours encore plus tristes, puisqu'elles n'ont pour but qu'une insipide fécondité.

Avec ces mœurs sauvages et ce naturel stupide, la



marouette ne paraît guère susceptible d'éducation , ni même faite pour s'appivoiser : nous en avons cependant élevé une ; elle a vécu durant tout un été avec de la mie de pain et du chènevis. Lorsqu'elle était seule , elle se tenait constamment dans une grande jatte pleine d'eau , mais , dès qu'on entrait dans le cabinet où elle était renfermée , elle courait se cacher dans un petit coin obscur , sans qu'on l'ait jamais entendu crier ni murmurer : cependant , lorsqu'elle est en liberté , elle fait retentir une voix aigre et perçante , assez semblable au cri d'un petit oiseau de proie ; et quoique ces oiseaux n'aient aucun attrait pour la société , on observe néanmoins que l'un n'a pas plutôt crié qu'un autre lui répond , et que bientôt ce cri est répété par tous les autres du canton.

La marouette , comme tous les râles , tient si fort devant les chiens , que souvent le chasseur peut la saisir avec la main ou l'abattre avec un bâton. S'il se trouve un buisson dans sa fuite , elle y monte , et du haut de son asyle regarde passer les chiens en défaut : cette habitude lui est commune avec le râle d'eau ; elle plonge , nage , et même nage entre deux eaux lorsqu'il s'agit de se dérober à l'ennemi.

Ces oiseaux disparaissent dans le fort de l'hiver : mais ils reviennent de très-bonne heure au printems , et dès le mois de février ils sont communs dans quelques provinces de France et d'Italie ; on les connaît en Picardie sous le nom de *girardine*. C'est un gibier délicat et recherché ; ceux sur-tout que l'on prend en Piémont , dans les rizières , sont très-gras et d'un goût exquis.

OISEAUX ÉTRANGERS  
DE L'ANCIEN CONTINENT  
QUI ONT RAPPORT AU RÂLE.

- I. *Le tiklin, ou râle des philippines.*
- II. *Le tiklin brun.*
- III. *Le tiklin rayé.*
- IV. *Le tiklin à collier.*

OISEAUX ÉTRANGERS  
DU NOUVEAU CONTINENT  
QUI ONT RAPPORT AU RÂLE.

I. *Le râle à long bec.* Les espèces de râles sont plus diversifiées et peut-être plus nombreuses dans les terres noyées et marécageuses du nouveau continent, que dans les contrées plus sèches de l'ancien.

On trouve à la Guiane deux espèces ou du moins deux variétés de ces râles à long bec, qui diffèrent beaucoup par la grosseur, les uns étant de la taille de la barge, et les autres, n'étant qu'un peu plus gros que notre râle d'eau.

II. *Le kiolo râle de Cayenne, ou râle à ventre roux de Cayenne.*

III. *Le râle tacheté de Cayenne.*

IV. *Le râle de Virginie.*

V. *Le râle bidi-bidi.*

VI. *Le petit râle de Cayenne.*

VII. *Le caurale, ou petit paon des roses.* A le considérer par la forme du bec et des pieds, cet oiseau serait un râle : mais sa queue est beaucoup plus longue que celle d'aucun oiseau de cette famille. Pour exprimer en même-tems cette différence et ces rapports, il a été nommé *caurale* (râle à queue) : nous lui conserverons ce nom, plutôt que celui de *petit paon des roses* qu'on lui donne à Cayenne.

---

## LA POULE D'EAU.

LA nature passe par nuances de la forme du râle à celle de la poule d'eau, qui a de même le corps comprimé par les côtés; le bec d'une figure semblable, mais plus accourci, et plus approchant par là du bec des gallinacés. La poule d'eau a aussi le front dénué de plumes et recouvert d'une membrane épaisse; caractères dont certaines espèces de râles présentent les vestiges. Elle vole aussi les pieds pendans; enfin elle a les doigts alongés comme le râle, mais garnis dans toute leur longueur d'un bord membraneux; nuance par laquelle se marque le passage des oiseaux fissipèdes, dont les doigts sont nus et séparés, aux oiseaux palmipèdes, qui les ont garnis et joints par une membrane tendue de l'un à l'autre doigt; passage dont nous avons déjà vu l'ébauche dans la plupart des oiseaux de rivage, qui ont ce rudiment de membrane tantôt entre les doigts, et tantôt entre deux seulement, l'extérieur et celui du milieu.

Les habitudes de la poule d'eau répondent à sa conformation: elle va à l'eau plus que le râle, sans cependant y nager beaucoup, si ce n'est pour traverser d'un bord à l'autre; cachée durant la plus grande partie du jour dans les roseaux, ou sous les racines des aulnes, des saules et des osiers, ce n'est que sur le soir qu'on la voit se promener sur l'eau; elle fréquente moins les marécages et les marais que les rivières et les étangs. Son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de joncs entre-



De Seve, Del.

L'Épine, Directeur.

1 LA POULE D'EAU. 2 LE PLONGEON.





lacés; la mère quitte son nid tous les soirs, et couvre ses œufs auparavant avec des brins de joncs et d'herbes: dès que les petits sont éclos, ils courent comme ceux du râle, et suivent de même leur mère, qui les mène à l'eau; c'est à cette faculté naturelle que se rapporte sans doute le soin de prévoyance que le père et la mère montrent en plaçant leur nid toujours très-près des eaux. Au reste, la mère conduit et cache si bien sa petite famille, qu'il est très-difficile de la lui enlever pendant le très-petit tems qu'elle la soigne; car bientôt ces jeunes oiseaux, devenus assez forts pour se pourvoir d'eux-mêmes, laissent à leur mère féconde le tems de produire et d'élever une famille cadette, et même l'on assure qu'il y a souvent trois pontes dans un an.

Les poules d'eau quittent en octobre les pays froids et les montagnes, et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas. Ainsi la poule d'eau n'est pas précisément un oiseau de passage, puisqu'on la voit toute l'année dans différentes contrées, et que tous ses voyages paraissent se borner des montagnes à la plaine, et de la plaine aux montagnes.

Quoique peu voyageuse et partout assez peu nombreuse, la poule d'eau paraît avoir été placée par la nature dans la plupart des régions connues, et même dans les plus éloignées. Nous en distinguons trois espèces ou variétés, que l'on nous assure ne pas se mêler, quoique vivant ensemble sur les mêmes eaux.

Les trois races ou espèces reconnues dans nos contrées peuvent se distinguer par la grandeur. L'espèce moyenne est la plus commune; celle de la grande et celle de la petite poule d'eau, sont un peu plus rares. La poule d'eau moyenne approche de la grosseur d'un poulet de six mois; sa longueur, du bec à la queue,

est d'un pied , et du bec aux ongles , de quatorze à quinze pouces. Son bec est jaune à la pointe , et rouge à la base ; la plaque membraneuse du front est aussi de cette dernière couleur , ainsi que le bas de la jambe au dessus du genou ; les pieds sont verdâtres ; tout le plumage est d'une couleur sombre gris de fer , nué de blanc sous le corps , et gris brun verdâtre en dessus ; une ligne blanche borde l'aile ; la queue , en se relevant , laisse voir du blanc aux plumes latérales de ses couvertures inférieures : du reste , tout le plumage est épais , serré et garni de duvet. Dans la femelle , qui est un peu plus petite que le mâle , les couleurs sont plus claires.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT A LA POULE D'EAU.

I. *La poulette d'eau.* Ce nom diminutif , donné par Belon , ne doit pas faire imaginer que cette poule d'eau soit considérablement plus petite que la précédente. Il y a peu de différence ; mais on observe que , dans les mêmes lieux , les deux espèces se tiennent constamment séparées sans se mêler. Leurs couleurs sont à-peu-près les mêmes ; Belon trouve seulement à celle-ci une teinte bleuâtre sur la poitrine , et il remarque qu'elle a la paupière blanche. Il ajoute que sa chair est très-tendre , et que les os sont minces et fragiles. Nous avons eu une de ces poulettes d'eau ; elle ne vécut que depuis le 22 novembre jusqu'au 10 décembre , à la vérité sans autre aliment que de l'eau. On la tenait enfermée dans un petit réduit qui ne tirait de jour que par deux carreaux percés à la porte : tous les matins , aux pre-

miers rayons du jour , elle s'élançait contre ces vitres à plusieurs reprises différentes ; le reste du tems elle se cachait le plus qu'elle pouvait , tenant la tête basse. Si on la prenait à la main , elle donnait des coups de bec ; mais ils étaient sans force. Dans cette dure prison on ne lui entendit pas jeter un seul cri. Ces oiseaux sont en général très-silencieux ; on a même dit qu'ils étaient muets : cependant , lorsqu'ils sont en liberté , ils font entendre un petit son réitéré , *bri , bri , bri*.

II. *La porzane* , ou *la grande poule d'eau*. Cette poule d'eau doit être commune en Italie , aux environs de Bologne , puisque les oiselleurs de cette contrée lui ont donné un nom vulgaire (*porzana*). Elle est plus grande dans toutes ses dimensions que notre poule d'eau commune.

III. *La grinette*.

IV. *La smirring*. Ce nom , que Gesner pense avoir été donné par *onomatopée* , ou imitation de cri , est en Allemagne celui d'un oiseau qui paraît appartenir au genre de la poule d'eau.

V. *La glout*.

VI. *La grande poule d'eau de Cayenne*. Ces oiseaux sont très-communs dans les marais de la Guiane , et l'on en voit jusque dans les fossés de la ville de Cayenne. Ils vivent de petits poissons et d'insectes aquatiques. Les jeunes ont le plumage tout gris , et ils ne prennent de rouge qu'à la mue.

VII. *Le mittck*. Ces oiseaux sont fort nombreux dans le Groenland , principalement en hiver ; on les voit , dès le matin , voler en troupes , des baies vers les îles ,

où ils vont se repaître de coquillages , et le soir ils reviennent à leurs retraites dans les baies , pour y passer la nuit. Ils suivent en volant les détours de la côte et les sinuosités des détroits entre les îles. Rarement ils volent sur terre , à moins que la force du vent , sur-tout quand il souffle du nord , ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres : c'est alors que les chasseurs les tirent de quelque pointe avancée dans la mer , d'où l'on va en canot pêcher ceux qui sont tués ; car les blessés vont à fond et ne reparaissent guère.

VIII. *Le kingalik.* Cet oiseau est plus grand que le canard , et remarquable par une prépondérance dentelée qui lui croît sur le bec entre les narines , et qui est d'un jaune orangé. Le mâle est tout noir excepté qu'il a les ailes blanches , et le dos marqueté de blanc. La femelle n'est que brune.

## LES JACANAS.

I. **L**E *jacana du Brésil* doit être mis avec les poules d'eau , auxquelles il ressemble par le naturel , les habitudes , la forme du corps raccourci , la figure du bec et la petitesse de la tête. Néanmoins il nous paraît que le jacana diffère essentiellement des poules d'eau par des caractères singuliers , et même uniques , qui le séparent et le distinguent de tous les autres oiseaux : il porte des éperons aux épaules , et des lambeaux de membrane sur le devant de la tête ; il a les doigts et les ongles excessivement grands ; le doigt de derrière est d'ailleurs aussi long que celui du milieu en devant ; tous les ongles sont droits , ronds , effilés comme des stylets ou des aiguilles. C'est apparemment de cette forme particulière de ses ongles incisifs et poignans qu'on a donné au jacana le nom de *chirurgien*. L'espèce en est commune sur tous les marais du Brésil , et nous sommes assurés qu'elle se trouve également à la Guiane et à Saint-Domingue ; on peut aussi présumer qu'elle existe dans toutes les régions et les différentes îles de l'Amérique entre les tropiques et jusqu'à la nouvelle Espagne , quoique Fernandès ne paraisse en parler que sur des relations , et non d'après ses propres connaissances , puisqu'il fait venir ces oiseaux des côtes du nord , tandis qu'ils sont naturels aux terres du midi.

Ce jacana est assez commun à Saint-Domingue, d'où il nous a été envoyé , sous le nom de *chevalier mordoré armé*.

II. *Le jacana noir.*

III. *Le jacana vert.*

IV. *Le jacana-péca.* Les brasiens donnent à cet oiseau le nom d'*agua-pecaca*; nous l'appellerons *jacana-péca*, pour réunir son nom générique à sa dénomination spécifique, et pour le distinguer des autres jacanas.

V. *Le jacana varié.* Le plumage de cet oiseau est en effet plus varié que celui des autres jacanas, sans sortir néanmoins des couleurs dominantes et communes à tous : ces couleurs sont le verdâtre, le noir et le marron pourpré.

---



---

## LA POULE SULTANE , OU LE PORPHYRION.

---

LES modernes ont appelé *poule sultane* , un oiseau fameux chez les anciens sous le nom de *porphyrion*. Nous avons déjà plusieurs fois remarqué combien les dénominations données par les Grecs , et la plupart fondées sur des caractères distinctifs , étaient supérieures aux noms formés comme au hasard dans nos langues récentes , sur des rapports ou fictifs ou bizarres , et souvent démentis par l'inspection de la nature. Le nom de *poule sultane* nous en fournit un nouvel exemple ; c'est apparemment en trouvant quelque ressemblance avec la poule et cet oiseau de rivage , bien éloigné pourtant du genre gallinacé , et en imaginant un degré de supériorité sur la poule vulgaire par sa beauté ou par son port , qu'on l'a nommé *poule sultane* : mais le nom de *porphyrion* , en rappelant à l'esprit le rouge ou le pourpre du bec et des pieds , était plus caractéristique et bien plus juste. Que ne pouvons-nous rétablir toutes les belles ruines de l'antiquité savante , et rendre à la nature ces images brillantes et ces portraits fidèles dont les Grecs l'avaient peinte et toujours animée , hommes spirituels et sensibles qu'avaient touchés les beautés qu'elle présente , et la vie que partout elle respire !

Faisons donc l'histoire du porphyrion , avant de parler de la poule sultane. Aristote , dans Athénée , décrit le porphyrion comme un oiseau fissipède à longs pieds ,

au plumage bleu , dont le bec couleur de pourpre est très-fortement implanté dans le front , et dont la grandeur est celle du coq domestique. Suivant la leçon d'Athénée , Aristote aurait ajouté qu'il y a cinq doigts aux pieds de cet oïscan ; ce qui serait une erreur , dans laquelle néanmoins quelques autres anciens auteurs sont tombés. Une autre erreur plus grande des écrivains modernes , est celle d'Isidore , copiée dans Albert , qui dit que le porphyrion a l'un des pieds fait pour nager et garni de membranes , et l'autre propre à courir comme les oiseaux de terre ; ce qui est non-seulement un fait faux , mais contraire à toute idée de nature , et ne peut signifier autre chose , sinon que le porphyrion est un oiseau de rivage , qui vit aux confins de la terre et de l'eau. Il paraît en effet que l'un et l'autre élément fournit à sa subsistance ; car il mange , en domesticité , des fruits , de la viande et du poisson : son ventricule est conformé comme celui des oiseaux qui vivent également de graines et de chair.

On l'élève donc aisément : il plaît par son port noble , par sa belle forme , par son plumage brillant et riche en couleurs mêlées de bleu pourpré et de vert d'aigue-marine ; son naturel est paisible ; il s'habitue avec ses compagnons de domesticité , quoique d'espèce différente de la sienne , et se choisit entr'eux quelque ami de prédilection.

Il est de plus oiseau pulvérateur comme le coq ; néanmoins il se sert de ses pieds comme d'une main pour porter les alimens à son bec : cette habitude paraît résulter des proportions du cou , qui est court , et des jambes , qui sont très-longues ; ce qui rend pénible l'action de ramasser avec le bec sa nourriture à terre. Les anciens avaient fait la plupart de ces remarques sur le porphyrion , et c'est un des oiseaux qu'ils ont le mieux décrits.

Les Grecs , les Romains , malgré leur luxe déprédateur , s'abstinrent également de manger du porphyrion. Ils le faisaient venir de Libye , de Comagène et des îles Baléares , pour le nourrir et le placer dans les palais et dans les temples , où on le laissait en liberté , comme un hôte digne de ces lieux par la noblesse de son port , par la douceur de son naturel et par la beauté de son plumage.

Maintenant , si nous comparons à ce porphyrion des anciens notre poule sultane , il paraît que cet oiseau , qui nous est arrivé de Madagascar sous le nom de *talève* , est exactement le même. Il a environ deux pieds , du bec aux ongles. Les doigts sont extraordinairement longs et entièrement séparés , sans vestiges de membranes : ils sont disposés à l'ordinaire , trois en avant et un en arrière. Le cou est très-court à proportion de la hauteur des jambes , qui sont dénuées de plumes ; les pieds sont très-longs , la queue très-courte ; le bec , en forme de cône , aplati par les côtés , est assez court ; et le dernier trait qui caractérise cet oiseau , c'est d'avoir , comme les foulques , le front chauve et chargé d'une plaque qui , s'étendant jusqu'au sommet de la tête , s'élargit en ovale , et paraît être formée par un prolongement de la substance cornée du bec.

Nous avons été à portée de vérifier en grande partie sur la poule sultane , ce que les anciens ont dit de leur porphyrion. Cet oiseau est effectivement très-doux , très-innocent , et en même-tems timide , fugitif , aimant , cherchant la solitude et les lieux écartés , se cachant tant qu'il peut pour manger. Lorsqu'on l'approche il a un cri d'effroi , d'une voix d'abord assez faible , ensuite plus aiguë , et qui se termine par deux ou trois coups d'un son sourd et intérieur. Il a pour le plaisir d'autres petits accens moins bruyans et plus doux. Il pa-

ratt préférer les fruits et les racines, particulièrement celles des chicorées, à tout autre aliment, quoiqu'il puisse vivre aussi de grains; mais lui ayant fait présenter du poisson, le goût naturel s'est marqué; il l'a mangé avec avidité. Souvent il trempe ses alimens à plusieurs fois dans l'eau; pour peu que le morceau soit gros, il ne manque pas de le prendre à sa patte, et de l'assujettir entre ses longs doigts, en ramenant contre les autres celui de derrière, et tenant le picot à demi élevé. Il mange eu morcelant.

Il n'y a guère d'oiseaux plus beaux par les couleurs: le bleu de son plumage moëlleux et lustré est embellé de reflets brillans; ses longs pieds et la plaque du sommet de la tête avec la racine du bec, sont d'un beau rouge, et une touffe de plumes blanches sous la queue relève l'éclat de sa belle robe bleue. La femelle ne diffère du mâle qu'en ce qu'elle est un peu plus petite. Celui-ci est plus gros qu'une perdrix, mais un peu moins qu'une poule. M. le marquis de Nesle a rapporté ce couple de Sicile, où, suivant la notice qu'il a eu la bonté de nous communiquer, ces poules sultanes sont connues sous le nom de *gallo fugiani*; on les trouve sur le lac de Lentini, au dessus de Catane. On les vend à un prix médiocre dans cette ville, ainsi qu'à Syracuse et dans les villes voisines; on en voit de vivantes dans les places publiques, où elles se tiennent à côté des vendeuses d'herbes et de fruits pour en recueillir les débris. Ce bel oiseau, logé chez les Romains dans les temples, se ressent un peu, comme l'on voit, de la décadence de l'Italie. Mais une conséquence intéressante que présente ce dernier fait, c'est qu'il faut que la race de la poule sultane se soit naturalisée en Sicile par quelques couples de ces porphyriens apportés d'Afrique, et il y a toute apparence que cette

belle espèce s'est propagée de même dans quelques autres contrées ; car nous voyons par un passage de Gesner , que ce naturaliste était persuadé qu'il se trouve de ces oiseaux en Espagne et même dans nos provinces méridionales de France.

Au reste , cet oiseau est un de ceux qui se montrent le plus naturellement disposés à la domesticité , et qu'il serait agréable et utile de multiplier. Le couple nourri dans les volières de M. le marquis de Nesle a niché au dernier printems (1778) : on a vu le mâle et la femelle travailler de concert à construire le nid ; ils le posèrent à quelque hauteur de terre , sur une avance du mur , avec des bâchettes et de la paille en quantité. La ponte fut de six œufs blancs , d'une coque rude , exactement ronds et de la grosseur d'une demi-bille de billard. La femelle n'étant pas assidue à les couvrir , on les donna à une poule ; mais ce fut sans succès. On pourrait sans doute espérer de voir une autre ponte réussir plus heureusement , si elle était couvée et soignée par la mère elle-même : il faudrait pour cela ménager à ces oiseaux le calme et la retraite qu'ils semblent chercher , surtout dans le tems de leurs amours.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT A LA POULE SULTANE.

I. *La poule sultane verte.* On la trouve aux Indes orientales.

II. *La poule sultane brune , ou poule sultane de la Chine.* Cette poule sultane , qui vient de la Chine a quinze à seize pouces de longueur.

III. *L'angoli*. Nous abrégeons ce nom de celui de *caunangoli*, que porte vulgairement à Madras l'oiseau que les Gentous nomment *boollu-cory*.

IV. *La petite poule sultane*.

V. *La favorite*, ou *favorite de Cayenne*.

VI. *L'acintli*.

---



---

## LA FOULQUE.

---

L'ESPÈCE de la foulque , qui , dans notre langue , se nomme aussi *morelle* , doit être regardée comme la première famille par où commence la grande et nombreuse tribu des véritables oiseaux d'eau. La foulque , sans avoir les pieds entièrement palmés , ne le cède à aucun des autres oiseaux nageurs , et reste même plus constamment sur l'eau qu'aucun d'eux , si l'on en excepte les plongeurs. Il est très-rare de voir la foulque à terre ; elle y paraît si dépaysée , que souvent elle se laisse prendre à la main. Elle se tient tout le jour sur les étangs , qu'elle préfère aux rivières , et ce n'est guère que pour passer d'un étang à un autre qu'elle prend pied à terre , encore faut-il que la traversée ne soit pas longue ; car , pour peu qu'il y ait de distance , elle prend son vol en le portant fort haut : mais ordinairement ses voyages ne se font que de nuit.

Les foulques , comme plusieurs autres oiseaux d'eau , voient très-bien dans l'obscurité , et même les plus vieilles ne cherchent leur nourriture que pendant la nuit. Elles restent retirées dans les joncs pendant la plus grande partie du jour ; et lorsqu'on les inquiète dans leur retraite , elles s'y cachent , et s'enfoncent même dans la vase , plutôt que de s'envoler. Il semble qu'il leur en coûte pour se déterminer au mouvement du vol , si naturel aux autres oiseaux ; car elles ne partent de la terre ou de l'eau qu'avec peine. Les plus jeunes foulques , moins solitaires et moins circonspectes sur le danger , paraissent à toutes les heures du jour , et

jouent entr'elles en s'élevant droit vis-à-vis l'une de l'autre, s'élançant hors de l'eau et retombant par petits bonds. Elles se laissent aisément approcher; cependant elles regardent et fixent le chasseur, et plongent si prestement à l'instant qu'elles aperçoivent le feu, que souvent elles échappent au plomb meurtrier: mais dans l'arrière-saison, quand ces oiseaux, après avoir quitté les petits étangs, se sont réunis sur les grands, l'on en fait des chasses dans lesquelles on en tue plusieurs centaines. On s'embarque pour cela sur nombre de nacelles qui se rangent en ligne et croisent la largeur de l'étang; cette petite flotte alignée pousse ainsi devant elle la troupe des foulques, de manière à la conduire et à la renfermer dans quelque anse; pressés alors par la crainte et la nécessité, tous ces oiseaux s'envolent ensemble pour retourner en pleine eau, en passant par-dessus la tête des chasseurs, qui font un feu général et en abattent un grand nombre; on fait ensuite la même manœuvre vers l'autre extrémité de l'étang, où les foulques se sont portées; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ni le bruit et le feu des armes et des chasseurs, ni l'appareil de la petite flotte, ni la mort de leurs compagnons, ne puissent engager ces oiseaux à prendre la fuite; ce n'est que la nuit suivante qu'ils quittent des lieux aussi funestes, et encoro y trouve-t-on quelques traîneurs le lendemain.

Ces oiseaux paresseux ont, à juste titre, plusieurs ennemis: le busard mange leurs œufs et enlève leurs petits, et c'est à cette destruction qu'on doit attribuer le peu de population dans cette espèce, qui par elle-même est très-féconde; car la foulque pond dix-huit à vingt œufs d'un blanc sale et presque aussi gros que ceux de la poule; et quand la première couvée est perdue, souvent la mère en fait une seconde de dix à

douze œufs. Elle établit son nid dans des endroits noyés et couverts de roseaux secs; elle en choisit une touffe, sur laquelle elle en entasse d'autres, et ce tas, élevé au-dessus de l'eau, est garni dans son creux de petites herbes sèches et de sommités de roseaux, ce qui forme un gros nid assez informe et qui se voit de loin. Elle couve pendant vingt-deux ou vingt-trois jours; et dès que les petits sont éclos, ils sautent hors du nid et n'y reviennent plus. La mère ne les réchauffe pas sous ses ailes; ils couchent sous les joncs alentour d'elle. Elle les conduit à l'eau, où, dès leur naissance, ils nagent et plongent très-bien. Ils sont couverts dans ce premier âge d'un duvet noir enfumé, et paraissent très-laid; on ne leur voit que l'indice de la plaque blanche qui doit orner leur front. C'est alors que l'oiseau de proie leur fait une guerre cruelle, et il enlève souvent la mère et les petits. Les vieilles foulques qui ont perdu plusieurs fois leur couvée, instruites par le malheur, viennent établir leur nid le long du rivage, dans les glaïens, où il est mieux caché; elles tiennent leurs petits dans ces endroits fourrés et couverts de grandes herbes. Ce sont ces couvées qui perpétuent l'espèce; car la dépopulation des autres est si grande, qu'un bon observateur, qui a particulièrement étudié les mœurs de ces oiseaux, estime qu'il en échappe au plus un dixième à la serre des oiseaux de proie, particulièrement des busards.

Les foulques nichent de bonne heure au printemps, et on leur trouve de petits œufs dans le corps dès la fin de l'hiver: elles restent sur nos étangs pendant la plus grande partie de l'année; et dans quelques endroits elles ne les quittent pas même en hiver. Cependant en automne elles se réunissent en grande troupe, et toutes partent des petits étangs pour se rassembler sur les grands; souvent elles y restent jusqu'en décembre;

et lorsque les frimas , les neiges , et sur-tout la gelée , les chassent des cantons élevés et froids , elles viennent alors dans la plaine , où la température est plus douce , et c'est le manque d'eau plus que le froid qui les oblige à changer de lieu. M. Hébert en a vu dans un hiver très-rude sur le lac de Nantua , qui ne gèle que tard ; il en a vu dans les plaines de la Brie , mais en petit nombre , en plein hiver : cependant il y a toute apparence que le gros de l'espèce gagne peu à peu les contrées voisines qui sont plus tempérées ; car comme le vol de ces oiseaux est pénible et pesant , ils ne doivent pas aller fort loin , et en effet ils reparaisent dès le mois de février.

On trouve la foulque dans toute l'Europe , depuis l'Italie jusqu'en Suède. On en distingue deux espèces , ou plutôt deux variétés , deux races , qui subsistent sur les mêmes eaux sans se mêler ensemble , et qui ne diffèrent qu'en ce que l'une est un peu plus grande que l'autre ; car ceux qui veulent distinguer la grande foulque ou *macroule* , de la petite foulque ou *morelle* , par la couleur de la plaque frontale , ignorent que , dans l'une et l'autre , cette partie ne devient rouge que dans la saison des amours , et qu'en tout autre tems cette plaque est blanche , et pour tout le reste de la conformation la macroule et la morelle sont entièrement semblables.

Tout le plumage est garni d'un duvet épais , recouvert d'une plume fine et serrée ; il est d'un noir plombé , plein et profond sur la tête et le cou , avec un trait blanc au pli de l'aile. Aucune différence n'indique le sexe. La grandeur de la foulque égale celle de la poule domestique , et sa tête et le corps ont à peu près la même forme. Ses doigts sont à demi palmés , largement frangés des deux côtés d'une membrane découpée en festons , dont les nœuds se rencontrent à chaque

articulation des phalanges ; ces membranes sont , comme les pieds , de couleur plombée. Au dessus du genou une petite portion de la jambe nue est cerclée de rouge ; les cuisses sont grosses et charnues. Ces oiseaux ont un gésier , deux grands cœcums , une ample vésicule de fiel. Ils vivent principalement , ainsi que les poules d'eau , d'insectes aquatiques , de petits poissons , de sangsues ; néanmoins ils recueillent aussi les graines et avalent de petits cailloux. Leur chair est noire , se mange en maigre et sent un peu le marais.

Dans son état de liberté , la foulque a deux cris différens , l'un coupé , l'autre traînant : c'est ce dernier , sans doute , qu'Aratus a voulu désigner en parlant du présage que l'on en tirait , comme il paraît que c'est du premier que Pline entend parler en disant qu'il annonce la tempête ; mais la captivité lui fait apparemment une impression d'ennui si forte , qu'elle perd la voix ou la volonté de la faire entendre , et l'on croirait qu'elle est absolument muette.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT A LA FOULQUE.

I. *La macroule , grande foulque , ou diable de mer.*  
 Tout ce que nous venons de dire de la foulque ou morrelle ; convient à la macroule ; leurs habitudes naturelles , ainsi que leur figure , sont les mêmes : seulement celle-ci est un peu plus grande que la première.

II. *La grande foulque à crête.*

---

---

## LES PHALAROPES.

---

Nous devons à M. Edwards la première connaissance de ce nouveau genre de petits oiseaux, qui, avec la taille et à-peu-près la conformation du cingle ou de la guignette, ont les pieds semblables à ceux de la foulque; caractère que M. Brisson a exprimé par le nom de *phalarope*; tandis que M. Edwards, s'en tenant à la première analogie, ne leur donne que celui de *tringa*. Ce sont en effet de petits bécasseaux, ou petites guignottes, auxquelles la nature a donné des pieds de foulque. Ils paraissent appartenir aux terres ou plutôt aux eaux des régions les plus septentrionales.

I. *Le phalarope cendré, ou phalarope de Sibérie.*  
Cet oiseau a la voix perçante et clameuse de l'hirondelle de mer.

II. *Le phalarope rouge.*

III. *Le phalarope à festons dentelés.*

---



---

## LE GRÈBE.

---

LE grèbe est bien connu par ces beaux manchons d'un blanc argenté qui ont , avec la moëlleuse épaisseur du duvet , le ressort de la plume et le lustre de la soie. Son plumage , sans apprêt , et en particulier celui de la poitrine , est en effet un beau duvet très-serré , très-ferme , bien peigné , et dont les brins lustrés se couchent et se joignent de manière à ne former qu'une surface glacée , luisante , et aussi impénétrable au froid de l'air qu'à l'humidité de l'eau. Ce vêtement à toute épreuve était nécessaire au grèbe , qui , dans les plus rigoureux hivers , se tient constamment sur les eaux comme nos plongeurs , avec lesquels on l'a souvent confondu : mais ce nom n'exprime pas leurs différences ; car les espèces de la famille du grèbe diffèrent essentiellement de celles des plongeurs , en ce que ceux-ci ont les pieds pleinement palmés , au lieu que les grèbes ont la membrane des pieds divisée et coupée par les lobes alentour de chaque doigt.

Par sa conformation , le grèbe ne peut être qu'un habitant des eaux : ses jambes , placées tout-à-fait en arrière , et presque enfoncées dans le ventre , ne laissent paraître que les pieds en forme de rames , dont la position et le mouvement naturel sont de se jeter en dehors , et ne peuvent soutenir à terre le corps de l'oiseau que quand il se tient droit à plomb. Dans cette position , on conçoit que le battement des ailes ne peut , au lieu de l'élever en l'air , que le renverser en avant , les jambes ne pouvant seconder l'impulsion que le corps reçoit

des ailes : ce n'est que par un grand effort qu'il prend son vol à terre ; et comme s'il sentait combien il est étranger , on a remarqué qu'il cherche à l'éviter , et que pour n'y être point poussé , il nage toujours contre le vent ; et lorsque par malheur la vague le porte sur le rivage , il y reste en se débattant , et faisant des pieds et des ailes des efforts presque toujours inutiles pour s'élever dans l'air ou retourner à l'eau. On le prend donc souvent à la main , malgré les violens coups de bec dont il se défend. Mais son agilité dans l'eau est aussi grande que son impuissance sur terre ; il nage , plonge , fend l'onde , et court à sa surface en effleurant les vagues avec une surprenante rapidité ; on prétend même que ses mouvemens ne sont jamais plus vifs , plus prompts et plus rapides , que lorsqu'il est sous l'eau ; il y poursuit les poissons jusqu'à une très-grande profondeur ; les pêcheurs le prennent souvent dans leurs filets ; il descend plus bas que les macreuses , qui ne se prennent que sur les bancs de coquillages découverts au reflux , tandis que le grèbe se prend à mer pleine , souvent à plus de vingt pieds de profondeur.

Les grèbes fréquentent également la mer et les eaux douces , quoique les naturalistes n'aient guère parlé que de ceux que l'on voit sur les lacs , les étangs et les anses des rivières. Il y en a plusieurs espèces sur nos mers de Bretagne , de Picardie , et dans la Manche. Le grèbe du lac de Genève , qui se trouve aussi sur celui de Zurich et les autres lacs de la Suisse , et quelquefois sur celui de Nantua , et même sur certains étangs de Bourgogne et de Lorraine , est l'espèce la plus connue. Il est un peu plus gros que la foulque ; sa longueur , du bec au croupion , est d'un pied cinq pouces , et du bec aux ongles , d'un pied neuf à dix pouces. Il a tout le dessus du corps d'un brun foncé , mais lustré ,

et tout le devant d'un très-beau blanc argenté. Comme tous les autres grèbes , il a la tête petite , le bec droit et pointu , aux angles duquel est un petit espace en peau nue et rouge qui s'étend jusqu'à l'œil. Les ailes sont courtes et peu proportionnées à la grosseur du corps : aussi l'oiseau s'élève-t-il difficilement ; mais ayant pris le vent , il ne laisse pas de fournir un long vol. Sa voix est haute et rude ; la jambe , ou , pour mieux dire , le tarse est élargi et applati latéralement ; les écailles dont il est couvert , forment , à sa partie postérieure , une double dentelure ; les ongles sont larges et plats. La queue manque absolument à tous les grèbes : ils ont cependant au croupion les tubercules d'où sortent ordinairement les plumes de la queue ; mais ces tubercules sont moindres que dans les autres oiseaux , et il n'en sort qu'un bouquet de petites plumes , et non de véritables pennes.

Ces oiseaux sont communément fort gras ; non-seulement ils se nourrissent de petits poissons , mais ils mangent de l'algue et d'autres herbes , et avalent du limon. On trouve aussi assez souvent des plumes blanches dans leur estomac , non qu'ils dévorent des oiseaux , mais apparemment parce qu'ils prennent la plume qui se joue sur l'eau pour un petit poisson. Au reste , il est à croire que les grèbes vomissent , comme le cormoran , les restes de la digestion ; du moins trouve-t-on au fond de leur sac des arêtes pelotonnées et sans altération.

Les pêcheurs de Picardie vont sur la côte d'Angleterre dénicher les grèbes , qui , en effet , ne nichent pas sur celles de France ; ils trouvent ces oiseaux dans des creux de rocher , où apparemment ils volent , faute d'y pouvoir grimper , et d'où il faut que leurs petits se précipitent dans la mer. Mais sur nos grands étangs le

grèbe construit son nid avec des roseaux et des joncs entrelacés : il est à demi plongé , et comme flottant sur l'eau , qui cependant ne peut l'emporter ; car il est affermi et arrêté contre les roseaux , et non tout-à-fait à flot , comme le dit Linnæus. On y trouve ordinairement deux œufs , et rarement plus de trois. On voit , dès le mois de juin , les petits grèbes nouveau-nés nager avec leur mère.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT A LA GRÈBE.

I. *Le petit grèbe.*

II. *Le grèbe huppé.*

III. *Le petit grèbe huppé.*

IV. *Le grèbe cornu.* Ce grèbe porte une huppe noire partagée en arrière , et divisée comme en deux cornes : il a de plus une sorte de crinière ou de chevelure enflée , rousse à la racine , noire à la pointe , coupée en rond autour du cou ; ce qui lui donne une physionomie tout étrange , et l'a fait regarder comme une espèce de monstre. Il est un peu plus grand que le grèbe commun ; son plumage est le même , à l'exception de la crinière et des flancs , qui sont roux.

V. *Le petit grèbe cornu , ou grèbe d'Esclavonie.*

VI. *Le grèbe due-laart.*

VII. *Le grèbe de la Louisiane.*

VIII. *Le grèbe à joues grises , ou le jougris.*

IX. *Le grand grèbe, ou grèbe de Cayenne.*

X. *Le castagneux.* Le castagneux n'a pas plus que le grèbe la faculté de se tenir et de marcher sur la terre ; ses jambes traînantes et jetées en arrière ne peuvent s'y soutenir , et ne lui servent qu'à nager. Il a peine à prendre son vol ; mais une fois élevé , il ne laisse pas d'aller loin. On le voit sur les rivières tout l'hiver, tems auquel il est fort gras ; mais , quoiqu'on l'ait nommé *grèbe de rivière*, on en voit aussi sur la mer , où il mange des chevrettes , des éperlans , de même qu'il se nourrit de petites écrevisses et de menus poissons dans les eaux douces. Nous lui avons trouvé dans l'estomac des grains de sable ; il a ce viscère musculéux et revêtu intérieurement d'une membrane glanduleuse , épaisse et peu adhérente ; les intestins , comme l'observe Belon , sont très-grèles ; les deux jambes sont attachées au derrière du corps par une membrane qui déborde quand les jambes s'étendent , et qui est attachée fort près de l'articulation du tarse ; au dessus du croupion sont , en place de queue , deux petits pinceaux de duvet qui sortent chacun d'un tubercule ; on remarque encore que les membranes des doigts sont encadrées d'une bordure dentelée de petites écailles symétriquement rangées.

Au reste , nous croyons que le *tropazorola* de Gesner est notre castagneux. Ce naturaliste dit que c'est le premier oiseau qui reparaisse après l'hiver sur les lacs de Suisse.

XI. *Le castagneux des Philippines.*XII. *Le castagneux à bec cerclé.*XIII. *Le castagneux de Saint-Domingue.*

XIV. *Le grèbe-foulque.* La nature trace des traits d'union presque partout où nous voudrions marquer des intervalles et faire des coupures ; sans quitter brusquement une forme pour passer à une autre , elle emprunte de toutes deux , et compose un être mi-parti qui réunit les deux extrêmes , et remplit jusqu'au moindre vide de l'ensemble d'un tout , où rien n'est isolé. Tels sont les traits de l'oiseau grèbe-foulque , jusqu'à ce jour inconnu , et qui nous a été envoyé de l'Amérique méridionale. Nous lui avons donné ce nom , parce qu'il porte les deux caractères du grèbe et de la foulque ; il a , comme elle , une queue assez large et d'assez longues ailes ; tout son manteau est d'un brun olivâtre , et tout le devant du corps est d'un très-beau blanc ; les doigts et les membres dont ils sont garnis , sont barrés transversalement de raies noires et blanches ou jaunâtres ; ce qui fait un effet agréable. Au reste , ce grèbe-foulque , qui se trouve à Cayenne , est aussi petit que notre castagneux.

---



## LES PLONGEONS.

QUOIQUE beaucoup d'oiseaux aquatiques aient l'habitude de plonger , même jusqu'au fond de l'eau , en poursuivant leur proie , on a donné de préférence le nom de *plongeon* à une petite famille particulière de ces oiseaux plongeurs , qui diffère des autres , en ce qu'ils ont le bec droit et pointu , et les trois doigts antérieurs joints ensemble par une membrane entière , qui jette un rebord le long du doigt intérieur , duquel néanmoins le postérieur est séparé. Les plongeurs ont de plus les ongles petits et pointus , la queue très-courte et presque nulle , les pieds très-plats et placés tout-à-fait à l'arrière du corps ; enfin la jambe cachée dans l'abdomen , disposition très-propre à l'action de nager , mais très-contraire à celle de marcher : en effet , les plongeurs , comme les grèbes , sont obligés sur terre à se tenir debout dans une situation droite et presque perpendiculaire , sans pouvoir maintenir l'équilibre dans leurs mouvemens , au lieu qu'ils se meuvent dans l'eau d'une manière si preste et si prompte , qu'ils évitent la balle en plongeant à l'éclair du feu , au même instant que le coup part : aussi les bons chasseurs , pour tirer ces oiseaux , adaptent à leur fusil un morceau de carton , qui , en laissant la mire libre , dérobe l'éclair de l'amorce à l'œil de l'oiseau.

I. *Le grand plongeur.* Ce plongeur est presque de la grandeur et de la taille de l'oie. Il est connu sur les lacs de Suisse , et le nom de *studer* qu'on lui donne sur celui de Constance , marque , selon Gesner , sa pesan-

teur à terre et l'impuissance de marcher , malgré l'effort qu'il fait des ailes et des pieds à la fois. Il ne prend son essor que sur l'eau : mais dans cet élément ses mouvemens sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides ; il plonge à de très-grandes profondeurs , et nage entre deux eaux à cent pas de distance sans reparaître pour respirer ; une portion d'air renfermée dans la trachée artère dilatée fouruit pendant ce tems à la respiration de cet amphibie ailé , qui semble moins appartenir à l'élément de l'air qu'à celui des eaux. Il en est de même des autres plongeurs et des grèbes ; ils parcourent librement et en tout sens les espaces dans l'eau : ils y trouvent leur subsistance, leur abri , leur asyle ; car si l'oiseau de proie paraît en l'air , ou qu'un chasseur se montre sur le rivage , ce n'est point au vol que le plongeur confie sa fuite et son salut ; il plonge , et , caché sous l'eau , se dérobe à l'œil de tous ses ennemis. Mais l'homme , plus puissant encore par l'adresse que par la force , sait lui faire rencontrer des embûches jusqu'au fond de son asyle ; un filet , une ligne dormante amorcée d'un petit poisson , sont les pièges auxquels l'oiseau se prend en avalant sa proie : il meurt ainsi en voulant se nourrir , et dans l'élément même sur lequel il est né ; car on trouve son nid posé sur l'eau , au milieu des grands joncs dont le pied est baigné.

Quelques observateurs ont écrit que ce grand plongeur était fort silencieux : cependant Gesner lui attribue un cri particulier et fort éclatant ; mais apparemment on ne l'entend que rarement.

II. *Le petit plongeur.* Ce petit plongeur ressemble beaucoup au grand , leurs habitudes naturelles sont à peu près les mêmes.

On voit en tout tems les plongeurs de cette espèce

sur nos étangs , qu'ils ne quittent que quand la glace les force à se transporter sur les rivières et les ruisseaux d'eau vive; ils partent pendant la nuit , et ne s'éloignent que le moins qu'ils peuvent de leur premier domicile. L'on avait déjà remarqué , du tems d'Aristote , que l'hiver ne les faisait pas disparaître. Ce philosophe dit aussi que leur ponte est de deux ou trois œufs ; mais nos chasseurs assurent qu'elle est de trois ou quatre , et disent que quand on approche du nid , la mère se précipite et se plonge , et que les petits tout nouvellement éclos se jettent à l'eau pour la suivre. Au reste , c'est toujours avec bruit et avec un mouvement très-vif des ailes et de la queue, que ces oiseaux nagent et plongent; le mouvement de leurs pieds se dirige en nageant , non d'avant en arrière , mais de côté et se croisant en diagonale. M. Hébert a observé ce mouvement en tenant captif un de ces plongeurs , qui , retenu seulement par un long fil , prenait toujours cette direction : il paraissait n'avoir rien perdu de sa liberté naturelle ; il était sur une rivière où il trouvait sa vie en happant de petits poissons.

III. *Le plongeur cat-marin.* Ce plongeur , fort semblable à notre petit plongeur d'eau douce , nous a été envoyé des côtes de Picardie , qu'il fréquente , sur-tout en hiver , et où les pêcheurs l'appellent *cat-marin* (chat de mer), parce qu'il mange et détruit beaucoup de frais poisson. Souvent ils le prennent dans les filets tendus pour les macreuses , avec lesquelles ce plongeur arrive ordinairement ; car on observe qu'il s'éloigne l'été comme s'il allait passer cette saison plus au nord: quelques-uns cependant au rapport des matelots , nichent dans les Sorlingues , sur des rochers où ils ne peuvent arriver qu'en partant de l'eau par un effort de

sant , aidé du mouvement des vagues ; car sur terre ils sont , comme les autres plongeurs , dans l'impuissance de s'élever par le vol ; ils ne peuvent même courir que sur les vagues , qu'ils esleurent rapidement dans une attitude droite , et la partie postérieure du corps plongée dans l'eau.

Cet oiseau entre avec la marée dans les embouchures des rivières. Les petits merlans , le frai de l'esturgeon et du congre , sont ses mets de préférence. Comme il nage presque aussi vite que les autres oiseaux volent , et qu'il plonge aussi bien qu'un poisson , il a tous les avantages possibles pour se saisir de cette proie fugitive.

Les jeunes , moins adroits et moins exercés que les vieux , ne mangent que des chevrettes ; cependant les uns et les autres , dans toutes les saisons , sont extrêmement gras.

IV. *L'imbrin* , ou grand plongeon de la mer du nord. Imbrin est le nom que porte à l'île Feroé ce grand plongeur , connu aux Orcades sous celui d'*embergoose*. Il est plus gros qu'une oie , ayant près de trois pieds du bec aux ongles , et quatre pieds de vol.

Ce grand plongeur paraît quelquefois en Angleterre dans les hivers rigoureux : mais en tout autre tems il ne quitte pas les mers du nord , et sa retraite ordinaire est aux Orcades , aux îles Feroé , sur les côtes d'Islande et vers le Groenland ; car il est aisé de le reconnaître dans le *tuglek* des Groenlandais.

V. *Le lumme* , petit plongeur de la mer du nord , ou plongeur à gorge rouge de Sibérie. Lumme ou *loom* en Lapon veut dire *boiteux* , et ce nom peint la démarche chancelante de cet oiseau lorsqu'il se trouve à terre , où néanmoins il ne s'expose guère , nageant presque toujours , et nichant à la rive même de l'eau

sur les côtes désertes. Peu de gens ont vu son nid , et les Islandais disent qu'il couve ses œufs sous ses ailes en pleine mer ; ce qui n'est guère plus vraisemblable que la couvée de l'imbrin sous l'eau.

Le lumme est moins grand que l'imbrin , et n'est que de la taille du canard.

Il paraît que ces plongeurs ne quittent guère la mer du nord. Leur principal domicile est sur les côtes de Norwège, d'Islande et de Groenland ; ils les fréquentent pendant tout l'été , et y font leurs petits , qu'ils élèvent avec des soins et une sollicitude singulière.

---

---

## LE HARLE.

---

**L**E harle , dit Belon , fait autant de dégât sur un étang qu'en pourrait faire un bièvre ou castor : c'est pour-quoi , ajoute-t-il , le peuple donne le nom de *bièvre* à cet oiseau. Mais Belon paraît se tromper ici avec le peuple , au sujet du bièvre ou castor , qui ne mange pas de poisson , mais de l'écorce et du bois tendre et c'est à la loutre qu'il fallait comparer cet oiseau ichthyophage , puisque de tous les animaux quadrupèdes aucun ne détruit autant de poisson que la loutre.

Le harle est d'une grosseur intermédiaire entre le canard et l'oie : mais sa taille , son plumage et son vol raccourci , lui donnent plus de rapport avec le canard. C'est avec peu de justesse que Gesner lui a donné la dénomination de *merganser* (oie-plongeon) , par la seule ressemblance du bec à celui du plongeon , puisque cette ressemblance est très-imparfaite. Le bec du harle est à peu près cylindrique et droit jusqu'à la pointe , comme celui du plongeon : mais il en diffère en ce que cette pointe est crochue et fléchie en manière d'angle courbe , d'une substance dure et cornée ; et il en diffère encore en ce que les bords en sont garnis de dentelures dirigées en arrière. La langue est hérissée de papilles dures et tournées en arrière comme les dentelures du bec ; ce qui sert à retenir le poisson glissant , et même à le conduire dans le gosier de l'oiseau : aussi , par une voracité peu mesurée , avale-t-il des poissons beaucoup trop gros pour entrer tout entiers dans son estomac ; la tête se loge la première dans



l'œsophage , et se digère avant que le corps puisse y descendre.

Le harle nage tout le corps submergé et la tête seule hors de l'eau ; il plonge profondément , reste long-tems sous l'eau , et parcourt un grand espace avant de remonter. Quoiqu'il ait les ailes courtes , son vol est rapide , et le plus souvent il file au dessus de l'eau , et il paraît alors presque tout blanc : aussi l'appelle-t-on *harle blanc* en quelques endroits , comme en Brie , où il est assez rare. Cependant il a le devant du corps lavé de jaune pâle ; le dessus du cou avec toute la tête est d'un noir changeant en vert par reflets ; et la plume , qui en est fine , soyeuse , longue , et relevée en hérisson depuis la nuque jusque sur le front , grossit beaucoup le volume de la tête. Ce dos est de trois couleurs , noir sur le haut et sur les grandes penes des ailes , blanc sur les moyennes et la plupart des couvertures , et joliment liséré de gris sur blanc au croupion ; la queue est grise ; les yeux , les pieds et une partie du bec sont rouges.

Le harle est , comme on voit , un fort bel oiseau ; mais sa chair est sèche et mauvaise à manger . La forme de son corps est large et sensiblement aplatie sur le dos. On a observé que la trachée-artère a trois renflemens , dont le dernier , près de la bifurcation , renferme un labyrinthe osseux : cet appareil contient l'air que l'oiseau peut respirer sous l'eau. Ces oiseaux ne paraissent que de loin à loin dans nos provinces de France ; et toutes les notices que nous en avons reçues , nous apprennent seulement qu'il se trouve en différens lieux , et toujours en hiver. On croit en Suisse que son apparition sur les lacs annonce un grand hiver ;

---

† Belon rapporte le proverbe populaire , que *qui voudrait régaler le diable , lui servirait bièvre et cormoran.*

et quoique cet oiseau doive être assez connu sur la Loire, puisque c'est là, suivant Belon, qu'on lui a imposé le nom de *harle* ou *herle*, ce qui est assez difficile à concilier.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT AU HARLE.

I. *Le harle huppé.* Le harle commun que nous venons de décrire, n'a qu'un toupet, et non pas une huppe : celui-ci porte une huppe bien formée, bien détaillée de la tête, et composée de brins fins et longs, dirigés de l'occiput en arrière. Il est de la grosseur du canard.

II. *La piette, ou le petit harle huppé.* La piette est un joli petit harle à plumage pie, et auquel on a donné quelquefois le nom de *religieuse*, sans doute à cause de la netteté de sa belle robe blanche, de son manteau noir, et de sa tête coiffée en effilés blancs, couchés en mentonnière et relevés en forme de bandeau, que coupe par derrière un petit lambeau de voile d'un violet vert obscur ; un demi-collier noir sur le haut du cou achève la parure modeste et piquante de cette petite religieuse ailée. Elle est aussi fort commune, sous le nom de *piette*, sur les rivières d'Arc et de Somme en Picardie, où il n'est pas de paysan, dit Belon, qui ne la sache nommer. Elle est un peu plus grande que la sarcelle, mais moindre que le morillon.

III. *Le harle à manteau noir.*

IV. *Le harle étoilé.*

V. *Le harle couronné de Virginie.* Ce harle, qui se trouve en Virginie, est très-remarquable par sa tête couronnée d'un beau limbe, noir à la circonférence et blanc au milieu, et formé de plumes relevées en disque; ce qui fait un bel effet, mais qui ne paraît bien que dans l'oiseau vivant. On le voit dans la belle figure que Catesby a donnée de cet oiseau, qu'il a dessiné vivant. Sa poitrine et son ventre sont blancs; le bec, la face, le cou et le dos, sont noirs; les plumes de la queue et de l'aile brunes; celles de l'aile les plus intérieures sont noires et marquées d'un trait blanc. Ce harle est à-peu-près de la grosseur du canard.

## LE PÉLICAN.

---

LE pélican est plus remarquable , plus intéressant pour un naturaliste , par la hauteur de sa taille et par le grand sac qu'il porte sous le bec , que par la célébrité fabuleuse de son nom , consacré dans les emblèmes religieux des peuples ignorans. On a représenté sous sa figure la tendresse paternelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante ; mais cette fable que les Égyptiens racontaient déjà du vautour , ne devait pas s'appliquer au pélican , qui vit dans l'abondance , et auquel la nature a donné de plus qu'aux autres oiseaux pêcheurs une grande poche , dans laquelle il porte et met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche.

Le pélican égale ou même surpasse en grandeur le cygne , et ce serait le plus grand des oiseaux d'eau si l'albatross n'était pas plus épais , et si le flamant n'avait pas les jambes beaucoup plus hautes. Le pélican les a au contraire très-basses , tandis que ses ailes sont largement étendues , que l'envergure en est de onze ou douze pieds. Il se soutient donc très-aisément et très-long-tems dans l'air ; il s'y balance avec légèreté , et ne change de place que pour tomber à plomb sur sa proie , qui ne peut échapper ; car la violence du choc et la grande étendue des ailes qui frappent et couvrent la surface de l'eau , la font bouillonner , tournoyer , et étourdissent en même-tems le poisson , qui dès-lors ne peut fuir. C'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils sont seuls : mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert ; on les voit se disposer en



1.

2.

De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LE CORMORAN. 2 LE PELICAN.





ligne et nager de compagnie en formant un grand cercle qu'ils resserrent peu-à-peu pour y renfermer le poisson et se partager la capture à leur aise.

Ces oiseaux prennent , pour pêcher , les heures du matin et du soir où le poisson est le plus en mouvement , et choisissent les lieux où il est le plus abondant ; c'est un spectacle de les voir raser l'eau , s'élever de quelques piques au dessus , et tomber le cou roide et leur sac à demi plein , puis se relevant avec effort retomber de nouveau , et continuer ce manège jusqu'à ce que cette large besace soit entièrement remplie ; ils vont alors manger et digérer à l'aise sur quelque pointe de rocher , où ils restent en repos et comme assoupis jusqu'au soir.

Il me paraît qu'il serait possible de tirer parti de cet instinct du pélican , qui n'avale pas sa proie d'abord , mais l'accumule en provision , et qu'on pourrait en faire , comme du cormoran , un pêcheur domestique ; et l'on assure que les Chinois y ont réussi. Labat raconte aussi que des sauvages avaient dressé un pélican qu'ils envoyaient le matin après l'avoir rougi de rocou , et qui le soir revenait au carbet le sac plein de poissons , qu'ils lui faisaient dégorger.

Cet oiseau doit être un excellent nageur : il est parfaitement *palmipède* , ayant les quatre doigts réunis par une seule espèce de membrane ; cette peau et les pieds sont rouges ou jaunes suivant l'âge. Il paraît aussi que c'est avec l'âge qu'il prend cette belle teinte de couleur rose tendre et comme transparente , qui semble donner à son plumage le lustre d'un vernis.

Les plumes du cou ne sont qu'un duvet court ; celles de la nuque sont plus allongées , et forment une espèce de crête ou de petite huppe. La tête est aplatie par les côtés ; les yeux sont petits et placés dans deux larges joues nues ; la queue est composée de dix-huit pen-

nes. Les couleurs du bec sont du jaune et du rouge pâle sur un fond gris , avec des traits de rouge vif sur le milieu et vers l'extrémité ; ce bec est applati en dessus comme une large lame relevée d'une arrête sur sa longueur , et se terminant par une pointe en croc ; le dedans de cette lame , qui fait la mandibule supérieure, présente cinq nervures saillantes , dont les deux extérieures forment des bords tranchans ; la mandibule inférieure ne consiste qu'en deux branches flexibles qui se prêtent à l'extension de la poche membraneuse qui leur est attachée , et qui pend audessous comme un sac en forme de nasse. Cette poche peut contenir plus de vingt pintes de liquide ; elle est si large et si longue, qu'on y peut placer le pied , ou y faire entrer le bras jusqu'au coude. Ellis dit avoir vu un homme y cacher sa tête ; ce qui ne nous fera pourtant pas croire ce que dit Sanctius , qu'un de ces oiseaux laissa tomber du haut des airs un enfant nègre qu'il avait emporté dans son sac.

Ce gros oiseau paraît susceptible de quelque éducation , et même d'une certaine gaieté , malgré sa pesanteur ; il n'a rien de farouche , et s'habitue volontiers avec l'homme. <sup>1</sup> Belon en vit un dans l'île de Rhodes, qui se promenait familièrement par la ville; et Culmann, dans Gesner raconte l'histoire fameuse de ce pélican qui suivait l'empereur Maximilien, volant sur l'armée quand elle était en marche, et s'élevant quelquefois si haut , qu'il ne paraissait plus que comme une hirondelle, quoiqu'il eût quinze pieds ( du Rhin ) d'un bout des ailes à l'autre.

---

<sup>1</sup> Rzaczynski parle d'un pélican nourri pendant quarante ans à la cour de Bavière, qui se plaisait beaucoup en compagnie , et paraissait prendre un plaisir singulier à entendre de la musique.

Cette grande puissance de vol serait néanmoins étonnante dans un oiseau qui pèse vingt-quatre ou vingt-cinq livres, si elle n'était merveilleusement secondée par la grande quantité d'air dont son corps se gonfle, et aussi par la légèreté de sa charpente : tout son squelette ne pèse pas une livre et demie ; les os en sont si minces, qu'ils ont de la transparence ; et Aldrovande prétend qu'ils sont sans moëlle. C'est sans doute à la nature de ces parties solides qui ne s'ossifient que tard, que le pélican doit sa très-longue vie<sup>1</sup>. L'on a même observé qu'en captivité il vivait plus long-tems que la plupart des autres oiseaux.

Au reste, le pélican, sans être tout-à-fait étranger à nos contrées, y est pourtant assez rare, sur-tout dans l'intérieur des terres.

Le Danube et le Strymon paraissent limiter les contrées où ils se portent en troupes du nord au midi dans notre continent.

En rassemblant les témoignages des différens navigateurs, nous voyons que les pélicans se trouvent dans toutes les contrées méridionales de notre continent, et qu'ils se retrouvent avec peu de différence et en plus grand nombre dans celles du nouveau monde.

Le pélican pêche en eau douce comme en mer ; et dès-lors on ne doit pas être surpris de le trouver sur les grandes rivières : mais il est singulier qu'il ne s'en tienne pas aux terres basses et humides arrosées par de grandes rivières, et qu'il fréquente aussi les pays les plus secs, comme l'Arabie et la Perse, où il est

<sup>1</sup> Turner parle d'un pélican privé qui vécut cinquante ans. On conserva pendant quatre-vingts celui dont Culmann fait l'histoire, et dans sa vieillesse il était nourri, par ordre de l'empereur, à quatre écus par jour.

connu sous le nom de *porteur d'eau* (*tacab*). On a observé que comme il est obligé d'éloigner son nid des eaux trop fréquentées par les caravanes, il porte de très-loin de l'eau douce dans son sac à ses petits. Les bons Musulmans disent très-religieusement que Dieu a ordonné à cet oiseau de fréquenter le désert pour abreuver, au besoin, les pèlerins qui vont à la Mecque, comme autrefois il envoya le corbeau qui nourrit Élie dans la solitude. Aussi les Égyptiens, en faisant illusion à la manière dont ce grand oiseau garde de l'eau dans sa poche, l'ont surnommé *le chameau de la rivière*.

Le nid du pélican se trouve communément au bord des eaux; il le pose à plate terre, et c'est par erreur et en confondant, à ce qu'il paraît, la spatule avec le pélican, que M. Salerne dit qu'il niche sur les arbres. Il est vrai qu'il s'y perche malgré sa pesanteur et ses larges pieds palmés; et cette habitude, qui nous eût moins étonnés dans les pélicans d'Amérique, parce que plusieurs oiseaux d'eau s'y perchent, se trouve également dans les pélicans d'Afrique et d'autres parties de notre continent.

Du reste, cet oiseau, aussi vorace que grand déprédateur, engloutit dans une seule pêche autant de poisson qu'il en faudrait pour le repas de six hommes. Il avale aisément un poisson de sept ou huit livres; on assure qu'il mange aussi des rats et d'autres petits animaux. Pison dit avoir vu avaler un petit chat vivant par un pélican si familier, qu'il venait au marché, où les pêcheurs se hâtaient de lui lier son sac, sans quoi il leur enlevait subtilement quelques pièces de poisson.

Il mange de côté; et quand on lui jette un morceau, il le happe. Cette poche où il emmagasine toutes ses captures, est composée de deux peaux: l'interne est continue à la membrane de l'œsophage; l'extérieure

n'est qu'un prolongement de la peau du cou ; les rides qui la plissent servent à retirer le sac , lorsqu'étant vide il devient flasque. On se sert de ces poches de pélican comme de vessies pour enfermer le tabac à fumer : aussi les appelle-t-on dans nos îles , *blagues* ou *blades*, du mot anglais *bladder* , qui signifie *vessie*. On prétend que ces peaux préparées sont plus belles et plus douces que des peaux d'agneau : quelques marins s'en font des bonnets ; les Siamois en filent des cordes d'instrumens , et les pêcheurs du Nil se servent du sac , encore attaché à la mâchoire , pour en faire des vases propres à rejeter l'eau de leurs bateaux , ou pour en contenir et garder ; car cette peau ne se pénètre ni ne se corrompt par son séjour dans l'eau.

Il semble que la nature ait pourvu , par une attention singulière à ce que le pélican ne fût point suffoqué quand, pour engloutir sa proie , il ouvre à l'eau sa poche toute entière ; la trachée-artère , quittant alors les vertèbres du cou , se jette en avant , et s'attachant sous cette poche , y cause un gonflement très-sensible : en même-tems deux muscles en sphincter resserrent l'œsophage de manière à fermer toute entrée à l'eau. Au fond de cette même poche est cachée une langue si courte, qu'on a cru que l'oiseau n'en avait point. Les narines sont aussi presque invisible et placées à la racine du bec ; le cœur est très-grand ; la rate très-petite ; les cœcums également petits , et bien moindres à proportion que dans l'oie , le canard et le cygne. Enfin Aldrovande assure que le pélican n'a que douze côtes , et il observe qu'une forte membrane fournie de muscles épais , recouvre les bras des ailes.

Du reste, la chair du pélican n'avait pas besoin d'être défendue chez les juifs comme immonde ; car elle se défend d'elle-même par son mauvais goût , son odeur



de marécage et sa graisse huileuse : néanmoins quelques navigateurs s'en sont accommodés.

Nous avons observé dans plusieurs articles de cette Histoire naturelle , qu'en général les espèces des grands oiseaux, comme celles des grands quadrupèdes, existent seules isolées , et presque sans variétés ; que de plus elles paraissent être partout les mêmes , tandis que sous chaque genre ou dans chaque famille de petits animaux, et sur-tout dans celles des petits oiseaux , il y a une multitude de races , plus ou moins proche parentes , auxquelles on donne improprement le nom d'*espèces*. Ce nom *espèce* , et la notion métaphysique qu'il renferme, nous éloignent souvent de la vraie connaissance des nuances de la nature dans ses productions , beaucoup plus que les noms de *variété* , de *race* et de *famille*. Mais cette filiation , perdue dans la confusion des branches et des rameaux parmi les petites espèces , se maintient entre les grandes ; car elles admettent tout au plus quelques variétés , qu'il est toujours aisé de rapporter à l'espèce première , comme une branche immédiate à sa souche. L'autruche , le casoar , le condor , le cygne , tous les oiseaux majeurs , n'ont que peu ou point de variétés dans leurs espèces ; ceux qu'on peut regarder comme les seconds en ordre de grandeur ou de force , tels que la grue, la cigogue, le pélican, l'albatross, ne présentent qu'un petit nombre de ces mêmes variétés, celles du pélican se réduisent à deux : *le pélican brun* et *le pélican à bec dentelé du Mexique*.

---



## LE CORMORAN.

LE nom *cormoran* se prononçait ci-devant *cormaran*, *cormarin*, et vient de *corbeau marin* ou *corbeau de mer*. Les Grecs appelaient ce même oiseau *corbeau chauve*; cependant il n'a rien de commun avec le corbeau que son plumage noir, qui même diffère de celui du corbeau en ce qu'il est duveté et d'un noir moins profond.

Le cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés, aussi bon plongeur que nageur, et grand destructeur de poisson. Il est à-peu-près de la grandeur de l'oie, mais d'une taille moins fournie, plutôt mince qu'épaisse, et alongée par une grande queue plus étalée que ne l'est communément celle des oiseaux d'eau : cette queue est composée de quatorze plumes roides comme celles de la queue du pic ; elles sont, ainsi que presque tout le plumage, d'un noir lustré de vert. Le manteau est ondé de festons noirs sur un fond brun : mais ces nuances varient dans différens individus ; car M. Salerne dit que la couleur du plumage est quelquefois d'un noir verdâtre. Tous ont deux taches blanches au côté extérieur des jambes, avec une gorgerette blanche qui ceint le haut du cou en mentonnière, et il y a des brins blancs, pareils à des soies, hérissés sur le haut du cou et le dessus de la tête, dont le devant et les côtés sont chauves. Une peau également nue garnit le dessous du bec, qui est droit jusqu'à la pointe, où il se recourbe fortement en un croc très-aigu.

Cet oiseau est du petit nombre de ceux qui ont les

quatre doigts assujettis et liés ensemble par une membrane d'une seule pièce, et dont le pied, muni de cette large rame, semblerait indiquer qu'il est très-grand nageur : cependant il reste moins dans l'eau que plusieurs autres oiseaux aquatiques dont la palme n'est ni aussi continue ni aussi élargie que la sienne ; il prend fréquemment son essor, et se perche sur les arbres. Aristote lui attribue cette habitude, exclusivement à tous les autres oiseaux palmipèdes : néanmoins il l'a commune avec le pélican, le fou, la frégate, l'anhinga et l'oiseau du tropique ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux forment, avec lui, le petit nombre des espèces aquatiques qui ont les quatre doigts entièrement engagés par des membranes continues. C'est cette conformité qui a donné lieu aux ornithologistes modernes de rassembler ces cinq ou six oiseaux en une seule famille, et de les désigner en commun sous le nom générique de *pélican*. Mais ce n'est que dans une généralité scholastique, et en forçant l'analogie, que l'on peut, sur le rapport unique de la similitude d'une seule partie, appliquer le même nom à des espèces qui diffèrent autant entr'elles que celle de l'oiseau du tropique, par exemple, et celle du véritable pélican.

Le cormoran est d'une telle adresse à pêcher, et d'une si grande voracité, que quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégât qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs. Heureusement il se tient presque toujours au bord de la mer, et il est rare de le trouver dans les contrées qui en sont éloignées. Comme il peut rester long-tems plongé, et qu'il nage sous l'eau avec la rapidité d'un trait, sa proie ne lui échappe guère, et il revient presque toujours sur l'eau avec un poisson en travers de son bec. Pour l'avaloir, il fait un sin-

gulier manège ; il jette en l'air son poisson , et il a l'adresse de le recevoir la tête la première , de manière que les nageoires se couchent au passage du gosier , tandis que la peau membrancusc qui garnit le dessous du bec , prête et s'étend autant qu'il est nécessaire pour admettre et laisser passer le corps entier du poisson , qui souvent est fort gros en comparaison du cou de l'oiseau.

Dans quelques pays , comme à la Chine , et autrefois en Angleterre , on a su mettre à profit le talent du cormoran pour la pêche , et en faire , pour ainsi dire , un pêcheur domestique , en lui bouclant d'un anneau le bas du cou pour l'empêcher d'avaler sa proie , et l'accoutumant à revenir à son maître en rapportant le poisson qu'il porte dans le bec. On voit sur les rivières de la Chine des eormerans ainsi bouelés , perchés sur l'avant des bateaux , s'élaner et plonger au signal qu'on donne en frappant sur l'eau un coup de rame , et revenir bientôt en rapportant leur proie qu'on leur ôte du bec. Cet exercice se continue jusqu'à ce que le maître , content de la pêche de son oiseau , lui délie le cou et lui permette d'aller pêcher pour son propre compte.

La faim seule donne de l'activité au eormoran ; il devient paresseux et lourd dès qu'il est rassasié : aussi prend-il beaucoup de graisse ; et quoiqu'il ait une odeur très-forte et que sa chair soit de mauvais goût , elle n'est pas toujours dédaignée par les matelots , pour qui le rafraîchissement le plus simple ou le plus grossier est souvent plus délicieux que les mets les plus fins ne le sont pour notre délicatesse.

Du moins les navigateurs peuvent trouver ce mauvais gibier sur toutes les mers ; car on a rencontré le eormoran dans les parages les plus éloignés , aux Philippines , à la nouvelle Hollande , et jusqu'à la nouvelle Zé-

lande. Il y a dans la baie de Saldana une île nommée *l'île des cormorans*, parce qu'elle est, pour ainsi dire, convertie de ces oiseaux. Ils ne sont pas moins communs dans d'autres endroits voisins du cap de Bonne Espérance.

Les cormorans sont aussi en très-grand nombre au Sénégal. Nous croyons également les reconnaître dans les *plutons* de l'île Maurice du voyageur Leguat; et ce qu'il y a d'assez singulier dans leur nature, c'est qu'ils supportent également les chaleurs de ce climat et les frimas de la Sibérie: il paraît néanmoins que les rudes hivers de ces régions froides les obligent à quelques migrations; car on observe que ceux qui habitent en été les lacs des environs de Selinginskoi, où on leur donne le nom de *baclans*, s'en vont en automne au lac de Baïkal pour y passer l'hiver. Il en doit être de même des *ouriles* ou cormorans de Kamtschatka, bien décrits par M. Krascheninikoff, et reconnaissables dans le récit fabuleux des Kamtschadales, qui disent que ces oiseaux ont échangé leur langue avec les chèvres sauvages, contre les touffes de soie blanche qu'ils ont au cou et aux cuisses, quoiqu'il soit faux que ces oiseaux n'aient point de langue, et qu'ils crient soir et matin, dit Steller, d'une voix semblable au son d'une petite trompette enrouée.

Ces cormorans de Kamtschatka passent la nuit rassemblés par troupes sur les saillies des rochers escarpés, d'où ils tombent souvent à terre pendant leur sommeil, et deviennent alors la proie des renards, qui sont toujours à l'affût. Les Kamtschadales vont pendant le jour dénicher leurs œufs, au risque de tomber dans les précipices ou dans la mer; et pour prendre les oiseaux mêmes, ils ne font qu'attacher un nœud coulant au bout d'une perche; le cormoran, lourd et indolent,

une fois gité, ne bouge pas, et ne fait que tourner la tête à droite et à gauche pour éviter le lacet qu'on lui présente, et qu'on finit par lui passer au cou.

Le cormoran a la tête sensiblement aplatie, comme presque tous les oiseaux plongeurs; les yeux sont placés très en avant et près des angles du bec, dont la substance est dure, luisante comme de la corne; les pieds sont noirs, courts et très-forts; le tarse est fort large et aplati latéralement; l'ongle du milieu est intérieurement dentelé en forme de scie, comme celui du héron; les bras des ailes sont assez longs, mais garnis de plumes courtes, ce qui fait qu'il vole pesamment, comme l'observe Schwencckfeld: mais ce naturaliste est le seul qui dise avoir remarqué un osselet particulier, lequel, prenant naissance derrière le crâne, descend, dit-il, en lame mince pour s'implanter dans les muscles du cou.

## LE PETIT CORMORAN ;

### OU LE NIGAUD.

La pesanteur ou plutôt la paresse naturelle à tous les cormorans est encore plus grande et plus lourde dans ce petit cormoran, puisqu'elle lui a fait donner par tous les voyageurs le surnom de *shagg*, *niais* ou *nigaud*. Cette petite espèce de cormoran n'est pas moins répandue que la première. Elle se trouve sur-tout dans les îles et les extrémités des continens austraux; MM. Cook et Forster l'ont trouvée établie à l'île de Georgie. Cette dernière terre, inhabitée, presque inaccessible à l'homme, est peuplée de ces petits cormorans, qui en partagent le domaine avec les pingouins, et se cantonnent dans les touffes de ce gramin grossier qui est



presque le seul produit de la végétation dans cette froide terre , ainsi que dans celle des États , où l'on trouve de même ces oiseaux en grande quantité. Une île qui , dans le détroit de Magellan , en parut toute peuplée , reçut de M. Cook le nom d'île *Shagg* ou *île des Nigauds*. C'est là , c'est à ces extrémités du globe où la nature , engourdie par le froid , laisse encore subsister cinq ou six espèces d'animaux volatiles ou amphibies , derniers habitans de ces terres envahies par le refroidissement ; ils y vivent dans un calme apathique , qu'on peut regarder comme le prélude du silence éternel qui bientôt doit régner dans ces lieux. « On est étonné , dit M. Cook , de la paix qui est établie dans cette terre , les animaux qui l'habitent paraissent avoir formé une ligue pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle : les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte : les ours marins habitent l'intérieur de l'île ; et les nigauds , les rochers les plus élevés ; les pingouins s'établissent où il leur est plus aisé de communiquer avec la mer , et les autres oiseaux choisissent des lieux plus retirés. Nous avons vu tous ces animaux se mêler et marcher ensemble comme un troupeau domestique , ou comme des volailles dans une basse-cour , sans jamais essayer de se faire du mal. »

Dans ces terres à demi glacées , entièrement dénuées d'arbres , les nigauds nichent sur les flancs escarpés ou les saillies des rochers avancés sur la mer. Dans quelques cantons on trouve leurs nids sur les petits mondrains où croissent des glaïeuls , ou sur les touffes élevées de ce grand graminé dont nous venons de parler. Ils y sont cantonnés et rassemblés par milliers. Le bruit d'un coup de fusil ne les disperse pas ; ils ne font que s'élever à quelques pieds de hauteur , et ils retombent ensuite sur leurs nids. Cette chasse n'exige pas même



l'arme à feu ; car on peut les tuer à coups de perches et de bâtons , sans que l'aspect de leurs compagnons gisans et morts auprès d'eux les émeuve assez pour les faire fuir et se soustraire au même sort. Au reste , leur chair, celle des jeunes sur-tout, est assez bonne à manger.

Ces oiseaux ne vont pas loin en mer , et rarement perdent de vue la terre ; ils sont comme les pinguis , revêtus d'une plume très-fournie et très-propre à les défendre du froid rigoureux et continu des régions glaciales qu'ils habitent. M. Forster paraît admettre plusieurs espèces ou variétés dans celle de cet oiseau ; mais comme il ne s'explique pas nettement sur leur diversité, et qu'il ne suffit pas , sans doute , de la différente manière de nicher sur des inondrains ou dans des crevasses de rocher pour différencier des espèces , nous ne décrirons ici que le seul petit cormoran ou nigaud , que nous connaissons dans nos contrées.

On en voit en assez grand nombre sur la côte de Cornouailles en Angleterre , et dans la mer d'Irlande , sur-tout à l'île de Man. Il s'en trouve aussi sur les côtes de la Prusse , et en Hollande près de Sevenhuis , où ils nichent sur les grands arbres. Willughby dit qu'ils nagent le corps plongé , et la tête seule hors de l'eau , et qu'aussi agiles , aussi prestes dans cet élément qu'ils sont lourds sur la terre , ils évitent le coup de fusil en y enfonçant la tête à l'instant qu'ils voient le feu. Du reste , ce petit cormoran a les mêmes habitudes naturelles que le grand auquel il ressemble en général par la figure et les couleurs ; les différences consistent en ce qu'il a le corps et les membres plus petits et plus minces , que son plumage est brun sous le corps , que sa gorge n'est pas nue , et qu'il n'y a que douze penes à la queue.

L'organisation intérieure de cet oiseau offre plusieurs

singularités que nous rapporterons ici d'après les observations de MM. de l'académie des sciences. Un anneau osseux embrasse la trachée-artère au dessus de la bifurcation ; le pylore n'est point percé au bas de l'estomac , comme à l'ordinaire , mais ouvert dans le milieu du ventricule , en laissant la moitié d'en bas pendante au dessous , comme un sac ; et cette partie inférieure est fort charnue , et assez forte de muscles pour faire remonter par sa contraction les alimens jusqu'à l'orifice du pylore ; l'œsophage soufflé s'enfle jusqu'à paraître faire continuité avec le ventricule , qui sans cela en est séparé par un étranglement ; les intestins sont renfermés dans un épiploon fourni de beaucoup de graisse de la consistance du suif. Ce fait est une exception à ce que dit Pline , qu'en général les animaux ovipares n'ont pas d'épiploon. La figure des reins est aussi particulière ; ils ne sont point séparés en trois lobes , comme dans les autres oiseaux , mais dentelés en crête de coq sur leur portion convexe , et séparés du reste du bas-ventre par une membrane qui les recouvre. La cornée de l'œil est d'un rouge vif , et le cristallin approche de la forme sphérique , comme dans les poissons. La base du bec est garnie d'une peau rouge , qui entoure aussi l'œil ; l'ouverture des narines n'est qu'une fente si petite , qu'elle a échappée aux observateurs , qui ont dit que les cormorans , grands et petits , n'avaient point de narines. Le plus grand doigt dans les deux espèces est l'extérieur , et ce doigt est composé de cinq phalanges , le suivant de quatre , le troisième de trois , et le dernier , qui est le plus court , de deux phalanges seulement. Les pieds sont d'un noir luisant , et armés d'ongles pointus. Sous les plumes est un duvet très-fin , et aussi épais que celui du cygne. De petites plumes soyeuses et serrées comme du velours couvrent la tête.

---

---

## LES HIRONDEELES DE MER.

---

DANS le grand nombre des noms transportés , pour la plupart sans raison , des animaux de la terre à ceux de la mer , il s'en trouve quelques-uns d'assez heureusement appliqués , comme celui d'*hirondelle* qu'on a donné à une petite famille d'oiseaux pêcheurs , qui ressemblent à nos hirondelles par leurs longues ailes et leur queue fourchue , et qui , par leur vol constant à la surface des eaux , représentent assez bien sur la plaine liquide les allures des hirondelles de terre dans nos campagnes et autour de nos habitations : non moins agiles et aussi vagabondes , les hirondelles de mer rasent les eaux d'une aile rapide , et enlèvent en volant les petits poissons qui sont à la surface de l'eau , comme nos hirondelles y saisissent les insectes. Ces rapports de forme et d'habitudes naturelles leur ont fait donner , avec quelque fondement , le nom d'*hirondelles* , malgré les différences essentielles de la forme du bec et de la conformation des pieds , qui , dans les hirondelles de mer , sont garnis de petites membranes retirées entre les doigts , et ne leur servent pas pour nager ; car il semble que la nature n'ait confié ces oiseaux qu'à la puissance de leurs ailes , qui sont extrêmement longues et échauérées , comme celles de nos hirondelles. Ils en font le même usage pour planer , éingler , plonger dans l'air , en élevant , rabaissant , coupant , croisant leurs vols de mille et mille manières , suivant que le caprice , la gaiété ou l'aspect de la proie fugitive dirigent leurs mouvemens : ils ne la saisissent qu'au vol ,

ou en se posant un instant sur l'eau sans la poursuivre à la nage ; car ils n'aiment point à nager , quoique leurs pieds à demi membraneux puissent leur donner cette facilité. Ils résident ordinairement sur les rivages de la mer , et fréquentent aussi les lacs et les grandes rivières. Ces hirondelles de mer jettent en volant de grands cris aigus et perçans , comme les martinets , sur-tout lorsque par un tems calme elles s'élèvent en l'air à une grande hauteur , ou quand elles s'attroupent en été pour faire de grandes courses , mais en particulier dans le tems des nichées , car elles sont alors plus inquiètes et plus clamenses que jamais : elles répètent et redoublent incessamment leurs mouvemens et leurs cris ; et comme elles sont toujours en très-grand nombre , l'on ne peut , sans en être assourdi , approcher de la plage où elles ont déposé leurs œufs ou rassemblé leurs petits. Elles arrivent par troupes sur nos côtes de l'Océan au commencement de mai ; la plupart y demeurent , et n'en quittent pas les bords ; d'autres voyagent plus loin , et vont chercher les lacs , les grands étangs , en suivant les rivières ; partout elles vivent de petite pêche , et même quelques-unes gobent en l'air les insectes volans. Le bruit des armes à feu ne les effraie pas : ce signal de danger , loin de les écarter , semble les attirer ; car à l'instant où le chasseur en abat une dans la troupe , les autres se précipitent en foule alentour de leur compagne blessée , et tombent avec elle jusqu'à fleur d'eau. On remarque de même que nos hirondelles de terre arrivent quelquefois au coup de fusil , ou du moins qu'elles n'en sont pas assez émus pour s'éloigner beaucoup. Cette habitude ne viendrait-elle pas d'une confiance aveugle ? Ces oiseaux , emportés sans cesse par un vol rapide , sont moins instruits que ceux qui sont tapis dans les sillons ou perchés sur les arbres ; ils n'ont

pas appris, comme eux, à nous observer, nous reconnaître, et fuir leurs plus dangereux ennemis.

Au reste, les pieds de l'hirondelle de mer ne diffèrent de ceux de l'hirondelle de terre qu'en ce qu'ils sont à demi palmés; car ils sont de même très-courts, très-petits, et presque inutiles pour la marche. Les ongles pointus qui arment les doigts, ne paraissent pas plus nécessaires à l'hirondelle de mer qu'à celle de terre, puisque toutes deux saisissent également leur proie avec le bec: celui des hirondelles de mer est droit, effilé en pointe, lisse, sans dentelures, et applati par les côtés. Les ailes sont si longues, que l'oiseau en repos paraît en être embarrassé, et que dans l'air il semble être tout aile: mais si cette grande puissance de vol fait de l'hirondelle de mer un oiseau aérien, elle se présente comme un oiseau d'eau par ses autres attributs; car, indépendamment de la membrane échan-crée entre les doigts, elle a, comme presque tous les oiseaux aquatiques, une petite portion de la jambe dénudée de plumes, et le corps revêtu d'un duvet fourni et très-serré.

Cette famille des hirondelles de mer est composée de plusieurs espèces, dont la plupart ont franchi les océans et peuplé leurs rivages. On les trouve depuis les mers, les lacs et les rivières du nord, jusque dans les vastes plages de l'Océan austral; et on les rencontre dans presque toutes les régions intermédiaires.

## LE PIERRE-GARIN,

### OU LA GRANDE HIRONDELLE DE MER DE NOS COTES

Nous plaçons ici, comme première espèce, la plus grande des hirondelles de mer qui se voient sur nos



côtes : elle a près de treize pouces du bout du bec aux ongles , près de seize jusqu'au bout de la queue , et presque deux pieds d'envergure. Sa taille fine et mince , le joli gris de son manteau , le beau blanc de tout le devant du corps , avec une calotte noire sur la tête , et le bec et les pieds rouges , en font un bel oiseau.

Au retour du printemps , ces hirondelles , qui arrivent en grandes troupes sur nos côtes maritimes , se séparent en bandes , dont quelques-unes pénètrent dans l'intérieur de nos provinces , comme dans l'Orléanais , en Lorraine , en Alsace , et peut-être plus loin , en suivant les rivières , et s'arrêtant sur les lacs et sur les grands étangs ; mais le gros de l'espèce reste sur les côtes et se porte au loin sur les mers.

Sur nos côtes de Picardie , ces hirondelles de mer s'appellent *pierre-garins*. Ce sont , dit M. Baillon , des oiseaux aussi vifs que légers , des pêcheurs hardis et adroits ; ils se précipitent dans la mer sur le poisson qu'ils guettent , et après avoir plongé , se relèvent , et souvent remontent en un instant à la même hauteur où ils étaient en l'air. Ils digèrent le poisson presque aussi promptement qu'ils le prennent ; car il se fond en peu de tems dans leur estomac : la partie qui touche le fond du sac se dissout la première , et l'on a observé ce même effet dans les hérons et dans les mouettes ; mais en tout la force digestive est si grande dans ces hirondelles de mer , qu'elles peuvent aisément prendre un second repas une heure ou deux après le premier. Elles se battent fréquemment en se disputant leur proie , et avalent des poissons plus gros que le pouce , et dont la queue leur sert par le bec. Celles que l'on prend et qu'on nourrit quelquefois dans les jardins , ne refusent pas de manger de la chair ; mais il ne paraît pas qu'elles y touchent dans l'état de liberté.



Ces oiseaux s'apparient dès leur arrivée, dans les premiers jours de mai. Chaque femelle dépose dans un petit creux, sur le sable nud, deux ou trois œufs fort gros, eu égard à sa taille; le canton de sable qu'elles choisissent pour cela, est toujours à l'abri du vent de nord, et au dessous de quelques petites dunes. Si l'on approche de leurs nichées, les pères et mères se précipitent du haut de l'air, et arrivent à l'homme en jetant de grands cris redoublés d'inquiétude et de colère.

Leurs œufs ne sont pas tous de la même couleur; les uns sont fort bruns, d'autres sont gris, et d'autres presque verdâtres: apparemment ces derniers sont ceux des jeunes couples; car ils sont un peu plus petits, et l'on sait que, dans tous les oiseaux dont les œufs sont teints, ceux des vieux ont les couleurs plus foncées, et sont un peu plus gros et moins pointus que ceux des jeunes, et sur tout dans les premières pontes. La femelle, dans cette espèce, ne couve que la nuit, et pendant le jour quand il pleut; elle abandonne ses œufs à la chaleur du soleil dans tous les autres tems. « Lorsque le printems est beau, m'écrivit M. Baillon, et sur-tout quand les nichées ont commencé par un tems chaud, les trois œufs qui composent ordinairement la ponte des pierre-garins, éclosent en trois jours consécutivement: le premier ponde devance d'un jour le second, qui de même devance le troisième, parce que le développement du germe, qui ne date dans celui-ci que de l'instant de l'incubation commencée, a été hâté dans les deux autres par la chaleur du soleil qu'ils ont éprouvée sur le sable. Si le tems a été pluvieux ou seulement nébuleux lors de la ponte, cet effet n'arrive pas, et les œufs éclosent ensemble. La même remarque a été faite sur les œufs des alouettes et des pies de mer, et l'on peut croire qu'il en est encore de même pour tous les oiseaux qui pondent sur le sable nud des rivages.

« Les petits pierre-garins éclosent couverts d'un duvet épais gris blanc , et semé de quelques taches noires sur la tête et le dos ; ils se traînent et quittent le nid dès qu'ils sont nés ; le père et la mère leur apportent de petits lambeaux de poisson , particulièrement du foie et des ouïes. La mère venant le soir couvrir l'œuf non éclos, les nouveau-nés se mettent sous ses ailes. Ces soins maternels ne durent que peu de jours ; les petits se réunissent pendant la nuit , et se serrent les uns contre les autres. Les père et mère ne sont pas long-tems non plus à leur donner à manger dans le bec ; mais, sans descendre chaque fois jusqu'à terre , ils laissent tomber et font pour ainsi dire , pleuvoir sur eux la nourriture : les jeunes , déjà voraces , s'entre-battent et se la disputent entr'eux en jetant des cris. Cependant leurs parens ne cessent pas de veiller sur eux du haut de l'air : un cri qu'ils jettent en planant , donne l'alarme , et à l'instant les petits demeurent immobiles , tapis sur le sable ; ils seraient alors difficiles à découvrir , si les cris mêmes de la mère n'aidaient à les faire trouver. Ils ne fuient pas , et on les ramasse à la main comme des pierres.

« Ils ne volent que plus de six semaines après qu'ils sont éclos , parce qu'il faut tout ce tems à leurs longues ailes pour croître ; semblables en cela aux hirondelles de terre , qui restent plus long-tems dans le nid que tous les autres oiseaux de même grandeur , et en sortent mieux emplumées. Les premières plumes qui poussent à ces jeunes pierre-garins , sont d'un gris blanc sur la tête , le dos et les ailes ; les vraies couleurs ne viennent qu'à la mue : mais jeunes et vieux ont tous le même plumage à leur retour au printemps. La saison du départ de nos côtes de Picardie est vers la mi-août , et j'ai remarqué l'année dernière 1779 , qu'il s'était fait par un vent de nord-est. »

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT A L'HIRONDELLE DE MER.

I. *La petite hirondelle de mer.* Cette petite hirondelle de mer ressemble si bien à la précédente pour les couleurs, qu'on ne la distinguerait pas sans une différence de taille considérable et constante entre ces deux races ou espèces, celle-ci n'étant pas plus grosse qu'une alouette; mais elle est aussi criarde, aussi vagabonde, que la grande: cependant elle ne refuse pas de vivre en captivité lorsqu'elle se trouve prise à l'embûche, que, dès le tems de Belon, les pêcheurs lui dressaient sur l'eau, en faisant flotter une croix de bois, au milieu de laquelle ils attachaient un petit poisson pour amorce, avec des gluaux fichés aux quatre coins, entre lesquels l'oiseau, tombant sur sa proie, empêtré ses ailes. Ces petites hirondelles de mer fréquentent, ainsi que les grandes, les côtes de nos mers, les lacs et les rivières, et elles en partent de même aux approches de l'hiver.

II. *La guifette.* Nous adoptons, pour désigner cette espèce d'hirondelle de mer, le nom de *guifette* qu'elle porte sur nos côtes de Picardie. Les guifettes ne vont pas, comme les pierre-garins, chercher habituellement leur nourriture à la mer; elles ne sont pas piscivores, mais plutôt insectivores, se nourrissant autant des mouches et autres insectes volans qu'elles saisissent en l'air, que de ceux qu'elles vont prendre dans l'eau. Elles sont peu clamieuses, et n'importunent pas, comme les pierre-garins, par leurs cris continuels. Elles ne pondent point sur le sable nud, mais choisissent dans

les marais une touffe d'herbes ou de mousse sur quelque motte isolée au milieu de l'eau ou sur ses bords ; elles y apportent quelques brins d'herbes sèches et y déposent leurs œufs , qui sont ordinairement au nombre de trois. Elles couvent constamment leurs œufs pendant dix-sept jours , et ils éclosent tous le même jour.

III. *La guifette noire , ou l'épouvantail.* Cet oiseau a tant de rapport avec le précédent , qu'on l'appelle *guifette noire* en Picardie. Le nom d'*épouvantail* qu'on lui donne ailleurs , vient apparemment de la teinte obscure de cendré très-foncé qui lui noircit la tête , le cou et le corps.

Ces oiseaux n'ont rien de lugubre que le plumage ; car ils sont très-gais , volent sans cesse , et font , comme les autres hirondelles de mer , mille tours et retours dans les airs. Ils nichent , comme les autres guifettes , sur les roseaux dans les marais , et font trois ou quatre œufs d'un vert sale , avec des taches noirâtres qui forment une zone vers le milieu. Ils chassent de même aux insectes ailés , et leur ressemblent encore par toutes les allures.

IV. *Le gachet.*

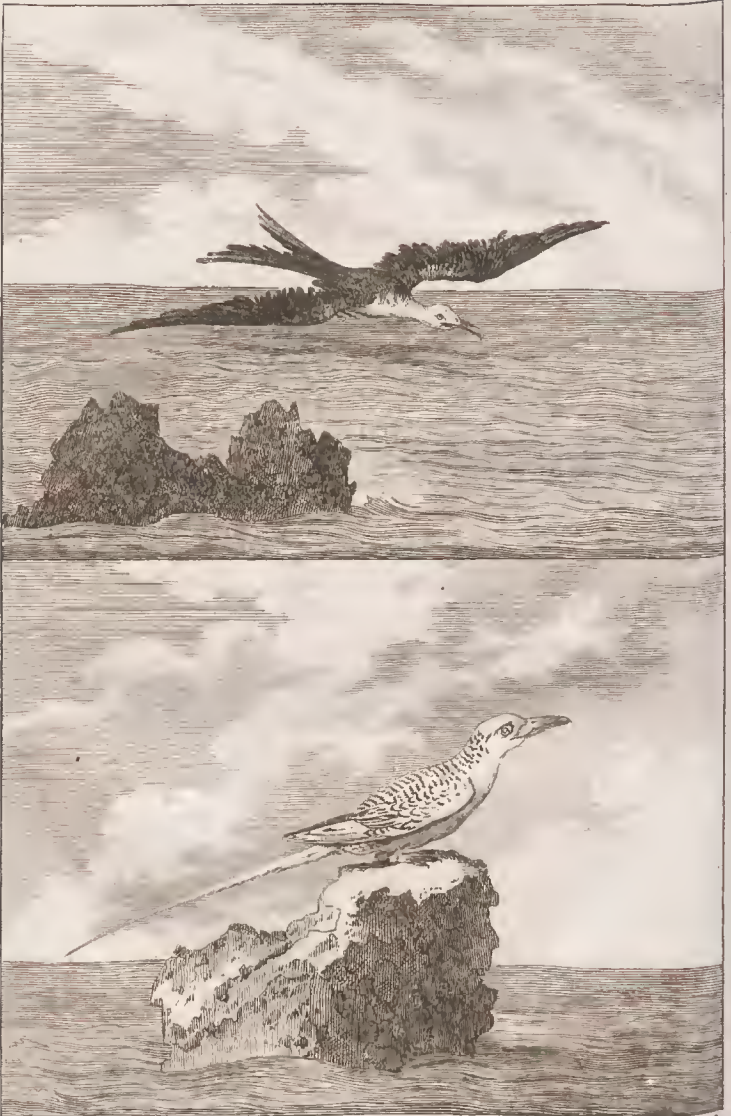
V. *L'hirondelle de mer des Philippines.*

VI. *L'hirondelle de mer à grande envergure de l'île de l'Ascension.*

VII. *La grande hirondelle de mer de Cayenne.*

---





De Sève, Del.

L'Épino, Sculp.

1 LA FRÉGATE. 2 L'OISEAU DU TROPIQUE.



~~~~~

## L'OISEAU DU TROPIQUE, OU LE PAILLE - EN - QUEUE.

---

Nous avons vu des oiseaux se porter du nord au midi, et parcourir d'un vol libre tous les climats de la terre et des mers; nous en verrons d'autres confinés aux régions polaires, comme les derniers enfans de la nature mourante sous cette sphère de glace : celui-ci semble, au contraire, être attaché au char du soleil sous la zône brûlante que bornent les tropiques. Volant sans cesse sous ce ciel enflammé, sans s'écarter des deux limites extrêmes de la route du grand astre, il annonce aux navigateurs leur prochain passage sous ces lignes célestes : aussi tous lui ont donné le nom d'*oiseau du tropique*, parce que son apparition indique l'entrée de la zône torride, soit qu'on arrive par le côté du nord ou par celui du sud dans toutes les mers du monde, que cet oiseau fréquente également.

C'est même aux îles les plus éloignées et jetées le plus avant dans l'océan équinoxial des deux Indes, telles que l'Ascension, Sainte-Hélène, Rodrigue, et celles de France et de Bourbon, que ces oiseaux semblent surgir par choix et s'arrêter de préférence. Le vaste espace de la mer Atlantique, du côté du nord, paraît les avoir égarés jusqu'aux Bermudes; car c'est le point du globe où ils se sont le plus écartés des limites de la zône torride. Ils habitent et traversent toute la largeur de cette zône, et se retrouvent à son autre limite vers le midi, où ils peuplent cette suite d'îles que M.

Cook nous a découverte sous le tropique austral , aux Marquises , à l'île de Pâque , aux îles de la Société , et à celles des Amis. MM. Cook et Forster ont aussi rencontré ces oiseaux en divers endroits de la pleine mer , vers ces mêmes latitudes ; car , quoique leur apparition soit regardée comme un signe de la proximité de quelque terre , il est certain qu'ils s'en éloignent quelquefois à des distances prodigieuses , et qu'ils se portent ordinairement au large à plusieurs centaines de lieues.

Indépendamment d'un vol puissant et très-rapide , ces oiseaux ont , pour fournir ces longues traites , la faculté de se reposer sur l'eau , et d'y trouver un point d'appui au moyen de leurs larges pieds entièrement palmés , et dont les doigts sont engagés par une membrane , comme ceux des cormorans , des fous , des frégates , auxquels le paille-en-queue ressemble par ce caractère , et aussi par l'habitude de se percher sur les arbres. Cependant il a beaucoup plus de rapports avec les hirondelles de mer qu'avec aucun de ces oiseaux : il leur ressemble par la longueur des ailes , qui se croisent sur la queue lorsqu'il est en repos ; il leur ressemble encore par la forme du bec , qui néanmoins est plus fort , plus épais , et légèrement dentelé sur les bords.

Sa grosseur est à-peu-près celle d'un pigeon commun. Le beau blanc de son plumage suffirait pour le faire remarquer : mais son caractère le plus frappant est un double long brin qui ne paraît que comme une paille implantée à sa queue ; ce qui lui a fait donner le nom de *paille-en-queue*. Ce double long brin est composé de deux filets chacun , formés d'un côté de plume presque nue et seulement garnie de petites barbes très-courtes , et ce sont des prolongemens des deux pen-  
nes

du milieu de la queue , laquelle du reste est très-courte et presque nulle. Ces brins ont jusqu'à vingt-deux ou vingt-quatre pouces de longueur : souvent l'un des deux est plus long que l'autre , et quelquefois il n'y en a qu'un seul ; ce qui tient à quelque accident ou à la saison de la mue ; car ces oiseaux les perdent dans ce tems , et c'est alors que les habitans d'Otaïti et des autres îles voisines ramassent ces longues plumes dans leur bois , où ces oiseaux viennent se reposer pendant la nuit. Ces insulaires en forment des touffes et des panaches pour leurs guerriers ; les Caraïbes des îles de l'Amérique se passent ces longs brins dans la cloison du nez pour se rendre plus beaux ou plus terribles.

On conçoit aisément qu'un oiseau d'un vol aussi haut , aussi libre , aussi vaste , ne peut s'accommoder de la captivité ; d'ailleurs ses jambes courtes et placées en arrière le rendent aussi pesant , aussi peu agile à terre , qu'il est lesté et léger dans les airs. On a vu quelquefois ces oiseaux , fatigués ou dérouterés par les tempêtes , venir se poser sur le mât des vaisseaux , et se laisser prendre à la main. Le voyageur Leguat parle d'une plaisante guerre entr'eux et les matelots de son équipage dont ils enlevaient les bonnets.

C'est sur-tout par la différence de grandeur que nous pouvons distinguer les espèces ou variétés de ces oiseaux. Celui-ci égale ou même surpasse la taille d'un gros pigeon de volière ; ses pailles ou brins ont près de deux pieds de longueur , et l'on voit sur son plumage tout blanc de petites lignes noires en hachures audessus du dos , et un trait noir en fer-à-cheval qui embrasse l'œil par l'angle intérieur ; le bec et les pieds sont rouges. Ce paille-en-queue , qui se trouve à l'île Rodrigue , à celle de l'Ascension et à Cayenne , paraît être le plus grand de tous ces oiseaux.

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT AU PAILLE-EN-QUEUE.

I. *Le petit paille-en-queue*, ou *paille-en-queue de l'île de France*. Celui-ci n'est que de la taille d'un petit pigeon commun, ou même audessous.

II. *Le paille-en-queue à brins rouges* ou *paille-en-queue de l'île de France*.

---

## LES FOUS.

---

**D**ANS tous les êtres bien organisés , l'instinct se marque par des habitudes suivies , qui toutes tendent à leur conservation ; ce sentiment les avertit et leur apprend à fuir ce qui peut nuire , comme à chercher ce qui peut servir au maintien de leur existence et même aux aisances de la vie. Les oiseaux dont nous allons parler , semblent n'avoir reçu de la nature que la moitié de cet instinct ; grands et forts , armés d'un bec robuste , pourvus de longues ailes et de pieds entièrement et largement palmés , ils ont tous les attributs nécessaires à l'exercice de leurs facultés , soit dans l'air ou dans l'eau. Ils ont donc tout ce qu'il faut pour agir et pour vivre , et cependant ils semblent ignorer ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour éviter de mourir ; répandus d'un bout du monde à l'autre , et des mers du nord à celles du midi , nulle part ils n'ont appris à connaître leur plus dangereux ennemi : l'aspect de l'homme ne les effraie ni ne les intimide ; ils se laissent prendre non-seulement sur les vergues des navires en mer , mais à terre , sur les îlets et les côtes , où on les tue à coups de bâton , et en grand nombre , sans que la troupe stupide sache fuir ni prendre son essor , ni même se détourner des chasseurs , qui les assomment l'un après l'autre , et jusqu'au dernier. Cette indifférence au péril ne vient ni de fermeté ni de courage , puisqu'ils ne savent ni résister ni se défendre , et encore moins attaquer , quoiqu'ils en aient tous les moyens , tant par la force de leur corps que par celle de leurs

armes. Ce n'est donc que par imbécilité qu'ils ne se défendent pas ; et de quelque cause qu'elle provienne, ces oiseaux sont plutôt stupides que fous ; car l'on ne peut donner à la plus étrange privation d'instinct un nom qui ne convient tout au plus qu'à l'abus qu'on en fait.

Mais comme toutes les facultés intérieures et les qualités morales des animaux résultent de leur constitution, on doit attribuer à quelque cause physique cette incroyable inertie qui produit l'abandon de soi-même, et il paraît que cette cause consiste dans la difficulté que ces oiseaux ont à mettre en mouvement leurs trop longues ailes ; impuissance peut-être assez grande pour qu'il en résulte cette pesanteur qui les retient sans mouvement dans le tems même du plus pressant danger, et jusque sous les coups dont on les frappe.

Cependant, lorsqu'ils échappent à la main de l'homme, il semble que leur manque de courage les livre à un autre ennemi qui ne cesse de les tourmenter ; cet ennemi est l'oiseau appelé *la frégate* : elle fond sur les fous dès qu'elle les aperçoit, les poursuit sans relâche, et les force, à coups d'ailes et de bec, à lui livrer leur proie, qu'elle saisit et avale à l'instant ; car ces fous imbécilles et lâches ne manquent pas de rendre gorge à la première attaque, et vont ensuite chercher une autre proie qu'ils perdent souvent de nouveau par la même piraterie de cet oiseau frégate.

Au reste, le fou pêche en planant, les ailes presque immobiles, et tombant sur le poisson à l'instant qu'il paraît près de la surface de l'eau. Son vol, quoique rapide et soutenu, l'est infiniment moins que celui de la frégate : aussi les fous s'éloignent-ils beaucoup moins qu'elle au large, et leur rencontre en mer annonce assez sûrement aux navigateurs le voisinage de quelque terre.



Néanmoins quelques-uns de ces oiseaux qui fréquentent les côtes de notre nord , se sont trouvés dans les îles les plus lointaines et les plus isolées au milieu des océans ; ils y habitent par peuplades avec les mouettes , les oiseaux du tropique , etc. ; et la frégate , qui les poursuit de préférence , n'a pas manqué de les y suivre.

Dampier fait un récit curieux des hostilités de l'oiseau frégate, qu'il appelle *le guerrier*, contre les fous, qu'il nomme *boubies*<sup>1</sup>, dans les îles Aleranes, sur la côte d'Yucatan. « La foule de ces oiseaux y est si grande, que je ne pouvais, dit-il, passer dans leur quartier sans être incommodé de leurs coups de bec. J'observai qu'ils étaient rangés par couples ; ce qui me fit croire que c'étaient le mâle et la femelle..... Les ayant frappés, quelques-uns s'envolèrent : mais le plus grand nombre resta ; ils ne s'envolaient point malgré les efforts que je faisais pour les y contraindre. Je remarquai aussi que les guerriers et les boubies laissaient toujours des gardes auprès de leurs petits, sur-tout dans le tems où les vieux allaient faire leur provision en mer. On voyait un assez grand nombre de guerriers malades ou estropiés qui paraissaient hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir : ils ne demeuraient pas avec les oiseaux de leur espèce ; et soit qu'ils fussent exclus de la société, ou qu'ils s'en fussent séparés volontairement, ils étaient dispersés en divers endroits, pour y trouver apparemment l'occasion de piller. J'en vis un jour plus de vingt sur une des îles, qui faisaient de tems en tems des sorties en plate campagne, pour enlever du butin ; mais ils se retiraient presque aussitôt. Celui qui surprenait une jeune boubie sans garde, lui donnait d'abord un grand coup de bec sur le dos pour

---

<sup>1</sup> C'est le mot anglais, *booby*, sot, stupide.

lui faire rendre gorge , ce qu'elle faisait à l'instant ; elle rendait un poisson ou deux de la grosseur du poignet , et le vieux guerrier l'avalait encore plus vite. Les guerriers vigoureux jouent le même tour aux vieilles boubies qu'ils trouvent en mer. J'en vis un moi-même qui vola droit contre une boubie , et qui , d'un coup de bec , lui fit rendre un poisson qu'elle venait d'avalier : le guerrier fondit si rapidement dessus , qu'il s'en saisit en l'air avant qu'il fût tombé dans l'eau. »

C'est avec les cormorans que les oiseaux fous ont le plus de rapport par la figure et l'organisation , excepté qu'ils n'ont pas le bec terminé en croc , mais en pointe légèrement courbée ; ils en diffèrent encore en ce que leur queue ne dépasse point les ailes. Ils ont les quatre doigts unis par une seule pièce de membrane ; l'ongle de celui du milieu est dentelé intérieurement en scie ; le tour des yeux est en peau nue ; leur bec , droit , conique , est un peu crochu à son extrémité , et les bords sont finement dentelés : les narines ne sont point apparentes ; on ne voit à leur place que deux rainures en creux. Mais ce que ce bec a de plus remarquable , c'est que sa moitié supérieure est comme articulée et faite de trois pièces , jointes par deux sutures , dont la première se trace vers la pointe , qu'elle fait paraître comme un ongles détaché ; l'autre se marque vers la base du bec , près de la tête , et donne à cette moitié supérieure la faculté de se briser et de s'ouvrir en haut , en relevant sa pointe à plus de deux pouces de celle de la mandibule inférieure.

Ces oiseaux jettent un cri fort qui participe de ceux du corbeau et de l'oie ; et c'est sur-tout quand la frégate les poursuit qu'ils font entendre ce cri , ou lorsqu'étant rassemblés ils sont saisis de quelque frayeur subite. Au reste , ils portent en volant le cou tendu et

la queue étalée. Ils ne peuvent bien prendre leur vol que de quelque point élevé : aussi se perchent-ils comme les cormorans. Dampier remarque même qu'à l'île d'*Aves* ils nichent sur les arbres , quoiqu'ailleurs on les voie nicher à terre , et toujours en grand nombre , dans un même quartier ; car une communauté , non d'instinct , mais d'imbécillité , semble les rassembler. Ils ne pondent qu'un œuf ou deux. Les petits restent long-tems couverts d'un duvet très-doux et très-blanc dans la plupart ; mais le reste des particularités qui peuvent concerner ces oiseaux , doit trouver sa place dans l'énumération de leurs espèces.

I. *Le fou commun.* Cet oiseau , dont l'espèce paraît être la plus commune aux Antilles , est d'une taille moyenne entre celles du canard et de l'oie. Sa longueur , du bout du bec à celui de la queue , est de deux pieds cinq pouces , et d'un pied onze pouces au bout des ongles ; son bec a quatre pouces et demi , sa queue près de dix. La peau nue qui entoure les yeux est jaune , ainsi que la base du bec , dont la pointe est brune ; les pieds sont d'un jaune pâle ; le ventre est blanc , et tout le reste du plumage est d'un cendré brun.

On les trouve en grande quantité non-seulement sur cette île d'*Aves* , mais dans celle de *Remire* , et surtout au *Grand-Connétable* , roc taillé en pain de sucre et isolé en mer , à la vue de Cayenne. Ils sont aussi en très-grand nombre sur les îles qui avoisinent la côte de la nouvelle Espagne , du côté de Caraque ; et il paraît que cette même espèce se rencontre sur la côte du Brésil et aux îles Bahama , où l'on assure qu'ils pondent tous les mois de l'année deux ou trois œufs , ou quelquefois un seul , sur la roche toute nue.

II. *Le fou blanc.* Il ne se perche guère sur les ar-

bres , et vient encore moins se faire prendre sur les vergues des navires. Cependant cette seconde espèce habite dans les mêmes lieux avec la première. On les trouve également à l'île de l'Ascension.

III. *Le grand fou.* Cet oiseau , le plus grand de son genre , est de la grosseur de l'oie , et il a six pieds d'envergure. Son plumage est d'un brun foncé , et semé de petites taches blanches sur la tête , et de taches plus larges sur la poitrine , et plus larges encore sur le dos ; le ventre est d'un blanc terne. Le mâle a les couleurs plus vives que la femelle.

Ce grand oiseau se trouve sur les côtes de la Floride , et sur les grandes rivières de cette contrée. « Il se submerge , dit Catesby , et reste un tems considérable sous l'eau , où j' imagine qu'il rencontre des requins ou d'autres grands poissons voraces , qui souvent l'estropient ou le dévorent ; car plusieurs fois il m'est arrivé de trouver sur le rivage de ces oiseaux estropiés ou morts. »

IV. *Le petit fou ou fou de Cayenne.* C'est en effet le plus petit que nous connaissons dans ce genre d'oiseaux fous : sa longueur , du bout du bec à celui de la queue , n'est guère que d'un pied et demi. Il a la gorge , l'estomac et le ventre blancs , et tout le reste du plumage est noirâtre. Il nous a été envoyé de Cayenne.

V. *Le petit fou brun , ou fou brun de Cayenne.*

VI. *Le fou tacheté , ou fou tacheté de Cayenne.*

VII. *Le fou de Bassan.* L'île de Bass ou Bassan , dans le petit golfe d'Édimbourg , n'est qu'un très-grand rocher qui sert de rendez-vous à ces oiseaux , qui sont d'une grande et belle espèce. On les a nommés *fous de Bassan* , parce qu'on croyait qu'ils ne se trouvaient que dans ce seul endroit ; cependant on sait , par le

témoignage de Clusius et de Sibbald , qu'on en rencontre également aux îles de Férocé , à l'île d'Alise et dans les autres îles Hébrides.

Cet oiseau est de la grosseur d'une oie ; il a près de trois pieds de longueur , et plus de cinq d'envergure. Il est tout blanc , à l'exception des plus grandes plumes de l'aile , qui sont brunes ou noirâtres , et du derrière de la tête , qui paraît teint de jaune ; la peau nue du tour des yeux est d'un beau bleu , ainsi que le bec , qui a jusqu'à six pouces de long , et qui s'ouvre au point de donner passage à un poisson de la taille d'un gros maquereau ; et cet énorme morceau ne suffit pas toujours pour satisfaire sa voracité. M. Baillon nous a envoyé un de ces fous qui a été pris en pleine mer , et qui s'était étouffé lui-même en avalant un trop gros poisson. Leur pêche ordinaire dans l'île de Bassan et aux Ébudes , est celle des harengs. Leur chair retient le goût du poisson ; cependant celle des jeunes , qui sont toujours très-gras , est assez bonne pour qu'on prenne la peine de les aller dénicher , en se suspendant à des cordes et descendant le long des rochers. On ne peut prendre les jeunes que de cette manière. Il serait aisé de tuer les vieux à coups de bâton ou de pierres ; mais leur chair ne vaut rien. Au reste , ils sont tout aussi imbécilles que les autres fous.

Ils nichent à l'île de Bassan , dans les trous du rocher , où ils ne pondent qu'un œuf : le peuple dit qu'ils le couvent simplement en posant dessus un de leurs pieds. Cette idée a pu venir de la largeur du pied de cet oiseau : il est largement palmé , et le doigt du milieu , ainsi que l'extérieur , ont chacun près de quatre pouces de longueur , et tous les quatre sont engagés par une pièce entière de membrane.

---



---

## LA FRÉGATE,

### OU GRANDE FRÉGATE DE CAYENNE.

---

**L**E meilleur voilier , le plus vite de nos vaisseaux , la frégate a donné son nom à l'oiseau qui vole le plus rapidement et le plus constamment sur les mers. La frégate est en effet de tous ces navigateurs ailés celui dont le vol est le plus fier , le plus puissant et le plus étendu : balancé sur des ailes d'une prodigieuse longueur , se soutenant sans mouvement sensible , cet oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille pour attendre l'instant de fondre sur sa proie avec la rapidité d'un trait ; et lorsque les airs sont agités par la tempête , légère comme le vent , la frégate s'élève jusqu'aux nues , et va chercher le calme en s'élançant au dessus des orages. Elle voyage en tout sens , en hauteur comme en étendue ; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues , et fournit tout d'un vol ces traites immenses , auxquelles la durée du jour ne suffisant pas , elle continue sa route dans les ténèbres de la nuit , et ne s'arrête sur la mer que dans les lieux qui lui offrent une pâture abondante.

Les poissons qui voyagent en troupes dans les hautes mers , comme les poissons volans , fuient par colonnes et s'élancent en l'air pour échapper aux bonites , aux dorades , qui les poursuivent , n'échappent point à nos frégates. Ce sont ces mêmes poissons qui les attirent au large. Elles discernent de très-loin les endroits où passent leurs troupes en colonnes qui sont quelquefois si



serrées , qu'elles font bruire les eaux et blanchir la surface de la mer : les frégates fondent alors du haut des airs , et , fléchissant leur vol de manière à raser l'eau sans la toucher , elles enlèvent en passant le poisson qu'elles saisissent avec le bec , les griffes , et souvent avec les deux à la fois , selon qu'il se présente , soit en nageant sur la surface de l'eau , ou bondissant dans l'air.

Ce n'est qu'entre les tropiques , ou un peu au delà , que l'on rencontre la frégate dans les mers des deux mondes. Elle exerce sur les oiseaux de la zone torride une espèce d'empire ; elle en force plusieurs , particulièrement les fous , à lui servir comme de pourvoyeurs ; les frappant d'un coup d'aile , ou les pinçant de son bec crochu , elle leur fait dégorger le poisson qu'ils avaient avalé , et s'en saisit avant qu'il ne soit tombé. Ces hostilités lui font donner par les navigateurs le surnom de *guerrier* , qu'elle mérite à plus d'un titre , car son audace la porte à braver l'homme même.

Cette témérité de la frégate tient autant à la forme de ses armes et à la fierté de son vol , qu'à sa voracité. Elle est en effet armée en guerre : des serres perçantes ; un bec terminé par un croc très-aigu ; les pieds courts et robustes , recouverts de plumes , comme ceux des oiseaux de proie ; le vol rapide , la vue perçante ; tous ces attributs semblent lui donner quelque rapport avec l'aigle , et en faire de même le tyran de l'air au dessus des mers. Mais du reste , la frégate , par sa conformation , tient beaucoup plus à l'élément de l'eau ; et quoiqu'on ne la voie presque jamais nager , elle a cependant les quatre doigts engagés par une membrane échancrée ; et par cette union de tous les doigts , elle se rapproche du genre du cormoran , du fou , du pélican , que l'on doit regarder comme de parfaits palmipèdes. D'ailleurs le bec de la frégate , très-propre à la proie , puisqu'il

est terminé par une pointe perçante et recourbée, différente néanmoins essentiellement du bec des oiseaux de proie terrestres, parce qu'il est très-long, un peu concave dans sa partie supérieure, et que le croc placé tout à la pointe semble faire une pièce détachée, comme dans le bec des fous, auquel celui de la frégate ressemble par ces statures et par le défaut de narines apparentes.

La frégate n'a pas le corps plus gros qu'une poule; mais ses ailes étendues ont huit, dix et jusqu'à quatorze pieds d'envergure. C'est au moyen de ces ailes prodigieuses qu'elle exécute ses longues courses, et qu'elle se porte jusqu'au milieu des mers, où elle est souvent l'unique objet qui s'offre entre le ciel et l'océan aux regards ennuyés des navigateurs; mais cette longueur excessive des ailes embarrasse l'oiseau guerrier comme l'oiseau poltron, et empêche la frégate, comme le fou, de reprendre leur vol lorsqu'ils sont posés, en sorte que souvent ils se laissent assommer au lieu de prendre leur essor. Il leur faut une pointe de rocher ou la cime d'un arbre, et encore n'est-ce que par effort qu'ils s'élèvent en partant. On peut même croire que tous ces oiseaux à pieds palmés qui se perchent, ne le font que pour reprendre plus aisément leur vol; car cette habitude est contraire à la structure de leurs pieds, et c'est la trop grande longueur de leurs ailes qui les force à ne se poser que sur des points élevés d'où ils puissent, en se levant, mettre leurs ailes en plein exercice.

Aussi les frégates se retirent et s'établissent en commun sur des écueils élevés ou des îlets boisés, pour nicher en repos. Dampier remarque qu'elles placent leurs nids sur les arbres, dans les lieux solitaires et voisins de la mer. La ponte n'est que d'un œuf ou deux; ces œufs sont d'un blanc teint de couleur de chair,

avec de petits points d'un rouge cramoisi. Les petits , dans le premier âge , sont couverts d'un duvet gris blanc ; ils ont les pieds de la même couleur , et le bec presque blanc : mais par la suite la couleur du bec change ; il devient ou rouge ou noir , et bleuâtre dans son milieu , et il en est de même de la couleur des doigts ; la tête est assez petite et aplatie en dessus ; les yeux sont grands , noirs et brillans , et environnés d'une peau bleuâtre. Le mâle adulte a sous la gorge une grande membrane charnue d'un rouge vif , plus ou moins enflée ou pendante. Personne n'a bien décrit ces parties ; mais si elles n'appartiennent qu'au mâle , elles pourraient avoir quelque rapport à la fraise du dindon , qui s'enfle et rougit dans certains momens d'amour ou de colère.

On reconnaît de loin les frégates en mer , non-seulement à la longueur démesurée de leurs ailes , mais encore à leur queue très-fourchue. Tout le plumage est ordinairement noir avec reflet bleuâtre , du moins celui du mâle. Celles qui sont brunes , comme la petite frégate figurée dans Edwards , paraissent être les jeunes , et celles qui ont le ventre blanc sont les femelles. Dans le nombre des frégates vues à l'île de l'Ascension par M. le vicomte de Querhoent , et qui toutes étaient de la même grandeur , les unes paraissaient toutes noires ; les autres avaient le dessus du corps d'un brun foncé , avec la tête et le ventre blancs. Les plumes de leur cou sont assez longues pour que les insulaires de la mer du sud s'en fassent des bonnets. Ils estiment aussi beaucoup la graisse ou plutôt l'huile qu'ils tirent de ces oiseaux , par la grande vertu qu'ils supposent à cette graisse contre les douleurs de rhumatisme et les engourdissemens. Du reste , la frégate a , comme le fou , le tour des yeux dégarni de plumes ; elle a de même

l'ongle du milieu dentelé intérieurement. Ainsi les frégates, quoique persécuteurs nés des fous, sont néanmoins voisins et parens; triste exemple de la nature, d'un genre d'êtres qui, comme nous, trouvent souvent leurs ennemis dans leurs proches!

---

---

## LES GOÉLANDS ET LES MOUETTES.

---

Tous ces oiseaux , goélands et mouettes , sont également voraces et criards : on peut dire que ce sont les vautours de la mer ; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface , ou qui sont rejetés sur les rivages : aussi lâches que gourmands , ils n'attaquent que les animaux faibles , et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble , leurs cris importuns , leur bec tranchant et crochu , présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et basement cruels : aussi les voit-on se battre avec acharnement entr'eux pour la curée ; et même , lorsqu'ils sont renfermés et que la captivité aigrit encore leur humeur féroce , ils se blessent sans motif apparent , et le premier dont le sang coule , devient la victime des autres ; car alors leur fureur s'accroît , et ils mettent en pièce le malheureux qu'ils avaient blessé sans raison. Cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces ; mais toutes , grandes et petites , étant en liberté , s'épient , se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie. Tout convient à leur voracité ; le poisson frais ou gâté ; la chair sanglante , récente ou corrompue ; les écailles , les os même , tout se digère ou se consume dans leur estomac : ils avalent l'amorce et l'hameçon ; ils se précipitent avec tant de violence , qu'ils s'enferment eux mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le hareng ou la péla-

mide qu'il leur offre en appât , et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurrer ; Oppien a écrit qu'il suffit d'une planche peinte de quelques figures de poissons , pour que ces oiseaux viennent se briser contre : mais ces portraits de poissons devaient donc être aussi parfaits que ceux des raisins de Parrhasius !

Les goélands et les mouettes ont également le bec tranchant , alongé , aplati par les côtés , avec la pointe renforcée et recourbée en croc , et un angle saillant à la mandibule inférieure. Ces caractères , plus apparens et plus prononcés dans les goélands , se marquent néanmoins dans toutes les espèces de mouettes ; c'est même ce qui les sépare des hirondelles de mer , qui n'ont ni le croc à la partie supérieure du bec , ni la saillie à l'inférieure , sans compter que les plus grandes hirondelles de mer le sont moins que les plus petites mouettes. De plus , les mouettes n'ont pas la queue fourchue , mais pleine : leur jambe , ou plutôt leur tarse , est fort élevé ; et même les goélands et les mouettes seraient de tous les oiseaux à pieds palmés les plus hauts de jambes , si le flamant , l'avocette et l'échasse , ne les avaient encore plus longues , et si démesurées , qu'ils sont à cet égard des espèces de monstres. Tous les goélands et mouettes ont les trois doigts engagés par une palme pleine , et le doigt de derrière dégagé , mais très-petit. Leur tête est grosse ; ils la portent mal et presque entre les épaules , soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos. Ils courent assez vite sur les rivages , et volent encore mieux audessus des flots ; leurs longues ailes , qui , lorsqu'elles sont pliées , dépassent la queue , et la quantité de plumes dont leur corps est garni , les rendent très-légers. Ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais , qui est d'une couleur bleuâtre , sur-tout à l'estomac : ils naissent avec ce duvet ; mais les autres plumes ne



croissent que tard , et ils n'acquièrent complètement leurs couleurs , c'est-à-dire , le beau blanc sur le corps , et du noir ou gris bleuâtre sur le mantan , qu'après avoir passé par plusieurs mues , et dans leur troisième année. Oppien paraît avoir eu connaissance de ce progrès de couleurs , lorsqu'il dit qu'en vieillissant ces oiseaux deviennent bleus.

Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer ; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises , qu'ils font retentir de leurs cris importuns , et sur lesquels ils semblent fourmiller , les uns prenant leur vol , les autres s'abattant pour se reposer , et toujours en très-grand nombre. En général , il n'est pas d'oiseau plus commun sur les côtes , et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance. Ils fréquentent les îles et les contrées voisines de la mer dans tous les climats ; les navigateurs les ont trouvés partout. Les plus grandes espèces paraissent attachées aux côtes des mers du nord. On raconte que les goélands des îles de Féroé sont si forts et si voraces , qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux , dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids. Dans les mers glaciales , on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines ; ils se tiennent sur ces masses de corruption sans en craindre l'infection ; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité , et en tirent en même-temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leurs petits. Ces oiseaux déposent à milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glaciées des deux zones polaires ; ils ne les quittent pas en hiver , et semblent être attachés au climat où ils se trouvent , et peu sensibles au changement de toute température. Aristote , sous un ciel à la vérité infiniment plus doux , avait déjà remarqué que les goélands et les mouettes ne disparaissent

point , et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France , où l'on voit plusieurs espèces de ces oiseaux en hiver comme en été ; on leur donne sur l'Océan le nom de *mauves* ou *miaules* , et celui de *gabians* sur la Méditerranée : partout ils sont connus , notés par leur voracité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés. Tantôt ils suivent les plages basses de la mer , et tantôt ils se retirent dans le creux des rochers , pour attendre le poisson que les vagues y jettent ; souvent ils accompagnent les pêcheurs , afin de profiter des débris de la pêche. Cette habitude est sans doute la seule cause de l'amitié pour l'homme , que les anciens attribuaient à ces oiseaux. Comme leur chair n'est pas bonne à manger <sup>1</sup> , et que leur plumage n'a que peu de valeur , on dédaigne de les chasser , et on les laisse approcher sans les tirer.

Curieux d'observer par nous-mêmes les habitudes de ces oiseaux , nous avons cherché à nous en procurer quelques-uns de vivans , et M. Baillon , toujours empressé à répondre obligeamment à nos demandes , nous a envoyé le grand goéland à manteau noir , première espèce , et le goéland à manteau gris , seconde espèce. Nous les avons gardés près de quinze mois dans un jardin où nous pouvions les observer à toute heure. Ils donnèrent d'abord des signes évidens de leur mauvais naturel , se poursuivant sans cesse , et le plus grand ne souffrant jamais que le petit mangeât ni se tint à côté

---

<sup>1</sup> On n'en pourrait pas goûter sans vomir , si , avant de les manger , on ne les avait exposés à l'air pendus par les pattes , la tête en bas , pendant quelques jours , afin que l'huile ou la graisse de baleine sorte de leur corps , et que le grand air en ôte le mauvais goût.

de lui. On les nourrissait de pain trempé et d'intestins de gibier, de volaille et autres débris de cuisine, dont ils ne rebutaient rien, et en même-tems ils ne laissaient pas de recueillir et de chercher dans le jardin les vers et les limaçons, qu'ils savent bien tirer de leurs coquilles. Ils allaient souvent se baigner dans un petit bassin, et au sortir de l'eau ils se secouaient, battaient des ailes en s'élevant sur leurs pieds, et lustraient ensuite leur plumage, comme font les oies et les canards. Ils rôdaient pendant la nuit, et souvent on les a vus se promener à dix et onze heures du soir. Ils ne cachent pas, comme la plupart des autres oiseaux, leur tête sous l'aile pour dormir; ils la tournent seulement en arrière, en plaçant leur bec entre le dessus de l'aile et le dos.

Lorsqu'on voulait prendre ces oiseaux, ils cherchaient à mordre et pinçaient très-serré; il fallait pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître, leur jeter un mouchoir sur la tête. Lorsqu'on les poursuivait, il accéléraient leur course en étendant leurs ailes; d'ordinaire ils marchaient lentement et d'asscz mauvaise grâce. Leur paresse se marquait jusque dans leur colère; car quand le plus grand poursuivait l'autre, il se contentait de le suivre au pas, comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre: ce dernier, à son tour, ne semblait doubler le pas qu'autant qu'il le fallait pour éviter le combat; et dès qu'il se sentait suffisamment éloigné, il s'arrêtait, et répétait la même manœuvre autant de fois qu'il était nécessaire pour être toujours hors de la portée de son ennemi, après quoi tous deux restaient tranquilles, comme si la distance suffisait pour détruire l'antipathie. Le plus faible ne devrait-il pas toujours trouver ainsi sa sûreté en s'éloignant du plus fort? Mais malheureusement la tyrannie est, dans les mains de l'homme, un instrument qu'il déploie et qu'il étend aussi loin que sa pensée.

Ces oiseaux nous parurent avoir oublié pendant tout l'hiver l'usage de leurs ailes : ils ne marquèrent aucune envie de s'envoler : ils étaient, à la vérité, très-abondamment nourris, et leur appétit, tout véhément qu'il est, ne pouvait guère les tourmenter ; mais au printemps ils sentirent de nouveaux besoins et montrèrent d'autres desirs ; on les vit s'efforcer de s'élever en l'air, et ils auraient pris leur essor si leurs ailes n'eussent pas été rognées de plusieurs pouces ; ils ne pouvaient donc que s'élaner comme par bonds, ou pirouetter sur leurs pieds, les ailes étendues. Le sentiment d'amour qui renaît avec la saison, parut surmonter celui d'antipathie, et fit cesser l'inimitié entre ces deux oiseaux ; chacun céda au doux instinct de chercher son semblable ; et quoiqu'ils ne se convinssent pas, étant d'espèce trop différente, ils semblèrent se rechercher ; ils mangèrent, dormirent et se reposèrent ensemble : mais des cris plaintifs et des mouvemens inquiets exprimaient assez que le plus doux sentiment de la nature n'était qu'irrité sans être satisfait.

I. *Le goéland à manteau noir.* Nous lui donnons la première place comme au plus grand des goélands : il a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur. Un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son large dos ; tout le reste du plumage est blanc.

Le cri de ce grand goéland, que nous avons gardé toute une année, est un son enroué, *qua, qua, qua*, prononcé d'un ton rauque et répété fort vite ; mais l'oiseau ne le fait pas entendre fréquemment ; et lorsqu'on le prenait, il jetait un autre cri douloureux et très-aigre.

II. *Le goéland à manteau gris, ou goéland cendré.*

Le gris cendré étendu sur le dos et les épaules est une livrée commune à plusieurs espèces de mouettes, et qui distingue ce goéland. Il est un peu moins grand que le précédent; et à l'exception de son manteau gris et des échancrures noires aux grandes plumes de l'aile, il a de même tout le reste du plumage blanc.

III. *Le goéland brun.* Ce goéland a le plumage d'un brun sombre, uniforme sur le corps entier, à l'exception du ventre, qui est rayé transversalement de brun sur fond gris, et des grandes plumes de l'aile, qui sont noires. Il est encore un peu moins grand que le précédent.

IV. *Le goéland varié, ou le grisard.* Le plumage de ce goéland est haché et moucheté de gris brun sur fond blanc, les grandes plumes de l'aile sont noirâtres; le bec, noir, épais et robuste, est long de quatre pouces. Ce goéland est de la plus grande espèce; il a cinq pieds d'envergure, mesure prise sur un individu envoyé vivant. Ce grisard avait long-tems vécu dans une basse-cour, où il avait fait périr son camarade à force de le battre.

Ces oiseaux sont les premiers que les vaisseaux rencontrent en approchant du Groenland, et ils suivent constamment ceux qui vont à la pêche de la baleine, jusqu'au milieu des glaces. Lorsqu'une baleine est morte et que son cadavre surnage, ils se jettent dessus par milliers et en enlèvent de tous côtés des lambeaux. Quoique les pêcheurs s'efforcent de les écarter en les frappant à coups de gaules ou d'avirons, à peine leur font-ils lâcher prise, à moins de les assommer. C'est cet acharnement stupide qui leur a mérité le surnom de *sottes bêtes*, *mallemucke* en hollandais.



V. *Le goéland à manteau gris-brun , ou le bourgmestre.* Les Hollandais qui fréquentent les mers du nord pour la pêche de la balcine , se voient sans cesse accompagnés par des nuées de mouettes et de goélands. Ils ont cherché à les distinguer par les noms significatifs ou imitatifs de *mallemueke* , *kirmex* , *ratsher* , *kutgeghef* , et ont appelé celui-ci *burgher-meister* ou *bourgmestre* , à cause de sa démarche grave et de sa grande taille , qui le leur a fait regarder comme le magistrat qui semble présider avec autorité au milieu de ces peuplades turbulentes et voraces. Ce goéland bourgmestre est en effet de la première grandeur , et aussi gros que le goéland noir-manteau.

VI. *Le goéland à manteau gris et blanc.*

VII. *La mouette blanche , ou goéland blanc du Spitzberg.* D'après ce que nous avons dit des grisards qui blanchissent dans la vieillesse , on pourrait croire que cette mouette blanche n'est qu'un vieux grisard : mais elle est beaucoup moins grande que ce goéland ; elle n'a le bec ni si grand ni si fort , et son plumage , d'un blanc parfait , n'a aucune teinte ni tache de gris. Cette mouette blanche n'a guère que quinze pouces de longueur , du bout du bec à celui de la queue.

VIII. *La mouette tachetée , ou le kutgeghef.* « Dans le tems , dit Martens , que nous découpiions la graisse des balcines , quantité de ces oiseaux venaient criant près de notre vaisseau ; ils semblaient prononcer *kutgeghef*. » Ce nom rend en effet l'espèce d'éternement , *heph* , *heph* , que diverses mouettes captives nous ont fait entendre. Quant à la taille , cette mouette *kutgeghef* ne surpasse pas la mouette blanche ; elle n'a de même que quinze pouces de longueur.



IX. *La grande mouette cendrée*, ou *mouette à pieds bleus*. La couleur bleuâtre des pieds et du bec, constante dans cette espèce, doit la distinguer des autres, qui ont généralement les pieds d'une couleur de chair plus ou moins vermeille ou livide. La mouette à pieds bleus a de seize à dix-sept pouces de longueur, de la pointe du bec à celle de la queue. Son manteau est d'un cendré clair; plusieurs des plumes de l'aile sont échancrées de noir; tout le reste du plumage est d'un blanc de neige.

X. *La petite mouette cendrée*, ou *le petit goeland*. Celle-ci et la mouette ricuse sont les deux plus petites de toute la famille; elles ne sont que de la grandeur d'un gros pigeon, avec beaucoup moins d'épaisseur de corps. Ces mouettes cendrées n'ont que treize à quatorze pouces de longueur; elles sont très-jolies, très-propres et fort remuantes, moins méchantes que les grandes, et sont cependant plus vives. Elles mangent beaucoup d'insectes; on les voit, durant l'été, faire mille évolutions dans l'air après les scarabées et les mouches; elles en prennent une telle quantité, que souvent leur œsophage en est rempli jusqu'au bec. Elles suivent sur les rivières la marée montante, et se répandent à quelques lieues dans les terres, prenant dans les marais les vermisses et les sangsues, et le soir elles retournent à la mer.

XI. *La mouette ricuse*.

XII. *La mouette d'hiver*.

---

---

## LE LABBE

### OU LE STERCORAIRE.

---

Voici un oiseau qu'on rangerait parmi les mouettes, en ne considérant que sa taille et ses traits ; mais s'il est de la famille, c'est un parent dénaturé, car il est le persécuteur éternel et déclaré de plusieurs de ses proches, et particulièrement de la petite mouette cendrée tachetée, de l'espèce nommée *kutgeghef* par les pêcheurs du nord. Il s'attache à elle, la poursuit sans relâche, et dès qu'il l'aperçoit, quitte tout pour se mettre à sa suite. Selon eux, c'est pour en avaler la fiente, et, dans cette idée, ils lui ont imposé le nom de *strundjager*, auquel répond celui de *stercoraire* : mais nous lui donnerons ou plutôt nous lui conserverons le nom de *labbe* ; car il y a toute apparence que cet oiseau ne mange pas la fiente, mais le poisson que la mouette poursuivie rejette de son bec ou vomit<sup>1</sup>,

---

<sup>1</sup> Quelques naturalistes ont écrit que certaines espèces de mouettes en poursuivent d'autres pour manger leurs excréments. J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vérifier ce fait, que j'ai toujours répugné de croire. Je suis allé nombre de fois au bord de la mer, à l'effet d'y faire des observations; j'ai reconnu ce qui a donné lieu à cette fable ; le voici :

Les mouettes se font une guerre continuelle pour la curée, du moins les grosses espèces et les moyennes : lorsqu'une sort de l'eau avec un poisson au bec, la première qui l'aperçoit fond dessus pour le lui prendre ; si celle-ci ne se hâte de l'avalier, elle est poursuivie à son tour par de plus fortes qu'elle, qui lui donnent de violens coups de bec ; elle ne peut les éviter qu'en fuyant ou en écartant son ennemi :

d'autant plus qu'il pêche souvent lui-même, qu'il mange aussi de la graisse de baleine, et que dans la grande quantité de subsistances qu'offre la mer aux oiseaux qui l'habitent, il serait bien étrange que celui-ci se fût réduit à un mets que tous les autres rejettent. Ainsi le nom de *stercoraire* paraît donné mal-à-propos, et l'on doit préférer le *labbe*, par lequel les pêcheurs désignent cet oiseau, afin d'éviter que son nom puisse induire en erreur sur son naturel et ses habitudes.

Personne ne les a mieux décrites que Ghister, dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm*. « Le vol du labbe, dit-il, est très-vif et balancé, comme celui de l'autour : le vent le plus fort ne l'empêche pas de se diriger assez juste pour saisir en l'air les petits poissons que les pêcheurs lui jettent. Lorsqu'ils l'appellent *lab, lab*, il vient aussitôt, et prend le poisson cuit ou crud, et les autres alimens qu'on lui jette : il prend même des harengs dans la barque des pêcheurs ; et s'ils sont salés, il les lave avant de les avaler. On ne peut guère l'approcher ni le tirer que lorsqu'on lui jette un appât. Mais les pêcheurs ménagent ces oiseaux, parce qu'ils sont pour eux l'annonce et le signe pres-

soit donc que le poisson la gêne dans son vol, soit que la peur lui donne quelque émotion, soit enfin qu'elle sache que le poisson qu'elle porte est le seul objet de la poursuite, elle se hâte de le vomir ; l'autre, qui le voit tomber, le reçoit avec adresse et avant qu'il ne soit dans l'eau ; il est rare qu'il lui échappe.

Le poisson paraît toujours blanc en l'air, parce qu'il réfléchit la lumière, et il semble, à cause de la roideur du vol, tomber derrière la mouette qui le vomit. Ces deux circonstances ont trompé les observateurs.

J'ai vérifié le même fait dans mon jardin ; j'ai poursuivi, en criant, de grosses mouettes ; elles ont vomi en courant le poisson qu'elles venaient d'avalier ; je le leur ai rejeté ; elles l'ont très-bien reçu en l'air, avec autant d'adresse que les chiens. (Note communiquée.)

que certain de la présence du hareng ; et en effet , lorsque le labbe ne paraît pas , la pêche est peu abondante. Cet oiseau est presque toujours sur la mer ; on n'en voit ordinairement que deux ou trois ensemble , et très-rarement cinq ou six. Lorsqu'il ne trouve pas de pâture à la mer , il vient sur le rivage attaquer les mouettes , qui crient dès qu'il paraît ; mais il fond sur elles , les atteint , se pose sur leur dos , et leur donnant deux ou trois coups , les force à rendre par le bec le poisson qu'elles ont dans l'estomac , qu'il avale à l'instant. Cet oiseau , ainsi que les mouettes , pond ses œufs sur les rochers. Le mâle est plus noir et un peu plus gros que la femelle » .

Quoique ce soit au labbe à longue queue que ces observations paraissent avoir particulièrement rapport , nous ne laissons pas de les regarder comme également propres à l'espèce dont nous parlons , qui a la queue taillée de manière que les deux plumes du milieu sont à la vérité les plus longues , mais sans néanmoins excéder les autres de beaucoup. Sa grosseur est à-peu-près celle de notre petite mouette , et sa couleur est d'un cendré brun , ondé de grisâtre. Les ailes sont fort grandes , et les pieds sont conformés comme ceux des mouettes , et seulement un peu moins forts ; les doigts sont plus courts : mais le bec diffère davantage de celui de ces oiseaux ; car le bout de la mandibule supérieure est armé d'un ongle ou crochet qui paraît surajouté ; caractère par lequel le bec du labbe se rapproche de celui des pétrels , sans cependant avoir comme eux les narines en tuyaux.

Le labbe a dans le port et l'air de tête quelque chose de l'oiseau de proie , et son genre de vie hostile et guerrier ne dément pas sa physionomie : il marche le corps droit , et crie fort haut. Il semble , dit Martens , pronon-

ter *i-ja* ou *johan*, quand c'est de loin qu'on l'entend et que sa voix retentit. Le genre de vie de ces oiseaux les isole nécessairement, et les disperse : aussi le même navigateur observe-t-il qu'il est rare qu'on les trouve rassemblés. Il ajoute que l'espèce ne lui a pas paru nombreuse, et qu'il n'en a vu que fort peu dans les parages de Spitzberg. Les vents orageux du mois de novembre 1779 poussèrent deux de ces oiseaux sur les côtes de Picardie : ils nous ont été envoyés par les soins de M. Baillon, et c'est d'après ces individus que nous avons fait la description précédente.

---

## L'ANHINGA.

---

Si la régularité des formes, l'accord des proportions et les rapports de l'ensemble de toutes les parties, donnent aux animaux ce qui fait à nos yeux la grâce et la beauté, si leur rang près de nous n'est marqué que par ces caractères, si nous ne les distinguons qu'autant qu'ils nous plaisent, la nature ignore ces distinctions, et il suffit, pour qu'ils lui soient chers, qu'elle leur ait donné l'existence et la faculté de se multiplier : elle nourrit également au désert l'élégante gazelle et le difforme chameau, le joli chèvrotain et la gigantesque girafe ; elle lance à la fois dans les airs l'aigle superbe et le hideux vautour ; elle cache sous terre et dans l'eau mille générations d'insectes de formes bizarres et disproportionnées ; enfin elle admet les composés les plus disparates, pourvu que, par les rapports résultant de leur organisation, ils puissent subsister et se reproduire ; c'est ainsi que, sous la forme d'une feuille, elle fait vivre les *mantes* ; que, sous une coque sphérique, pareille à celle d'un fruit, elle emprisonne les oursins ; qu'elle filtre la vie et la ramifie, pour ainsi dire, dans les branches de l'étoile de mer ; qu'elle applatit en marteau la tête de la zigène, et arrondit en globe épineux le corps entier du poisson lune. Mille autres productions de figures non moins étranges ne nous prouvent-elles pas que cette mère universelle a tout tenté pour enfanter, pour répandre la vie et l'étendre à toutes les formes possibles ? non contente de varier le trait primitif de son dessin dans chaque genre, en le fléchis-



sant sous les contours auxquels il pourrait se prêter , ne semble-t elle pas avoir voulu tracer d'un genre à un autre , et même de chacun à tous les autres , des lignes de communication , des fils de rapprochement et de jonction , au moyen desquels rien n'est coupé et tout s'enchaîne , depuis le plus riche et le plus hardi de ses chefs-d'œuvre, jusqu'au plus simple de ses essais ? Ainsi, dans l'histoire des oiseaux , nous avons vu l'autruche , le casoar , le dronte , par le raccourcissement des ailes et la pesanteur du corps , par la grosseur des ossemens de leurs jambes , faire la nuance entre les animaux de l'air et ceux de la terre : nous verrons de même le pinguin , le manchot , oiseaux demi-poissons , se plonger dans les eaux , et se mêler avec leurs habitans ; et l'anhinga , dont nous allons parler , nous offre l'image d'un reptile enté sur le corps d'un oiseau , son cou long et grêle à l'excès , sa petite tête cylindrique , roulée en fuscau , de même venue avec le cou , et effilée en un long bec aigu , ressemblant à la figure et même au mouvement d'une couleuvre , soit par la manière dont cet oiseau étend brusquement son cou en partant de dessus les arbres , soit par la façon dont il le replie et le lance dans l'eau pour darder les poissons.

Ces singuliers rapports ont également frappé tous ceux qui ont observé l'anhinga dans son pays natal , le Brésil et la Guiane ; ils nous frappent de même jusque dans la dépouille desséchée et conservée dans nos cabinets. Le plumage du cou et de la tête n'en dérobe point la forme grêle ; c'est un duvet serré et ras comme le velours : les yeux d'un noir brillant , avec l'iris doré , sont entourés d'une peau nue ; le bec a sa pointe barbelée de petites dentelures rebroussées en arrière ; le corps n'a guère que sept pouces de longueur , et le cou seul en a le double.

L'excessive longueur du cou n'est pas la seule disproportion qui frappe dans la figure de l'anhinga ; sa grande et large queue , formée de douze plumes étalées , ne s'écarte pas moins de la coupe courte et arrondie de celle de la plupart des oiseaux nageurs. Néanmoins l'anhinga nage et même se plonge tenant seulement la tête hors de l'eau , dans laquelle il se submerge en entier au moindre soupçon de danger ; car il est très-farouche , et jamais on ne le surprend à terre ; il se tient toujours sur l'eau , ou perché sur les plus hauts arbres , le long des rivières et des savanes noyées. Il pose son nid sur ces arbres , et y vient passer la nuit. Cependant il est du nombre des oiseaux parfaitement palmipèdes , ayant les quatre doigts engagés par une membrane d'une seule pièce , avec l'ongle de celui du milieu dentelé intérieurement en scie. Ces rapports de conformation et d'habitudes naturelles semblent rapprocher l'anhinga des cormorans et des fous ; mais sa petite tête cylindrique et son bec effilé en pointe sans crochet le distinguent et le séparent de ces deux genres d'oiseaux. Au reste , on a remarqué que la peau de l'anhinga est fort épaisse , et que sa chair est ordinairement très-grasse , mais d'un goût huileux désagréable , et Marcgrave ne la trouve guère meilleure que celle du goéland , qui est assurément fort mauvaise.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT AU LABBE.

I. *Le labbe à longue queue , ou le stercoraire à longue queue de Sibérie.* Le prolongement des deux plumes du milieu de la queue en deux brins détachés et divergens , caractérise l'espèce de cet oiseau , qui

est , au reste , de la même taille que le labbe précédent. Il a sur la tête une calotte noire ; son cou est blanc , et tout le reste du plumage est gris ; quelquefois les deux longues plumes de la queue sont noires. Cet oiseau nous a été envoyé de Sibérie , et nous pensons que c'est cette même espèce que M. Gmelin a rencontrée dans les plaines de Mangasea , sur les bords du fleuve Jénisca. Elle se trouve aussi en Norwège , et même plus bas , dans la Finmarchie , dans l'Angermanie.

II. *L'anhinga roux , ou l'anhinga du Sénégal.* Nous venons de voir que l'anhinga est naturel aux contrées de l'Amérique méridionale ; et malgré la possibilité du voyage pour un oiseau navigateur et de plus muni de longues ailes , malgré l'exemple des cormorans et des fous , qui ont traversé toutes les mers , nous aurions restreint celui-ci sous la loi du climat , et n'aurions pas cru , sur une simple dénomination , qu'il se trouvât au Sénégal , si une note de M. Adanson , jointe à l'envoi d'un de ces oiseaux , ne nous assurait qu'il y a en effet une espèce d'anhinga sur cette côte de l'Afrique , où les naturels du pays lui donnèrent le nom de *kandar*.

---

---

## LE BEC-EN-CISEAUX.

---

LE genre de vie , les habitudes et les mœurs dans les animaux , no sont pas aussi libres qu'on pourrait l'imaginer : leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté ni même un résultat de choix , mais un effet nécessaire qui dérive de la conformation , de l'organisation et de l'exercice de leurs facultés physiques. Déterminés et fixés chacun à la manière de vivre que cette nécessité leur impose et prescrit , nul ne cherche à l'enfreindre , ne peut s'en écarter : c'est par cette nécessité , tout aussi variée que leurs formes , que se sont trouvés peuplés tous les districts de la nature. L'aigle ne quitte point ses rochers , ni le héron ses rivages : l'un fond du haut des airs sur l'agneau , qu'il enlève ou déchire par le seul droit que lui donne la force de ses armes , et par l'usage qu'il fait de ses serres cruelles ; l'autre , le pied dans la fange , attend , à l'ordre du besoin , le passage de la proie fugitive. Le pic n'abandonne jamais la tige des arbres , alentour de laquelle il lui est ordonné de ramper ; la barge doit rester dans ses marais ; l'alouette dans ses sillons ; la fauvette dans ses bocages ; et ne voyons nous pas tous les oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures , tandis que ceux qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies , constans à nous fuir , ne quittent pas les bois et les lieux escarpés des montagnes , où ils vivent loin de nous , et seuls avec la nature , qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter ? Elle retient la gélinotte sous

l'ombre épaisse des sapins ; le merle solitaire sur son rocher ; le loriot dans les forêts , dont il fait retentir les échos , tandis que l'outarde va chercher les friches arides , et le râle les humides prairies. Ces lois de la nature sont des décrets éternels , immuables , aussi constans que la forme des êtres ; ce sont ses grandes et vraies propriétés , qu'elle n'abandonne ni ne cède jamais , même dans les choses que nous croyons nous être appropriées ; car , de quelque manière que nous les ayons acquises , elles n'en restent pas moins sous son empire : et n'est-ce pas pour le démontrer qu'elle nous a chargés de loger des hôtes importuns et nuisibles , les rats dans nos maisons , l'hirondelle sous nos fenêtres , le moineau sur nos toits ? et lorsqu'elle amène la cigogne au haut de nos vieilles tours en ruine , où s'est déjà cachée la triste famille des oiseaux de nuit , ne semble-t-elle pas se hâter de reprendre sur nous des possessions usurpées pour un tems , mais qu'elle a chargé la main sûre des siècles de lui rendre ?

Ainsi les espèces nombreuses et diverses des oiseaux , portées par leur instinct et fixées par leurs besoins dans les différens districts de la nature , se partagent , pour ainsi dire , les airs , la terre et les eaux : chacune y tient sa place , et y jouit de son petit domaine et des moyens de subsistance que l'étendue ou le défaut de ses facultés restreint ou multiplie. Et comme tous les degrés de l'échelle des êtres , tous les points de l'existence possible doivent être remplis , quelques espèces , bornées à une seule manière de vivre , réduites à un seul moyen de subsister , ne peuvent varier l'usage des instrumens imparfaits qu'ils tiennent de la nature : c'est ainsi que les cuillers arrondies du bec de la spatule paraissent uniquement propre à ramasser les coquillages ; que la petite lanière flexible et

l'arc rebroussé du bec de l'avocette , la réduisent à vivre d'un aliment aussi mou que le frai des poissons ; que l'huître n'a son bec en hache que pour ouvrir les écailles , d'entre lesquelles il tire sa pâture ; et que le bec-croisé pourrait à peine se servir de sa pince brisée , s'il ne savait l'appliquer pour soulever l'enveloppe en écaille qui recèle la graine des sapins ; enfin , que l'oiseau nommé *bec-en-ciseaux* ne peut ni mordre de côté , ni ramasser devant soi , ni becquer en avant , son bec étant composé de deux pièces excessivement inégales , dont la mandibule inférieure , alongée et avancée hors de toute proportion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche. Pour atteindre et saisir avec cet instrument disproportionné , et pour se servir d'un organe aussi défectueux , l'oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer , et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau , afin d'attraper en dessous le poisson et l'enlever en passant. C'est de ce manège , ou plutôt de cet exercice nécessaire et pénible , le seul qui puisse le faire vivre , que l'oiseau a reçu le nom de *coupeur d'eau* de quelques observateurs , comme par celui de *bec-en-ciseaux* on a voulu désigner la manière dont tombent l'une sur l'autre les deux moitiés inégales de son bec , dont celle d'en bas , creusée en gouttières, relevée de deux bords tranchans, reçoit celle d'en haut , qui est taillée en lame.

La pointe du bec est noire , et sa partie près de la tête est rouge , ainsi que les pieds , qui sont conformés comme ceux des mouettes. Le *bec-en-ciseaux* est à peu près de la taille de la petite mouette cendrée ; il a tout le dessous du corps , le devant du cou et le front blancs ; il a aussi un trait blanc sur l'aile , dont quelques-unes des pennes, ainsi que les latérales de la queue , sont en



partie blanches ; tout le reste du plumage est noir ou d'un beau noirâtre dans quelques individus : c'est même simplement du brun , ce qui paraît désigner une variété d'âge ; car, selon Catesby , le mâle et la femelle sont de la même couleur.

On a trouvé ces oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celles de la Guiane. Ils sont nombreux dans ce dernier parage et paraissent en troupes , presque toujours au vol , ne s'abattent sur les vases que pour se reposer. Quoique leurs ailes soient très-longues , on a remarqué que leur vol est lent ; s'il était rapide , il ne leur permettrait pas de discerner la proie qu'ils ne peuvent enlever qu'en passant.

---

---

## LE NODDI.

---

L'HOMME, si fier de son domaine, et qui en effet commande en maître sur la terre qu'il habite, est à peine connu dans une autre grande partie du vaste empire de la nature ; il trouve sur les mers des ennemis au dessus de ses forces, des obstacles plus puissans que son art, et des périls plus grands que son courage : ces barrières du monde qu'il a osé franchir, sont les écueils où se brise son audace, où tous les élémens conjurés contre lui conspirent à sa perte, où la nature en un mot veut régner seule sur un domaine qu'il s'efforce vainement d'usurper ; aussi n'y paraît-il qu'en fugitif plutôt qu'en maître. S'il en trouble les habitans, si même quelques-uns d'entr'eux, tombés dans ses filets ou sous les harpons, deviennent les victimes d'une main qu'ils ne connaissent pas, le plus grand nombre, à couvert au fond de ses abîmes, voit bientôt les frimas, les vents et les orages, balayer de la surface des mers ces hôtes importuns et destructeurs qui ne peuvent que par instans troubler leur repos et leur liberté.

Et en effet, les animaux que la nature, avec des moyens et des facultés bien plus faibles en apparence, a rendus bien plus forts que nous contre les flots et les tempêtes, tels que la plupart des oiseaux pélagiens, ne nous connaissent pas ; ils se laissent approcher, saisir même, avec une sécurité que nous appelons stupide, mais qui montre bien clairement combien l'homme est pour eux un être nouveau, étranger, inconnu, et qui témoigne de la pleine et entière liberté dont jouit l'es-

pèce , loin du maître qui fait sentir son pouvoir à tout ce qui respire près de lui. Nous avons déjà vu et nous verrons encore plusieurs exemples de cette imbécilité apparente , ou plutôt de cette profonde sécurité qui caractérise les oiseaux des grandes mers. Le noddî dont il est ici question , a été nommé *moineau fou* (*passer stultus*) , dénomination néanmoins très-impropre , puisque le noddî n'est rien moins qu'un moineau , et qu'il ressemble à une grande hirondelle de mer ou à une petite mouette , et que , dans la réalité , il forme une espèce moyenne entre ces deux genres d'oiseaux ; car il a les pieds de la mouette et le bec conformé comme celui de l'hirondelle de mer. Tout son plumage est d'un brun noir , à l'exception d'une plaque blanche en forme de calotte au sommet de la tête. Sa taille est à peu près celle de la grande hirondelle de mer.

Nous avons adopté le nom de *noddî* , qui se lit fréquemment dans les relations des voyageurs anglais , parce qu'il exprime l'étourderie ou l'assurance folle avec laquelle cet oiseau vient se poser sur les mâts et sur les vergues des navires , et même sur la main que les matelots lui tendent.

L'espèce ne paraît pas s'être étendue fort au-delà des tropiques ; mais elle est très-nombreuse dans les lieux qu'elle fréquente. A Cayenne , nous dit M. de la Borde , « il y a cent noddîs ou *thouaroux* pour un fou ou une frégate ; ils couvrent sur-tout le rocher du Grand-Connétable , d'où ils viennent voltiger autour des vaisseaux ; et lorsqu'on tire un coup de canon , ils se lèvent et forment par leur multitude un nuage épais. » Gatesby les a également vus pêcher en grand nombre , volant ensemble et s'abaissant continuellement à la surface de la mer , pour enlever les petits poissons , dont les troupes en colonne sont chassées et pressées

par les grands vents. Cette pêche semble se faire , de la part de ces oiseaux , avec beaucoup de plaisir et de gaieté , si l'on en juge par la variété de leurs cris , par le grand bruit qu'ils font et qu'on entend de quelques milles. Tout ceci , ajoute Catesby , n'a lieu que dans le tems des nichées et de la ponte , qui se fait sur le rocher tout nud , après quoi chaque noddi se porte au large et erre sur le vaste océan.

---

---

## L'AVOCETTE.

---

LES oiseaux à pied palmés ont presque tous les jambes courtes ; l'avoette les a très-longues , et cette disproportion , qui suffirait presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes , est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité ; c'est le renversement du bec : sa courbure , tournée en haut , présente un arc de cercle relevé , dont le centre est au dessus de la tête. Ce bec est d'une substance tendre et presque membracuse à sa pointe ; il est mince , faible , grêle , comprimé horizontalement incapable d'aucune défense et d'aucun effort. C'est encore une de ces erreurs , ou , si l'on veut , de ces essais de la nature , au delà desquels elle n'a pu passer sans détruire elle-même son ouvrage ; car , en supposant à ce bec un degré de courbure de plus , l'oiseau ne pourrait atteindre ni saisir aucune sorte de nourriture , et l'organe donné pour la subsistance et la vie ne serait qu'un obstacle qui produirait le dépérissement et la mort. L'on doit donc regarder le bec de l'avoette comme l'extrême des modèles qu'a pu tracer ou du moins conserver la nature , et c'est en même-tems et par la même raison le trait le plus éloigné du dessin des formes sous lesquelles se présente le bec dans les autres oiseaux.

Il est même difficile d'imaginer comment cet oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni béqueter ni saisir , mais tout au plus sonder le limon le plus mou : aussi se borne-t-il à chercher dans l'écnme des flots le frai des poissons , qui paraît être le principal

fonds de sa nourriture. Il se peut aussi qu'il mange des vers; car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune orangé, dans laquelle on reconnoît encore le frai du poisson et les débris d'insectes aquatiques. Cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et cristallines, et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un vert terreux, qui paraît être ce sédiment limoneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit. L'avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves, de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau, qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur, le cou long et la tête arrondie. Son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps, et coupé de noir sur le dos; la queue est blanche, le bec noir, et les pieds sont bleus.

On voit l'avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces d'eau; mais pour parcourir les eaux les plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvemens elle paraît vive, alerte, inconstante. Elle séjourne peu dans les mêmes lieux, et dans ses passages sur nos côtes de Picardie, en avril et en novembre, elle part souvent dès le lendemain de son arrivée, en sorte que les chasseurs ont grand'peine à en tuer ou saisir quelques-unes. Elles sont encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur les côtes; cependant M. Salerne dit qu'on en a vu s'avancer assez loin sur la Loire, et il assure que ces oiseaux sont en grand nombre sur les côtes du bas Poitou, et qu'ils y font leurs nichées.

Il paraît, à la route que tiennent les avocettes dans



leur passage , qu'aux approches de l'hiver elles voyagent vers le midi , et retournent au printemps dans le nord ; car il s'en trouve en Danemarck , en Suède , à la pointe du sud de l'île d'Oéland , sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne ; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île , qui n'y séjournent qu'un mois ou deux , et disparaissent à l'approche du grand froid. Ces oiseaux ne font que passer en Prusse. On les voit très-rarement en Suisse , et , suivant Aldrovande , ils ne paraissent guère plus souvent en Italie : cependant ils y sont bien connus et bien nommés. Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex* , *crex* : mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *crex* par Aristote , soit le même que l'avocette ; car le *crex* , dit ce philosophe , est en guerre avec le loriot et le merle : or il est très-certain que l'avocette n'a rien à démêler avec ces deux oiseaux des bois ; et d'ailleurs ce cri *crex* , *crex* , est également celui de la barge et du râle de terre.

On trouve à la plupart des avocettes de la boue sur le croupion , et les plumes en paraissent usées par les frottemens ; apparemment ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes , où l'y logent pour dormir , sa forme ne paraissant pas moins embarrassante pour le placer durant le repos que pour s'en servir dans l'action , à moins que l'oiseau ne dorme , comme les pigeons , la tête sur la poitrine.

Soit timidité , soit finesse , l'avocette évite les pièges , et elle est fort difficile à prendre. Son espèce , comme on l'a vu , n'est bien nulle part , et paraît peu nombreuse en individus.

---

---

## LE COUREUR.

---

Tous les oiseaux qui nagent et dont les doigts sont unis par des membranes , ont le pied court , la jambe reculée et souvent en partie cachée dans le ventre ; leurs pieds construits et disposés comme des rames à large palme , à manche raccourci , à position oblique , semblent être faits exprès pour aider le mouvement du petit navire animé : l'oiseau est lui-même le vaisseau , le gouvernail et le pilote. Mais au milieu de cette grande troupe de navigateurs ailés , trois espèces d'oiseaux forment comme un groupe isolé : ils ont , à la vérité , les pieds garnis d'une membrane , comme les autres oiseaux nageurs ; mais ils sont en même-tems montés sur de grandes jambes , ou plutôt sur de hautes échasses , et , par ce caractère , ils se rapprochent des oiseaux de rivage ; et , tenant à deux grands genres très-différens , ces trois espèces forment un de ces degrés intermédiaires , une de ces nuances qu'en tout a tracées la nature.

Ces trois oiseaux à pieds palmés et à hautes jambes sont l'avocette dont nous venons de parler , le flamant , ou phénicoptère des anciens , et le coureur , ainsi nommé , dit Aldrovande , de la célérité avec laquelle on le voit courir sur les rivages. Ce naturaliste , par qui seul nous connaissons cet oiseau , nous apprend qu'il n'est pas rare en Italie. Nous ne le connaissons point en France , et , selon toute apparence , il ne se trouve pas dans les autres contrées de l'Europe , ou du moins il y est extrêmement rare. Charleton dit en avoir vu un individu , sans faire mention du lieu d'où il ve-

nait. Selon Aldrovande , les cuisses de cet oiseau coureur sont courtes à proportion de la hauteur des jambes ; le bec , jaune dans son étendue , est noir à la pointe : il est court et ne s'ouvre pas beaucoup ; le manteau est couleur de gris-de-fer , et le ventre blanc ; deux plumes blanches à pointe noire couvrent la queue. C'est tout ce que rapporte ce naturaliste , sans rien ajouter sur les dimensions ni la grandeur du corps , qui , dans sa figure , sont à-peu-près les mêmes que celles du pluvier.

---

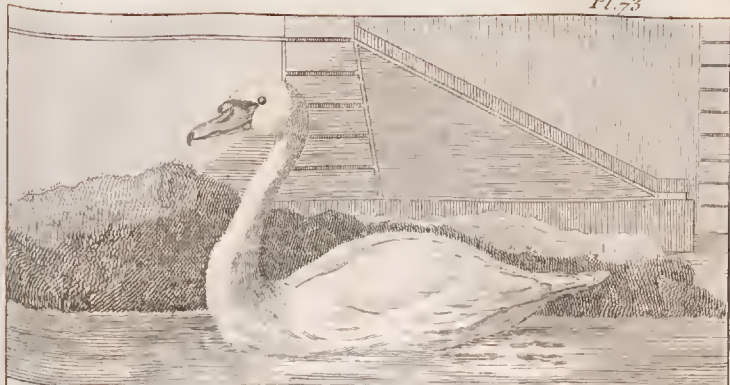
---

## LE FLAMMANT OU LE PHÉNICOPTÈRE.

---

DANS la langue de ce peuple spirituel et sensible , les Grecs , presque tous les mots peignaient l'objet ou caractérisaient la chose , et présentaient l'image ou la description abrégée de tout être idéal ou réel. Le nom de *phénicoptère* , oiseau à l'aile de flamme , est un exemple de ces rapports sentis qui font la grâce et l'énergie du langage de ces Grecs ingénieux ; rapports que nous trouvons si rarement dans nos langues modernes , lesquelles ont souvent même défigurés leur mère en la traduisant. Le nom de *phénicoptère* , traduit par nous , ne peignit plus l'oiseau , et bientôt ne représentant plus rien , perdit ensuite sa vérité dans l'équivoque. Nos plus anciens naturalistes français prononçaient *flambant* ou *flamant* ; peu-à-peu , l'étymologie oubliée permit d'écrire *flamant* ou *flamand* , et d'un oiseau couleur de feu ou de flamme on fit un oiseau de *Flandre* ; on lui supposa même des rapports avec les habitans de cette contrée , où il n'a jamais paru. Nous avons donc cru devoir rappeler ici son ancien nom , qu'on aurait dû lui conserver , comme le plus riche , et si bien approprié , que les Latins crurent devoir l'adopter.

Cette aile couleur de feu n'est pas le seul caractère frappant que porte cet oiseau : son bec d'une forme extraordinaire , aplati et fortement fléchi en dessus vers son milieu , épais et carré en dessous comme une large cuiller ; ses jambes d'une excessive hauteur , son cou long et grêle , son corps plus haut monté ,



1.

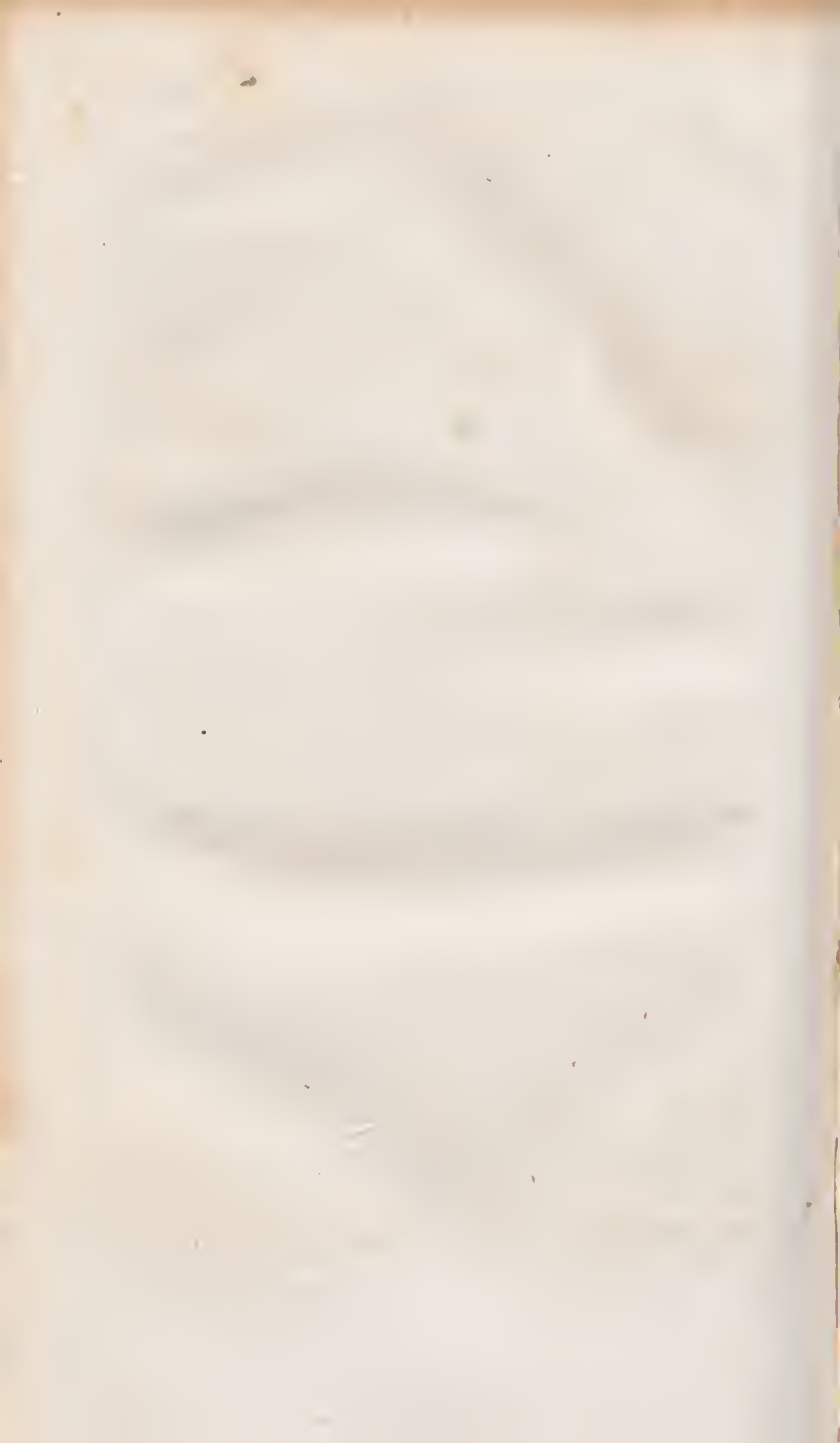


2.

De Sève, Del.

L'Épée, Dirac.

1 LE CYGNE. 2 LE FLAMANT ou PHENICOPTERE.





quoique plus petit que celui de la cigogne , offrent une figure d'un beau bizarre et d'une forme distinguée parmi les plus grands oiseaux de rivage.

C'est avec raison que Willughby , parlant de ces grands oiseaux à pieds demi palmés qui hantent le bord des eaux , sans néanmoins nager ni se plonger , les appelle des espèces isolées , formant un genre à part et peu nombreux ; car le flammant en particulier paraît faire la nuance entre la grande tribu des oiseaux de rivage et celle tout aussi grande des oiseaux navigateurs , desquels il se rapproche par les pieds à demi palmés , et dont la membrane étendue entre les doigts , et de l'une à l'autre pointe , se retire de son milieu par une double éliancrure. Tous les doigts sont très-courts , et l'extérieur fort petit ; le corps l'est aussi relativement à la longueur des jambes et du cou. Scaliger le compare à celui du héron , Gesner à celui de la cigogne , en remarquant , ainsi que Willughby , la longueur extraordinaire de son cou effilé. Quand le flammant a pris son entier accroissement , dit Gatesby , il n'est pas plus pesant qu'un canard sauvage , et cependant il a cinq pieds de hauteur. Ces grandes différences dans la taille , indiquées par ces auteurs , tiennent à l'âge , ainsi quo les variétés qu'ils ont remarquées dans le plumage : il est en général doux , soyeux et lavé de teintes rouges plus ou moins vives et plus ou moins étendues. Les grandes plumes de l'aile sont constamment noires , et ce sont les couvertures grandes et petites , tant intérieures qu'extérieures , qui portent ce beau rouge de feu dont les Grecs frappés tirèrent le nom de *phénicoptère*.

Cependant il ne paraît pas que ces oiseaux demeurent constamment dans les climats les plus chauds ; car on en voit quelques-uns en Italie , et en beaucoup plus grand

nombre en Espagne, et il est peu d'années où il n'en arrive pas quelques-uns sur nos côtes de Languedoc et de Provence, particulièrement vers Montpellier et Martigues, et dans les marais près d'Arles, d'où je m'étonne que Belon, observateur si instruit, dise qu'on n'en voit aucun en France qui n'y ait été apporté d'ailleurs. Cet oiseau aurait-il étendu ses migrations d'abord en Italie, où autrefois il ne se voyait pas, et ensuite jusque sur nos côtes?

Il est, comme on le voit, habitant des contrées du midi, et se trouve dans l'ancien continent, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'à la pointe la plus australe de l'Afrique; on en trouve en grand nombre dans les îles du cap Vert. Ils sont en quantité dans les provinces occidentales de l'Afrique, à Angola, Congo et Bissao, où, par respect superstitieux, les Nègres ne souffent pas qu'on tue un seul de ces oiseaux; ils les laissent paisiblement s'établir jusqu'au milieu de leurs habitations. On les trouve de même à la baie de Saldana, et dans toutes les terres voisines du cap de Bonne-Espérance, où ils passent le jour sur la côte, et se retirent la nuit au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans quelques endroits des terres adjacentes.

Au reste, le flamant est certainement un oiseau voyageur, mais qui ne fréquente que les climats chauds et tempérés, et ne visite pas ceux du nord. Il est vrai qu'on le voit, dans certaines saisons, paraître en divers lieux, sans qu'on sache précisément d'où il arrive: mais jamais on ne l'a vu s'avancer dans les terres septentrionales; et s'il en paraît quelques uns dans nos provinces intérieures de France, seuls et égarés, ils semblent y avoir été jetés par quelque coup de vent. M. Salerne rapporte, comme chose extraordinaire, qu'on en a tué un sur la Loire. C'est dans les climats chauds que ses

courses s'exécutent , et il les a portées de l'un à l'autre continent ; car il est du petit nombre d'oiseaux communs aux terres méridionales de tous deux.

Ils sont bien connus à Cayenne , où les naturels du pays leur donnent le nom de *tococo* ; on les voit border le rivage de la mer ou voler en troupes. On les retrouve dans les îles de Bahama. On en trouve également au Pérou , jusqu'au Chili. Enfin il est peu de régions de l'Amérique méridionale où quelques voyageurs n'aient rencontré ces oiseaux.

Ces flammanx d'Amérique sont partout les mêmes que ceux de l'Europe et d'Amérique. L'espèce de ces oiseaux semble être unique et plus isolée qu'aucune autre , puisqu'elle s'est refusée à toute variété.

Ces oiseaux font leurs petits sur les côtes de Cuba et des îles de Bahama , dans les plages noyées et sur les îles basses , telles que celle d'*Aves* , où Labat trouva nombre de ces oiseaux et leurs nids. Ce sont de petits tas de terre glaise et de fange amassés du marais , relevés d'environ vingt pouces en pyramide au milieu de l'eau , où leur base baigne toujours , et dont le sommet tronqué , creux et lissé , sans aucun lit de plumes ni d'herbes , reçoit immédiatement les œufs que l'oiseau couve en reposant sur ce petit monticule , les jambes pendantes , dit Gatesby , comme un homme assis sur un tabouret , et de manière qu'il ne couve ses œufs que du croupion et du bas-ventre. Cette singulière situation est nécessaire par la longueur de ses jambes , qu'il ne pourrait jamais ranger sous lui s'il était accroupi. Dampier décrit de même leur manière de nicher dans l'île de Sal. C'est toujours dans les lagunes et les mares salées qu'ils placent leurs nids. Ils ne font que deux œufs , ou trois au plus ; ces œufs sont blancs , gros comme ceux de l'oie , et un peu plus allongés. Les petits ne

commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grandeur ; mais ils courent avec une vitesse singulière peu de jours après leur naissance.

Le plumage est d'abord d'un gris clair , et cette couleur devient plus foncée à mesure que leurs plumes croissent ; mais il leur faut dix ou onze mois pour l'entier accroissement de leur corps , et ce n'est qu'alors qu'ils commencent à prendre leur belle couleur , dont les teintes sont faibles dans la jeunesse , et deviennent plus fortes et plus vives à mesure qu'ils avancent en âge. Suivant Gatesby , il se passe deux ans avant qu'ils acquièrent toute leur belle couleur rouge. Le P. du Tertre fait la même remarque. Mais , quel que soit le progrès de cette teinte dans leur plumage , l'aile est colorée la première et le rouge y est toujours plus éclatant que partout ailleurs : cette couleur s'étend ensuite de l'aile sur le croupion , puis sur le dos et la poitrine , et jusque sur le cou ; il y a seulement dans quelques individus de légères variétés de nuances qui paraissent suivre les différences du climat : par exemple , nous avons remarqué le rouge plus ponceau dans le flammant du Sénégal , et plus orangé dans celui de Cayenne , seule différence qui ne suffit pas pour constituer deux espèces , comme l'a fait Barrère.

Leur nourriture dans tout pays est à peu-près la même ; ils mangent des coquillages , des œufs de poissons et des insectes aquatiques : ils les cherchent dans la vase en y plongeant le bec et partie de la tête ; ils remuent en même-tems et continuellement les pieds de haut en bas pour porter la proie avec le limon dans leur bec , dont la dentelure sert à la retenir. C'est , dit Gatesby , une petite graine ronde semblable au millet , qu'ils élèvent ainsi en agitant la vase , qui fait le grand fonds de leur nourriture ; mais cette préten-

due graine n'est vraisemblablement autre chose que des œufs d'insectes , et sur-tout des œufs de mouches et mouchérons , aussi multipliés dans les plages noyées de l'Amérique , qu'ils peuvent l'être dans les terres basses du nord , où M. de Maupertuis dit avoir vu des lacs tout couverts de ces œufs d'insectes qui ressemblaient à la graine de mil. Apparemment ces oiseaux trouvent aux îles de l'Amérique cet aliment en abondance ; mais sur les côtes d'Europe on les voit se nourrir de poissons , les dentelures dont leur bec est armé n'étant pas moins propres que des dents à retenir cette proie glissante.

Ils paraissent comme attachés aux rivages de la mer ; si l'on en voit sur des fleuves , comme sur le Rhôue , ce n'est jamais bien loin de leur embouchure : ils se tiennent plus constamment dans les lagunes , les marais salés et sur les côtes basses , et l'on a remarqué , quand on a voulu les nourrir , qu'il fallait leur donner à boire de l'eau salée.

Ces oiseaux sont toujours en troupes , et pour pêcher ils se forment naturellement en file ; ce qui de loin présente une vue singulière , comme de soldats rangés en ligne. Ce goût de s'aligner leur reste , même lorsque , placés l'un contre l'autre , ils se reposent sur la plage : ils établissent des sentinelles et font alors une espèce de garde , suivant l'instinct commun à tous les oiseaux qui vivent en troupes ; et quand ils pêchent , la tête plongée dans l'eau , un d'eux est en vedette , la tête haute , et si quelque chose l'alarme , il jette un cri bruyant qui s'entend de très-loin , et qui est assez semblable au son d'une trompette ; dès-lors toute la troupe se lève et observe dans son mouvement de vol un ordre semblable à celui des grues : cependant , lorsqu'on surprend ces oiseaux ,



l'épouvante les rend immobiles et stupides , et laisse au chasseur tout le tems de les abattre presque jusqu'au dernier C'est ce que témoigne du Tertre , et c'est aussi ce qui peut concilier les récits contraires des voyageurs, dont les uns représentent les flammans comme des oiseaux défiants et qui ne se laissent guère approcher , tandis que d'autres les disent lourds , étonnés , et se laissant tuer les uns après les autres.

Leur chair est un mets recherché : Gatesby la compare , pour sa délicatesse , à celle de la perdrix ; Dampier dit qu'elle est de fort bon goût , quoique maigre ; du Tertre la trouve excellente , malgré un petit goût de marais , et la plupart des voyageurs en parlent de même. Les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis <sup>1</sup>. Philostrate le compte entre les délices des festins. Juvénal , reprochant aux Romains leur luxe déprédateur , dit qu'on les voit couvrir leurs tables et des oiseaux rares de Scythie et du superbe phénicoptère. Apicius donne la manière savante de l'assaisonner ; et ce fut cet homme , dont la voracité , dit Pline , engloutissait les races futures , qui découvrit à la langue du phénicoptère cette saveur qui la fit rechercher comme le morceau le plus rare <sup>2</sup>. Quelques-uns de nos voya-

<sup>1</sup> Caligula , devenu assez fou pour se croire dieu , avait choisi le phénicoptère , avec le paon , pour les hosties exquisés qu'on devait immoler à sa divinité ; et la veille du jour où il fut massacré , dit Suétone , il s'était aspergé , dans un sacrifice , du sang d'un phénicoptère.

<sup>2</sup> Lanpride compte parmi les excès d'Héliogabale celui d'avoir fait paraître à sa table des plats remplis de langues de phénicoptères. Suétone dit que Vitellius rassemblant les délices de toutes les parties du monde , faisait servir à la fois dans ses festins les foies de scares , les laites de murènes , les cervelles de faisans , et les langues de phénicoptères ; et Martial faisant honte aux Romains de leurs goûts destructeurs , fait dire à cet oiseau , que son beau plumage a frappé les



geurs , soit dans le préjugé des anciens ou d'après leur propre expérience , parlent aussi de l'excellence de ce morceau.

La peau de ces oiseaux , garnie d'un bon duvet , sert aux mêmes usages que celle du cygne. On peut les apprivoiser assez aisément , soit en les prenant jeunes dans le nid , soit même en les attrapant déjà grands dans les pièges , ou de toute autre manière ; car , quoiqu'ils soient très-sauvages dans l'état de liberté , une fois captif , le flammant paraît soumis , et semble même affectionné : et en effet il est plus farouche que fier , et la même crainte qui le fait fuir , le subjugue quand il est pris. Les Indiens en ont d'entièrement privés ; M. de Peiresc en avait vu de très-familiers , puisqu'il donne plusieurs détails sur leur vie domestique. « Ils mangent plus de nuit que de jour , dit-il , et trempent dans l'eau le pain qu'on leur donne. Ils sont sensibles au froid et s'approchent du feu jusqu'à se brûler les pieds ; et lorsqu'une de leurs jambes est impotente , ils marchent avec l'autre , en s'aidant du bec , et l'appuyant à terre comme un pied ou une béquille. Ils dorment peu et ne reposent que sur une jambe , l'autre retirée sous le ventre ». Néanmoins ils sont délicats et assez difficiles à élever dans nos climats : même il paraît qu'avec assez de docilité pour se plier aux habitudes de la captivité , cet état est très-contraire à leur nature , puisqu'ils ne peuvent le supporter longtemps , et qu'ils y languissent plutôt qu'ils ne vivent ; car ils ne cherchent pas à se multiplier , et jamais ils n'ont produit en domesticité.

yeux , et que sa langue est devenue la proie des gourmands , tout comme si cette langue eût dû piquer leur goût dépravé , autant que la langue musicale et charmante du rossignol , autre tendre victime de ces déprédateurs.

Dat mihi penna rubens nomen ; sed lingua gulosis  
Nostra sapit : quid , si garrula lingua foret ?

---

## LE CYGNE.

---

**D**ANS toute société , soit des animaux , soit des hommes , la violence fit les tyrans ; la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre , l'aigle et le vautour dans les airs , ne règnent que par la guerre , ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté , au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix , la grandeur , la majesté , la douceur ; avec des puissances , des forces , du courage , et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense , il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau , il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer , sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide , et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste , il n'a que ce fier ennemi ; tous les oiseaux de guerre le respectent , et il est en paix avec toute la nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques , qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef , le premier habitant d'une république tranquille <sup>1</sup> , où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne

---

<sup>1</sup> Les anciens croyaient que le cygne épargnait non-seulement les oiseaux , mais même les poissons ; ce qu'Hésiode indique dans son *Bouclier d'Hercule* , en représentant des poissons nageant tranquillement à côté du cygne.

demande qu'autant qu'il leur accorde , et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure , la beauté de la forme , répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux ; il décore , embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime , on l'applaudit , on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux : la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages ; coupe de corps élégante , formes arrondies , gracieux contours , blancheur éclatante et pure , mouvemens flexibles et ressentis ; attitudes tantôt animées , tantôt laissées dans un mol abandon ; tout dans le cygne respire la volupté : l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté , tout nous l'annonce , tout le peint comme l'oiseau de l'amour <sup>1</sup> , tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles <sup>2</sup>.

A sa noble aisance , à la facilité , la liberté de ses mouvemens sur l'eau , on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés , mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation <sup>3</sup>. Son cou élevé et sa poitri-

<sup>1</sup> Horace attelle des cygnes au char de Vénus :

Quæ Gnidon

Fulgentesque tenet Cycladas , et Paphon

Junctis visit oloribus.

( *Carm. lib. III. , od. 28.*  )

<sup>2</sup> Hélène , née de Lédæ et d'un cygne , dont , suivant l'antiquité , Jupiter avait pris la figure. Euripide , pour peindre la beauté d'Hélène , en faisant en même-tems allusion à sa naissance , la désigne par l'épithète , *forma cycnea*.

<sup>3</sup> Nulle figure plus fréquente sur les navires des anciens , que la figure du cygne , elle paraissait à la proue , et les nautonniers en tiraient un augure favorable.

ne relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde ; son large estomac en représente la carène ; son corps penché en avant pour cingler se redresse à l'arrière et se relève en poupe ; la queue est un vrai gouvernail , les pieds sont de larges rames , et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant , navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse , jaloux de sa beauté , le eygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages , à captiver les regards ; et il les captive en effet , soit que , voguant en troupe , on voie de loin , au milieu des grandes eaux , cingler la flotte ailée , soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent , il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés , et développant ses grâces par mille mouvemens doux , ondulans et suaves.

Aux avantages de la nature , le cygne réunit ceux de la liberté , il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer : libre sur nos eaux , il n'y séjourne , ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux , débarquer au rivage , s'éloigner au large , ou venir , longeant la rive , s'abriter sous les bords , se cacher dans les joncs , s'enfoncer dans les anses les plus écartées , puis , quittant sa solitude , revenir à la société , et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme , pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis , et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres , trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art , en

place des beautés vives de la nature , les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau <sup>1</sup> ; ils animaient , égayaient les tristes fossés des châteaux ; ils décoraient la plupart des rivières <sup>2</sup> , et même celle de la capitale <sup>3</sup>.

Le cygne nage si vite , qu'un homme marchant rapidement au rivage , a grande peine à le suivre. Ce que dit Albert , qu'il nage bien , marche mal et vole médiocrement , ne doit s'entendre , quant au vol , que du cygne abâtardi par une domesticité forcée ; car , libre sur nos eaux , et sur-tout sauvage , il a le vol très-haut et très-puissant. Hésiode lui donne l'épithète d'*altivolans* ; Homère le range avec les oiseaux grands voyageurs , les grues et les oies ; et Plutarque attribue à deux cygnes ce que Pindare feint des deux aigles que Jupiter fit partir des deux côtés opposés du monde , pour en marquer le milieu au point où ils se rencontrèrent.

Le cygne , supérieur en tout à l'oie , qui ne vit guère que d'herbages et de graines , sait se procurer une nourriture plus délicate et moins commune <sup>4</sup> ; il ruse sans cesse pour attraper et saisir du poisson ; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche , et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force ; il sait éviter ses ennemis ou leur résister : un vieux cygne ne craint pas dans l'eau le chien le plus

<sup>1</sup> Ce goût n'avait pas été inconnu des anciens.

<sup>2</sup> Suivant Volaterran , on n'en nourrissait pas moins de quatre mille sur la Tamise.

<sup>3</sup> Témoin le nom de *l'île aux cygnes* , donné encore à ce terrain qu'embrassait la Seine au dessous des Invalides.

<sup>4</sup> Le cygne vit de graines et de poissons , sur-tout d'anguilles ; il avale aussi des grenouilles , des sangsues , des limaçons d'eau , et de l'herbe ; il digère aussi promptement que le canard , et mange considérablement. ( *M. Bailton* ).

fort; son coup d'aile pourrait casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent. Enfin il paraît que le cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage que d'adresse et de force.

Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même les cygnes domestiques marchent et nagent attroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué. Cet instinct, le plus doux de la nature, suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et ce naturel délicat et sensible qui semble donner aux actions produites par ce sentiment, l'intention et le prix des qualités morales. Le cygne a de plus l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé, de sa belle et douce existence. Tous les observateurs s'accordent à lui donner une très-longue vie; quelques-uns même en ont porté la durée jusqu'à trois cents ans, ce qui sans doute est fort exagéré: mais Willughby ayant vu une oie qui, par preuve certaine, avait vécu cent ans, n'hésite pas à conclure de cet exemple, que la vie du cygne peut et doit être plus longue, tant parce qu'il est plus grand que parce qu'il faut plus de tems pour faire éclore ses œufs, l'incubation dans les oiseaux répondant au tems de la gestation dans les animaux, et ayant peut-être quelque rapport au tems de l'accroissement du corps auquel est proportionnée la durée de la vie. Or le cygne est plus de deux ans à croître, et c'est beaucoup; car, dans les oiseaux, le développement entier du corps est bien plus prompt que dans les animaux quadrupèdes.

La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins. Elle commence à pondre au mois de février. Elle met, comme l'oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf. Elle en produit de cinq à huit,



et communément six ou sept. Ces œufs sont blancs et oblongs ; ils ont la coque épaisse et sont d'une grosseur très-considérable. Le nid est placé tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage , tantôt sur un tas de roseaux abattus , entassés et même flottans sur l'eau. Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses , et semble chercher dans le plaisir les nuances de la volupté ; ils y préludent en entrelaçant leurs cons ; ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement ; ils se communiquent le feu qui les embrase ; et lorsqu'enfin le mâle s'est pleinement satisfait , la femelle brûle encore ; elle le suit , l'excite , l'enflamme de nouveau , et finit par le quitter à regret pour aller éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau.

Les fruits d'amours si visés sont tendrement chéris et soignés ; la mère recueille nuit et jour ses petits sous ses ailes , et le père se présente avec intrépidité pour les défendre contre tout assaillant. Son courage , dans ces momens , n'est comparable qu'à la fureur avec laquelle il combat un rival qui vient le troubler dans la possession de sa bien-aimée. Dans ces deux circonstances , oubliant sa douceur , il devient féroce et se bat avec acharnement ; souvent un jour entier ne suffit pas pour vider leur duel opiniâtre. Le combat commence à grands coups d'ailes , continue corps à corps , et finit ordinairement par la mort d'un des deux ; car ils cherchent réciproquement à s'étouffer en se serrant le cou et se tenant par force la tête plongée dans l'eau. Ce sont vraisemblablement ces combats qui ont fait croire aux anciens que les cygnes se dévoraient les uns les autres <sup>1</sup>. Rien

---

<sup>1</sup> Élien était encore plus mal informé, lorsqu'il dit que le cygne tue quelquefois ses petits. Au reste , ces fausses idées tenaient peut-être moins à des faits d'histoire naturelle , qu'à des traditions mythologi-

n'est moins vrai; mais seulement ici, comme ailleurs, les passions furieuses naissent de la passion la plus douce, et c'est l'amour qui enfante la guerre.

En tout autre tems ils n'ont que des habitudes de paix; tous leurs sentimens sont dictés par l'amour: aussi propres que voluptueux, ils font toilette assidue chaque jour; on les voit arranger leur plumage, le nettoier, le lustrer, et prendre de l'eau dans leur bec pour la répandre sur le dos, sur les ailes, avec un soin qui suppose le desir de plaire, et ne peut être payé que par le plaisir d'être aimé. Le seul tems où la femelle néglige sa toilette, est celui de la couvée: les soins maternels l'occupent alors toute entière, et à peine donne-t-elle quelques instans aux besoins de la nature et à sa subsistance.

Les petits naissent fort laids et seulement couverts d'un duvet gris ou jaunâtre, comme les oisons; leurs plumes ne poussent que quelques semaines après, et sont encore de la même couleur. Ce vilain plumage change à la première mue, au mois de septembre; ils prennent alors beaucoup de plumes blanches, d'autres plus blondes que grises, sur-tout à la poitrine et sur le dos. Ce plumage chamarré tombe à la seconde mue, et ce n'est qu'à dix-huit mois et même à deux ans d'âge que ces oiseaux ont pris leur belle robe d'un blanc pur et sans tache; ce n'est aussi que dans ce tems qu'ils sont en état de produire.

Les jeunes cygnes suivent leur mère pendant le pre-

---

ques: en effet, tous les *Cygnus* de la Fable furent de fort méchans personnages; *Cygnus*, fils de Mars, fut tué par Hercule, parce qu'il était voleur de grand chemin; *Cygnus*, fils de Neptune, avait poignardé Philomène sa mère, il fut tué par Achille; enfin le beau *Cygnus*, ami de Phaëton, et fils d'Apollon comme lui, était inhumain et cruel.

mier été : mais ils sont forcés de la quitter au mois de novembre , les mâles adultes les chassent , pour être plus libres auprès des femelles. Ces jeunes oiseaux, tous exilés de leurs familles , se rassemblent par la nécessité de leur sort commun ; ils se réunissent en troupes et ne se quittent plus que pour s'apparier et former eux-mêmes de nouvelles familles.

Comme le cygne mange assez souvent des herbes de marécages , et principalement de l'algue , il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille , dont les rives sont bien fournies d'herbages. Les anciens ont cité le *Méandre* , le *Mincio* , le *Strymon* , le *Caystre* , fleuves fameux par la multitude des cygnes dont on les voit couverts. L'île chérie de *Vénus* , *Paphos* , en était remplie. Strabon parle des cygnes d'Espagne , et , suivant Elie , l'on en voyait de tems en tems paraître sur la mer d'Afrique ; d'où l'on peut juger , ainsi que par d'autres indications , que l'espèce se porte jusque dans les régions du midi : néanmoins celles du nord semblent être la vraie patrie du cygne et son domicile de choix , puisque c'est dans les contrées septentrionales qu'il niche et multiplie. Dans nos provinces , nous ne voyons guère de cygnes sauvages que dans les hivers les plus rigoureux. Gesner dit qu'en Suisse on s'attend à un rude et long hiver quand on voit arriver beaucoup de cygnes sur les lacs. C'est dans cette même saison rigoureuse qu'ils paraissent sur les côtes de France , d'Angleterre et sur la Tamise , où il est défendu de les tuer , sous peine d'une grosse amende. Plusieurs de nos cygnes domestiques partent alors avec les sauvages , si l'on n'a pas pris la précaution d'ébarber les grandes plumes de leurs ailes.

Néanmoins quelques - uns nichent et passent l'été dans les parties septentrionales de l'Allemagne , dans

la Prusse et la Pologne ; et , en suivant à peu près cette latitude , on les trouve sur les fleuves près d'Azof et vers Astracan , en Sibérie , chez les Jakutes , à Selenginskoi , et jusqu'au Kamtschatka. Dans cette même saison des nichées , on les voit en très grand nombre sur les rivières et les lacs de la Laponie ; ils s'y nourrissent d'œufs et de chrysalides d'une espèce de moucheron , dont souvent la surface de ces lacs est couverte. Les Lapons les voient arriver au printemps du côté de la mer d'Allemagne ; une partie s'arrête en Suède , et sur-tout en Scanie. Horrebows prétend qu'ils restent toute l'année en Islande , et qu'ils habitent la mer lorsque les eaux douces sont glacées ; mais s'il en demeure en effet quelques-uns , le nombre suit la loi commune de migration , et fuit un hiver que l'arrivée des glaces du Groenland rend encore plus rigoureux en Islande qu'en Laponie.

Ces oiseaux se sont trouvés en aussi grande quantité dans les parties septentrionales de l'Amérique que dans celles de l'Europe ; ils peuplent la baie d'Hudson , d'où vient le nom de *Carry-swan's nest* , que l'on peut traduire *porte-nid de cygne* , imposé par le capitaine Button à cette longue pointe de terre qui s'avance du nord dans la baie. Elis a trouvé des cygnes jusque sur l'*île de Marbre* , qui n'est qu'un amas de rochers bouleversés alentour de quelques petits lacs d'eau douce. Ces oiseaux sont de même très-nombreux au Canada , d'où il paraît qu'ils vont hiverner en Virginie et à la Louisiane ; et ces cygnes du Canada et de la Louisiane , comparés à nos cygnes sauvages , n'ont offert aucune différence. Quant aux cygnes à tête noire des îles Malouines et de quelques côtes de la mer du sud , dont parlent les voyageurs , l'espèce en est trop mal décrite pour décider si elle doit se rapporter ou non à notre cygne.

Les différences qui se trouvent entre le cygne sauvage et le cygne privé, ont fait croire qu'ils formaient deux espèces distinctes et séparées. Le cygne sauvage est plus petit; son plumage est communément plus gris que blanc; il n'a pas de caroncule sur le bec, qui toujours est noir à la pointe, et qui n'est jaune que près de la tête. Mais, à bien apprécier ces différences, on verra que l'intensité de la couleur de même que la caroncule ou bourrelet charnu du front, sont moins des caractères de nature que des indices et des empreintes de domesticité. Les couleurs du plumage et du bec étant sujettes à varier dans les cygnes comme dans les autres oiseaux domestiques, on peut donner pour exemple le cygne privé à bec rouge dont parle le docteur Plott. D'ailleurs cette différence dans la couleur du plumage n'est pas aussi grande qu'elle le paraît d'abord. Nous avons vu que les jeunes cygnes domestiques naissent et restent long-tems gris: il paraît que cette couleur subsiste plus long-tems encore dans les sauvages, mais qu'enfin ils deviennent blancs avec l'âge; car Edwards a observé que, dans le grand hiver de 1740, on vit aux environs de Londres plusieurs de ces cygnes sauvages qui étaient entièrement blancs. Le cygne domestique doit donc être regardé comme une race tirée anciennement et originairement de l'espèce sauvage.

Belon regarde le cygne comme le plus grand des oiseaux d'eau; ce qui est assez vrai, en observant néanmoins que le pélican a beaucoup plus d'envergure, que le grand albatross a tout au moins autant de corpulence, et que le flammant ou phénicoptère a bien plus de hauteur, eu égard à ses jambes démesurées. Les cygnes, dans la race domestique, sont constamment un peu plus gros et plus grand que dans l'espèce sauvage;



il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. La longueur du bec à la queue , est quelquefois de quatre pieds et demi , et l'envergure de huit pieds. Au reste, la femelle est en tout un peu plus petite que le mâle.

Le bec , ordinairement long de trois pouces et plus , est , dans la race domestique , surmonté à sa base par un tubercule charnu , renflé et proéminent , qui donne à la physionomie de cet oiseau une sorte d'expression. Ce tubercule est revêtu d'une peau noire , et les côtés de la face , sous les yeux , sont aussi couverts d'une peau de même couleur. Dans les petits cygnes de la race domestique , le bec est d'une teinte plombée : il devient ensuite jaune ou orangé , avec la pointe noire. Dans la race sauvage , le bec est entièrement noir , avec une membrane jaune au front. Sa forme paraît avoir servi de modèle pour le bec des deux familles les plus nombreuses des oiseaux palmipèdes , les oies et les canards : dans tous , le bec est aplati , épaté , dentelé sur les bords , arrondi en pointe mousse , et terminé à sa partie supérieure par un onglet de substance cornée.

Dans toutes les espèces de cette nombreuse tribu , il se trouve au dessous des plumes extérieures un duvet bien fourni qui garantit le corps de l'oiseau des impressions de l'eau. Dans le cygne , ce duvet est d'une grande finesse , d'une mollesse extrême et d'une blancheur parfaite ; on en fait de beaux manchons et des fourrures aussi délicates que chaudes.

La chair du cygne est noire et dure , et c'est moins comme un bon mets que comme un plat de parade qu'il était servi dans les festins chez les anciens <sup>1</sup> , et , par

---

<sup>1</sup> Les Romains l'engraissaient comme l'oie , après lui avoir crevé les yeux , ou en le renfermant dans une prison obscure.



la même ostentation , chez nos ancêtres. Quelques personnes m'ont néanmoins assuré que la chair des jeunes cygnes était aussi bonne que celle des oies du même âge.

Quoique le cygne soit assez silencieux , il a néanmoins les organes de la voix conformés comme ceux des oiseaux d'eau les plus loquaces ; la trachée artère , descendue dans le sternum , fait un coude <sup>1</sup> , se relève , s'appuie sur les clavicules , et delà , par une seconde inflexion , arrive aux poumons. A l'entrée et au dessus de la bifurcation , se trouve placé un vrai larynx , garni de son os hyoïde , ouvert dans sa membrane en bec de flûte ; au dessous de ce larynx , le canal se divise en deux branches , lesquelles , après avoir formé chacune un renflement , s'attachent aux poumons. Cette conformation , du moins quant à la position du larynx , est commune à beaucoup d'oiseaux d'eau , et même quelques oiseaux de rivage ont les mêmes plis et inflexions à la trachée-artère , comme nous l'avons remarqué dans la gruc ; et , selon toute apparence , c'est ce qui donne à leur voix ce retentissement bruyant et rauque , ces sons de trompette ou de clairon qu'ils font entendre du haut des airs et sur les eaux.

Néanmoins la voix habituelle du cygne privé est plutôt sourde qu'éclatante ; c'est une sorte de *strideur* , parfaitement semblable à ce que le peuple appelle le *jurement du chat* , et que les anciens avoient bien ex-

<sup>1</sup> Selon Willughby , cette particularité de conformation est propre au cygne sauvage , et ne se trouve point la même dans le cygne domestique ; ce qui semble fonder ce que nous allons rapporter de la différence de leur voix : mais cela ne suffirait peut-être pas pour prouver que leurs espèces soient différentes , cette diversité n'excédant pas la somme des impressions , tant intérieures qu'extérieures , que la domesticité et ses habitudes peuvent produire à la longue sur une race assujettie.

primé par le mot imitatif *drensant*. C'est, à ce qu'il paraît, un accent de menace ou de colère ; l'on n'a pas remarqué que l'amour en eût de plus doux, et ce n'est point du tout sur des eygues presque muets, comme le sont les nôtres dans la domesticité, que les anciens avaient pu modeler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paraît que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accens. L'on distingue en effet dans ses cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé<sup>1</sup>, des

---

<sup>1</sup> M. l'abbé Arnaud, dont le génie est fait pour rauimer les restes précieux de la belle et savante antiquité, a bien voulu concourir avec nous à vérifier et à apprécier ce que les anciens ont dit du chant du cygne. Deux cygnes sauvages qui se sont établis d'eux-mêmes sur les magnifiques eaux de Chantilly, semblent s'être venus offrir exprès à cette intéressante vérification. M. l'abbé Arnaud est allé jusqu'à noter leur chant, ou, pour mieux dire, leurs cris harmonieux, et il nous en écrit en ces termes : « On ne peut pas dire exactement que les cygnes de Chantilly chantent, ils crient ; mais leurs cris sont véritablement et constamment modulés. Leur voix n'est point douce ; elle est, au contraire, aiguë, perçante et très-peu agréable ; je ne puis la mieux comparer qu'au son d'une clarinette enibouchée par quelqu'un à qui cet instrument ne serait point familier. Presque tous les oiseaux canores répondent au chant de l'homme, et sur-tout au son des instrumens ; j'ai joué pendant long-tems du violon auprès de nos cygnes, sur tous les tons et sur toutes les cordes ; j'ai même pris l'unisson de leurs propres accens, sans qu'ils aient paru y faire attention. Mais si dans le bassin où ils uagent avec leurs petits, on vient à jeter une oie, le mâle, après avoir poussé des sons sourds, fond sur l'oie avec impétuosité, et la saisissant au cou, il lui plonge, à très-fréquentes reprises, la tête dans l'eau, et la frappe en même-tems de ses ailes ; ce serait fait de l'oie si l'on ne venait à son secours ; alors, les ailes étendues, le cou droit et la tête haute, le cygne vient se placer vis-à-vis de sa femelle, et pousse un cri auquel la femelle répond par un cri plus bas d'un demi-ton. La voix du mâle va du *la* au *si bémol* ; celle de la femelle du *sol dièse* au *la*. La première note est brève et de passage, et fait l'effet de la note que nos musiciens appellent *sen-*

sons bruyans de clairon , mais dont les tons aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la tendre mélodie et de la variété douce et brillante du ramage de nos oiseaux chanteurs.

Au reste , les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux ; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction , il chantait encore au moment de son agonie , et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était , disaient-ils , près d'expirer , et faisant à la vie un adieu triste et tendre , que le cygne rendait ces accens si doux et si touchans , et qui , pareils à un léger et douloureux murmure , d'une voix basse , plaintive et

*sible* ; de manière qu'elle n'est jamais détachée de la seconde , et se passe comme un *coulé*. Observez qu'heureusement pour l'oreille , ils ne chantent jamais tous deux à la fois : en effet , si , pendant que le mâle entonne le *si bémol* , la femelle faisait entendre le *la* , ou que le mâle donnât le *la* , tandis que la femelle donne le *sol dièse* , il en résulterait la plus âpre et la plus insupportable des dissonances. Ajoutons que ce dialogue est soumis à un rythme constant et réglé , à la mesure à deux tems. Du reste , l'inspecteur m'a assuré qu'au tems de leurs amours , ces oiseaux ont un cri encore plus perçant , mais beaucoup plus agréable. »

Nous joindrons ici une observation intéressante , qui ne nous a été communiquée qu'après l'impression des premières pages de cet article. « Il y a une saison où l'on voit les cygnes se réunir et former une sorte d'association républicaine , pour le bien commun ; c'est celle des grands froids. Pour se maintenir au milieu des eaux , dans le tems qu'elles se glacent , ils s'attroupent et ne cessent de battre l'eau , de toute la largeur de leurs ailes , avec un bruit qu'on entend de fort loin , et qui se renouvelle avec d'autant plus de force dans les momens du jour et de la nuit , que la gelée prend avec plus d'activité , leurs efforts sont si efficaces , qu'il n'y a pas d'exemple que la troupe des cygnes ait quitté l'eau dans les plus longues gelées , quoiqu'on ait vu quelquefois un cygne seul et écarté de l'assemblée générale , pris par la glace au milieu des canaux. »

lugubre , formaient son chant funèbre <sup>1</sup>. On entendait ce chant lorsqu'au lever de l'aurore , les vents et les flots étaient calmés ; on avait même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle , nulle fable chez les anciens , n'a été plus célébrée , plus répétée , plus accréditée ; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poètes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables ; elles étaient aimables et touchantes ; elles valaient bien de tristes , d'arides vérités : c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes , sans doute , ne chantent point leur mort ; mais toujours , en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre , on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du cygne !*

---

<sup>1</sup> Suivant Pythagore , c'était un chant de joie , par lequel cet oiseau se félicitait de passer à une meilleure vie.

---





1.



2.

De Sève, Del.

L'Épave, Sculp.

1 LE CANARD. 2 L'OIE.



---

## L' O I E.

---

DANS chaque genre , les espèces premières ont emporté tous nos éloges , et n'ont laissé aux espèces secondes que le mépris tiré de leur comparaison. L'oie , par rapport au cygne , est dans le même cas que l'âne vis-à-vis du cheval : tous deux ne sont pas pris à leur juste valeur ; le premier degré de l'infériorité paraissant être une vraie dégradation , et rappelant en même-tems l'idée d'un modèle plus parfait , n'offre , au lieu des attributs réels de l'espèce secondaire , que ses contrastes désavantageux avec l'espèce première. Éloignant donc pour un moment la trop noble image du cygne , nous trouverons que l'oie est encore , dans le peuple de la basse-cour , un habitant de distinction. Sa corpulence , son port droit , sa démarche grave , son plumage net et lustré , et son naturel social qui la rend susceptible d'un fort attachement et d'une longue reconnaissance , enfin sa vigilance très-anciennement célébrée , tout concourt à nous présenter l'oie comme l'un des plus intéressans et même des plus utiles de nos oiseaux domestiques ; car , indépendamment de la bonne qualité de sa chair et de sa graisse , dont aucun autre oiseau n'est plus abondamment pourvu , l'oie nous fournit cette plume délicate sur laquelle la mollesse se plaît à reposer , et cette autre plume , instrument de nos pensées , et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

On peut nourrir l'oie à peu de frais , et l'élever sans beaucoup de soins : elle s'accommode à la vie com-

mune des volailles , et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour , quoique cette manière de vivre , et cette contrainte sur-tout , soient peu convenables à sa nature ; car il faut , pour qu'elle se développe en entier et pour former de grands troupeaux d'oies , que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages environnés de grèves spacieuses et de gazons ou terres vagues , sur lesquelles ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté. On leur a interdit l'entrée des prairies , parce que leur fiente brûle les bonnes herbes , et qu'ils les fauchent jusqu'à terre avec le bec , et c'est par la même raison qu'on les écarte aussi très-soigneusement des blés verts , et qu'on ne leur laisse les champs libres qu'après la récolte.

Quoique les oies puissent se nourrir de gramens et de la plupart des herbes , elles recherchent de préférence le trèfle , le fênu-grec , la vesce , les chiorées , et sur-tout la laitue , qui est le plus grand régal des petits oiseaux. On doit arracher de leur pâturage la jusquiame , la eiguë et les orties , dont la piqûre fait le plus grand mal aux jeunes oiseaux. Pline assure , peut-être légèrement , que , pour se purger , les oies mangent de la sidérite.

La domesticité de l'oie est moins ancienne et moins complète que celle de la poule. Celle-ci pond en tout tems , plus en été , moins en hiver ; mais les oies ne produisent rien en hiver , et ce n'est communément qu'au mois de mars qu'elles commencent à pondre : cependant celles qui sont bien nourries , pondent dès le mois de février , et celles auxquelles on épargne la nourriture ne font souvent leur ponte qu'en avril. Les blanches , les grises , les jaunes et les noires , suivent cette règle quoique les blanches paraissent plus délicates , et qu'elles soient en effet plus difficiles à élever.

Aucune ne fait de nid dans nos basse-cours , et ne pond ordinairement que tous les deux jours , mais toujours dans le même lieu. Si on enlève les œufs , elles font une seconde et une troisième ponte , et même une quatrième dans les pays chauds. C'est sans doute à raison de ces pontes successives que M. Salerne dit qu'elles ne finissent qu'en juin. Mais si l'on continue à enlever les œufs , l'oie s'efforce de continuer à pondre , et enfin elle s'épuise et périt ; car le produit de ses pontes , et sur-tout des premières , est nombreux : chacune est au moins de sept , et communément de dix , douze ou quinze œufs , et même de seize , suivant Pline. Cela peut être vrai pour l'Italie ; mais dans nos provinces intérieures de France , comme en Bourgogne et en Champagne , on a observé que les pontes les plus nombreuses n'étaient que de douze œufs. Aristote remarque que souvent les jeunes oies , comme les poulettes , avant d'avoir eu communication avec le mâle , pondent des œufs clairs et inféconds , et ce fait est général pour tous les oiseaux.

Mais si la domesticité de l'oie est plus moderne que celle de la poule , elle paraît être plus ancienne que celle du canard , dont les traits originaires ont moins changé ; en sorte qu'il y a plus de distance apparente entre l'oie sauvage et la privéo , qu'entre les canards. L'oie domestique est beaucoup plus grosse que la sauvage ; elle a les proportions du corps plus étendues et plus souples , les ailes moins fortes et moins roides : tout a changé de couleur dans son plumage ; elle ne conserve rien ou presque rien de son état primitif : elle paraît même avoir oublié les douceurs de son ancienne liberté ; du moins elle ne cherche point , comme le canard , à la recouvrer ; la servitude paraît l'avoir trop affaiblie ; elle n'a plus la force de soutenir assez son

vol pour pouvoir accompagner ou suivre ses frères sauvages, qui, fiers de leur puissance, semblent la dédaigner et même la méconnaître.

Pour qu'un troupeau d'oies privées prospère et s'augmente par une prompte multiplication, il faut, dit Columelle, que le nombre des femelles soit triple de celui des mâles. Aldrovande en permet six à chacun; et l'usage ordinaire, dans nos provinces, est de lui en donner au delà de douze, et même jusqu'à vingt. Ces oiseaux préludent aux actes de l'amour en allant d'abord s'égayer dans l'eau; ils en sortent pour s'unir, et restent accouplés plus long-tems et plus intimement que la plupart des autres, dans lesquels l'union du mâle et de la femelle n'est qu'une simple compression, au lieu qu'ici l'accouplement est bien réel et se fait par intromission, le mâle étant tellement pourvu de l'organe nécessaire à cet acte, que les anciens avaient consacré l'oie au dieu des jardins.

Au reste, le mâle ne partage que ses plaisirs avec la femelle, et lui laisse tous les soins de l'incubation; et quoiqu'elle couve constamment et si assidument, qu'elle en oublie le boire et le manger, si on ne place tout près du nid sa nourriture, les économistes conseillent néanmoins de charger une poule des fonctions de mère auprès des jeunes oisons, afin de multiplier ainsi le nombre des couvées, et d'obtenir de l'oie une seconde et même une troisième ponte. On lui laisse cette dernière ponte. Elle couve aisément dix à douze œufs, au lieu que la poule ne peut couvrir avec succès que cinq de ces mêmes œufs. Mais il serait curieux de vérifier si, comme le dit Columelle, la mère oie, plus avisée que la poule, refuserait de couvrir d'autres œufs que les siens.

Il faut trente jours d'incubation, comme dans la plu-

part des grandes espèces d'oiseaux , pour faire éclore les œufs , à moins , comme le remarque Plinè , que le tems n'ait été fort chaud , auquel cas il en éclot dès le vingt-cinquième jour. Pendant que l'oie couve , on lui donne du grain dans un vase , et de l'eau dans un autre , à quelque distancè de ses œufs , qu'elle ne quitte que pour aller prendre un peu de nourriture. On a remarqué qu'elle ne pond guère deux jours de suite , et qu'il y a toujours au moins vingt-quatre heures d'intervalle , et quelquefois deux ou trois jours , entre l'exclusion de chaque œuf.

Le premier aliment que l'on donne aux oisons nouveaux-nés , est une pâte de retrait de mouture ou de son gras , pétri avec des chicorées ou des laitues hachées ; c'est la recette de Columelle , qui recommande en outre de rassasier le petit oison avant de le laisser suivre sa mère au pâturage , parce qu'autrement , si la faim le tourmente , il s'obstine contre les tiges d'herbes ou les petites racines , et , pour les arracher , il s'efforce au point de se démettre ou se rompre le cou. La pratique commune dans nos campagnes en Bourgogne , est de nourrir les jeunes oisons nouvellement éclos avec du cerfeuil haché ; huit jours après , on y mêle un peu de son très-peu mouillé , et l'on a attention de séparer le père et la mère lorsqu'on donne à manger aux petits , parce qu'on prétend qu'ils ne leur laisseraient que peu de chose ou rien : on leur donne ensuite de l'avoine ; et dès qu'ils peuvent suivre aisément leur mère , on les mène sur la pelouse auprès de l'eau.

Les monstruosités sont peut-être encore plus communes dans l'espèce de l'oie que dans celle des autres oiseaux domestiques. Aldrovande a fait graver deux de ces monstres : l'un a deux corps avec une seule tête ; l'autre a deux têtes et quatre pieds avec un seul corps.



L'excès d'embonpoint que l'oie est sujette à prendre, et que l'on cherche à lui donner, doit causer dans sa constitution des altérations qui peuvent influer sur la génération. En général, les animaux très-gras sont peu féconds; la graisse trop abondante change la qualité de la liqueur séminale et même celle du sang: une oie très-grasse à qui on coupa la tête, ne rendit qu'une liqueur blanche, et ayant été ouverte, on ne lui trouva pas une goutte de sang rouge. Le foie sur-tout se grossit de cet embonpoint d'obstruction d'une manière étonnante: souvent une oie engraisée aura le foie plus gros que tous les autres viscères ensemble; et ces foies gras que nos gourmands recherchent, étaient aussi du goût des Apicius romains. Pline regarde comme une question intéressante de savoir à quel citoyen l'on doit l'invention de ce mets, dont il fait honneur à un personnage consulaire. Ils nourrissaient l'oie de figues, pour en rendre la chair plus exquise, et ils avaient déjà trouvé qu'elle s'engraissait beaucoup plus vite étant renfermée dans un lieu étroit et obscur; mais il était réservé à notre gourmandise plus que barbare de clouer les pieds et de crever ou coudre les yeux de ces malheureuses bêtes, en les gorgeant en même-tems de boulettes et les empêchant de boire pour les étouffer dans leur graisse<sup>1</sup>. Communément et plus humainement, on se contente de les enfermer pendant un mois, et il ne faut guère qu'un boisseau d'avoine pour engraisser une oie au point de la rendre très-bonne; on distingue même le moment où on peut cesser de leur donner autant de nourriture, et où elles

---

<sup>1</sup> J. B. Porta, raffinant sur cette cruauté, ose bien donner l'horrible recette de rôtir l'oie toute vive et de la manger membre à membre, tandis que le cœur palpite encore.



sont assez grasses , par un signe extérieur très-évident : elles ont alors sous chaque aile une pelote de graisse très-apparente. Au reste , on a observé que les oies élevées au bord de l'eau coûtent moins à nourrir , pondent de meilleure heure , et s'engraissent plus aisément que les autres.

Cette graisse de l'oie était très-estimée des anciens , comme topique nerval et comme cosmétique ; ils en conseillent l'usage pour raffermir le sein des femmes nouvellement accouchées , et pour entretenir la netteté et la fraîcheur de la peau : ils ont vanté , comme médicament , la graisse d'oie que l'on préparait à Comagène avec un mélange d'aromates. Aldrovande donne une liste de recettes où cette graisse entre comme spécifique contre tous les maux de la matrice ; et Willughby prétend trouver dans la fiente d'oie le remède le plus sûr de l'ictère. Du reste , la chair de l'oie n'est pas en elle-même très-saine : elle est pesante et de difficile digestion ; ce qui n'empêchait pas qu'une oie , ou , comme on disait , une *ouë* <sup>1</sup> , ne fût le plat de régal des soupers de nos ancêtres <sup>2</sup> , et ce n'est que depuis le transport de l'espèce du dindon de l'Amérique en Europe , que celle de l'oie n'a , dans nos basses-cours comme dans nos cuisines , que la seconde place.

Ce que l'oie nous donne de plus précieux , c'est son duvet ; on l'en dépouille , plus d'une fois l'année. Dès

<sup>1</sup> Suivant M. Salerne , le nom de la *rue aux Ours* , à Paris , est fait par corruption de *rue aux Ouës* , qui est son vrai nom , venu de la quantité d'oies exposées chez les rôtisseurs qui peuplaient autrefois cette rue , et qui y sont encore en nombre.

<sup>2</sup> Témoin l'oie de M. Patelin , et l'oie de la *Saint-Martin* , dont parle Schwenkfeld , aussi bien que du présage que le peuple tirait de l'os du dos de cette oie , d'un rude hiver si l'os était clair , et d'un hiver mou s'il paraissait taché ou terne.

que les jeunes oisons sont forts et bien emplumés ; et que les pennes des ailes commencent à se croiser sur la queue , ce qui arrive à sept semaines ou deux mois d'âge , on commence à les plumer sous le ventre , sous les ailes et au cou. C'est donc sur la fin de mai ou au commencement de juin qu'on leur enlève leurs premières plumes ; ensuite cinq à six semaines après , c'est-à-dire , dans le courant de juillet , on la leur enlève une seconde fois , et encore au commencement de septembre pour la troisième et dernière fois. Ils sont assez maigres pendant tout ce tems , les molécules organiques de la nourriture étant en grande partie absorbées par la naissance ou l'accroissement des nouvelles plumes ; mais , dès qu'on les laisse se remplumer de bonne heure en automne , ou même à la fin de l'été , ils prennent bientôt de la chair et ensuite de la graisse , et sont déjà très-bons à manger vers le milieu de l'hiver. On ne plume les mères qu'un mois ou cinq semaines après qu'elles ont euvé ; mais on peut dépouiller les mâles et les femelles qui ne euvent pas , deux ou trois fois par an. Dans les pays froids , leur duvet est meilleur et plus fin. Le prix que les Romains mettaient à celui qui leur venait de Germanie , fut plus d'une fois la cause de la négligence des soldats à garder les postes de ce pays ; car ils s'en allaient par cohortes entières à la chasse des oies.

On a observé sur les oies privées , que les grandes pennes des ailes tombent , pour ainsi dire , toutes ensemble , et souvent en une nuit ; elles paraissent alors honteuses et timides ; elles fuient ceux qui les approchent. Quarante jours suffisent pour la pousse des nouvelles pennes ; alors elles ne cessent de voler et de les essayer pendant quelques jours.

Quoique la marche de l'oie paraisse lente , oblique et pesante , on ne laisse pas d'en conduire des trou-

peaux fort loin , à petites journées. Pline dit que , de son tems , on les amenait du fond des Gaules à Rome , et que , dans ces longues marches , les plus fatiguées se mettent aux premiers rangs , comme pour être soutenues et poussées par la masse de la troupe. Rassemblées encore de plus près pour passer la nuit , le bruit le plus léger les éveille , et toutes ensemble crient ; elles jettent aussi de grands cris lorsqu'on leur présente de la nourriture , au lieu qu'on rend le chien muet en lui offrant cet appât ; ce qui a fait dire à Columelle que les oies étaient les meilleures et les plus sûres gardiennes de la ferme <sup>1</sup> , et Végèce n'hésite pas de les donner pour la plus vigilante sentinelle que l'on puisse poser dans une ville assiégée. Tout le monde sait qu'au Capitole elles avertirent les Romains de l'assaut que tentaient les Gaulois , et que ce fut le salut de Rome : aussi le censeur fixait-il chaque année une somme pour l'entretien des oies , tandis que , le même jour , on fouettait des chiens dans une place publique , comme pour les punir de leur coupable silence dans un moment aussi critique.

Le cri naturel de l'oie est une voix très-bruyante ; c'est un son de trompette ou de clairon , *clangor* , qu'elle fait entendre très-fréquemment et de très-loin : mais elle a de plus d'autres accens brefs qu'elle répète souvent ; et lorsqu'on l'attaque ou l'effraie , le cou tendu , le bec béant , elle rend un sifflement que l'on peut comparer à celui de la couleuvre. Les Latins ont cherché à exprimer ce son par des mots imitatifs , *strepit* , *gracitat* , *stridet*.

---

<sup>1</sup> Ovide décrivant la cabane de Philémon et Baucis dit :

Unicus anser erat, minimæ custodia villæ.

( *Metamorph. lib. VIII, v. 684.* )

Soit crainte, soit vigilance, l'oie répète à tout moment ses grands cris d'avertissement ou de réclame; souvent toute la troupe répond par une acclamation générale; et de tous les habitans de la basse-cour, aucun n'est aussi vociférant ni plus bruyant. Cette grande loquacité ou vocifération avait fait donner, chez les anciens, le nom d'oie aux indiscrets parleurs, aux méchans écrivains et aux bas délateurs, comme sa démarche gauche et son allure de mauvaise grâce nous font encore appliquer ce même nom aux gens sots et niais<sup>1</sup>. Mais, indépendamment des marques de sentiment, des signes d'intelligence que nous lui reconnaissons<sup>2</sup>, le courage avec lequel elle défend sa couvée, et se défend elle-même contre l'oiseau de proie, et certains traits d'attachement, de reconnaissance même, très-singuliers, que les anciens avaient recueillis, démontrent que ce mépris serait très-mal fondé; et nous pouvons ajouter à ces traits un exemple de la plus grande constance d'attachement<sup>3</sup>: le fait nous a

<sup>1</sup> On connaît le proverbe : *franc oison, bête comme une oie.*

<sup>2</sup> C'est l'ouïe qui paraît être le sens le plus subtil de l'oie; Lucrèce semble croire que c'est l'odorat.

Humanum longè presentit odorem,  
Romulidarum arcis servator, candidus anser.  
(*De nat. rer. lib. IV.*)

<sup>3</sup> Nous donnons cette note dans le style naïf du concierge de Ris, terre appartenant à M. Anisson Dupéron, où s'est passée la scène de cette amitié si constante et si fidèle. « On demande à *Emmanuel*, comment l'oie à plumage blanc, appelée *jacquot*, s'est apprivoisée avec lui. Il faut savoir d'abord qu'ils étaient deux mâles, ou *jars*, dans la basse-cour, un gris et un blanc, avec trois femelles; c'était toujours querelle entre ces deux jars à qui aurait la compagnie de ces trois dames: quand l'un ou l'autre s'en était emparé, il se mettait à leur tête, et empêchait que l'autre n'en approchât. Celui qui

été communiqué par un homme aussi véridique qu'éclairé. Nous avons aussi reçu de Saint-Domingue une relation assez semblable, et qui prouve que, dans certaines circonstances, l'oie se montre capable d'un

s'en était rendu le maître dans la nuit, ne voulait pas les céder le matin; enfin les deux galans en vinrent à des combats si furieux, qu'il fallait y courir. Un jour entr'autres, attiré du fond du jardin par leurs cris, je les trouvai, leurs cous entrelacés, se donnant des coups d'ailes avec une rapidité, une force étonnante; les trois femmes tournaient autour, comme voulant les séparer, mais inutilement. Enfin le jars blanc ent du dessous, se trouva renversé, et était très-maltraité par l'autre; je les séparai, heureusement pour le blanc, qui y aurait perdu la vie. Alors le gris se mit à crier, à chanter et à battre les ailes, en courant rejoindre ses compagnes, en leur faisant à chacune tour-à-tour un ramage qui ne finissait pas, et auquel répondaient les trois dames, qui vinrent se ranger autour de lui. Pendant ce temps-là, le pauvre jacquot faisait pitié, et, se retirant tristement, jetait de loin des cris de condoléance; il fut plusieurs jours à se rétablir, durant lesquels j'eus occasion de passer par les cours où il se tenait; je le voyais toujours exclus de la société; et à chaque fois que je passais, il me venait faire des harangues sans doute pour me remercier du secours que je lui avais donné dans sa grande affaire. Un jour il s'approcha si près de moi, me marquant tant d'amitié, que je ne pus m'empêcher de le caresser en lui passant la main le long du cou et du dos; à quoi il parut être si sensible, qu'il me suivit jusqu'à l'issue des cours. Le lendemain je repassai, et il ne manqua pas de courir à moi; je lui fis la même caresse, dont il ne se rassasiait pas, et cependant, par ses façons, il avait l'air de vouloir me conduire du côté de ses chères amies; je l'y conduisis en effet. En arrivant il commença sa harangue, et l'adressa directement au trois dames, qui ne manquèrent pas d'y répondre: aussitôt le conquérant gris sauta sur le jacquot; je les laissai faire pour un moment, il était toujours le plus fort. Enfin je pris le parti de mon jacquot, qui était dessous; je le mis dessus; il revint dessous, je le remis dessus; de manière qu'ils se battirent onze minutes, et, par le secours que je lui portai, il devint vainqueur du gris, et s'empara des trois demoiselles. Quand l'ami jacquot se vit le maître, il n'osait plus quitter ses demoiselles, et par conséquent il ne venait plus à moi quand je passais; il me donnait seulement de loin beaucoup de marques d'amitié en criant et battant des ailes, mais ne quittait pas sa proie, de peur



attachement personnel , très-vif et très-fort , et même d'une sorte d'amitié passionnée qui l'a fait languir et périr loin de celui qu'elle a choisi pour l'objet de son affection.

---

que l'autre ne s'en emparât. Le tems se passa ainsi jusqu'à la couvaison qu'il ne me parlait toujours que de loin; mais quand ses femmes se mirent à couver , il les laissa et redoubla son amitié vis-à-vis de moi. Un jour m'ayant suivi jusqu'à la glacière, tout au haut du parc , qui était l'endroit où il fallait le quitter, poursuivant ma route pour aller aux bois d'Orangis, à une demi-lieue de là , je l'enfermai dans le parc ; il ne se vit pas plutôt séparé de moi, qu'il jeta des cris étranges. Je suivais cependant mon chemin , et j'étais environ au tiers de la route des bois, quand le bruit d'un gros vol me fit tourner la tête ; je vis mon jacquot qui s'abattit à quatre pas de moi ; il me suivit dans tout le chemin , partie à pied, partie au vol , me devançant souvent, et s'arrêtant aux croisières des chemins pour voir celui que je voulais prendre. Notre voyage dura ainsi depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir, sans que mon compagnon eût manqué de me suivre dans tous les détours du bois, et sans qu'il parût fatigué. Dès-lors il se mit à me suivre et à m'accompagner partout au point d'en venir importun , ne pouvant aller à aucun endroit qu'il ne fût sur mes pas , jusqu'à venir un jour me trouver dans l'église ; une autre fois, comme il me cherchait dans le village , en passant devant la croisée de M. le curé, il m'entendit parler dans sa chambre, et trouva la porte de la cour ouverte ; il entre, monte l'escalier, et, en entrant, fait un cri de joie, qui fit grand'peur à M. le curé.

« Je m'afflige en vous contant de si beaux traits de mon bon et fidèle ami jacquot, quand je pense que c'est moi qui ai rompu le premier une si belle amitié ; mais il a fallu m'en séparer par force : le pauvre jacquot croyait être libre dans les appartemens les plus honnêtes, comme dans le sien , et, après plusieurs accidens de ce genre , on me l'enferma, et je ne le vis plus ; mais son inquiétude a duré plus d'un an, et il en a perdu la vie de chagrin ; il est devenu sec comme un morceau de bois , suivant ce que l'on m'a dit ; car je n'ai pas voulu le voir , et l'on n'a caché sa mort jusqu'à plus de deux mois après qu'il a été défunt. S'il fallait répéter tous les traits d'amitié que ce pauvre jacquot m'a donnés , je ne finirais pas de quatre jours sans cesser d'écrire. Il est mort dans la troisième année de son règne d'amitié ; il avait en tout sept ans et deux mois. »



Dès le tems de Columelle , on distinguait deux races dans les oies domestiques ; celle des blanches , plus anciennement , et celle à plumage varié , plus récemment privée ; et cette oie , selon Varron , n'était pas aussi féconde que l'oie blanche : aussi prescrivent-ils au fermier de ne composer son troupeau que de ces oies toutes blanches ; parce qu'elles sont aussi les plus grosses ; en quoi Belon paraît être entièrement de leur avis. Cependant Gesner a écrit à-peu-près dans le même-tems que l'on croyait avoir en Allemagne de bonnes raisons de préférer la race grise , comme plus robuste , sans être moins féconde ; ce qu'Aldrovaude confirme également pour l'Italie : comme si la race la plus anciennement domestique se fût à la longue affaiblie ; et en effet il ne paraît pas que les oies grises ou variées soient aujourd'hui , ni pour la taille ni pour la fécondité , inférieures aux oies blanches.

Aristote , en parlant des deux races ou espèces d'oies , l'une plus grande , et l'autre plus petite , dont l'instinct est de vivre en troupes , semble , par la dernière , entendre l'oie sauvage ; et Pline traite spécialement de celle-ci , sous le nom de *ferus anser*. En effet , l'espèce de l'oie est partagée en deux races ou grandes tribus , dont l'une , depuis long-tems domestique , s'est affectionnée à nos demeures , et a été propagée , modifiée par nos soins ; et l'autre , beaucoup plus nombreuse , nous a échappé , et est restée libre et sauvage : car on ne voit entre l'oie domestique et l'oie sauvage de différences que celles qui doivent résulter de l'esclavage sous l'homme , d'une part , et , de l'autre , de la liberté de la nature. L'oie sauvage est maigre et de taille plus légère que l'oie domestique ; ce qui s'observe de même entre plusieurs races privées par rapport à leur tige sauvage , comme dans celle du pigeon

domestique comparée à celle du biset. L'oie sauvage a le dos d'un gris brunâtre , le ventre blanchâtre , et tout le corps nué d'un blanc roussâtre , dont le bout de chaque plume est frangé. Dans l'oie domestique , cette couleur roussâtre a varié ; elle a pris des nuances de brun ou de blanc ; elle a même disparu entièrement dans la race blanche. Quelques-unes ont acquis une huppe sur la tête ; mais ces changemens sont peu considérables en comparaison de ceux que la poule , le pigeon et plusieurs autres espèces ont subis en domesticité : aussi l'oie et les autres oiseaux d'eau que nous avons réduits à cet état domestique , sont-ils beaucoup moins soumis ou captivés que les oiseaux gallinacés , qui semblent être les citoyens naturels de nos basses-cours. Et dans les pays où l'on fait de grandes éducations d'oies , tout le soin qu'on leur donne pendant la belle saison , consiste à les rappeler ou ramener le soir à la ferme , et à leur offrir des réduits commodes et tranquilles pour faire leur ponte et leur nichée ; ce qui suffit , avec l'asyle et l'aliment qu'elles y trouvent en hiver , pour les affectionner à leur demeure et les empêcher de désertier : le resto du tems elles vont habiter les eaux , ou elles viennent s'ébattre et se reposer sur les rivages ; et dans une vie aussi approchante de la liberté de la nature , elles en reprennent presque tous les avantages , force de constitution , épaisseur et netteté de plumage , vigueur et étendue de vol. Dans quelques contrées même où l'homme moins civilisé , c'est-à-dire , moins tyran , laisse encore les animaux plus libres , il y a de ces oies qui , réellement sauvages pendant tout l'été , ne redeviennent domestiques que pour l'hiver ; nous tenons ce fait de M. le docteur Sanchez , et voici la relation intéressante qu'il nous en a communiquée :

» Je partis d'Azof , dit ce savant médecin , dans

L'automne de 1736 ; me trouvant malade , et de plus craignant d'être enlevé par les Tartares Cubans , je résolus de marcher en côtoyant le Don , pour coucher chaque nuit dans les villages des Cosaques , sujets à la domination de Russie. Dès les premiers soirs , je remarquai une grande quantité d'oies en l'air , lesquelles s'abattaient et se répandaient sur les habitations ; le troisième jour sur-tout j'en vis un si grand nombre au coucher du soleil , que je m'informai des Cosaques où je prenais ce soir-là quartier , si les oies que je voyais étaient domestiques , et si elles venaient de loin , comme il me semblait par leur vol élevé. Ils me répondirent , étonnés de mon ignorance , que ces oiseaux venaient des lacs qui étaient fort éloignés du côté du nord , et que chaque année au dégel , pendant les mois de mars et avril , il sortait de chaque maison des villages six ou sept paires d'oies , qui toutes ensemble prenaient leur vol et disparaissaient pour ne revenir qu'au commencement de l'hiver , comme on le compte en Russie , c'est-à-dire , à la première neige ; que ces troupes arrivaient alors augmentées quelquefois au centuple , et que se divisant , chaque petite bande cherchait , avec sa nouvelle progéniture , la maison où elles avaient vécu pendant l'hiver précédent. J'eus constamment ce spectacle chaque soir , durant trois semaines ; l'air était rempli d'une infinité d'oies qu'on voyait se partager en bandes : les filles et les femmes , chacune à la porte de leurs maisons , les regardant , se disaient , *voilà mes oies , voilà les oies d'un tel* ; et chacune de ces bandes mettait en effet pied à terre dans la cour où elle avait passé l'hiver précédent. Je ne cessai de voir ces oiseaux que lorsque j'arrivai à Nova-Poluska , où l'hiver était déjà assez fort.»

C'est apparemment d'après quelques relations sem-

blables qu'on a imaginé , comme le dit Belon , que les oies sauvages qui nous arrivent en hiver , étaient domestiques dans d'autres contrées : mais cette idée n'est pas fondée ; car les oies sauvages sont peut-être de tous les oiseaux les plus sauvages et les plus farouches ; et d'ailleurs la saison d'hiver où nous les voyons , est le tems même où il faudrait supposer qu'elles fussent domestiques ailleurs.

On voit passer en France des oies sauvages dès la fin d'octobre ou les premiers jours de novembre. L'hiver , qui commence alors à s'établir sur les terres du nord , détermine leur migration ; et ce qui est assez remarquable , c'est que l'on voit dans le même tems des oies domestiques manifester par leur inquiétude et par des vols fréquens et soutenus , ce désir de voyager ; reste évident de l'instinct subsistant , et par lequel ces oiseaux , quoique depuis long-tems privés , tiennent encore à leur état sauvage par les premières habitudes de nature.

Le vol des oies sauvages est toujours très-élevé<sup>1</sup> ; le mouvement en est doux et ne s'annonce par aucun bruit ni sifflement ; l'aile , en frappant l'air , ne paraît pas se déplacer de plus d'un pouce ou deux de la ligne horizontale. Ce vol se fait dans un ordre qui suppose des combinaisons , et une espèce d'intelligence supérieure à celle des autres oiseaux , dont les troupes partent et voyagent confusément et sans ordre. Celui qu'observent les oies , semble leur avoir été tracé par un instinct géométrique ; c'est à la fois l'arrangement le plus commode pour que chacun suive et garde son rang , en jouissant en même-tems d'un vol libre et ouvert devant

---

<sup>1</sup> « Il n'y a que dans les jours de brouillards , que les oies sauvages volent assez près de terre pour pouvoir les tirer. »

soi , et la disposition la plus favorable pour fendre l'air avec plus d'avantage et moins de fatigue pour la troupe entière ; car elles se rangent sur deux lignes obliques formant un angle à peu près comme un V ; ou si la bande est petite, elle ne forme qu'une seule ligne : mais ordinairement chaque troupe est de quarante ou cinquante ; chacun y garde sa place avec une justesse admirable. Le chef, qui est à la pointe de l'angle , et fend l'air le premier , va se reposer au dernier rang lorsqu'il est fatigué ; et tour-à-tour les autres prennent la première place. Pline s'est plu à décrire ce vol ordonné et presque raisonné : « Il n'est personne , dit-il , qui ne soit à portée de le considérer ; car le passage des oies ne se fait pas de nuit , mais en plein jour. »

On pourrait dire que , dans cette saison , les oies sauvages sont plutôt oiseaux de plaine qu'oiseaux d'eau , puisqu'elles ne se rendent à l'eau que la nuit , pour y chercher leur sûreté ; leurs habitudes sont bien différentes et même opposées à celles des canards , qui quittent les eaux à l'heure où s'y rendent les oies , et qui ne vont pâturer dans les champs que la nuit , et ne reviennent à l'eau que quand les oies la quittent. Au reste , les oies sauvages , dans leur retour au printemps , ne s'arrêtent guère sur nos terres ; on n'en voit même qu'un très-petit nombre dans les airs , et il y a apparence que ces oiseaux voyageurs ont pour le départ et le retour deux routes différentes.

Cette inconstance dans leur séjour , jointe à la finesse de l'ouïe de ces oiseaux et à leur défiante circonspection , font que leur chasse est difficile <sup>r</sup> , et rendent

---

<sup>r</sup> Il est presque impossible , dit M. Hébert , de les tirer à l'arrivée , parce qu'elles volent trop haut , et qu'elles ne commencent à s'abaisser que quand elles sont au dessus des eaux. J'ai tenté , ajoute-t-il ,



même inutiles la plupart des pièges qu'on leur tend ; celui qu'on trouve décrit dans Aldrovande, est peut-être le plus sûr de tous , et le mieux imaginé. « Quand la gelée, dit-il, tient les champs secs, on choisit un lieu propre à coucher un long filet assujetti et tendu par des cordes, de manière qu'il soit prompt et presté à s'abattre, à-peu-près comme les nappes du filet d'alouette, mais sur un espace plus long, qu'on recouvre de pousière ; on y place quelques oies privées pour servir d'appelans. Il est essentiel de faire tous ces préparatifs le soir, et de ne pas s'approcher ensuite du filet ; car, si le matin les oies voyaient la rosée ou le givre abattus, elles en prendraient défiance. Elles viennent donc à la voix de ces appelans, et, après de longs circuits et plusieurs tours en l'air, elles s'abattent : l'oiseleur caché à cinquante pas dans une fosse, tire à tems la corde du filet, et prend la troupe entière ou partie sous sa nappe. »

Nos chasseurs emploient toutes leurs ruses pour surprendre les oies sauvages : si la terre est couverte de neige, ils se revêtent de chemises blanches par dessus leurs habits ; en d'autres tems, ils s'enveloppent de branches et de feuilles, de manière à paraître un buis-

---

avec aussi peu de succès, de les surprendre le matin à l'aube du jour ; je passais la nuit entière dans les champs ; le bateau était préparé dès la veille ; nous nous y embarquâmes long-tems avant le jour, et nous nous avançons à la faveur des ténèbres bien avant sur l'eau, et jusqu'aux derniers roseaux ; néanmoins nous nous trouvions toujours trop loin de la bande pour tirer, et ces oiseaux trop défians s'élevaient tout en partant assez haut pour ne passer sur nos têtes que hors de la portée de nos armes : toutes ces oies ainsi rassemblées partaient ensemble, et attendaient le grand jour, à moins qu'on ne les eût inquiétées ; ensuite elles se séparaient et s'éloignaient par bandes, et peut-être dans le même ordre qu'elles s'étaient réunies le soir précédent,



son ambulant ; ils vont jusqu'à s'affubler d'une peau de vache , marchant en quadrupèdes , courbés sur leur fusil ; et souvent ces stratagèmes ne suffisent pas pour approcher les oies , même pendant la nuit. Ils prétendent qu'il y en a toujours une qui fait sentinelle le eou tendu et la tête élevée , et qui , au moindre danger , donne à la troupe le signal d'alarme. Mais , eomme elles ne peuvent prendre subitement l'essor , et qu'elles eourent trois ou quatre pas sur la terre , et battent des ailes pendant quelques momens , avant que de pouvoir s'élever dans l'air , le chasseur a le tems de les tirer.

Les oies sauvages ne restent dans ce pays-ei tout l'hiver , que quand la saison est douee ; ear dans les hivers rudes , lorsque nos rivières et nos étangs se glacent elles s'avancent plus au midi , d'où l'on en voit revenir quelques-unes qui repassent vers la fin de mars pour retourner au nord. Elles ne fréquentent donc les climats chauds , et même la plupart des régions tempérées , que dans le tems de leurs passages ; car nous ne sommes pas informés qu'elles nichent en France : quelques-unes seulement nichent en Angleterre , ainsi qu'en Silésie et en Bothnie ; d'autres , en plus grand nombre , vont nicher dans quelques eantons de la grande Pologne et de la Lithuanie ; néanmoins le gros de l'espèce ne s'établit que plus loin dans le nord , et sans s'arrêter ni sur les eôtes de l'Irlande et de l'Éeosse , ni même en tous les points de la longue côte de Norwège ; on voit ces oiseaux se porter en troupes immenses jusque vers le Spitzberg , le Groenland et les terres de la baie d'Hudson , où leur graisse et leur fiente sont une ressource pour les malheureux habitans de ces contrées glacées. Il y en a de même des troupes innombrables sur les laes et les rivières de la Laponie , ainsi que dans les plaines de Mangasea , le

long du Jénisea , dans plusieurs autres parties de la Sibérie , jusqu'au Kamtschatka , où elles arrivent au mois de mai , et d'où elles ne partent qu'en novembre , après avoir fait leur ponte. M. Steller les ayant vues passer devant l'île de Behring , volant en automne vers l'est , et au printems vers l'ouest , présume qu'elles viennent d'Amérique au Kamtschatka. Ce qu'il y a de plus certain , c'est que la plus grande partie de ces oies du nord-est de l'Asie gagne les contrées du midi vers la Perse , les Indes et le Japon , où l'on observe leur passage de même qu'en Europe ; on assure même qu'au Japon la sécurité dont on les fait jouir , leur fait oublier leur défiance naturelle.

Un fait qui semble venir à l'appui du passage des oies de l'Amérique en Asie , c'est que la même espèce d'oie sauvage qui se voit en Europe et en Asie , se trouve aussi à la Louisiane , au Canada , à la nouvelle Espagne et sur les côtes occidentales de l'Amérique septentrionale : nous ignorons si cette même espèce se trouve également dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale ; nous savons seulement que la race de l'oie privée , transportée d'Europe au Brésil , passe pour y avoir acquis une chair plus délicate et de meilleur goût , et qu'au contraire elle a dégénéré à Saint-Domingue , où M. le Chevalier Lefebvre Deshayes a fait plusieurs observations sur le naturel de ces oiseaux en domesticité , et particulièrement sur les signes de joie que donne l'oie mâle à la naissance des petits <sup>1</sup> ,

---

<sup>1</sup> Quoique l'oie souffre ici d'être plumée de son duvet trois fois l'année , son espèce néanmoins est moins précieuse dans un climat où la santé défend en dépit de la mollesse , de dormir sur le duvet , et où la paille fraîche est le seul lit où le sommeil puisse s'abattre. La chair de l'oie n'est pas non plus aussi bonne à Saint-Domingue

M. Deshayes nous apprend de plus qu'on voit à Saint-Domingue une oie de passage qui , comme en Europe , est un peu moins grande que l'espèce privée ; ce qui semble prouver que ces oies voyageuses se portent fort avant dans les terres méridionales du nouveau monde , comme dans celles de l'ancien continent , où elles ont pénétré jusque sous la zone torride <sup>1</sup> , et paraissent même l'avoir traversée toute entière : car on les trouve au Sénégal , au Congo , jusque dans les terres du cap de Bonne-Espérance , et peut-être jusque dans celles du continent austral. En effet , nous regardons ces oies que les navigateurs ont rencontrées le long des terres Magellaniques , à la terre de Feu , à la nouvelle Hollande , etc. , comme tenant de très-près à l'espèce de nos oies , puisqu'ils ne leur ont pas donné d'autre nom. Néanmoins il paraît qu'outre l'espèce commune , il

qu'en France , jamais elle n'est bien grasse ; elle est filandreuse , et celle du canard d'Inde mérite à tous égards la préférence.

Les naturalistes n'ont pas parlé , ce me semble , des témoignages singuliers de joie que le jars ou le mâle donne à ses petits les premières fois qu'il les voit manger ; cet animal démontre sa satisfaction en levant la tête avec dignité , et en trépigant des pieds , de façon à faire croire qu'il danse. Ces signes de contentement ne sont pas équivoques , puisqu'ils n'ont lieu que dans cette circonstance , et qu'ils sont répétés presque à chaque fois qu'on donne à manger aux oisons dans leur premier âge. Le père néglige sa propre subsistance pour se livrer à la joie de son cœur : cette danse dure quelquefois long-tems ; et quand quelque distraction , comme celle de volailles qu'il chasse loin de ses petits , la lui fait interrompre , il la reprend avec une nouvelle ardeur.

<sup>1</sup> Tous les climats , m'écrivit M. Baillon , conviennent à l'oie comme au canard , voyageant de même et passant des régions les plus froides dans les pays situés entre les tropiques. J'en ai vu arriver beaucoup à l'île de Saint-Domingue aux approches de la saison des pluies , et elles ne paraissent pas d'altération sensible dans des températures aussi opposées.

existe , dans ces contrées , d'autres espèces dont nous allons donner la description.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT A L'OIE.

I. *L'oie des terres Magellaniques.* Il paraît que ce sont ces belles oies que le commodore Byron désigne sous le nom d'*oies peintes* , et qu'il trouva sur la pointe *Sandy* , au détroit de Magellan.

II. *L'oie des iles Malouines ou Falkland.*

III. *L'oie de Guinée.* Le nom d'oie-cygne (*swan goose*) que Willughby donne à cette grande et belle oie , est assez bien appliqué , si l'oie du Canada , tout aussi belle au moins , n'avait pas le même droit à ce nom , et si d'ailleurs les dénominations composées ne devaient pas être bannies de l'histoire naturelle.

IV. *L'oie armée ou oie d'Egypte.* Cette espèce est la seule non-seulement de la famille des oies , mais de toute la tribu des oiseaux palmipèdes , qui ait aux ailes des ergots ou éperons , tels que ceux dont le kamichi , les jacanas , quelques pluviers et quelques vanneaux sont armés ; ce caractère singulier , que la nature a peu répété , et qui , dans les oies , distingue celle-ci de toutes les autres.

V. *L'oie bronzée , ou oie de la côte de Coromandel.* C'est encore ici une grande et belle espèce d'oie , qui de plus est remarquable par une large exeroissance charnue , en forme de crête au dessus du bec , et aussi par

les reflets dorés, bronzés et luisans d'acier bruni, dont brille son manteau sur un fond noir.

VI. *L'oie d'Egypte*. Cette oie est vraisemblablement celle que Granger, dans son voyage d'Egypte, appelle *l'oie du Nil*. Elle est moins grande que notre oie sauvage.

VII. *L'oie des Esquimaux*.

VIII. *L'oie rieuse*. Edwards a donné le nom d'*oie rieuse* à cette espèce, qui se trouve, comme la précédente, dans le nord de l'Amérique, sans nous dire la raison de cette dénomination, qui vient apparemment de ce que le cri de cette oie aura paru avoir du rapport avec un éclat de rire. Elle est de la grosseur de notre oie sauvage.

IX. *L'oie à cravate*, ou *oie sauvage du Canada*. Une cravate blanche passée sur une gorge noire distingue assez cette oie, qui est encore une de celles dont l'espèce paraît propre aux terres du nord du nouveau monde, et qui en est du moins originaire; elle est un peu plus grande que notre oie domestique.

---

## LE CRAVANT.

---

**L**E nom de *cravant*, selon Gesner, n'est pas autre que celui de *grau-ent*, en allemand *canard-brun*. La couleur du cravant est effectivement un gris brun ou noirâtre assez uniforme sur tout le plumage : mais, par le port et par la figure, cet oiseau approche plus de l'oie que du canard ; il a la tête haute et toutes les proportions de la taille de l'oie, sous un moindre module, et avec moins d'épaisseur de corps et plus de légèreté ; le bec est peu large et assez court ; la tête est petite, et le cou est long et grêle ; ces deux parties, ainsi que le haut de la poitrine, sont d'un brun noirâtre, à l'exception d'une bande blanche fort étroite, qui forme un demi-collier sous la gorge ; caractère sur lequel Belon se fonde, pour trouver dans Aristophane un nom relatif à cet oiseau. Toutes les plumes des ailes et de la queue, ainsi que les couvertures supérieures de celles-ci, sont aussi d'un brun noirâtre ; mais les plumes latérales et toutes celles du dessous de la queue sont blanches. Le plumage du corps est gris cendré sur le dos, sur les flanes et au dessus des ailes ; mais il est gris pommelé sous le ventre, où la plupart des plumes sont bordées de blanchâtre. L'iris de l'œil est d'un jaune brunâtre ; les pieds et les membranes qui en réunissent les doigts, sont noirâtres, ainsi que le bec, dans lequel sont ouvertes de grandes narines, en sorte qu'il est percé à jour.

On a long-tems confondu le cravant avec la bernache, en ne faisant qu'une seule espèce de ces deux



oiseaux. Willughby avoue qu'il était dans l'opinion que la bernache et le cravant n'étaient que le mâle et la femelle , mais qu'ensuite il reconnut distinctement et à plusieurs caractères , que ces oiseaux formaient réellement deux espèces différentes. Belon , qui indique le cravant par le nom de *cane de mer à collier* désigne ailleurs la bernache sous le nom de *cravant* ; et les habitans de nos côtes font aussi cette méprise : la grande ressemblance dans le plumage et dans la forme du corps , qui se trouve entre le cravant et la bernache , y a donné lieu : néanmoins la bernache a le plumage décidément noir , au lieu que dans le cravant il est plutôt brun noirâtre que noir ; et indépendamment de cette différence , le cravant fréquente les côtes des pays tempérés , tandis que la bernache ne paraît que sur les terres les plus septentrionales ; ce qui suffit pour nous porter à croire que ce sont en effet deux espèces distinctes et séparées.

Le cri du cravant est un son sourd et creux , que nous avons souvent entendu , et qu'on peut exprimer par *ouan, ouan* ; c'est une sorte d'aboiement rauque que cet oiseau fait entendre fréquemment : il a aussi , quand on le poursuit , ou seulement lorsqu'on s'en approche , un sifflement semblable à celui de l'oie.

Le cravant peut vivre en domesticité ; nous en avons gardé un pendant plusieurs mois : sa nourriture était du grain , du son ou du pain détremé. Il s'est constamment montré d'un naturel timide et sauvage , et s'est refusé à toute familiarité ; renfermé dans un jardin avec des canards-tadornes , il s'en tenait toujours éloigné : il est même si craintif , qu'une sarcelle avec laquelle il avait vécu auparavant , le mettait en fuite. On a remarqué qu'il mangeait pendant la nuit autant et peut-être plus que pendant le jour. Il aimait à se bai-

gner , et il secouait ses ailes en sortant de l'eau : cependant l'eau douce n'est pas son élément naturel ; car tous ceux que l'on voit sur nos côtes , abordent par la mer.

## LA BERNACHE.

---

ENTRE les fausses merveilles que l'ignorance, toujours crédule, a si long-tems mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la nature, l'une des plus absurdes peut-être, et cependant des plus célébrées, est la prétendue production des bernaches et des macrcuses dans certains coquillages appelés *conques anatifères*, ou sur certains arbres des côtes d'Écosse et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que des fruits dont la conformation offre d'avance des linéamens d'un volatile, tombés dans la mer s'y convertissent en oiseaux.

Cette ridicule opinion n'est pas encore assez merveilleusement imaginée pour d'autres auteurs; car, selon eux, c'est dans les vieux mâts et autres débris des navires tombés et pourris dans l'eau, que se forment d'abord comme de petits champignons ou de gros vers, qui peu-à-peu se couvrant de duvet et de plumes, achèvent leur métamorphose en se changeant en oiseaux.

Enfin chez d'autres, ce ne sont ni des fruits ni des vers, mais des coquilles qui l'enfantent; et ce qui est encore plus étrange que la merveille, c'est que Maier a ouvert cent de ces coquilles prétendues anatifères, et n'a pas manqué de trouver dans toutes l'embryon de l'oiseau tout formé. Voilà sans doute bien des erreurs, et même des chimères, sur l'origine des bernaches, mais comme ces fables ont eu beaucoup de célébrité,

et qu'elles ont même été accréditées par un grand nombre d'auteurs , nous avons cru devoir les rapporter , afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse , et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits.

Ce n'est pas que parmi nos anciens naturalistes , il ne s'en trouve plusieurs qui aient rejeté ces contes : Æneas Silvius raconte que se trouvant en Écosse , et demandant avec empressement d'être conduit aux lieux où se faisait la merveilleuse génération des bernaches , il lui fut répondu que ce n'était que plus loin , aux Hébrides ou aux Orcades , qu'il pourrait en être témoin ; d'où il ajoute agréablement qu'il vit bien que le miracle reculait à mesure qu'on cherchait à en approcher.

Comme les bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du nord , personne , pendant long-tems , ne pouvait dire avoir observé leur génération , ni même vu leurs nids ; et les Hollandais , dans une navigation au 80° degré , furent les premiers qui les trouvèrent. Cependant les bernaches doivent nicher en Norvège , s'il est vrai , comme le dit Pontoppidan , qu'on les y voit pendant tout l'été ; elles ne paraissent qu'en automne et durant l'hiver sur les côtes des provinces d'Yorck et de Lancastre en Angleterre , où elles se laissent prendre aux filets , sans rien montrer de la défiance ni de l'astuce naturelle aux autres oiseaux de leur genre ; elles se rendent aussi en Irlande , et particulièrement dans la baie de *Longh-foyle* , près de Londonderri , où on les voit plonger sans cesse pour couper par la racine de grands roseaux , dont la moëlle douce leur sert de nourriture , et rend , à ce qu'on dit , leur chair très-bonne. Il est rare qu'elles descendent jusqu'en France ; néanmoins il en a été tué une en

Bourgogne , où des vents orageux l'avaient jetée au fort d'un rude hiver.

La bernache est certainement de la famille de l'oie ; et c'est avec raison qu'Aldrovande reprend Gesner de l'avoir rangée parmi les canards. A la vérité , elle a la taille plus petite et plus légère , le cou plus grêle , le bec plus court et les jambes proportionnellement plus hautes que l'oie ; mais elle en a la figure , le port et toutes les proportions de la forme. Son plumage est agréablement coupé par grandes pièces de blanc et de noir ; et c'est pour cela que Belou lui donne le nom de *nonnette* ou *religieuse* : elle a la face blanche et deux petits traits noirs de l'œil aux narines ; un domino noir couvre le cou et vient tomber , en se coupant en rond , sur le haut du dos et de la poitrine ; tout le manteau est richement ondé de gris et de noir , avec un frangé blanc ; et tout le dessous du corps est d'un beau blanc moiré.

Quelques auteurs parlent d'une seconde espèce de bernache , que nous nous contenterons d'indiquer ici ; ils disent qu'elle est en tout semblable à l'autre , et seulement un peu moins grande : mais cette différence de grandeur est trop peu considérable pour en faire deux espèces ; et nous sommes sur cela de l'avis de M. Klein , qui , ayant comparé ces deux bernaches , conclut que les ornithologistes n'ont ici établi deux espèces que sur des descriptions de simples variétés.

---

## L'EIDER.

---

C'EST cet oiseau qui donne ce duvet si doux , si chaud et si léger , connu sous le nom d'*eider-don* ou *duvet d'eider* , dont on a fait ensuite *édre-don* , ou par corruption *aigle-don* ; sur quoi l'on a faussement imaginé que c'était d'une espèce d'aigle que se tirait cette plume délicate et précieuse. L'eider n'est point un aigle , mais une espèce d'oie des mers du nord , qui ne paraît point dans nos contrées , et qui ne descend guère plus bas que vers les côtes de l'Écosse.

L'eider est à-peu-près gros comme l'oie. Dans le mâle, ses couleurs principales du plumage sont le blanc et le noir ; et par une disposition contraire à celle qui s'observe dans la plupart des oiseaux , dont généralement les couleurs sont plus foncées en dessus qu'en dessous du corps , l'eider a le dos blanc et le ventre noir , ou d'un brun noirâtre : le haut de la tête , ainsi que les penes de la queue et des ailes , sont de cette même couleur , à l'exception des plumes les plus voisines du corps , qui sont blanches. On voit au bas de la nuque du cou une large plaque verdâtre , et le blanc de la poitrine est lavé d'une teinte briquetée ou vineuse. La femelle est moins grande que le mâle , et tout son plumage est uniformément teint de roussâtre et de noirâtre , par lignes transversales , et ondulantes , sur un fond gris brun. Dans les deux sexes , on remarque des échancrures en petites plumes rases comme du velours , qui s'étendent du front sur les deux côtés du bec , et presque jusque sous les narines.



Le duvet de l'eider est très-estimé , et sur les lieux même , en Norwège et en Islande , il se vend très-cher. Cette plume est si légère , que deux ou trois livres , en la pressant et la réduisant en une pelote à tenir dans la main , vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet , que l'on nomme *duvet vif* , est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid , et que l'on recueille dans ce nid même ; car , outre que l'on se fait scrupule de tuer un oiseau aussi utile , le duvet pris sur son corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids , soit que , dans la saison de la nichée , ce duvet se trouve dans toute sa perfection , soit qu'en effet l'oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin et le plus délicat , qui est celui qui couvre l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le chercher et ramasser dans les nids qu'après quelques jours de tems sec et sans pluie ; il ne faut point chasser aussi brusquement ces oiseaux de leurs nids , parce que la frayeur leur fait lâcher la fiente , dont souvent le duvet est souillé , et , pour le purger de cette ordure , on l'étend sur un crible à cordes tendues , qui , frappées d'une baguette , laissent tomber tout ce qui est pesant , et font rejailir cette plume légère.

Les œufs sont au nombre de cinq ou six , d'un vert foncé , et forts bons à manger ; et lorsqu'on les ravit , la femelle se plume de nouveau pour garnir son nid , et fait une seconde ponte , mais moins nombreuse que la première ; si l'on dépouille une seconde fois son nid , comme elle n'a plus de duvet à fournir , le mâle vient à son secours , et se déplume l'estomac , et c'est par cette raison que le duvet qu'on trouve dans ce troisième nid est plus blanc que celui qu'on recueille

dans le premier. Mais , pour faire cette troisième récolte , on doit attendre que la mère eider ait fait éclore ses petits : car , si on lui enlevait cette dernière ponte , qui n'est plus que de deux ou trois œufs , ou même d'un seul , elle quitterait pour jamais la place ; au lieu que si on la laisse enfin élever sa famille , elle reviendra l'année suivante , en ramenant ses petits , qui formeront de nouveaux couples.

En Norwège et en Islande , c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage , que celle d'un canton où les eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs centaines de ces nids. On juge , par le grand prix du duvet , du profit que cette espèce de possession peut rapporter à son maître : aussi les Islandais font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attirer les eiders chacun dans leur terrain ; et quand ils voient que ces oiseaux commencent à s'habituer dans quelques-unes des petites îles où ils ont des troupeaux , ils font bientôt repasser troupeaux et chiens dans le continent , pour laisser le champ libre aux eiders , et les engager à s'y fixer. Ces insulaires ont même formé par art et à force de travail plusieurs petites îles , en coupant et séparant de la grande divers promontoires ou langues de terre avancées dans la mer. C'est dans ces retraites de solitude et de tranquillité que les eiders aiment à s'établir , quoiqu'ils ne refusent pas de nicher près des habitations , pourvu qu'on ne leur donne pas d'inquiétude et qu'on en éloigne les chiens et le bétail. « On peut même , dit M. Horrebows , comme j'en ai été témoin , aller et venir parmi ces oiseaux tandis qu'ils sont sur leurs œufs , sans qu'ils en soient effarouchés , leur ôter ces œufs sans qu'ils quittent leurs nids , et sans que cette perte les empêche de renouveler leur ponte jusqu'à trois fois. »

Tout ce qui se recueille de duvet est vendu annuellement aux marchands danois et hollandais , qui vont l'acheter à Drontheim et dans les autres ports de Norwège et d'Islande ; il n'en reste que très-peu ou même point du tout dans le pays. Sous ce rude climat , le chasseur robuste , retiré sous une hutte , enveloppé de sa peau d'ours , dort d'un sommeil tranquille et peut-être profond , tandis que le mol édredon , transporté chez nous sous des lambris dorés , appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux.

On voit , dans le tems des nichées , des eiders mâles qui volent seuls , et n'ont point de compagnes ; les Norwégiens leur donnent le nom de *gield-fugt* , *gield-gee* : ce sont ceux qui n'ont pas trouvé à s'apparier , et qui ont été les plus faibles dans les combats qu'ils se livrent entr'eux pour la possession des femelles , dont le nombre , dans cette espèce , est plus petit que celui des mâles ; néanmoins elles sont adultes avant eux , d'où il arrive que c'est avec de vieux mâles que les jeunes femelles font leur première ponte , laquelle est moins nombreuse que les suivantes.

Au tems de la pariade , on entend continuellement le mâle crier *ha ho* , d'une voix rauque et comme gémissante ; la voix de la femelle est semblable à celle de la cane commune. Le premier soin de ces oiseaux est de chercher à placer leur nid à l'abri de quelques pierres ou de quelques buissons et particulièrement des genévriers ; le mâle travaille avec la femelle , et celle-ci s'arrache le duvet et l'entasse jusqu'à ce qu'il forme tout alentour un gros bourlet renflé , qu'elle rabat sur ses œufs quand elle les quitte pour aller prendre sa nourriture ; car le mâle ne l'aide point à couvrir , et il fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelque ennemi paraît : la femelle cache alors sa tête ,

et , lorsque le danger est pressant , elle prend son vol , et va joindre le mâle , qui , dit-on , la maltraite s'il arrive quelque malheur à la couvée. Les corbeaux cherchent les œufs et tuent les petits : aussi la mère se hâte-t-elle de faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos , les prenant sur son dos , et , d'un vol doux , les transportant à la mer.

Dès-lors le mâle la quitte , et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre ; mais plusieurs couvées se réunissent en mer , et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères , qui les conduisent et s'occupent incessamment à battre l'eau pour faire remonter , avec la vase et le sable du fond , les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits , trop faibles encore pour plonger. On trouve ces jeunes oiseaux en mer dans le mois de juillet et même dès le mois de juin , et les Groenlandais comptent leur tems d'été par l'âge des jeunes eiders.

Ce n'est qu'à la troisième année que le mâle a pris des couleurs démêlées et bien distinctes ; celles de la femelle sont beaucoup plus tôt décidées , et , en tout , son développement est plus prompt que celui du mâle ; tous , dans le premier âge , sont également couverts ou vêtus d'un duvet noirâtre.

L'eider plonge très-profondément à la poursuite des poissons ; il se repaît aussi de moules et d'autres coquillages , et se montre très-avide des boyaux de poisson que les pêcheurs jettent de leurs barques. Ces oiseaux tiennent la mer tout l'hiver , même vers le Groenland , cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces , et ne revenant à terre que le soir , ou lorsqu'il doit y avoir une tempête , que leur fuite à la côte , durant le jour , présage , dit-on , infailliblement.

Quoique les eiders voyagent , et non-seulement quit-

tent un canton pour passer dans un autre , mais aussi s'avancent assez avant en mer pour que l'on ait imaginé qu'ils passent de Groenland en Amérique , néanmoins on ne peut pas dire qu'ils soient proprement oiseaux de passage , puisqu'ils ne quittent point le climat glacial , dont leur fourrure épaisse leur permet de braver la rigueur , et que c'est en effet sans sortir des parages du nord , que s'exécutent leurs croisières , trouvant à se nourrir en mer partout où elle est ouverte et libre de glaces : aussi remarque-t-on qu'ils s'avancent à la côte de Groenland jusqu'à l'île Disco , mais non au-delà parce que plus haut la mer est couverte de glaces , et même il semblerait que ces oiseaux fréquentent déjà moins ces côtes qu'ils ne faisaient autrefois.

---

---

## LE CANARD.

---

L'HOMME a fait une double conquête , lorsqu'il s'est assujéti des animaux habitans à la fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes élémens , également prompts à prendre les routes de l'atmosphère , à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots , les oiseaux d'eau semblaient devoir lui échapper à jamais , ne pouvoir contracter de société ni d'habitude avec nous , rester enfin éternellement éloignés de nos habitations , et même du séjour de la terre.

Ils n'y tiennent en effet que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours ; mais c'est par ce besoin même , et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire , que nous avons su les captiver sans contrainte , les approcher de nous , et , par l'affection à leur famille , les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux , du milieu des roseaux et des jones , et donnés à couvrir à une mère étrangère qui les adopte , ont d'abord produit dans nos basses-cours des individus sauvages , farouches , fugitifs et sans cesse inquiets de trouver leur séjour de liberté : mais , après avoir goûté les plaisirs de l'amour dans l'asyle domestique , ces mêmes oiseaux , et mieux encore leurs descendans , sont devenus plus doux , plus traitables , et ont produit sous nos yeux des races privées ; car nous devons observer , comme chose générale , que ce n'est qu'après avoir réussi à traiter et conduire une espèce , de manière à la faire multiplier en domesticité , que nous pouvons nous flatter de l'avoir



subjuguée ; autrement nous n'assujettissons que des individus , et l'espèce , conservant son indépendance , ne nous appartient pas. Mais lorsque , malgré le dégoût de la chaîne domestique , nous voyons naître entre les mâles et les femelles ces sentimens que la nature a partout fondés sur un libre choix , lorsque l'amour a commencé à unir ces couples captifs , alors leur esclavage , devenu pour eux aussi doux que la douce liberté , leur fait oublier peu-à-peu leurs droits de franchise naturelle , et les prérogatives de leur état sauvage , et ces lieux des premiers plaisirs , des premières amours , ces lieux si chers à tout être sensible , deviennent leur demeure de prédilection et leur habitation de choix. L'éducation de la famille rend encore cette affection plus profonde , et la communique en même-tems aux petits , qui , s'étant trouvés citoyens par naissance d'un séjour adopté par leurs parens , ne cherchent point à en changer ; car , ne pouvant avoir que peu ou point d'idée d'un état différent ni d'un autre séjour , ils s'attachent au lieu où ils sont nés comme à leur patrie , et l'on sait que la terre natale est chère à ceux même qui l'habitent en esclaves.

Néanmoins nous n'avons conquis qu'une petite portion de l'espèce entière , sur-tout dans ces oiseaux auxquels la nature semblait avoir assuré un double droit de liberté , en les confiant à la fois aux espaces libres de l'air et de la mer : une partie de l'espèce est , à la vérité , devenue captive sous notre main ; mais la plus grande portion nous a échappé , nous échappera toujours , et reste à la nature comme témoin de son indépendance.

L'espèce du canard et celle de l'oie , sont ainsi partagées en deux grandes tribus ou races distinctes , dont l'une , depuis long-tems privée , se propage dans nos

basses-cours , en y formant une des plus utiles et des plus nombreuses familles de nos volailles ; et l'autre , sans doute encore plus étendue , nous suit constamment , se tient sur les eaux , ne fait , pour ainsi dire , que passer et repasser en hiver dans nos contrées , et s'enfonce au printemps dans les régions du nord , pour y nicher sur les terres les plus éloignées de l'empire de l'homme.

C'est vers le 15 d'octobre que paraissent en France les premiers canards : leurs bandes , d'abord petites et peu fréquentes , sont suivies , en novembre , par d'autres plus nombreuses. On reconnaît ces oiseaux dans leur vol élevé , aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air ; et , lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du nord , on les voit continuellement voler et se porter d'un étang , d'une rivière à une autre ; c'est alors que les chasseurs en font de nombreuses captures , soit à la quête du jour ou à l'embuscade du soir , soit aux différens pièges et aux grands filets. Mais toutes ces chasses supposent beaucoup de finesse dans les moyens employés pour surprendre , attirer ou tromper ces oiseaux , qui sont très-défiants. Jamais ils ne se posent qu'après avoir fait plusieurs circonvolutions sur le lieu où ils voudraient s'abattre , comme pour l'examiner , le reconnaître , et s'assurer s'il ne recèle aucun ennemi ; et lorsqu'enfin ils s'abaissent , c'est toujours avec précaution ; ils fléchissent leur vol , et se lancent obliquement sur la surface de l'eau , qu'ils effleurent et sillonnent ; ensuite ils nagent au large et se tiennent toujours éloignés du rivage ; en même-tems quelques-uns d'entr'eux veillent à la sûreté publique et donnent l'alarme dès qu'il y a péril , de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu , et les voit partir avant qu'il ne soit à portée de les tirer : cependant , lorsqu'il juge le coup

possible, il ne doit pas le précipiter; car le canard sauvage, au départ, s'élevant verticalement, ne s'éloigne pas dans la même proportion qu'un oiseau qui file droit, et on a tout autant de tems pour ajuster un canard qui part à soixante pas de distance, qu'une perdrix qui partirait à trente.

C'est le soir, à *la chûte*, au bord des eaux sur lesquelles on les attire, en y plaçant des canards domestiques femelles, que le chasseur gîté dans une hutte, ou couvert et caché de quelque autre manière, les attend et les tire avec avantage: il est averti de l'arrivée de ces oiseaux par le sifflement de leurs ailes, et se hâte de tirer les premiers arrivans; car, dans cette saison, la nuit tombant promptement, et les canards ne tombant, pour ainsi dire, qu'avec elle, les momens propices sont bientôt passés. Si l'on veut faire une plus grande chasse, on dispose des filets dont la détente vient répondre dans la hutte du chasseur, et dont les nappes occupant un espace plus ou moins grand à fleur d'eau, peuvent embrasser, en se relevant et se croisant, la troupe entière des canards sauvages que les appellans domestiques ont attirés. Dans cette chasse, il faut que la passion du chasseur soutienne sa patience; immobile, et souvent à moitié gelé dans sa guérite, il s'expose à prendre plus de rhume que de gibier: mais ordinairement le plaisir l'emporte, et l'espérance se renouvelle; car le même soir où il a juré, en soufflant dans ses doigts, de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projets pour le lendemain.

En Lorraine, sur les étangs qui bordent la Sarre, on prend les canards avec un filet tendu verticalement, et semblable à la pantière qui sert aux bécasses. En plusieurs autres endroits, les chasseurs, sur un bateau couvert de ramée et de roseau, s'approchent lentement

des canards dispersés sur l'eau , et , pour les rassembler , ils lâchent un petit chien. La crainte de l'ennemi fait que les canards se rassemblent , s'attroupent lentement , et alors on les peut tirer un à un à mesure qu'ils se rapprochent , et les tuer sans bruit avec de fortes sarbacanes , ou bien on tire sur la troupe entière avec un gros fusil d'abordage qui écarte le plomb et en tue ou blesse un bon nombre : mais on ne peut les tirer qu'une fois; ceux qui échappent reconnaissent le bateau meurtrier , et ne s'en laissent plus approcher. Cette chasse , très-amusante , s'appelle *le badinage*.

On prend aussi des canards sauvages au moyen d'hameçons amorcés de mou de veau , et attachés à un cerceau flottant. Enfin la chasse aux canards est partout une des plus intéressantes de l'automne et du commencement de l'hiver.

De toutes nos provinces , la Picardie est celle où l'éducation des canards domestiques est la mieux soignée , et où la chasse des sauvages est la plus fructueuse , au point

Navarette fait pratiquer aux Chinois, pour les canards, la même chose dont Pierre Martyr donne l'invention aux Indiens de Cuba , qui , nageant , et la tête renfermée dans une calbasse , et seule hors de l'eau , vont , dit-il , sur leurs lacs prendre par les pieds les oies sauvages. Mais nous doutons qu'au nouveau monde et à la Chine cette chasse ait été d'un meilleur produit que la recette plaisante qu'un de nos journalistes nous a donnée de si bonne foi dans un certain cahier de *la nature considérée sous ses différens aspects* où l'auteur enseigne le moyen de prendre une bande entière de canards , qui tous , l'un après l'autre , viendront s'enfiler à la même ficelle , au bout de laquelle est attaché un gland , lequel , avalé par le premier de la troupe , qui le rend au second , qui le rend au troisième , tous successivement se trouvent enfilés du bec à la queue. On peut se souvenir aussi de quel ton plaisant se moqua de cette ineptie un autre journaliste du tems , aussi ingénieux dans sa malice que notre *considérateur* de la nature est bon dans sa simplicité.

même d'être pour le pays un objet de revenu assez considérable : cette chasse s'y fait en grand et dans des anses ou petits golfes disposés naturellement , ou coupés avec art le long de la rive des eaux et dans l'épaisseur des roseaux. Mais nulle part cette chasse ne se fait avec plus d'appareil et d'agrément que sur le bel étang d'Armainvilliers en Brie. Voici la description qui nous en a été communiquée par M. Ray , secrétaire des commandemens de S. A. M<sup>gr</sup> le due de Penthièvre.

« Sur un des côtés de cet étang , qu'ombragent des roseaux et que borde un petit bois , l'eau forme une anse enfoncée dans le bocage , et comme un petit port ombragé où règne toujours le calme. De ce port , on a dérivé des canaux qui pénètrent dans l'intérieur du bois , non point en ligne droite , mais en arc sinueux. Ces canaux , nommés *cornes* , assez larges et profonds à leur embouchure dans l'anse , vont en se rétrécissant et en diminuant de largeur et de profondeur à mesure qu'ils se courbent en s'enfonçant dans le bois , où ils finissent par un prolongement en pointe et tout-à-fait à sec.

« Le canal , à commencer à-peu-près à la moitié de sa longueur , est recouvert d'un filet en berceau , d'abord assez large et élevé , mais qui se resserre et s'abaisse à mesure que le canal s'étrécit , et finit à sa pointe en une nasse profonde et qui se ferme en poche.

« Tel est le grand piège dressé et préparé pour les troupes nombreuses de canards , mêlées de rougets , de garrots , de sarcelles , qui viennent dès le milieu d'octobre s'abattre sur l'étang ; mais , pour les attirer vers l'anse et les fatales cornes , il faut inventer quelque moyen subtil , et ce moyen est concerté et prêt depuis long-tems.

« Au milieu du bocage et au centre des canaux , est établi le canardier , qui , de sa petite maison , va trois



fois par jour répandre le grain dont il nourrit pendant toute l'année plus de cent canards demi-privés, demi-sauvages, et qui tout le jour nageant dans l'étang, ne manquent pas, à l'heure accoutumée et au coup de sifflet, d'arriver à grand vol en s'abattant sur l'anse, pour enfilez les canaux où leur pâture les attend.

« Ce sont ces *traîtres*, comme le canardier les appelle, qui, dans la saison, se mêlant sur l'étang aux troupes des sauvages, les amènent dans l'anse, et de là les attirent dans les cornes, tandis que, caché derrière une suite de claies de roseaux, le canardier va jetant devant eux le grain pour les amener jusque sous l'embouchure du berceau de filets; alors se montrant par les intervalles des claies, disposées obliquement, et qui le cachent aux canards qui viennent par derrière, il effraie les plus avancés, qui se jettent dans le cul-de-sac, et vont pêle-mêle s'enfoncer dans la nasse. On en prend ainsi jusqu'à cinquante et soixante à la fois. Il est rare que les demi-privés y entrent; ils sont faits à ce jeu, et ils retournent sur l'étang recommencer la même manœuvre et engager une autre capture. »

Dans le passage d'automne, les canards sauvages se tiennent au large sur les grandes eaux, et très-éloignés des rivages; ils y passent la plus grande partie du jour

---

1 Willughby décrit exactement la même chasse qui se fait dans les comtés de Lincoln et de Norfolk en Angleterre, où l'on prend, dit-il, jusqu'à quatre mille canards (apparemment dans tout un hiver.) Il dit aussi que pour les attirer on se sert du petit chien roux; et de plus, il faut qu'un grand nombre de canards niche dans ces contrées marécageuses, puisque la plus grande classe, suivant sa narration, se fait lorsque les canards étant tombés en mue, les nasses n'ont qu'à les pousser devant elles dans les filets tendus sur les étangs.



à se reposer ou dormir. « Je les ai observés avec une lunette d'approche , dit M. Hébert , sur nos plus grands étangs , qui quelquefois en paraissent couverts ; on les y voit la tête sous l'aile et sans mouvement , jusqu'à ce que tous prennent leur volée une demi - heure après le coucher du soleil. »

En effet , les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour ; ils paissent , voyagent , arrivent et partent principalement le soir , et même la nuit : la plupart de ceux que l'on voit en plein jour , ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les oiseaux de proie. La nuit , le sifflement du vol décèle leur passage. Le battement de leurs ailes est plus bruyant au moment qu'ils partent , et c'est même à cause de ce bruit que Varron donne au canard l'épithète de *quas-sagipenna*.

Tant que la saison ne devient point rigoureuse , les insectes aquatiques et les petits poissons , les grenouilles qui ne sont pas encore enfoncées dans la vase , les graines du jonc , la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses , fournissent abondamment à la pâture des canards : mais , vers la fin de décembre ou au commencement de janvier , si les grandes pièces d'eau stagnante sont glacées , ils se portent sur les rivières encore coulantes , et vont ensuite à la rive des bois ramasser les glands ; quelquefois même ils se jettent dans les champs ensemencés de blé ; et lorsque la gelée continue pendant huit ou dix jours , ils disparaissent pour ne revenir qu'aux dégels , dans le mois de février. C'est alors qu'on les voit repasser le soir par les vents de sud ; mais ils sont en moindre nombre : leurs troupeaux ont apparemment diminué par toutes les pertes qu'elles ont souffertes pendant l'hiver. L'instinct social paraît s'être affaibli à mesure que leur nombre s'est

réduit ; l'attroupement même n'a presque plus lieu : ils passent dispersés , fuient pendant la nuit , et on ne les trouve le jour que cachés dans les joncs ; ils ne s'arrêtent qu'autant que le vent contraire les force à séjourner. Ils semblent dès-lors s'unir par couples , et se hâtent de gagner les contrées du nord , où ils doivent nicher et passer l'été.

Dans cette saison , ils couvrent , pour ainsi dire , tous les lacs et toutes les rivières de Sibérie , de Laponie , et se portent encore plus loin dans le nord , jusqu'aux Spitzberg et au Groenland. « En Laponie , dit M. Hægstroem , ces oiseaux semblent vouloir , sinon chasser , du moins remplacer les hommes ; car , dès que les Lapons vont au printemps vers les montagnes , les troupes de canards sauvages volent vers la mer occidentale ; et quand les Lapons redescendent en automne pour habiter la plaine , ces oiseaux l'ont déjà quittée. » Plusieurs autres voyageurs rendent le même témoignage. « Je ne crois pas , dit Regnard , qu'il y ait pays au monde plus abondant en canards , sarcelles et autres oiseaux d'eau que la Laponie ; les rivières en sont toutes couvertes.... et au mois de mai , leurs nids s'y trouvent en telle abondance , que le désert en paraît rempli ». Néanmoins il reste dans nos contrées tempérées quelques couples de ces oiseaux , que quelques circonstances ont empêchées de suivre le gros de l'espèce , qui nichent dans nos marais. Ce n'est que sur ces traîneurs isolés qu'on a pu observer les particularités des amours de ces oiseaux , et leurs soins pour l'éducation des petits dans l'état sauvage.

Dès les premiers vents doux , vers la fin de février , les mâles commencent à rechercher les femelles , et quelquefois ils se les disputent par des combats \*. La

---

\* Les gens de Pétang d'Armainvilliers nous ont dit que quelque-

pariade dure environ trois semaines. Le mâle paraît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de leurs amours ; il l'indique à la femelle , qui l'agrée et s'en met en possession : c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs , élevée et isolée au milieu du marais. La femelle perce cette touffe , s'y enfonce et l'arrange en forme de nid en rabattant les brins de joncs qui la gênent. Mais , quoique la cane sauvage , comme les autres oiseaux aquatiques , place de préférence sa nichée près des eaux , on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées , ou dans les champs sur ces tas de paille que le labourcur y élève en meules, ou même dans les forêts sur les chênes tronqués , et dans de vieux nids abandonnés. On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs ; ils sont d'un blanc verdâtre , et le moyen est rouge. On a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commence plus tôt que celle des jeunes.

Chaque fois que la femelle quitte ses œufs , même pour un petit tems , elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol ; elle se pose cent pas plus loin , et , pour y arriver , elle marche avec déliance , en observant s'il n'y a point d'ennemis : mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs , l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Le mâle ne paraît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée ; seulement il se tient à peu de dis-

---

fois un mâle en a deux, et les conserve ; mais , comme les canards nourris sur cet étang sont dans un état mitoyen entre l'état sauvage et la vie domestique , nous ne rangerons point ce fait parmi ceux qui représentent les habitudes vraiment naturelles de l'espèce.

tance : il l'accompagne lorsqu'elle va chercher sa nourriture , et la défend de la persécution des autres mâles. L'incubation dure trente jours. Tous les petits naissent dans la même journée , et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau. Timides ou frileux , ils hésitent , et même quelques-uns se retirent ; néanmoins le plus hardi s'élançe après la mère , et bientôt les autres le suivent. Une fois sortis du nid , ils n'y rentrent plus ; et quand il se trouve posé loin de l'eau ou qu'il est trop élevé , le père et la mère les prennent à leur bec , et les transportent l'un après l'autre sur l'eau ; le soir la mère les raille , et les retire dans les roseaux , où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit : tout le jour ils guettent , à la surface de l'eau et sur les herbes , les moucheron et autres menus insectes qui font leur première nourriture ; on les voit plonger , nager , et faire mille évolutions sur l'eau , avec autant de vitesse que de facilité.

La nature , en fortifiant d'abord en eux les muscles nécessaires à la natation , semble négliger , pendant quelque tems , la formation ou du moins l'accroissement de leurs ailes. Ces parties restent près de six semaines courtes et informes : le jeune canard a déjà pris plus de la moitié de son accroissement , il est déjà emplumé sous le ventre et le long du dos avant que les penes des ailes ne commencent à paraître ; et ce n'est guère qu'à trois mois qu'il peut s'essayer à voler. Dans cet état , on l'appelle *halbran* , nom qui paraît venir de l'allemand , *halber-ente* (demi-canard) ; et c'est d'après cette impuissance de voler que l'on fait aux halbrans une petite chasse aussi facile que fructueuse sur les étangs et les marais qui en sont peuplés. Ce sont apparemment aussi ces mêmes canards trop jeunes pour voler , que les Lapons tuent à coups de bâton sur leurs lacs.

La même espèce de ces canards sauvages qui visitent nos contrées en hiver, et qui peuplent en été les régions du nord de notre continent, se trouve dans les régions correspondantes du nouveau monde : leurs migrations et leurs voyages de l'automne et du printemps paraissent y être réglés de même et s'exécuter dans les mêmes tems ; et l'on ne doit pas être surpris que des oiseaux qui fréquentent le nord de préférence, et dont le vol est si puissant, passent des régions boréales d'un continent à l'autre. Mais nous pouvons douter que les canards vus par les voyageurs, et trouvés en grand nombre dans les terres du sud, appartiennent à l'espèce commune de nos canards, et nous croyons qu'on doit plutôt les rapporter à quelque une des espèces que nous décrivons ci-après, et qui sont en effet propres à ces climats ; nous devons au moins le présumer ainsi, jusqu'à ce que nous connaissions plus particulièrement l'espèce de ces canards qui se trouvent dans l'archipel austral. Nous savons que ceux auxquels on donne à Saint-Domingue le nom de *canards sauvages*, ne sont pas de l'espèce des nôtres ; et par quelques indications sur les oiseaux de la zone torride, nous ne croyons pas que l'espèce de notre canard sauvage y ait pénétré, à moins qu'on n'y ait transporté la race domestique. Au reste, quelles que soient les espèces qui peuplent ces régions du midi, elles n'y paraissent pas soumises aux voyages et migrations, dont la cause, dans nos climats, vient de la vicissitude des saisons.

Partout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre canard ; et non-seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également sauvages, se sont multipliées en domesticité, et ont donné de nouvelles races pri-



vées ; par exemple , celle du canard musqué , par le double profit de sa plume et de sa chair , et par la facilité de son éducation , est devenue une des volailles les plus utiles et une des plus répandues dans le nouveau monde.

Pour élever des canards avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent , il faut , comme pour les oies , les établir dans un lieu voisin des eaux , et où des rives spacieuses et libres en gazons et en grèves leur offrent de quoi paître , se reposer et s'ébattre. Ce n'est pas qu'on ne voie fréquemment des canards renfermés et tenus à sec dans l'enceinte des basses-cours : mais ce genre de vie est contraire à leur nature ; ils ne font ordinairement que dépérir et dégénérer dans cette captivité ; leurs plumes se froissent et se rouillent ; leurs pieds s'offensent sur le gravier ; leur bec se fêle par des frottemens réitérés ; tout est lésé , blessé , parce que tout est contraint , et des canards ainsi nourris ne pourront jamais donner ni un aussi bon duvet ni une aussi forte race que ceux qui jouissent d'une partie de leur liberté et peuvent vivre dans leur élément : ainsi , lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau , il faut y creuser une mare dans laquelle les canards puissent barboter , nager , se laver et se plonger , exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé. Les anciens , qui traitaient avec plus d'attention que nous les objets intéressans de l'économie rurale et de la vie champêtre , ces Romains qui d'une main remportaient des trophées , et de l'autre conduisaient la charrue , nous ont ici laissé , comme en bien d'autres choses , des instructions utiles.

Columelle et Varron nous donnent en détail et décrivent avec complaisance la disposition d'une basse-cour aux canards (*nessotrophium*) : ils y veulent de



l'eau , des canaux , des rigoles , des gazons , des ombrages , un petit lac avec sa petite île <sup>1</sup> ; le tout disposé d'une manière si entendue et si pittoresque , qu'un lieu semblable serait un ornement pour la plus belle maison de campagne.

Il ne faut pas que l'eau sur laquelle on établira ses canards , soit infectée de sangsues ; elles font périr les jeunes en s'attachant à leurs pieds ; et pour les détruire on peuplera l'étang de tanches ou d'autres poissons qui en font leur pâture. Dans toutes les situations , soit d'une eau vive ou au bord d'une eau dormante , on doit placer des paniers à nicher couverts en dômes , et qui offrent intérieurement une aire assez commode pour inviter ces oiseaux à s'y placer : la femelle pond de deux en deux jours , et produit dix , douze ou quinze œufs ; elle en pondra même jusqu'à trente et quarante si on les lui enlève , et si l'on a soin de la nourrir largement. Elle est ardente en amour , et le mâle est jaloux ; il s'approprie ordinairement deux ou trois femelles qu'il conduit , protège et féconde : à leur défaut , on l'a vu rechercher des alliances peu assorties , et la femelle n'est guère plus réservée à recevoir des caresses étrangères.

---

1 « Autour d'un lac à rives en pente douce et du milieu duquel s'élève une petite île ombragée de verdure et bordée de roseaux , s'étendra l'enceinte percée dans son contour de loges pour nicher , devant ces loges coulera une rigole , où chaque jour sera jeté le grain destiné aux canards , nulle pâture ne leur étant plus agréable que celle qu'ils puisent et qu'ils pêchent dans l'eau : là vous les verrez s'chatre , se jouer , se devancer les uns les autres à la nage ; là vous pourrez élever et voir se former sous vos yeux une race plus noble éclore d'œufs dérobés aux nids des sauvages : l'instinct de ces petits prisonniers , farouche d'abord , se tempère et s'adoucit ; mais , pour mieux assurer vos captifs , et les défendre en même-tems de l'oiseau ravisseur , il convient que tout l'espace soit enveloppé et couvert d'un filet ou d'un treillis. »

Le tems de l'exclusion des œufs est de plus de quatre semaines<sup>1</sup>; ce tems est le même lorsque c'est une poule qui a couvé les œufs : la poule s'attache par ce soin et devient pour les petits canards une mère étrangère ; on le voit par sa sollicitude et ses alarmes , lorsque , conduits pour la première fois au bord de l'eau , ils sentent leur élément et s'y jettent poussés par l'impulsion de la nature , malgré les cris redoublés de leur conductrice , qui du rivage les rappelle en vain , en s'agitant et se tourmentant comme une mère désolée.

La première nourriture qu'on donne aux jeunes canards est la graine de millet ou de panis , et bientôt on peut leur jeter de l'orge : leur voracité naturelle se manifeste presque en naissant ; jeunes ou adultes ils ne sont jamais rassasiés ; ils avalent tout ce qui se rencontre , comme tout ce qu'on leur présente ; ils déchirent les herbes , ramassent les graines , gobent les insectes et pêchent les petits poissons , le corps plongé perpendiculairement et la queue seule hors de l'eau ; ils se soutiennent dans cette attitude forcée pendant plus d'une demi-minute par un battement continu des pieds.

Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs : le mâle se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion ; il a de plus la tête lustrée d'un riche vert d'émeraude et l'aile ornée d'un brillant miroir ; le demi-collier blanc au milieu du cou , le beau brun pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assortis , nuancés , et font en tout un beau plumage , qui est assez connu.

---

<sup>1</sup> Il paraît que les Chinois font éclore des œufs de canards , comme ceux de poules , par la chaleur artificielle.

Cependant nous devons observer que ces belles couleurs n'ont toute leur vivacité que dans les mâles de la race sauvage; elles sont toujours plus ternes et moins distinctes dans les canards domestiques, comme leurs formes sont aussi moins élégantes et moins légères: un œil un peu exercé ne saurait s'y méprendre. Dans ces chasses où les canards domestiques vont chercher les sauvages, et les amènent avec eux sous le fusil du chasseur, une condition ordinaire est de payer au canardier un prix convenu pour chaque canard privé qu'on aura tué par méprise: mais il est rare qu'un chasseur exercé s'y trompe, quoique ces canards domestiques soient pris et choisis de même couleur que les sauvages; car, outre que ceux-ci ont toujours les couleurs plus vives, ils ont aussi la plume plus lisse et plus serrée, le cou plus menu, la tête plus fine, les contours plus nettement prononcés; et, dans tous leurs mouvemens, on reconnaît l'aisance, la force et l'air de vie que donne le sentiment de la liberté. « A considérer ce tableau de nature, dit ingénieusement M. Hébert, je pensais qu'un habile peintre aurait dessiné les canards sauvages, tandis que les canards domestiques me semblaient l'ouvrage de ses élèves ». Les petits même que l'on fait éclore à la maison d'œufs de sauvages, ne sont point encore parés de leurs belles couleurs, que déjà on les distingue à la taille et à l'élégance des formes; et cette différence dans les contours se dessine non-seulement sur le plumage et la taille, mais elle est bien plus sensible encore lorsqu'on sert le canard sauvage sur nos tables; son estomac est toujours arrondi, tandis qu'il forme un angle sensible dans le canard domestique, quoique celui-ci soit surchargé de beaucoup plus de graisse que le sauvage, qui n'a que de la chair aussi fine que succulente. Les pourvoyeurs le reconnaissent aisément aux pieds, dont les

écailles sont plus fines , égales et lustrées , aux membranes plus minces , aux ongles plus aigus et plus luisans , et aux jambes plus déliées que dans le canard privé.

Le mâle , non-seulement dans l'espèce du canard proprement dit , mais dans toutes celles de cette nombreuse famille , et en général dans tous les oiseaux d'eau à bec large et à pieds palmés , est toujours plus grand que la femelle. Le contraire se trouve dans tous les oiseaux de proie , dans lesquels la femelle est constamment plus grande que le mâle. Une autre remarque générale sur la famille entière des canards et des sarcelles , c'est que les mâles sont parés des plus belles couleurs , tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies , brunes , grises ou couleur de terre ; et cette différence , bien constante dans les espèces sauvages , se conserve et reste empreinte sur les races domestiques , autant du moins que le permettent les variations et altérations de couleurs qui se sont faites par le mélange des deux races sauvages et privées.

En effet , comme tous les autres oiseaux privés , les canards ont subi les influences de la domesticité ; les couleurs du plumage se sont affaiblies , et quelquefois même entièrement effacées ou changées : on en voit de plus ou moins blancs , bruns , noirs ou mélangés : d'autres ont pris des ornemens étrangers à l'espèce sauvage ; telle est la race qui porte une huppe. Dans une autre race encore plus profondément travaillée , déformée par la domesticité , le bec s'est tordu et courbé ; la constitution s'est altérée , et les individus portent toutes les marques de la dégénération ; ils sont faibles , lourds et sujets à prendre une graisse excessive ; les petits , trop délicats , sont difficiles à élever. M. Frisch , qui a fait cette observation , dit

aussi que la race des canards blancs est constamment plus petite et moins robuste que les autres races , et il ajoute que dans le mélange des individus de différentes couleurs , les petits ressemblent généralement au père par les couleurs de la tête , du dos et de la queue ; ce qui arrive de même dans le produit de l'union d'un canard étranger avec une femelle de l'espèce commune. Quant à l'opinion de Belon sur la distinction d'une grande et d'une petite race dans l'espèce sauvage , nous n'en trouvons aucune preuve , et , selon toute apparence , cette remarque n'est fondée que sur quelques différences entre des individus plus ou moins âgés.

Ce n'est pas que l'espèce sauvage n'offre elle-même quelques variétés purement accidentelles , ou qui tiennent peut-être à son commerce sur les étangs avec les races privées. En effet , M. Frisch observe que les sauvages et les privés se mêlent et s'apparient ; et M. Hébert a remarqué qu'il se trouvait souvent dans une même couvée de canards nourris près de grands étangs , quelques petits qui ressemblent aux sauvages , qui en ont l'instinct farouche , indépendant , et qui s'enfuient avec eux dans l'arrière-saison : or ce que le mâle sauvage opère ici sur la femelle domestique , le mâle privé peut l'opérer de même sur la femelle sauvage , supposé que quelquefois celle-ci cède à sa poursuite ; et de là proviennent des différences en grandeur et en couleurs , que l'on a remarquées entre quelques individus sauvages.

Tous , sauvages et privés , sont sujets , comme les oies , à une mue presque subite , dans laquelle leurs grandes plumes tombent en peu de jours , et souvent en une seule nuit ; et non - seulement les oies et les canards , mais encore tous les oiseaux à pieds palmés et à bec plat , paraissent être sujets à cette grande



mue. Elle arrive aux mâles après la pariade , et aux femelles après la nichée ; et il paraît qu'elle est causée par le grand épuisement des mâles dans leurs amours , et par celui des femelles dans la ponte et l'incubation. « Je les ai souvent observés dans ce tems de la mue , dit M. Baillon : quelques jours auparavant je les avais vus s'agiter beaucoup , et paraître avoir de grandes démangeaisons ; ils se cachaient pour perdre leurs plumes. Le lendemain et les jours suivans , ces oiseaux étaient sombres et honteux ; ils paraissaient sentir leur faiblesse , n'osaient étendre leurs ailes , lors même qu'on les poursuivait , et semblaient en avoir oublié l'usage. Ce tems de mélancolie durait environ trente jours pour les canards , et quarante pour les cravans et les oies : la gaieté renaissait avec les plumes ; alors ils se baignaient beaucoup , et commençaient à voleter. Plus d'une fois j'en ai perdu faute d'avoir remarqué le tems où ils s'éprouvaient à voler : ils partaient pendant la nuit ; je les entendais s'essayer un moment auparavant : je me gardais de paraître , parce que tous auraient pris leur essor. ».

L'organisation intérieure , dans les espèces du canard et de l'oie , offre quelques particularités : la trachée-artère , avant sa bifurcation pour arriver aux poumons , est dilatée en une sorte de vase osseux et cartilagineux , qui est proprement un second larynx placé au bas de la trachée , et qui sert peut-être de magasin d'air pour le tems où l'oiseau plonge , et donne sans doute à sa voix cette résonnance bruyante et rauque qui caractérise son cri. Aussi les anciens avaient-ils exprimé par un mot particulier , la voix des canards ; et le silencieux Pythagore voulait qu'on les éloignât de l'habitation où son sage devait s'absorber dans la méditation : mais pour tout homme , philosophe



ou non , qui aime à la campagne ce qui en fait le plus grand charme , c'est-à-dire , le mouvement , la vie et le bruit de la nature , le chant des oiseaux , les cris des volailles , variés par le fréquent et bruyant *kankan* des canards , n'offensent point l'oreille , et ne font qu'animer , égayer davantage le séjour champêtre ; c'est le clairon , c'est la trompette parmi les flûtes et les hautbois ; c'est la musique du régiment rustique.

Et ce sont , comme dans une espèce bien connue , les femelles qui font le plus de bruit et sont les plus loquaces ; leur voix est plus haute , plus forte , plus susceptible d'inflexions , que celle du mâle , qui est monotone , et dont le son est toujours enroué. On a aussi remarqué que la femelle ne gratte point la terre , comme la poule , et que néanmoins elle gratte dans l'eau peu profonde , pour déchausser les racines , ou pour déterrer les insectes et les coquillages.

Il y a dans les deux sexes deux longs cœcums aux intestins , et l'on a observé que la verge du mâle est tournée en spirale <sup>1</sup>.

Le bec du canard , comme dans le cygne et dans toutes les espèces d'oies , est large , épais , dentelé par les bords , garni intérieurement d'une espèce de palais charnu , rempli d'une langue épaisse et terminée à sa pointe par un ongle corné , de substance plus dure que le reste du bec. Tous ces oiseaux ont aussi la queue très-courte , les jambes placées fort en arrière et presque engagées dans l'abdomen. De cette position des jambes , résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre sur terre ; ce qui leur donne des mouvemens

<sup>1</sup> Dans certains momens , elle paraît assez longue et pendante ; ce qui a fait imaginer aux gens de la campagne que l'oiseau ayant avalé une petite couleuvre , on la lui voit ainsi pendue vive à l'anus.

mal dirigés , une démarche chancelante , un air lourd qu'on prend pour de la stupidité , tandis qu'on reconnoît au contraire , par la facilité de leurs mouvemens dans l'eau , la force , la finesse et même la subtilité de leur instinct.

La chair du canard est , dit-on , pesante et échauffante ; cependant on en fait grand usage , et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard domestique. Les anciens le savaient comme nous ; car l'on trouve dans Apicius jusqu'à quatre différentes manières de l'assaisonner. Nos Apicius modernes n'ont pas dégénéré , et un pâté de canards d'Amiens est un morceau connu de tous les gourmands du royaume.

La graisse du canard est employée dans les topiques. On attribue au sang la vertu de résister au venin , même à celui de la vipère. Ce sang était la base du fameux antidote de Mithridate. On croyait en effet que les canards , dans le Pont , se nourrissant de toutes les herbes venimeuses que produit cette contrée , leur sang devait en contracter la vertu de repousser les poisons ; et nous observerons en passant que la dénomination d'*anas Ponticus* des anciens ne désigne pas une espèce particulière , comme l'ont cru quelques nomenclateurs , mais l'espèce même de notre canard sauvage , qui fréquentait les bords du Pont-Euxin comme les autres rivages.

---

## LE CANARD MUSQUÉ.

---

CE canard est ainsi nommé, parce qu'il exhale une assez forte odeur de musc. Il est beaucoup plus grand que notre canard commun ; c'est même le plus gros de tous les canards connus : il a deux pieds de longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue. Tout le plumage est d'un noir brun, lustré de vert sur le dos et coupé d'une large tache blanche sur les couvertures de l'aile ; mais dans les femelles, suivant Aldrovande, le devant du cou est mélangé de quelques plumes blanches : cependant la vérité est, comme l'avait dit Belon, que quelquefois le mâle est, comme la femelle, entièrement blanc, ou plus ou moins varié de blanc ; et ce changement des couleurs en blanc est assez ordinaire dans les races devenues domestiques. Mais le caractère qui distingue celle du canard musqué, est une large plaque en peau nue, rouge et semée de papilles, laquelle couvre les joues, s'étend jusqu'en arrière des yeux, et s'enfle sur la racine du bec en une caroncule rouge que Belon compare à une cerise ; derrière la tête du mâle pend un bouquet de plumes en forme de huppe que la femelle n'a pas ; elle est aussi un peu moins grande que le mâle, et n'a pas de tubercule sur le bec. Tous deux sont bas de jambes et ont les pieds épais, les ongles gros, et celui du doigt intérieur crochu ; les bords de la mandibule supérieure du bec sont garnis d'une forte dentelure, et un ongletranchant et recourbé en arme la pointe.

Ce gros canard a la voix grave et si basse qu'à peine se fait-il entendre , à moins qu'il ne soit en colère ; Scaliger s'est trompé en disant qu'il était muet. Il marche lentement et pesamment ; ce qui n'empêche pas que , dans l'état sauvage , il ne se perche sur les arbres. Sa chair est bonne et même fort estimée en Amérique , où l'on élève grand nombre de ces canards ; et c'est delà que vient en France leur nom de *canard d'Inde* : néanmoins nous ne savons pas d'où cette espèce nous est venue ; elle est étrangère au nord de l'Europe , comme à nos contrées , et ce n'est que par une méprise de mots , contre laquelle Ray semblait s'être inscrit d'avance , que la traduction d'Albin a nommé cet oiseau *canard de Moscovie*. Nous savons seulement que ces gros canards parurent pour la première fois en France du tems de Belon , qui les appela *canes de Guinée* ; et en même-tems Aldrovande dit qu'on en apportait du Caire en Italie ; et tout considéré , il paraît par ce qu'en dit Marcgrave , que l'espèce se trouve au Brésil dans l'état sauvage.

Suivant Pison , ce gros canard s'engraisse également bien en domesticité dans la basse-cour , ou en liberté sur les rivières ; et il est encore recommandable par sa grande fécondité : la femelle produit des œufs en grand nombre , et peut couvrir dans presque tous les tems de l'année. Le mâle est très-ardent en amour , et il se distingue entre les oiseaux de son genre par le grand appareil de ses organes pour la génération : toutes les femelles lui conviennent ; il ne dédaigne pas celles des espèces inférieures ; il s'apparie avec la canne commune , et de cette union proviennent des métis qu'on prétend être inféconds , peut-être sans autre raison que celle d'un faux préjugé. On nous parle aussi d'un accouplement de ce canard musqué avec l'oie : mais cette union

est apparemment fort rare , au lieu que l'autre a lieu journellement dans les basses-cours de nos colons de Cayenne et de Saint-Domingue , où ces gros canards vivent et se multiplient comme les autres en domesticité. Leurs œufs sont tout-à-fait ronds ; ceux des plus jeunes femelles sont verdâtres, et cette couleur pâlit dans les pontes suivantes. L'odeur de musc que ces oiseaux répandent , provient , selon Barrère , d'une humeur jaunâtre filtrée dans les corps glanduleux du croupion.

Dans l'état sauvage , et tels qu'on les trouve dans les savanes noyées de la Guiane , ils nichent sur des troncs d'arbres pourris , et la mère , dès que les petits sont éclos , les prend l'un après l'autre avec le bec et les jette à l'eau. Il paraît que les crocodiles-caïmans en font une grande destruction ; car on ne voit guère de familles de ces jeunes canards de plus de cinq à six , quoique les œufs soient en beaucoup plus grand nombre. Ils mangent dans les savanes la graine d'un gramen qu'on appelle *riz sauvages* , volant le matin sur ces immenses prairies inondées , et le soir redescendant vers la mer ; ils passent les heures de la plus grande chaleur du jour perchés sur des arbres touffus. Ils sont farouches et défiants ; ils ne se laissent guère approcher , et sont aussi difficiles à tirer que la plupart des autres oiseaux d'eau.

## OISEAUX

### QUI ONT RAPPORT AU CANARD.

I. *Le canard siffleur , et le vingeon ou gingeon.* Une voix claire et sillante , que l'on peut comparer au son

d'un siffre , distingue ce canard de tous les autres , dont la voix est enrouée et presque croassante. Comme il siffle en volant et très-fréquemment , il se fait entendre souvent et reconnaître de loin ; il prend ordinairement son vol le soir et même la nuit ; il a l'air plus gai que les autres canards ; il est très-agile et toujours en mouvement. Sa taille est audessous de celle du canard commun , et est à-peu-près pareille à celle du souchet.

II. *Le siffleur huppé.* Ce canard siffleur porte une huppe , et il est de la taille de notre canard sauvage.

Cette espèce , quoique moins commune que celle du canard siffleur sans huppe , a été vue dans nos climats par plusieurs observateurs.

III. *Le siffleur à bec rouge et narines jaunes , ou canard siffleur de Cayenne.* Apparemment que cette dénomination de *siffleur* est fondée dans cette espèce comme dans les précédentes , sur le sifflement de la voix ou des ailes. Quoi qu'il en soit , nous adoptons , pour la distinguer , la dénomination de *siffleur au bec rouge* qu'Edwards lui a donnée , en y ajoutant les *narines jaunes* , pour le séparer du précédent , qui a aussi le bec rouge.

Cette espèce se trouve dans l'Amérique septentrionale.

IV. *Le siffleur à bec noir , ou canard siffleur de Saint-Domingue.*

V. *Le chipeau , ou ridenne.* Le canard appelé *chipeau* , n'est pas si grand que notre canard sauvage.

Le chipeau est aussi habile à plonger qu'à nager ; il évite le coup de fusil en s'enfonçant dans l'eau. Il paraît craintif et vole peu durant le jour ; il se tient tapi dans les joncs , et ne cherche sa nourriture que de grand



matin ou le soir , et même fort avant dans la nuit : on l'entend alors voler en compagnie des siffleurs ; et comme eux , il se prend à l'appel des canards privés.

VI. *Le souchet , ou le rouge.*

VII. *Le pilet , ou canard à longue queue.* Le canard à longue queue , connu en Picardie sous les noms de *pinet* et de *pennard* , est encore un excellent gibier et un très-bel oiseau.

VIII. *Le canard à longue queue de Terre-Neuve , ou canard de Miclon.*

IX. *Le millouin.* Le millouin est ce canard que Be- lon désigne sous le nom de *cane à tête rousse*. Il a en effet la tête et une partie de cou d'un brun roux ou marron ; cette couleur coupée en rond au bas du cou est suivie par du noir ou brun noirâtre , qui se coupe de même en rond sur la poitrine et le haut du dos : l'aile est d'un gris teint de noirâtre et sans miroir ; mais le dos et les flancs sont joliment ouvragés d'un liséré très-fin , qui court transversalement par petits zigzags noirs dans un fond gris de perle. Selon Schwencckfeld , la tête de la femelle n'est pas rousse comme celle du mâle , et n'a que quelques taches roussâtres.

Le millouin est de la grandeur du tadorne , mais sa taille est plus lourde : sa forme trop ronde lui donne un air pesant ; il marche avec peine et de mauvaise grâce , et il est obligé de battre de tems en tems des ailes pour conserver l'équilibre sur terre.

Son cri ressemble plus au sifflement grave d'un gros serpent qu'à la voix d'un oiseau : son bec large et creux est très-propre à fouiller dans la vase , comme font les souchets et les morillons , pour y trouver des

vers et pour pêcher des petits poissons et des crustacées. Deux de ces oiseaux mâles que M. Baillon a nourris l'hiver dans une basse-cour , se tenaient presque toujours dans l'eau ; ils étaient forts courageux sur cet élément , et ne s'y laissaient pas approcher par les autres canards ; ils les écartaient à coups de bec : mais ceux-ci en revanche les battaient lorsqu'ils étaient à terre ; et toute la défense du millouin était alors de fuir vers l'eau. Quoiqu'ils fussent privés et même devenus familiers , on ne put les conserver long-tems , parce qu'ils ne peuvent marcher sans se blesser les pieds ; le sable des allées d'un jardin les incommodent autant que le pavé d'une cour ; et quelque soin que prit M. Baillon de ces deux millouins , ils ne vécurent que six semaines dans leur captivité.

« Je crois , dit ce bon observateur , que ces oiseaux appartiennent au nord : les miens restaient dans l'eau pendant la nuit , même lorsqu'il gelait beaucoup ; ils s'y agitaient assez pour empêcher qu'elle ne se glaçât autour d'eux.

« Du reste , ajoute-t-il , les millouins , ainsi que les morillons et les garrots , mangent beaucoup et digèrent aussi promptement que le canard. Ils ne vécurent d'abord que de pain mouillé ; ensuite ils le mangeaient sec : mais ils ne l'avalèrent ainsi qu'avec peine , et étaient obligés de boire à chaque instant. Je n'ai pu les accoutumer à manger du grain ; les morillons seuls paraissent aimer la semence du jonc de marais. »

X. *Le millouinan.* Ce bel oiseau , dont nous devons la connaissance à M. Baillon , est de la taille du millouin , et ses couleurs , quoique différentes , sont disposées de même : par ce double rapport , nous avons cru pouvoir lui donner le nom de *millouinan*.

XI. *Le garrot.* Le garrot est un petit canard dont le plumage est noir et blanc , et la tête remarquable par deux mouches blanches posées aux coins du bec , qui , de loin , semblent être deux yeux placés à côté des deux autres , dans la coiffe noire lustrée de vert qui lui couvre la tête et le haut du cou ; et c'est de là que les Italiens lui ont donné le nom de *quatr'occhi*. Les Anglais le nomment *golden-eye* (œil d'or) , à raison de la couleur jaune dorée de l'iris de ses yeux.

La femelle est un peu plus petite que le mâle , et en diffère entièrement par les couleurs , qui , comme on l'observe généralement dans toute la grande famille du canard , sont plus ternes , plus pâles dans les femelles.

Le vol du garrot , quoiqu'assez bas , est très-roide et fait siffler l'air ; il ne crie pas en partant , et ne paraît pas être si désiant que les autres canards. On voit de petites troupes de garrots sur nos étangs pendant tout l'hiver : mais ils disparaissent au printems , et sans doute vont nicher dans le nord.

M. Baillon , qui a essayé de tenir quelques garrots en domesticité , vient de nous communiquer les observations suivantes.

« Ces oiseaux , dit-il , ont maigri considérablement en peu de tems , et n'ont pas tardé à se blesser sous les pieds , lorsque je les ai laissé marcher en liberté. Ils restaient la plupart du tems couchés sur le ventre : mais quand les autres oiseaux venaient les attaquer , ils se défendaient vigoureusement ; je puis même dire que j'ai vu peu d'oiseaux aussi méchants. Deux mâles que j'ai eus l'hiver dernier , me déchiraient la main à coups de bec toutes les fois que je les prenais. Je les tenais dans une grande cage d'osier , afin de les accoutumer à la captivité , et à voir aller et venir dans la cour les autres volailles ; mais ils ne marquaient dans leur prison que de

l'impatience et de la colère, et s'élançaient contre leurs grilles vers les autres oiseaux qui les approchaient. J'étais parvenu, avec beaucoup de peine, à leur apprendre à manger du pain; mais ils ont constamment refusé toute espèce de grains.

« Le garrot, ajoute cet attentif observateur, a de commun avec le millouin et le morillon, de ne marcher que d'une manière peinée et difficile, avec effort, et, ce semble, avec douleur; cependant ces oiseaux viennent de tems en tems à terre, mais pour s'y tenir tranquilles et en repos, debout ou couchés sur la grève, et pour y éprouver un plaisir qui leur est particulier. Les oiseaux de terre ressentent de tems en tems le besoin de se baigner, soit pour purger leur plumage de la poussière qui l'a pénétré, soit pour donner au corps une dilatation qui en facilite les mouvemens, et ils annoncent par leur gaieté en quittant l'eau, la sensation agréable qu'ils éprouvent: dans les oiseaux aquatiques, au contraire, dans ceux sur-tout qui restent un longtems dans l'eau, les plumes humectées et pénétrées à la longue, donnent insensiblement passage à l'eau, dont quelques filets doivent gagner jusqu'à la peau; alors ces oiseaux ont besoin d'un bain d'air qui dessèche et contracte leurs membres, trop dilatés par l'humidité; ils viennent en effet au rivage prendre ce bain sec dont ils ont besoin, et la gaieté qui règne alors dans leurs yeux, et un balancement lent de la tête, font connaître la sensation agréable qu'ils éprouvent. Mais ce besoin satisfait, et en tout autre tems, les garrots, et, comme eux, les millouins et les morillons, ne viennent pas volontiers à terre, et sur-tout évitent d'y marcher; ce qui paraît leur causer une extrême fatigue. En effet, accoutumés à se mouvoir dans l'eau par petits élans, dont l'impulsion dé-

pend d'un mouvement vif et brusque des pieds , ils apportent cette habitude à terre , et n'y vont que par bonds , en frappant si fortement le sol de leurs larges pieds , que leur marche fait le même bruit qu'un claquement de mains. Ils s'aident de leurs ailes pour garder l'équilibre , qu'ils perdent à tout moment ; et si on les presse , ils s'élancent en jetant leurs pieds en arrière , et tombent sur l'estomac : leurs pieds d'ailleurs se déchirent et se fendent en peu de temps par le frottement sur le gravier. Il paraît donc que ces espèces , uniquement nées pour l'eau , ne pourront jamais augmenter le nombre des colonies que nous en avons tirées pour peupler nos basses-cours , »

XII. *Le morillon.* Le morillon est un joli petit canard , qui pour toutes couleurs , n'offre , lorsqu'on le voit en repos , qu'un large bec bleu , un grand domino noir , un manteau de même couleur , et du blanc sur l'estomac , le ventre et le haut des épaules ; ce blanc est net et pur , et tout le noir est luisant et relevé de beaux reflets pourprés et d'un rouge verdâtre ; les plumes du derrière de la tête se redressent en panache ; souvent le bas du domino , noir sur la poitrine , est ondé de blanc ; et dans cette espèce , ainsi que dans les autres du genre du canard , les couleurs sont sujettes à certaines variations qui ne sont nullement spécifiques , et qui n'appartiennent qu'à l'individu.

Lorsque le morillon vole , son aile paraît rayée de blanc : cet effet est produit par sept plumes qui sont en partie de cette couleur. Il a le dedans des pieds et des jambes rougeâtre , et le dehors noir. Sa langue est fort charnue , et si renflée à la racine , qu'il semble y en avoir deux.

Le mourillon fréquente les étangs et les rivières , et

néanmoins se trouve aussi sur la mer. Il plonge assez profondément , et fait sa pâture de petits poissons , de crustacées et coquillages , ou de graines d'herbes aquatiques , sur-tout de celle du jonc commun. Il est moins défiant , moins prêt à partir que le canard sauvage ; on peut l'approcher à la portée du fusil sur les étangs , ou mieux encore sur les rivières quand il gèle , et lorsqu'il a pris son essor , il ne fait pas de longues traversées.

XIII. *Le petit morillon.* Nous serions fort tentés de rapporter aux causes accidentelles la différence de grandeur sur laquelle on s'est fondé pour faire du petit morillon une espèce particulière et séparée de celle du morillon : cette différence en effet est si petite , qu'à la rigueur on pourrait la regarder comme nulle , ou du moins la rapporter à celles que l'âge et les divers tems d'accroissement mettent nécessairement entre les individus d'une même espèce. Néanmoins la plupart des ornithologistes ont indiqué ce petit morillon comme d'une espèce différente de l'autre.

XIV. *Le beau canard huppé , ou le beau canard huppé de la Louisiane.* Le riche plumage de ce beau canard paraît être une parure recherchée , une robe de fête que sa coiffure élégante assortit et rend plus brillante ; une pièce d'un beau roux moucheté de petits pinceaux blancs couvre le bas du cou et la poitrine , et se coupe net sur les épaules par un trait de blanc , doublé d'un trait de noir ; l'aile est recouverte de plumes d'un brun qui se fond en noir à riches reflets d'acier bruni ; et celles des flancs , très-finement lisérées et vermiculées de petites lignes noirâtres sur un fond gris , sont joliment rubanées à la pointe de noir et de blanc , dont les traits se déploient alternativement , et semblent



varier suivant le mouvement de l'oiseau ; le dessous du corps est gris blanc de perle ; un petit tour de cou blanc remonte en mentonnière sous le bec et jette une échancrure sous l'œil , sur lequel un autre grand trait de même couleur passe en manière d'un long sourcil ; le dessus de la tête est relevé d'une superbe aigrette de longues plumes blanches , vertes et violettes , pendantes en arrière comme une chevelure , en panaches séparés par de plus petits panaches blancs ; le front et les joues brillent d'un lustre de bronze ; l'iris de l'œil est rouge ; le bec de même avec une tache noire au dessus , et l'onglet de la même couleur ; sa base est comme ourlée d'un rebord charnu de couleur jaune.

Ce beau canard est moins grand que le canard commun , et sa femelle est aussi simplement vêtue qu'il est pompeusement paré ; elle est presque toute brune.

XV. *Le petit canard à grosse tête.* Ce petit canard , qui est de taille moyenne entre le canard commun et la sarcelle , a toute la tête coiffée d'une touffe de longs effilés agréablement teints de pourpre avec reflets de vert et de bleu : cette touffe épaisse grossit beaucoup sa tête ; et c'est de là que Catesby a nommé tête de buffle (*buffle's head duck*) ce petit canard , qui fréquente les eaux douces à la Caroline.

XVI. *Le canard à collier de Terre-Neuve.* Ce canard de taille petite , courte et arrondie , et d'un plumage obscur , ne laisse pas d'être un des plus jolis oiseaux de son genre. Le domino noir dont le cou est couvert , est bordé et coupé au bas par un petit ruban blanc , qui apparemment a offert à l'imagination des pêcheurs de Terre-Neuve l'idée d'un cordon de noblesse , puisqu'ils appellent ce canard *the lord* , ou le seigneur.

La femelle n'a rien de toute cette parure.

XVII. *Le canard brun.*

XVIII. *Le canard à tête grise.* Nous préférons cette dénomination donnée par Edwards , à celle de *canard de la baie d'Hudson* , sous laquelle M. Brisson indique cet oiseau.

XIX. *Le canard à face blanche* , ou *canard d. Maragnon*. Nous désignerons ce canard par le caractère de sa face blanche , parce que cette indication peut le faire reconnaître au premier coup d'œil. En effet ce qui frappe d'abord en le voyant , est son tour de face tout en blanc , relevé sur la tête d'un voile noir , qui , embrassant le devant et le haut du cou , retombe en arrière.

XX. *Le marcc et le maréca* , *canards du Bresil.*

---

---

## LE TADORNE.

---

Nous nous croyons fondés à croire que le *chenalopez* ou *vulpanser* (oie-renard) des anciens est le même oiseau que le tadorne. Belon a hésité et même varié sur l'application de ces noms : dans ses *observations* il les rapporte au harle , et dans son livre *de la nature des oiseaux* , il les applique au cravant. Néanmoins on peut aisément reconnaître , par un de ces attributs de nature plus décisifs que toutes les conjectures d'érudition , que ces noms appartiennent exclusivement à l'oiseau dont il est ici question , le tadorne étant le seul auquel on puisse trouver avec le renard un rapport unique et singulier , qui est de se gîter comme lui dans un terrier. C'est sans doute par cette habitude naturelle qu'on a d'abord désigné le tadorne , en lui donnant la dénomination de *renard-oie* ; et non-seulement cet oiseau se gîte comme le renard , mais il niche et fait sa couvée dans des trous qu'il dispute et enlève ordinairement aux lapins.

Il est un peu plus grand que le canard commun , et il a les jambes un peu plus hautes ; mais du reste , sa figure , son port et sa conformation sont semblables , et il ne diffère du canard que par son bec , qui est plus relevé , et par les couleurs de son plumage , qui sont plus vives , plus belles , et qui , vues de loin , ont le plus grand éclat. Ce beau plumage est coupé par grandes masses de trois couleurs , le blanc , le noir et le jaune cannelle. La tête et le cou , jusqu'à la moitié de sa longueur , sont d'un noir lustré de vert ; le bas

du cou est entouré d'un collier blanc ; au dessous est une large zône de jaune cannelle qui couvre la poitrine et forme une bandelette sur le dos ; cette même couleur teint le bas-ventre ; au dessous de l'aile , de chaque côté du dos , règne une bande noire dans un fond blanc ; les grandes et les moyennes pennes de l'aile sont noires ; les petites ont le même fond de couleur , mais elles sont luisantes et lustrées de vert ; les trois pennes voisines du corps ont leur bord extérieur d'un jaune cannelle et l'intérieur blanc ; les grandes couvertures sont noires , et les petites sont blanches. La femelle est sensiblement plus petite que le mâle , auquel du reste elle ressemble même par les couleurs ; on remarque seulement que les reflets verdâtres de la tête et des ailes sont moins apparens que dans le mâle.

Le duvet de ces oiseaux est très-fin et très-doux ; les pieds et leurs membrans sont de couleur de chair. Le bec est rouge, mais l'onglet de ce bec et les narines sont noires : sa forme est , comme nous l'avons dit , *sime* ou *camuse* , sa partie supérieure étant très-arquée près de la tête , creusée en arc concave sur les narines , et se relevant horizontalement au bout en cuiller arrondie , bordée d'une rainure assez profonde et demi-circulaire ; la trachée présente un double renflement à sa bifurcation.

Pline fait l'éloge de la chair du tadorne , et dit que les anciens Bretons ne connaissaient pas le meilleur gibier. Athénée donne à ses œufs le second rang pour la bonté après ceux du paon. Il y a toute apparence que les Grecs élevaient des tadorne , puisqu'Aristote observe que dans le nombre de leurs œufs il s'en trouve de clairs. Nous n'avons pas eu occasion de goûter de la chair ni des œufs de ces oiseaux.

Il paraît que les tadornes se trouvent dans les climats froids comme dans les pays tempérés, et qu'ils se sont portés jusqu'aux terres australes; cependant l'espèce ne s'est pas également répandue sur toutes les côtes de nos régions septentrionales.

Quoiqu'on ait donné aux tadornes le nom de *canards de mer*, et qu'en effet ils habitent de préférence sur les bords de la mer, on ne laisse pas d'en rencontrer quelques-uns sur des rivières ou des lacs même assez éloignés dans les terres; mais le gros de l'espèce ne quitte pas les côtes: chaque printems il en aborde quelques troupes sur celles de Picardie; et c'est là qu'un de nos meilleurs correspondans, M. Baillon, a suivi les habitudes naturelles de ces oiseaux, sur lesquels il a fait les observations suivantes, que nous nous faisons un plaisir de publier ici.

» Le printems nous amène les tadornes, mais toujours en petit nombre. Dès qu'ils sont arrivés, ils se répandent dans les plaines de sable dont les terres voisines de la mer sont ici couvertes; on voit chaque couple errer dans les garennes qui y sont répandues, et y chercher un logement parmi ceux des lapins. Il y a vraisemblablement beaucoup de choix dans cette espèce de demeure; car ils entrent dans une centaine avant d'en trouver une qui leur convienne. On a remarqué qu'ils ne s'attachent qu'aux terriers qui ont au plus une toise et demie de profondeur, qui sont percés contre des à-dos ou monticules et en montant, et dont l'entrée, exposée au midi, peut être aperçue du haut de quelque dune fort éloigné.

« Les lapins cèdent la place à ces nouveaux hôtes, et n'y rentrent plus.

« Les tadornes ne font aucun nid dans ces trous: la femelle pond ses premiers œufs sur le sable nud; et

lorsqu'elle est à la fin de sa ponte , qui est de dix à douze pour les jeunes , et pour les vieilles de douze à quatorze , elle les enveloppe d'un duvet blanc fort épais dont elle se dépouille.

« Pendant tout le tems de l'incubation , qui est de trente jours , le mâle reste assidument sur la dune ; il ne s'en éloigne que pour aller deux à trois fois le jour chercher sa nourriture à la mer. Le matin et le soir , la femelle quitte ses œufs pour le même besoin : alors le mâle entre dans le terrier , sur-tout le matin ; et lorsque la femelle revient , il retourne sur sa dune.

« Dès qu'on aperçoit au printems un tadorne ainsi en vedette , on est assuré d'en trouver le nid ; il suffit pour cela d'attendre l'heure où il va au terrier. Si cependant il s'en aperçoit , il s'envole du côté opposé , et va attendre la femelle à la mer. En revenant , ils volent long-tems au dessus de la garenne , jusqu'à ce que ceux qui les inquiètent se soient retirés.

« Dès le lendemain du jour que la couvée est éclosée , le père et la mère conduisent les petits à la mer , et s'arrangent de manière qu'ils y arrivent ordinairement lorsqu'elle est dans son plein. Cette attention procure aux petits l'avantage d'être plus tôt à l'eau , et de ce moment ils ne paraissent plus à terre. Il est difficile de concevoir comment ces oiseaux peuvent , dès les premiers jours de leur naissance , se tenir dans un élément dont les vagues en tuent souvent des vieux de toutes les espèces.

« Si quelque chasseur rencontre la couvée dans ce voyage , le père et la mère s'envolent ; celle-ci affecte de culbuter et de tomber à cent pas ; elle se traîne sur le ventre en frappant la terre de ses ailes , et , par cette ruse , attire vers elle le chasseur ; les petits demeurent immobiles jusqu'au retour de leurs conducteurs , et on



peut, si l'on tombe dessus, les prendre tous, sans qu'aucun fasse un pas pour fuir.

« J'ai été témoin oculaire de tous ces faits; j'ai déniché plusieurs fois et vu dénicher des œufs de tadornes. Pour cet effet on creuse dans le sable en suivant le conduit du terrier jusqu'au bout; on y trouve la mère sur ses œufs; on les emporte sur une grosse étoffe de laine, couverts du duvet qui les enveloppe, et on les met sous une cane: elle élève ces petits étrangers avec beaucoup de soin, pourvu qu'on ait eu l'attention de ne lui laisser aucun de ses œufs. Les petits tadornes ont en naissant le dos blanc et noir, avec le ventre très-blanc, et ces deux couleurs bien nettes les rendent très-jolis; mais bientôt ils perdent cette première livrée, et deviennent gris: alors le bec et les pieds sont bleus. Vers le mois de septembre, ils commencent à prendre leurs belles plumes; mais ce n'est qu'à la seconde année que leurs couleurs ont tout leur éclat.

» J'ai lieu de croire que le mâle n'est parfaitement adulte et propre à la génération que dans cette seconde année; car ce n'est qu'alors que paraît le tubercule rouge sanguin qui orne leur bec dans la saison des amours, et qui, passé cette saison, s'oblitére. Or cette espèce de production nouvelle paraît avoir un rapport certain avec les parties de la génération.

« Le tadorne sauvage vit de vers de mer, de *grenades*, ou sauterelles qui s'y trouvent à millions, et sans doute aussi du frai des poissons et autres petits coquillages qui se détachent et s'élèvent du fond avec les écumes qui surnagent: la forme relevée de son bec lui donne beaucoup d'avantage pour recueillir ces diverses substances, en écumant, pour ainsi dire, la surface de l'eau beaucoup plus légèrement que ne peut le faire le canard.

» Les jeunes tadornes élevés par une cane s'accoutument aisément à la domesticité et vivent dans les basses-cours comme les canards : on les nourrit avec de la mie de pain et du grain. On ne voit jamais les tadornes sauvages rassemblés en troupes , comme les canards , les sarcelles , les siffleurs : le mâle et la femelle seulement ne se quittent point ; on les aperçoit toujours ensemble , soit dans la mer , soit sur les sables ; ils savent se suffire à eux-mêmes , et semblent en s'appariant contracter un nœud indissoluble : le mâle au reste se montre fort jaloux. Mais , malgré l'ardeur de ces oiseaux en amour , je n'ai jamais pu obtenir une couvée d'aucune femelle : une seule a pondu quelques œufs au hasard ; ils étaient inféconds : leur couleur ordinaire est une teinte très-légère de blond sans aucune tache ; ils sont de la grosseur de ceux des canes , mais plus ronds.

» Le tadorne est sujet à une maladie singulière ; l'éclat de ses plumes se ternit , elles deviennent sales et huileuses , et l'oiseau meurt après avoir languï pendant près d'un mois. Curieux de connaître la cause du mal , j'en ai ouvert plusieurs ; je leur ai trouvé le sang dissous et les principaux viscères embarrassés d'une eau rousse , visqueuse et fétide. J'attribue cette maladie au défaut de sel marin , que je crois nécessaire à ces oiseaux , au moins de tems en tems , pour diviser par ses pointes la partie rouge de leur sang , et entretenir son union avec la lymphe , en dissolvant les eaux ou humeurs visqueuses que les graines dont ils vivent dans les cours , amassent dans leurs intestins. »

Ces observations détaillées ne nous laissent que fort peu de chose à ajouter à l'histoire de ces oiseaux , dont nous avons fait nourrir un couple sous nos yeux. Ils ne nous ont pas paru d'un naturel sauvage ; ils se lais-

saient prendre aisément : on les tenait dans un jardin où on leur donnait la liberté pendant le jour ; et lorsqu'on les prenait et qu'on les tenait à la main , ils ne faisaient presque pas d'efforts pour s'échapper. Ils mangeaient du pain , du son , du blé , et même des feuilles de plantes et d'arbrisseaux. Leur cri ordinaire est assez semblable à celui du canard : mais il est moins étendu et beaucoup moins fréquent ; car on ne les entendait crier que fort rarement. Ils ont encore un second cri plus faible quoiqu'aigu , *uute* , *uute* , qu'ils font entendre lorsqu'on les saisit brusquement , et qui ne paraît être que l'expression de la crainte. Ils se baignent fort souvent , sur-tout dans les tems doux et à l'approche de la pluie : ils nagent en se berçant sur l'eau ; et lorsqu'ils abordent à terre , ils se dressent sur leurs pieds , battent des ailes et se secouent comme les canards : ils arrangent aussi très-souvent leur plumage avec le bec. Ainsi les tadornes , qui ressemblent beaucoup aux canards par la forme du corps , leur ressemblent aussi par les habitudes naturelles ; seulement ils ont plus de légèreté dans les mouvemens , et montrent plus de gaieté et de vivacité. Ils ont encore sur tous les canards , même les plus beaux , un privilège de nature qui n'appartient qu'à cette espèce ; c'est de conserver constamment et en toute saison les belles couleurs de leur plumage. Comme ils ne sont pas difficiles à priver , que leur beau plumage se remarque de loin et fait un très-bel effet sur les pièce d'eau , il serait à désirer que l'on pût obtenir une race domestique de ces oiseaux ; mais leur naturel et leur tempérament semblent les fixer sur la mer et les éloigner des eaux douces : ce ne pourrait donc être que dans les terrains très-voisins des eaux salées , qu'on pourrait tenter avec espérance de succès leur multiplication en domesticité.

---

## LA MACREUSE.

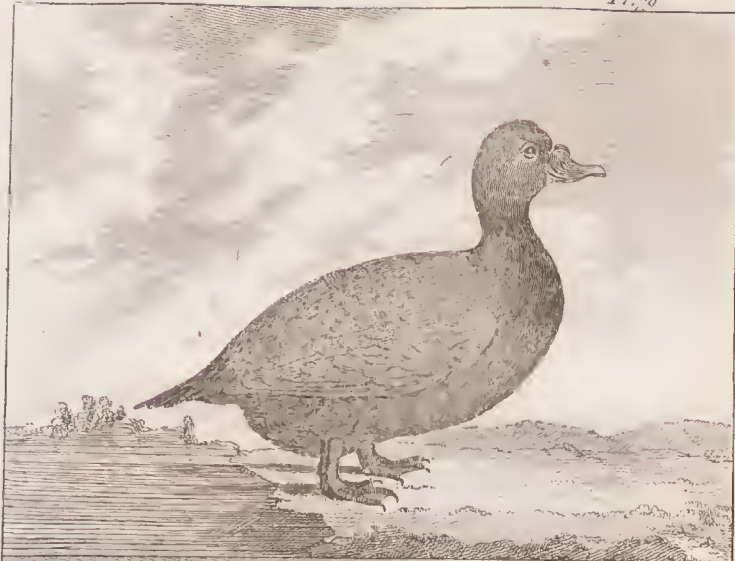
---

On a prétendu que les macreuses naissent, comme les bernaches, dans des coquilles ou dans du bois pourri: nous avons suffisamment réfuté ces fables, dont ici, comme ailleurs, l'histoire naturelle ne se trouve que trop souvent infectée. Les macreuses pondent, nichent et naissent comme les autres oiseaux; elles habitent de préférence les terres et les îles les plus septentrionales, d'où elles descendent en grand nombre le long des côtes de l'Écosse et de l'Angleterre, et arrivent sur les nôtres en hiver, pour y fournir un assez triste gibier, néanmoins attendu avec empressement par nos solitaires, qui privés de tout usage de chair et réduits au poisson, se sont permis celle de ces oiseaux, dans l'opinion qu'ils ont le sang froid comme les poissons, quoiqu'en effet leur sang soit chaud et tout aussi chaud que celui des autres oiseaux d'eau: mais il est vrai que la chair noire, sèche et dure de la macreuse est plutôt un aliment de mortification qu'un bon mets.

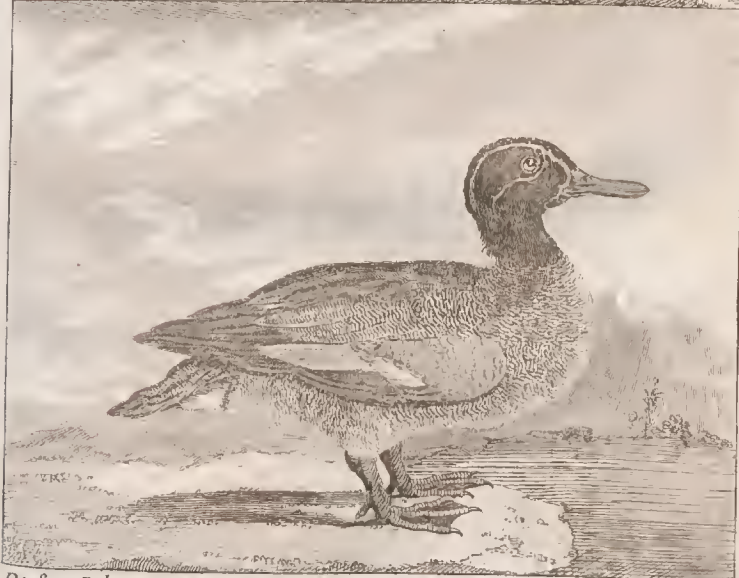
Le plumage de la macreuse est noir. Sa taille est à-peu-près celle du canard commun; mais elle est plus ramassée et plus courte.

M. Baillon, cet observateur intelligent et laborieux, que j'ai eu si souvent occasion de citer au sujet des oiseaux d'eau, m'a envoyé les observations suivantes.

« Les vents du nord et du nord-ouest amènent le long de nos côtes de Picardie, depuis le mois de novembre jusqu'en mars, des troupes prodigieuses de macreuses; la mer en est, pour ainsi dire, couverte: on les voit



1.



2.

De Sève, Del.

L'Épave, Sculp.

1 LA MACREUSE. 2 LA SARCELLE, mâle.





voleter sans cesse de place en place et par milliers , paraître sur l'eau et disparaître à chaque instant. Dès qu'une macreuse plonge , toute la bande l'imite et reparaît quelques instans après. Lorsque les vents sont sud et sud-est , elles s'éloignent de nos côtes ; et ces premiers vents , au mois de mars , les font disparaître entièrement.

« La nourriture favorite des macreuses est une espèce de coquillage bivalve lisse et blanchâtre, large de quatre lignes et long de dix ou environ, dont les hauts fonds de la mer se trouvent jonchés dans beaucoup d'endroits; il y en a des bancs assez étendus, que la mer découvre sur ses bords au reflux. Lorsque les pêcheurs remarquent que, suivant leur terme, les macreuses *plongent aux vai-meaux* (c'est le nom qu'on donne ici à ces coquillages), ils tendent leurs filets horizontalement, mais fort lâches, audessus de ces coquillages , et à deux pieds au plus du sable; peu d'heures après, la mer entrant dans son plein, couvre ces filets de beaucoup d'eau , et les macreuses suivant le reflux à deux ou trois cents pas du bord , la première qui aperçoit les coquillages plonge ; toutes les autres la suivent , et rencontrant le filet qui est entre elles et l'appât , elles s'empêtrent dans ces mailles flottantes ; ou si quelques-unes plus déliantes s'en écartent et passent dessous , bientôt elles s'y enlacent comme les autres en voulant remonter après s'être repues : toutes s'y noyent ; et lorsque la mer est retirée , les pêcheurs vont les détacher du filet , où elles sont suspendues par la tête , les ailes ou les pieds.

» J'ai vu plusieurs fois cette pêche. Un filet de cinquante toises de longueur , sur une toise et demie de large , en prend quelquefois vingt ou trente douzaines dans une seule marée : mais en revanche on tendra souvent ses filets vingt fois sans en prendre une seule ;

et il arrive de tems en tems qu'ils sont emportés ou déchirés par des marsouins ou des esturgeons.

« Je n'ai jamais vu aucune macreuse voler ailleurs qu'au dessus de la mer , et j'ai toujours remarqué que leur vol est bas et mou , et de peu d'étendue ; elles ne s'élèvent presque pas , et souvent leurs pieds trempent dans l'eau en volant. Il est probable que les macreuses sont aussi fécondes que les canards ; car le nombre qui en arrive tous les ans , est prodigieux , et malgré la quantité que l'on en prend , il ne paraît pas diminuer. »

M. Baillon nous a encore envoyé les notes suivantes , qui toutes sont intéressantes.

« J'ai eu , dit-il , cette année 1781 , pendant plusieurs mois dans ma cour , une macreuse noire ; je la nourrissais de pain mouillé et de coquillages. Elle était devenue très-familière.

« J'avais cru jusqu'alors que les macreuses ne pouvaient pas marcher , que leur conformation les privait de cette faculté ; j'en étais d'autant plus persuadé , que j'avais ramassé plusieurs fois sur le bord de la mer , pendant la tempête , des macreuses , des pingouins et des macareux tout vivans , qui ne pouvaient se traîner qu'à l'aide de leurs ailes : mais ces oiseaux avaient sans doute été beaucoup battus par les vagues. Cette circonstance , à laquelle je n'avais pas fait attention , m'avait confirmé dans mon erreur. Je l'ai reconnue en remarquant que la macreuse marche bien , et même moins lentement que le millouin ; elle se balance de même à chaque pas , en tenant le corps presque droit , et frappant la terre de chaque pied alternativement et avec force. Sa marche est lente ; si on la pousse , elle tombe , parce que les efforts qu'elle se donne lui font perdre l'équilibre. Elle est infatigable dans l'eau ; elle court sur les vagues comme le pétrel , et aussi légèrement : mais

elle ne peut profiter à terre de la célérité de ses mouvemens ; la mienne m'a paru y être hors de la place que la nature a assignée à chaque être.

« En effet , elle y avait l'air fort gauche ; chaque mouvement lui donnait dans tout le corps des secousses fatigantes : elle ne marchait que par nécessité ; elle se tenait couchée ou debout , droite comme un pieu , le bec posé sur l'estomac. Elle m'a toujours paru mélancolique ; je ne l'ai pas vue une seule fois se baigner avec gaieté , comme les autres oiseaux d'eau dont ma cour est remplie : elle n'entrait dans le bac qui y est à fleur de terre , que pour y manger le pain que je lui jetais. Lorsqu'elle y avait bu et mangé , elle restait immobile ; quelquefois elle plongeait au fond pour ramasser les miettes qui s'y précipitaient. Si quelque oiseau se mettait dans l'eau et l'approchait , elle tentait de le chasser à coups de bec : s'il résistait ou s'il se défendait en l'attaquant , elle plongeait ; et après avoir fait deux ou trois fois le tour du fond du bac pour fuir , elle s'élançait hors de l'eau en faisant une espèce de sifflement fort doux et clair , semblable au premier ton d'une flûte traversière. C'est le seul cri que je lui ai connu ; elle le répétait toutes les fois qu'on l'approchait.

« Curieux de savoir si cet oiseau peut demeurer long tems sous l'eau , je l'y ai retenu de force ; elle se donnait des efforts considérables après deux ou trois minutes , et paraissait souffrir beaucoup. Elle revenait au dessus de l'eau aussi vite que du liège. Je crois qu'elle peut y demeurer plus long-tems , parce qu'elle descend souvent à plus de trente pieds de profondeur dans la mer , pour ramasser les coquillages bivalves et oblongs dont elle se nourrit.

« Ce coquillage blanchâtre , large de quatre à cinq lignes , et long de près d'un pouce , est la nourriture

principale de cette espèce. Elle ne s'amuse pas , comme la pie de mer , à l'ouvrir ; la forme de son bec ne lui en donne pas le moyen comme celui de cet oiseau : elle l'avale entier et le digère en peu d'heures. J'en donnais quelquefois vingt et plus à une macreuse ; elle en prenait jusqu'à ce que son œsophage en fût rempli jusqu'au bec : alors ses excréments étaient blancs ; ils prenaient une teinte verte lorsqu'elle ne mangeait que du pain ; mais ils étaient toujours liquides. Je ne l'ai jamais vue se repaître d'herbes , de grains ou de semences de plantes , comme le canard sauvage , les sarcelles , les sifleurs , et d'autres de ce genre. La mer est son unique élément : elle vole aussi mal qu'elle marche. Je me suis amusé souvent à en considérer des troupes nombreuses dans la mer , et à les examiner avec une bonne lunette d'approche , je n'en ai jamais vu s'élever et parcourir au vol un espace étendu ; elles volaient sans cesse audessus de la surface de l'eau.

« Les plumes de cet oiseau sont tellement lissées et si serrées , qu'en se secouant au sortir de l'eau , il cesse d'être mouillé.

« La même cause qui a fait périr tant d'autres oiseaux dans ma cour , a donné la mort à ma macreuse ; la peau molle et tendre de ses pieds était blessée sans cesse par les graviers qui y pénétraient ; des calus se sont formés sous chaque jointure des articles ; ils se sont ensuite usés au point que les nerfs étaient découverts : elle n'osait plus ni marcher ni aller dans l'eau ; chaque pas augmentait ses plaies. Je l'ai mise dans mon jardin sur l'herbe , sous une cage ; elle ne voulait pas y manger. Elle est morte dans ma cour peu de tems après. »

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT A LA MACREUSE.

I. *La double macreuse.* Parmi le grand nombre des macreuses qui viennent en hiver sur nos côtes de Picardie, l'on en remarque quelques-unes de beaucoup plus grosses que les autres, qu'on appelle *macreuses doubles*.

II. *La macreuse à large bec, ou canard du nord,* appelé *le marchand.* Cette grosse macreuse aborde en hiver en Angleterre; elle s'abat sur les prairies dont elle paît l'herbe.

---

---

## LES SARCELLES.

---

LA forme que la nature a le plus nuancée, variée, multipliée dans les oiseaux d'eau, est celle du canard. Après le grand nombre des espèces de ce genre dont nous venons de faire l'énumération, il se présente un genre subalterne, presque aussi nombreux que celui des canards, et qui ne semble fait que pour les représenter et les reproduire à nos yeux sous un plus petit module : ce genre secondaire est celui des sarcelles qu'on ne peut mieux désigner en général qu'en disant que ce sont des canards bien plus petits que les autres, mais qui du reste leur ressemblent, non-seulement par les habitudes naturelles, par la conformation, et par toutes les proportions relatives de la forme, mais encore par l'ordonnance du plumage, et même par la grande différence des couleurs qui se trouvent entre les mâles et les femelles.

On servait souvent des sarcelles à la table des Romains ; elles étaient assez estimées pour qu'on prit la peine de les multiplier en les élevant en domesticité, comme les canards. Nous réussissions sans doute à les élever de même ; mais les anciens donnaient apparemment plus de soins à leur basse-cour, et en général beaucoup plus d'attention que nous à l'économie rurale et à l'agriculture.

La figure de la sarcelle commune est celle d'un petit canard, et sa grosseur celle d'une perdrix. Le plumage



du mâle , avec des couleurs moins brillantes que celui du canard n'en est pas moins riche en reflets agréables, qu'il ne serait guère possible de rendre par une description. Le devant du corps présente un beau plastron tissu de noir sur gris , et comme maillé par petits quarrés tronqués , renfermés dans de plus grands , tous disposés avec tant de netteté et d'élégance , qu'il en résulte l'effet le plus piquant. Les côtes du cou et les joues , jusque sous les yeux, sont ouvragés de petits traits de blanc, vermiculés sur un fond roux. Le dessus de la tête est noir , ainsi que la gorge; mais un long trait blanc , prenant sur l'œil , va tomber au dessous de la nuque. Des plumes longues et taillées en pointe couvrent les épaules et retombent sur l'aile en rubans blancs et noirs; les couvertures qui tapissent les ailes , sont ornées d'un petit miroir vert; les flancs et le croupion présentent des hachures de gris noirâtre sur gris blanc , et sont mouchetés aussi agréablement que le reste du corps.

La parure de la femelle est bien plus simple ; vêtue partout de gris et de gris brun , à peine remarque-t-on quelques ombres d'ondes ou de festons sur la robe : il n'y a point de noir sur la gorge , comme dans le mâle; et en général il y a tant de différence entre les deux sexes dans les sarcelles, comme dans les canards, que les chasseurs peu expérimentés les méconnaissent , et leur ont donné les noms impropres de *tiers* , *racanettes* , *meracanettes*; en sorte que les naturalistes doivent, ici comme ailleurs , prendre garde aux fausses dénominations, pour ne pas multiplier les espèces sur la seule différence des couleurs qui se trouvent dans ces oiseaux : il serait même très-utile , pour prévenir l'erreur , que l'on eût soin de représenter la femelle et le mâle avec leurs vraies couleurs.

Le mâle , au tems de la parade , fait entendre un cri

semblable à celui du râle. Néanmoins la femelle ne fait guère son nid dans nos provinces, et presque tous ces oiseaux nous quittent avant le 15 ou 20 d'avril : ils volent par bandes dans le tems de leurs voyages, mais sans garder, comme les canards, d'ordre régulier ; ils prennent leur essor de dessus de l'eau et s'envolent avec beaucoup de légèreté. Ils ne se plongent pas souvent, trouvent à la surface de l'eau et vers ses bords la nourriture qui leur convient : les mouches et les graines des plantes aquatiques sont les alimens qu'ils choisissent de préférence. Gesner a trouvé dans leur estomac de petites pierres mêlées avec cette pâture ; et M. Frisch, qui a nourri quelques couples de ces oiseaux pris jeunes, nous donne les détails suivans sur leur manière de vivre dans cette espèce de domesticité commencée. « Je présentai d'abord à ces sarcelles, dit-il, différentes graines, sans qu'elles touchassent à aucune : mais à peine eus-je fait poser à côté de leur vase d'eau un bassin rempli de millet, qu'elles y accoururent toutes ; chacune à chaque becquée allait à l'eau, et dans peu elles en apportèrent assez dans leurs bocs, pour que le millet fût tout mouillé. Néanmoins cette petite graine n'était pas encore assez trempée à leur gré, et je vis mes sarcelles se mettre à porter le millet aussi bien que l'eau sur le sol de l'enclos, qui était d'argille ; et lorsque la terre fut amollie et trempée, elles commencèrent à barboter, et il se fit par là un creux assez profond, dans lequel elles mangeaient leur millet mêlé de terre. Je les mis dans une chambre, et elles portaient de même, quoique plus inutilement, le millet et l'eau sur le plancher. Je les conduisis dans l'herbe, et il me parut qu'elles ne faisaient que la fouiller en y cherchant des graines sans en manger les feuilles, non plus que les vers de terre : elles poursuivaient les mouches et les happaient à la

manière des canards. Lorsque je tardais de leur donner la nourriture accoutumée, elles la demandaient par un petit cri enroué *quack*, répété chaque demi-minute. Le soir, elles se gitaient dans les coins; et même le jour, lorsqu'on les approchait, elles se fourraient dans les trous les plus étroits. Elles véécurent ainsi jusqu'à l'approche de l'hiver; mais le froid rigoureux étant venu, elles moururent toutes à la fois. »

## OISEAUX

## QUI ONT RAPPORT A LA SARCELLE.

I. *La petite sarcelle.* Cette petite sarcelle niche sur nos étangs, et reste dans le pays toute l'année: elle cache son nid parmi les grands joncs, et le construit de leur brins, de leur moëlle et de quantité de plumes: ce nid fait avec beaucoup de soin est assez grand et posé sur l'eau, de manière qu'il hausse et baisse avec elle. La ponte qui se fait dans le mois d'avril, est de dix et jusqu'à douze œufs de la grosseur de ceux du pigeon; ils sont d'un blanc sale, avec de petites taches couleur de noisette. Les femelles seules s'occupent du soin de la couvée: les mâles semblent les quitter et se réunir pour vivre ensemble pendant ce tems; mais en automne ils retournent à leur famille. On voit sur les étangs ces sarcelles par compagnies de dix à douze qui forment la famille; et, dans l'hiver, elles se rabattent sur les rivières et les fontaines chaudes: elles y vivent de cresson et de cerfeuil sauvage; sur les étangs, elles mangent les graines de jonc et attrapent de petits poissons.

Elles ont le vol très-prompt. Leur cri est une espèce

de sifflement, *vouire, vouire*, qui se fait entendre sur les eaux dès le mois de mars.

II. *La sarcelle d'été.* « Nous nommons ici (à Montreuil-sur-mer) la sarcelle d'été, *criquart* ou *criquet*, dit M. Baillon : cet oiseau est bien fait et a beaucoup de grâces ; sa forme est plus arrondie que celle de la sarcelle commune ; elle est aussi mieux parée ; ses couleurs sont plus variées et mieux tranchées : elle conserve quelquefois de petites plumes bleues, qu'on ne voit que quand les ailes sont ouvertes. Peu d'oiseaux d'eau sont d'une gaieté aussi vive que cette sarcelle : elle est presque toujours en mouvement, se baigne sans cesse, et s'apprivoise avec beaucoup de facilité ; huit jours suffisent pour l'habituer à la domesticité : j'en ai eu pendant plusieurs années dans ma cour, et j'en conserve encore deux qui sont très-familieres.

« Ces jolies sarcelles joignent à toutes leurs qualités une douceur extrême. Je ne les ai jamais vues se battre ensemble ni avec d'autres oiseaux : elles ne se défendent même pas lorsqu'elles sont attaquées. Aussi délicates que douces, le moindre accident les blesse ; l'agitation que leur donne la poursuite d'un chien, suffit pour les faire mourir : lorsqu'elles ne peuvent fuir par le secours de leurs ailes elles restent étendues sur la place comme épuisées et expirantes. Leur nourriture est du pain, de l'orge, du blé, du son : elles prennent aussi des mouches, des vers de terre, des limaçons et d'autres insectes.

« Elles arrivent dans nos marais voisins de la mer, vers les premiers jours de mars : je crois que le vent de sud les amène. Elles ne se tiennent pas attroupées comme les autres sarcelles et comme les canards siffleurs : on les voit errer de tous côtés et s'apparier peu

de tems après leur arrivée. Elles cherchent au mois d'avril, dans des endroits fangeux et peu accessibles, de grosses touffes de joncs ou d'herbes fort serrées et un peu élevées audessus du niveau du marais ; elles s'y fourrent en écartant les brins qui les gênent, et à force de s'y remuer elles y pratiquent un petit emplacement de quatre à cinq pouces de diamètre, dont elles tapissent le fond avec des herbes sèches ; le haut en est bien couvert par l'épaisseur des joncs, et l'entrée est masquée par les brins qui s'y rabattent : cette entrée est le plus souvent vers le midi. Dans ce nid, la femelle dépose de dix à quatorze œufs d'un blanc un peu sale, et presque aussi gros que les premiers œufs des jeunes poules. J'ai vérifié le tems de l'incubation ; il est, comme dans les poules, de vingt-un à vingt-trois jours.

« Les petits naissent couverts de duvet, comme les petits canards : ils sont fort alertes ; et dès les premiers jours après leur naissance le père et la mère les conduisent à l'eau : ils cherchent les vermisseaux sous l'herbe et dans la vase. Si quelque oiseau de proie passe, la mère jette un petit cri ; toute la famille se tapit et reste immobile jusqu'à ce qu'un autre cri lui rende son activité.

« Les premières plumes dont les jeunes criquards se garnissent, sont grises comme celles des femelles : il est alors fort difficile de distinguer les sexes, et même cette difficulté dure jusqu'à l'approche de la saison des amours ; car il est un fait particulier à cet oiseau, que j'ai été à portée de vérifier plusieurs fois et que je crois devoir rapporter ici. Je me procure ordinairement de ces sarcelles dès le commencement de mars ; alors les mâles sont ornés de leurs belles plumes : le tems de la mue arrive, ils devien-



ment aussi gris que leurs femelles , et restent dans cet état jusqu'au mois de janvier. Dans l'espace d'un mois , à cette époque , leurs plumes prennent une autre teinte. J'ai encore admiré ce changement cette année : le mâle que j'ai est présentement aussi beau qu'il peut l'être ; je l'ai vu aussi gris que la femelle. Il semble que la nature n'ait voulu le parer que pour la saison des amours.

« Cet oiseau n'est pas des pays septentrionaux ; il est sensible au froid : ceux que j'ai eus allaient toujours coucher au poulailler , et se tenaient au soleil ou auprès du feu de la cuisine. Ils sont tous morts d'accident , la plupart des coups de bec que les oiseaux plus forts qu'eux leur donnaient. Néanmoins j'ai lieu de croire que naturellement ils ne vivent pas long-tems , vu que leur croissance entière est prise en deux mois ou environ. »

### III. *La sarcelle d'Égypte.*

IV. *La sarcelle de Madagascar , ou la sarcelle mâle de Madagascar.*

V. *La sarcelle de Coromandel.*

VI. *La sarcelle de Java.*

VII. *La sarcelle de la Chine , ou sarcelle mâle de la Chine.* Cette belle sarcelle est très-remarquable par la richesse et la singularité de son plumage. Il est peint des plus vives couleurs , et relevé sur la tête par un magnifique panache vert et pourpre , qui s'étend jusqu'au delà de la nuque ; le cou et les côtés de la face sont garnis de plumes étroites et pointues , d'un rouge orangé ; la gorge est blanche , ainsi que le dessus des yeux ;



la poitrine est d'un roux pourpré ou vineux ; les flancs sont agréablement ouvragés de petits lisérés noirs , et les pennes des ailes élégamment bordées de traits blancs. Ajoutez à toutes ces beautés une singularité remarquable ; ce sont deux plumes , une de chaque côté , entre celles de l'aile les plus près du corps , qui , du côté extérieur de leur tige , portent des barbes d'une longueur extraordinaire , d'un beau roux orangé , liséré de blanc et de noir sur le bord , et qui forment comme deux éventails ou deux larges ailes de papillon relevées au dessus du dos. Ces deux plumes singulières distinguent suffisamment cette sarcelle de toutes les autres , indépendamment de la belle aigrette qu'elle porte ordinairement flottante sur sa tête , et qu'elle peut relever. Les belles couleurs de ces oiseaux ont frappé les yeux des Chinois ; ils les ont représentés sur leurs porcelaines et sur leurs plus beaux papiers.

Cette belle sarcelle se trouve au Japon comme à la Chine ; car on la reconnoît dans l'oiseau *kinmodsuï* , de la beauté duquel Kæmpfer parle avec admiration.

VIII. *La sarcelle de Féroé , ou sarcelle de l'île Féroé.*

IX. *La sarcelle soucrourou , ou sarcelle mâle de Cayenne.*

X. *La sarcelle soucrourette , ou sarcelle de Cayenne.*

XI. *La sarcelle à queue épineuse , ou sarcelle à queue épineuse de Cayenne.*

XII. *La sarcelle rousse à longue queue , ou sarcelle de la Guadeloupe.*

XIII. *La sarcelle blanche et noire , ou la religieuse.*  
« Les pêcheurs de Terre-Neuve , dit Edwards , appellent

cet oiseau *l'esprit*, je ne sais par quelle raison, si ce n'est qu'étant très-vif plongeur, il peut reparaitre l'instant après avoir plongé, à une très-grande distance; faculté qui a pu réveiller dans l'imagination du vulgaire les idées fantastiques sur les apparitions des esprits. »

XIV. *La sarcelle du Mexique.* Fernandès donne à cette sarcelle un nom mexicain (*metzcanauhtli*), qu'il dit signifier *oiseau de lune*, et qui vient de ce que la chasse s'en fait la nuit au clair de la lune. C'est, dit-il, une des plus belles espèces de ce genre.

XV. *La sarcelle de la Caroline.*

XVI. *La sarcelle brune et blanche.* Cet oiseau, qu'Edwards donne sous le nom de *canard brun et blanc*, doit néanmoins être rangé dans la famille des sarcelles, puisqu'il est à-peu-près de la taille et de la figure de notre sarcelle.

---

## LES PÉTRELS.

---

**D**E tous les oiseaux qui fréquentent les hautes mers , les pétrels sont les plus marins : du moins ils paraissent être les plus étrangers à la terre , les plus hardis à se porter au loin , à s'écarter et même s'égarer sur le vaste Océan ; car ils se livrent avec autant de confiance que d'audace , au mouvement des flots , à l'agitation des vents , et paraissent braver les orages. Quelque loin que les navigateurs se soient portés , quelque avant qu'ils aient pénétré , soit du côté des pôles , soit dans les autres zones , ils ont trouvé ces oiseaux qui semblaient les attendre et même les devancer sur les parages les plus lointains et les plus orageux ; partout ils les ont vus se jouer avec sécurité , et même avec gaieté , sur cet élément terrible dans sa fureur , et devant lequel l'homme le plus intrépide est forcé de pâlir , comme si la nature l'attendait là pour lui faire avouer combien l'instinct et les forces qu'elle a départis aux êtres qui nous sont inférieurs , ne laissent pas d'être au dessus des puissances combinées de notre raison et de notre art.

Pourvus de longues ailes , munis de pieds palmés , les pétrels ajoutent à l'aisance et à la légèreté du vol , à la facilité de nager , la singulière faculté de courir et de marcher sur l'eau , en effleurant les ondes par le mouvement d'un transport rapide , dans lequel le corps est horizontalement soutenu et balancé par les ailes , et où les pieds frappent alternativement et précipitamment la surface de l'eau. C'est de cette marche sur l'eau que

vient le nom *pétrel* : il est formé de *Peter* (Pierre) , ou de *Petrill* (Pierrot , ou petit Pierre) , que les matelots anglais ont imposé à ces oiseaux , en les voyant courir sur l'eau comme l'apôtre saint Pierre y marchait.

Les espèces de pétrels sont nombreuses. Ils ont tous les ailes grandes et fortes ; cependant ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur , et communément ils rasant l'eau dans leur vol. Ils ont trois doigts unis par une membrane.

Par sa conformation totale , ce bec semblerait être celui d'un oiseau de proie , car il est épais , tranchant et crochu à son extrémité.

Tous ces oiseaux , paraissent avoir un même instinct et des habitudes communes pour faire leurs nichées. Ils n'habitent la terre que dans ce tems , qui est assez court ; et comme s'ils sentaient combien ce séjour leur est étranger , ils se cachent ou plutôt ils s'enfouissent dans des trous sous les rochers au bord de la mer. Ils font entendre du fond de ces trous leur voix désagréable , que l'on prendrait le plus souvent pour le croassement d'un reptile. Leur ponte n'est pas nombreuse. Ils nourrissent et engraisent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance à demi digérée et déjà réduite en huile , des poissons dont ils font leur principale et peut-être leur unique nourriture. Mais une particularité dont il est très-bon que les dénicheurs de ces oiseaux soient avertis , c'est que quand on les attaque , la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli : ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur ; et comme leurs nids sont le plus souvent situés sur des côtes escarpées , dans des fentes de rochers , à une grande hauteur , l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs.

I. *Le pétrel cendré , ou pétrel de l'île de Saint-Kilda.* Ce pétrel habite dans les mers du nord. Clusius

le compare , pour la grandeur , à une poule moyenne ; M. Rolandson Martin , observateur suédois , le dit de la grosseur d'une corneille ; et le premier de ces auteurs lui trouve dans le port et dans la figure quelque chose du faucon. Son bec , fortement articulé et très-crochu , est en effet un bec de proie ; le croc de la partie supérieure et la gouttière tronquée qui termine l'inférieure , sont d'une couleur jaunâtre , et le reste du bec , avec les deux tuyaux des narines , sont noirâtres dans l'individu mort que nous décrivons : mais on assure que le bec est rouge partout , ainsi que les pieds , dans l'oiseau vivant.

Les observateurs s'accordent à donner le nom de *haff-hert* ou *hav-hest* (cheval de mer) à cet oiseau ; et c'est , selon Pontoppidan , « parce qu'il rend un son semblable au hennissement du cheval , et que le bruit qu'il fait en nageant , approche du trot de ce quadrupède ». Mais il n'est pas aisé de concevoir comment un oiseau qui nage , fait le bruit d'un cheval qui trotte ; et n'est-ce pas plutôt à cause de la course du pétrel sur l'eau , qu'on lui aura donné cette dénomination ? Le même auteur ajoute que ces oiseaux ne manquent pas de suivre les bateaux qui vont à la pêche des chiens de mer , pour attendre que les pêcheurs jettent les entrailles de ces animaux. Il dit qu'ils s'acharnent aussi sur les baleines mortes ou blessées , dès qu'elles surnagent ; que les pêcheurs tuent ces pétrels un à un à coups de bâton , sans que le reste de la troupe désespère.

On trouve ces pétrels cendrés depuis le soixante-deuxième degré de latitude nord , jusque vers le quatre-vingtième. Ils volent entre les glaces de ces parages ; et lorsqu'on les voit fuir de la pleine mer pour chercher un abri , c'est , comme dans l'*oiseau de tempête* ou *petit pétrel* , un indice pour les navigateurs que l'orage est prochain.

II. *Le pétrel blanc et noir, ou le damier.* Le damier, ainsi que plusieurs autres pétrels, est habitant né des mers antarctiques ; et si Dampier le regarde comme appartenant à la zone tempérée australe, c'est que ce voyageur ne pénétrait pas assez avant dans les mers froides de cette région, pour y suivre le damier ; car il l'eût trouvé jusqu'aux plus hautes latitudes. Le capitaine Cook nous assure que ces pétrels, ainsi que les pétrels bleus, fréquentent chaque portion de l'Océan austral dans les latitudes les plus élevées. Les meilleurs observateurs conviennent même qu'il est très-rare d'en rencontrer avant d'avoir passé le tropique ; et il paraît en effet, par plusieurs relations, que les premières plages où l'on commence à trouver ces oiseaux en nombre, sont dans les mers voisines du cap de Bonne-Espérance ; on les rencontre aussi vers les côtes de l'Amérique, à la latitude correspondante. L'amiral Anson les chercha inutilement à l'île de Juan-Fernandès ; néanmoins il y remarqua plusieurs de leurs trous, et il jugea que les chiens sauvages qui sont répandus dans cette île, les en avaient chassés ou les avaient détruits : mais peut-être dans une autre saison y eût-il rencontré ces oiseaux, supposé que celle où il les chercha ne fût pas celle de la nichée ; car, comme nous l'avons dit, il paraît qu'ils n'habitent la terre que dans ce tems, et qu'ils passent leur vie en pleine mer, se reposant sur l'eau lorsqu'elle est calme, et y séjournant même quand les flots sont émus ; car on les voit se poser dans l'intervalle qui sépare deux lames d'eau, y rester les ailes couvertes, et se relever avec le vent.

D'après ces habitudes d'un mouvement presque continu, leur sommeil ne peut qu'être fort interrompu ; aussi les entend-on voler autour des vaisseaux à toutes les heures de la nuit ; souvent on les voit se rassembler le



soir sous la poupe , nageant avec aisance , s'approchant du navire avec un air familier , et faisant entendre en même-tems leur voix aigre et enrouée , dont la finale a quelque chose du cri du goéland.

Dans leur vol , ils effleurent la surface de l'eau , et y mouillent de tems en tems leurs pieds qu'ils tiennent pendans. Il paraît qu'ils vivent du frai de poisson qui flotte sur la mer : néanmoins on voit le damier s'acharner , avec la foule des autres oiseaux de mer , sur les cadavres des baleines. On le prend à l'hameçon avec un morceau de chair ; quelquefois aussi il s'embarrasse les ailes dans les lignes qu'on laisse flotter à l'arrière du vaisseau. Lorsqu'il est pris et qu'on le met à terre ou sur le pont du navire , il ne fait que sauter sans pouvoir marcher ni prendre son essor au vol ; et il en est de même de la plupart de ces oiseaux marins , qui sans cesse volent et nagent au large : ils ne savent pas marcher sur un terrain solide , et il leur est également impossible de s'élever pour reprendre leur vol ; on remarque même que sur l'eau ils attendent , pour s'en séparer , l'instant où la lame et le vent les soulèvent et les lancent.

Quoique les damiers paraissent ordinairement en troupes au milieu des vastes mers qu'ils habitent , et qu'une sorte d'instinct social semble les tenir rassemblés , on assure qu'un attachement plus particulier et très-marqué tient unis le mâle et la femelle ; qu'à peine l'un se pose sur l'eau , que l'autre aussitôt vient l'y joindre ; qu'ils s'invitent réciproquement à partager la nourriture que le hasard leur fait rencontrer ; qu'enfin si l'un des deux est tué , la troupe entière donne , à la vérité , des signes de regret en s'abattant et demeurant quelques instans autour du mort , mais que celui qui survit donne des marques évidentes de tendresse et de

douleur : il becquète le corps de son compagnon , comme pour essayer de le ranimer , et il reste encore tristement et long-tems auprès du cadavre , après que la troupe entière s'est éloignée.

III. *Le pétrel antarctique ou damier brun.* Ce pétrel ressemble au damier , à l'exception de la couleur de son plumage , dont les taches , au lieu d'être noires , sont brunes sur le fond blanc. La dénomination de *pétrel antarctique* que lui donne le capitaine Cook , semble lui convenir parfaitement , parce qu'on ne le rencontre que sous les hautes latitudes australes , et lorsque plusieurs autres espèces de pétrels , communes dans les latitudes inférieures , et en particulier celle du damier noir , ne paraissent plus.

IV. *Le pétrel blanc , ou pétrel de neige.* Ce pétrel est bien désigné par la dénomination de *pétrel de neige* , non-seulement à cause de la blancheur de son plumage , mais parce qu'on le rencontre toujours dans le voisinage des glaces , et qu'il en est , pour ainsi dire , le triste avant-courcur dans les mers australes.

Ces pétrels blancs , mêlés aux pétrels antarctiques , paraissent avoir constamment accompagné MM. Cook et Forster , dans toutes leurs traversées et dans leurs routes croisées au milieu des îles de glace , et jusqu'au voisinage de l'immense glacière de ce pôle. Le vol de ces oiseaux sur les flots , et le mouvement de quelques cétacés dans cette onde glaciale , sont les derniers et les seuls objets qui répandent un reste de vie sur la scène de la nature expirante dans ces affreux parages.

V. *Le pétrel bleu.* « Les pétrels bleus qu'on voit dans cette mer immense (entre l'Amérique et la nouvelle Zélande) , dit M. Forster , ne sont pas moins à l'abri

du froid que les pingouins. Deux plumes au lieu d'une sortent de chaque racine; elles sont posées l'une sur l'autre, et forment une couverture très-chaude. Comme ils sont continuellement en l'air, leurs ailes sont très-fortes et très-longues. Nous en avons trouvé entre la nouvelle Zélande et l'Amérique à plus de sept cents lieues de terre; espace qu'il leur serait impossible de traverser, si leurs os et leurs muscles n'étaient pas d'une fermeté prodigieuse, et s'ils n'étaient point aidés par de longues ailes.

« Ces oiseaux navigateurs, continue M. Forster, vivent peut-être un tems considérable sans alimens..... Notre expérience démontre et confirme, à quelques égards, cette supposition. Lorsque nous blessions quelques-uns de ces pétrels, ils jetaient à l'instant une grande quantité d'alimens visqueux, digérés depuis peu, que les autres avalaient sur-le-champ avec une avidité qui indiquait un long jeûne.

VI. *Le très-grand pétrel quebrantahuessos des Espagnols.* Quebrantahuessos veut dire *briseur d'os*, et cette dénomination est sans doute relative à la force du bec de ce grand oiseau, que l'on dit approcher en grosseur de l'albatros.

VII. *Le pétrel-puffin.* Ces oiseaux appartiennent à nos mers, et paraissent avoir leur rendez-vous aux îles *Sortlingues*, mais plus particulièrement encore à l'îlet ou écueil à la pointe sud de l'île de *Man*, appelé par les Anglais *the Calf of Man*; ils y arrivent en foule au printemps, et commencent par faire la guerre aux lapins, qui en sont les seuls habitans; ils les chassent de leurs trous pour s'y nicher. Leur ponte est de deux œufs, dont l'un, dit-on, reste ordinairement infécond; mais

Willughby assure positivement qu'ils ne pondent qu'un seul œuf. Dès que le petit est éclos, la mère le quitte de grand matin pour ne revenir que le soir, et c'est pendant la nuit qu'elle le nourrit, en le gorgeant par intervalles de la substance du poisson qu'elle pêche tout le jour à la mer. L'aliment, à demi digéré dans son estomac, se convertit en une sorte d'huile qu'elle donne à son petit. Cette nourriture le rend extrêmement gras; et dans ce tems, quelques chasseurs vont cabaner sur la petite île, où ils font grande et facile capture de ces jeunes oiseaux en les prenant dans leurs terriers: mais ce gibier, pour devenir mangeable, a besoin d'être mis dans le sel, afin de tempérer en partie le mauvais goût de sa graisse excessive. Willughby, dont nous venons d'emprunter ces faits, ajoute que, comme les chasseurs ont coutume de couper un pied à chacun de ces oiseaux pour faire à la fin le compte total de leurs prises, le peuple s'est persuadé là dessus qu'ils naissaient avec un seul pied.

Klein prétend que le nom de *puffin* ou *pupin* est formé d'après le cri de l'oiseau. Il remarque que cette espèce a ses tems d'apparition et de disparition; ce qui doit être en effet pour des oiseaux qui ne surgissent guère sur aucune terre que pour le besoin d'y nicher, et qui du reste se portent en mer, tantôt vers une plage, et tantôt vers une autre, toujours à la suite des colonnes des petits poissons voyageurs, ou des amas de leurs œufs, dont ils se nourrissent également.

Tout ce qu'Aldrovande dit tant sur la figure que sur les habitudes naturelles de son *artenua*, convient à notre pétrel-puffin. Il assure que le cri de ces oiseaux ressemble, à s'y tromper, aux vagissemens d'un enfant nouveau-né<sup>1</sup>. Enfin il croit les reconnaître pour

<sup>1</sup> Il raconte qu'un duc d'Urbin étant allé coucher par plaisir sur

ces oiseaux de Diomède, fameux dans l'antiquité par une fable touchante; c'étaient des Grecs, qui, avec leur vaillant chef, poursuivis par la colère des dieux, s'étaient trouvés, sur ces îles, métamorphosés en oiseaux, et qui, gardant encore quelque chose d'humain et un souvenir de leur ancienne patrie, accouraient au rivage lorsque les Grecs venaient y débarquer, et semblaient, par des accens plaintifs, vouloir exprimer leurs regrets. Or cette intéressante mythologie, dont les fictions, trop blâmées par les esprits froids, répandaient, au gré des âmes sensibles, tant de grâce, de vie et de charme dans la nature, semble en effet tenir ici à un point d'histoire naturelle, et avoir été imaginée d'après la voix gémissante que ces oiseaux font entendre.

VIII. *Le fulmar, ou pétrel-puffin gris blanc de l'île Saint-Kilda.* *Fulmar* est le nom que cet oiseau porte à l'île *Saint-Kilda*.

IX. *Le pétrel-puffin brun.*

X. *L'oiseau de tempête.* Quoique ce nom puisse convenir plus ou moins à tous les pétrels, c'est à celui-ci qu'il paraît avoir été donné de préférence et spécialement par tous les navigateurs. Ce pétrel est le dernier du genre en ordre de grandeur: il n'est pas plus gros qu'un pinson, et c'est de là que vient le nom de *storm-finch* que lui donne *Catsby*. C'est le plus petit de tous les oiseaux palmipèdes, et on peut être surpris qu'un aussi petit oiseau s'expose dans les hautes mers à toute distance de terre. Il semble, à la vérité, conserver dans son audace

---

ces îles, se crut pendant toute la nuit environné de petits enfans, et n'en put revenir que lorsqu'au jour on lui apporta de ces pleureurs, qu'il vit être revêtus, non de maillots, mais de plumes.



le sentiment de sa faiblesse ; car il est des premiers à chercher un abri contre la tempête prochaine : il semble la pressentir par des effets de nature sensibles pour l'instinct , quoique nuls pour nos sens , et ses mouvemens et son approche l'annoncent toujours aux navigateurs.

Lorsqu'en effet on voit , dans un tems calme , arriver une troupe de ces petits pétrels à l'arrière du vaisseau , voler en même-tems dans le sillage , et paraître chercher un abri sous la poupe , les matelots se hâtent de serrer les manœuvres et se préparent à l'orage , qui ne manque pas de se former quelques heures après. Ainsi l'apparition de ces oiseaux en mer est à la fois un signe d'alarme et de salut , et il semble que ce soit pour porter cet avertissement salutaire que la nature les a envoyés sur toutes les mers ; car l'espèce de cet oiseau de tempête paraît être universellement répandue. « On la trouve , dit M. Forster , également dans les mers du nord et dans celles du sud , et presque sous toutes les latitudes. » Plusieurs marins nous ont assuré avoir rencontré ces oiseaux dans toutes les routes de leurs navigations. Ils n'en sont pas pour cela plus faciles à prendre , et même ils ont échappé long-tems à la recherche des observateurs , parce que , lorsqu'on parvient à les tuer , on les perd presque toujours dans le flot du sillage , au milieu duquel leur petit corps est englouti \*.

Cet oiseau de tempête vole avec une singulière vitesse , au moyen de ses longues ailes , qui sont assez semblables à celles de l'hirondelle , et il sait trouver des points de repos au milieu des flots tumultueux et des

---

\* Un de ces oiseaux , dit M. Linnæus , avait été tiré au vol et manqué : le bruit ne l'effraya point ; ayant aperçu la boure , il se jeta dessus , croyant que c'était un aliment , et on le prit avec les mains.



vagues bondissantes ; on le voit se mettre à couvert dans le creux profond que forment entr'elles deux hautes lames de la mer agitée , et s'y tenir quelques instans , quoique la vague y roule avec une extrême rapidité. Dans ces sillons mobiles de flots , il court comme l'alouette dans les sillons des champs ; et ce n'est pas par le vol qu'il se contient et se meut , mais par une course , dans laquelle , balancé sur ses ailes , il effleure et frappe de ses pieds , avec une extrême vitesse , la surface de l'eau.

---

---

## L'ALBATROS.

---

Voici le plus gros des oiseaux d'eau, sans même en excepter le cygne; et quoique moins grand que le pélican ou le flamant, il a le corps bien plus épais, le cou et les jambes moins allongés et mieux proportionnés. Indépendamment de sa très-forte taille, l'albatros est encore remarquable par plusieurs autres attributs qui le distinguent de toutes les autres espèces d'oiseaux : il n'habite que les mers australes

La très-forte corpulence de l'albatros lui a fait donner le nom de *mouton du Cap*, parce qu'en effet il est presque de la grosseur d'un mouton. Le fond de son plumage est d'un blanc gris brun sur le manteau, avec de petites hachures noires au dos et sur les ailes, où ces hachures se multiplient et s'épaississent en mouchetures : une partie des grandes plumes de l'aile et l'extrémité de la queue sont noires. La tête est grosse et de forme arrondie. Le bec est d'une structure semblable à celle du fou et du cormoran; il est de même composé de plusieurs pièces qui semblent articulées et jointes par des sutures, avec un croc surajouté, et le bout de la partie inférieure ouvert en gouttière et comme tronqué : ce que ce bec, très-grand et très-fort, a encore de remarquable, et en quoi il se rapproche de celui des pétrels, c'est que les narines en sont ouvertes en forme de petits rouleaux ou étuis, couchés vers la racine du bec, dans une rainure qui de chaque côté le sillonne de toute sa longueur; il est d'un blanc jaunâtre, du moins dans l'oiseau mort. Les pieds, qui sont épais

et robustes , ne portent que trois doigts engagés par une large membrane , qui borde encore le dehors de chaque doigt externe. La longueur du corps est de près de trois pieds ; l'envergure au moins de dix ; et suivant la remarque d'Edwards , la longueur du corps entier.

Avec cette force de corps et ces armes , l'albatros semblerait devoir être un oiseau guerrier : cependant on ne nous dit pas qu'il attaque les autres oiseaux qui croisent avec lui sur ces vastes mers ; il paraît même n'être que sur la défensive avec les mouettes , qui , toujours hargneuses et voraces , l'inquiètent et le harcèlent ; il n'attaque pas même les grands poissons ; et , selon M. Forster , il ne vit guère que de petits animaux marins , et sur-tout de poissons mous et de zoophytes mucilagineux , qui flottent en quantité sur ces mers australes : il se repaît aussi d'œufs et de frai de poissons que les courans charient , et dont il y a quelquefois des amas d'une grande étendue.

Les gens de l'équipage du capitaine Cook prenaient les albatros , qui souvent environnaient le vaisseau , en leur jetant un hameçon amorceé grossièrement d'un morceau de peau de mouton. C'était pour des navigateurs une capture d'autant plus agréable , qu'elle venait s'offrir à eux au milieu des plus hautes mers , et lorsqu'ils avaient laissé toutes terres bien loin derrière eux.

Ces oiseaux , comme la plupart de ceux des mers australes , esileurent en volant la surface de la mer , et ne prennent un vol plus élevé que dans le gros tems et par la force du vent ; il faut bien même que lorsqu'ils se trouvent portés à de grandes distances des terres , ils se reposent sur l'eau. En effet , l'albatros non-seulement se repose sur l'eau , mais y dort ; et les voyageurs Lemaire et Schouten sont les seuls qui disent avoir vu ces oiseaux venir se poser sur les navires.

---

---

## LE GUILLEMOT <sup>1</sup>.

---

LE guillemot nous présente les traits par lesquels la nature se prépare à terminer la suite nombreuse des formes variées du genre entier des oiseaux. Ses ailes sont si étroites et si courtes, qu'à peine peut-il fournir un vol faible audessus de la surface de la mer, et que, pour atteindre à son nid posé sur les rochers, il ne peut que voleter ou plutôt sauter de pointe en pointe sur la roche, en prenant à chaque fois un instant de repos; et cette habitude, ou plutôt cette nécessité, lui est commune avec le macareux, le pingouin et autres oiseaux à courtes ailes, dont les espèces, presque bannies des contrées tempérées de l'Europe, se sont réfugiées à la pointe de l'Écosse et sur les côtes de la Norvège, de l'Islande et des îles de Féroé, dernières terres des habitans de notre nord, où ces oiseaux semblent lutter contre le progrès et l'envahissement des glaces : il est même impossible qu'ils occupent ces parages en hiver. Ils sont, à la vérité, assez accoutumés aux plus grandes rigueurs du froid, et se tiennent volontiers sur les glaçons flottans; mais ils ne peuvent trouver leur subsistance que dans une mer ouverte, et ils sont forcés de la quitter dès qu'elle se glace en entier.

C'est dans cette migration, ou plutôt dans cette dispersion pendant l'hiver, et après avoir quitté leur sé-

---

<sup>1</sup> Le nom de *guillemot* en anglais signifie un oiseau niais, et qui se laisse leurrer aisément.

jour dans la région de notre nord , qu'ils descendent le long des côtes d'Angleterre , et que même quelques familles y restent et s'établissent sur des écueils et des îlets déserts , et notamment dans une petite île inhabitée faite d'eau , qui est en face de l'île d'Anglesey. Ils y nichent sur les rebords saillans des rochers , au sommet desquels ils se portent tout le plus haut qu'ils peuvent. Leurs œufs sont de couleur bleuâtre , et plus ou moins brouillés de maculatures noires. Ils sont fort pointus par un bout , et très-gros pour la grandeur de l'oiseau , qui est à-peu-près celle du morillon. Il a le corps court , rond et ramassé ; le bec droit , pointu , long de trois doigts , et noir dans toute sa longueur ; la mandibule supérieure présente à sa pointe deux petits prolongemens qui débordent de chaque côté sur l'inférieure. Ce bec est en grande partie couvert d'un duvet ras , du même cendré brun ou noir enfumé qui couvre toute la tête , le cou , le dos et les ailes ; tout le devant du corps est d'un blanc de neige. Les pieds n'ont que trois doigts , et sont placés tout à l'arrière du corps ; situation qui rend cet oiseau aussi bon nageur et plongeur qu'il est mauvais marcheur et faible pour le vol : aussi sa seule retraite , lorsqu'il est poursuivi ou qu'il se sent blessé , est-elle sous l'eau et même sous la glace : mais il faut pour cela que le danger soit pressant , car cet oiseau est très-peu défiant ; il se laisse approcher et prendre avec une grande facilité ; et c'est de cette apparence de stupidité que vient l'étymologie anglaise de son nom *guillemot*.

---

LE PETIT GUILLEMOT ,  
IMPROPREMENT NOMMÉ  
COLOMBE DE GROENLAND.

---

**D**ANS ces contrées glacées où l'aquilon seul règne , où l'haleine du zéphyr ne se fait jamais sentir , les doux gémissemens de la tendre colombe ne se font plus entendre : elle fuit toute terre trop froide pour l'amour ; et cette prétendue colombe de Groenland n'est qu'un triste oiseau d'eau qui ne sait que nager et plonger , en criant sans cesse , d'un ton sec et redoublé , *roetet , tet , tet , tet*. Il n'a de rapport avec notre colombe que par sa grosseur , qui est à-peu-près la même. C'est un véritable guillemot , plus petit que le précédent , et dont les ailes sont aussi plus courtes à proportion. Il a les jambes placées de même dans l'abdomen ; la démarche également faible et chancelante : seulement le bec est un peu plus court , plus renflé et moins pointu. Ses plumes toutes effilées ne semblent être qu'un chevelu soyeux. Ses couleurs ne sont que du noir enfumé , avec une tache blanche sur chaque aile , et plus ou moins de blanc sur le devant du cou et du corps ; et ce dernier caractère varie au point que certains individus sont tout noirs , et d'autres presque tout blancs.

Ces oiseaux volent ordinairement par couples , et en rasant de près la surface de la mer , comme fait le grand guillemot , avec un battement vif de leurs petites ailes. Ils posent leurs nids dans des crevasses de rochers peu



élevés, d'où les petits peuvent se jeter à l'eau, et éviter de devenir la proie des renards, qui ne cessent de les guetter. Ces oiseaux ne pondent que deux œufs : on en trouve quelques nids sur les côtes du pays de Galles et d'Écosse, ainsi qu'en Suède dans la province de Gothland; mais le grand nombre des nichées se fait sur des terres bien plus septentrionales, au Spitzberg et en Groenland, où se tient le gros de l'espèce tant du grand que du petit guillemot.

---

---

## LE MACAREUX.

---

**L**E bec , cet organe principal des oiseaux , et duquel dépend l'exercice de leurs forces , de leur industrie et de la plupart de leurs facultés ; le bec , qui est à la fois pour eux la bouche et la main , l'arme pour attaquer , l'instrument pour saisir , doit par conséquent être la partie de leurs corps dont la conformation influence le plus sur leur instinct , et décide la nécessité de la plupart de leurs habitudes ; et si ces habitudes sont infiniment variées dans les innombrables peuplades du genre volatile , si leurs différentes inclinations les dispersent dans l'air , sur la terre et les eaux , c'est que la nature a de même varié à l'infini , et dessiné sous tous les contours possibles , le trait du bec. Un croc aigu et déchirant arme la tête des fiers oiseaux de proie ; l'appétit de la chair et la soif du sang , joints aux moyens d'y satisfaire , font qu'ils se précipitent du haut des airs sur tous les autres oiseaux , et même sur tous les animaux faibles ou craintifs , dont ils font également des victimes. Un bec en forme de cuiller large et plate détermine l'instinct d'un autre genre d'oiseaux , et les oblige à chercher et ramasser leur subsistance au fond des eaux , tandis qu'un bec en cône , court et tronqué , en donnant à nos oiseaux gallinacés la facilité de ramasser les graines sur la terre , les disposait de loin à se rassembler autour de nous , et semblait les inviter à recevoir cette nourriture de notre main. Le bec en forme de sonde grêle et ployante , qui alonge la face du courlis , de la bécasse , de la barge et de la plupart des autres oiseaux de rivage et de marais ,

les oblige à se porter sur les terres marécageuses pour y fouiller la vase molle et le limon humide ; le bec tranchant et acéré des pics faits qu'ils s'attachent au tronc des arbres pour en percer le bois ; et enfin le petit bec en alène de la plupart des oiseaux des champs ne leur permet que de saisir les moucherons ou d'autres menus insectes , et leur interdit toute autre nourriture. Ainsi la différente forme du bec modifie l'instinct et nécessite la plupart des habitudes de l'oiseau ; et cette forme du bec se trouve être infiniment variée , non-seulement par nuances , comme tous les autres ouvrages de la nature , mais encore par degrés et par sauts assez brusques. L'énorme grandeur du bec du toucan , la monstrueuse enflure de celui du calao , la difformité de celui du flammant , la figure bizarre du bec de la spatule , la courbure à contre-sens de celui de l'avocette , etc. nous démontrent assez que toutes les figures possibles ont été tracées , et toutes les formes remplies ; et pour que dans cette suite il ne reste rien à désirer ni même à imaginer , l'extrême de toutes ces formes s'offre dans le bec en lame verticale de l'oiseau dont il est ici question. Qu'on se figure deux lames de couteau très-courtes , appliquées l'une contre l'autre par le tranchant ; c'est le bec du macareux. La pointe de ce bec est rouge et cannelée transversalement par trois ou quatre petits sillons , tandis que l'espace près de la tête est lisse et teint de bleu. Les deux mandibules étant réunies sont presque aussi hautes que longues , et forment un triangle à-peu-près isocèle : le contour de la supérieure est bordé près de la tête , et comme ourlé d'un rebord de substance membraneuse ou calleuse ; criblée de petits trous , et dont l'épanouissement forme une rosette à chaque angle du bec.

Ce rapport imparfait avec le bec du perroquet , qui

est aussi bordé d'une membrane à sa base , et le rapport non moins éloigné du cou raccourci et de la taille arrondie , ont suffi pour faire donner au macareux le nom de *perroquet de mer* ; dénomination aussi impropre que celle de *colombe* pour le petit guillemot.

Le macareux n'a pas plus d'ailes que ce guillemot , et , dans ses petits vols courts et rasans , il s'aide du mouvement rapide de ses pieds , avec lesquels il ne fait qu'effleurer la surface de l'eau ; c'est ce qui a fait dire que pour se soutenir il la frappait sans cesse de ses ailes. Les plumes en sont très-courtes , ainsi que celles de la queue ; et le plumage de tout le corps est plutôt un duvet qu'une véritable plume. Quant à ses couleurs , qu'on se figure , dit Gesner , un oiseau habillé d'une robe blanche avec un froc ou manteau noir , et un capuchon de cette même couleur , comme le sont certains moines , et l'on aura le portrait du macareux , que par cette raison , ajoute-t-il , j'ai surnommé le petit moine , *fratercula*.

Ce petit moine marin vit de langoustes , de chevrettes , d'étoiles et d'araignées de mer , et de divers petits poissons et coquillages , qu'il saisit en plongeant dans l'eau , sous laquelle il se retire volontiers , et qui lui sert d'abri dans le danger : on prétend même qu'il entraîne le corbeau , son ennemi , sous l'eau ; et cet acte de force ou d'adresse paraît être audessus des forces de son corps , dont la grosseur n'est tout au plus qu'égale à celle d'un pigeon. On ne peut donc attribuer cet effort qu'à la puissance de ses armes ; et en effet son bec est très-offensif par le tranchant de ses lames et par le croc qui le termine.

Les narines sont assez près de la tranche du bec , et ne paraissent que comme deux fentes oblongues. Les paupières sont rouges , et on voit à celles d'en haut

une petite excroissance de forme triangulaire : il y a aussi une seuble carouele, mais de figure oblongue, à la paupière inférieure. Les pieds sont orangés, garnis d'une membrane de même couleur entre les doigts. Le macareux, non plus que le guillemot, n'a point de doigt postérieur : ses ongles sont forts et crochus. Ses jambes courtes, cachées dans l'abdomen, l'obligent à se tenir absolument debout, et font que, dans sa marche chancelante, il semble se bercer : aussi ne le trouve-t-on sur terre que retiré dans les cavernes ou dans les trous creusés sous les rivages, et toujours à portée de se jeter à l'eau lorsque le calme des flots l'invite à y retourner ; car on a remarqué que ces oiseaux ne peuvent tenir la mer ni pêcher que quand elle est tranquille, et que si la tempête les surprend au large, soit dans leur départ en automne, soit dans leur retour au printemps, ils périssent en grand nombre. Les vents amènent ces macareux morts au rivage, quelquefois même jusque sur nos côtes, où ces oiseaux ne paraissent que rarement.

Ils occupent habituellement les îles et les pointes les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et vraisemblablement aussi celles de l'Amérique, puisqu'on les trouve en Groenland ainsi qu'au Kamtschatka. Leur départ des Orcades et autres îles voisines de l'Écosse se fait régulièrement au mois d'août, et l'on prétend que, dès les premiers jours d'avril, on en voit reparaitre quelques-uns qui semblent venir reconnaître les lieux, et qui disparaissent après deux ou trois jours pour aller chercher la grande troupe, qu'ils ramènent au commencement de mai.

Ces oiseaux ne font point de nid ; la femelle pond sur la terre nue, et dans des trous qu'ils savent creuser et agrandir. La ponte n'est jamais, dit-on, que d'un

seul œuf très-gros , fort pointu par un bout , et de couleur grise ou roussâtre. Les petits qui ne sont point assez forts pour suivre la troupe au départ d'automne , sont abandonnés , et peut-être périssent-ils. Cependant ces oiseaux , à leur retour au printems , ne remontent pas absolument tous jusqu'aux pointes les plus avancées vers le nord ; de petites troupes s'arrêtent en différentes îles ou îlets le long des côtes de l'Angleterre , et l'on en trouve avec des guillemots et des pingouins sur ces rochers nommés par les Anglais *the Needles* ( les Aiguilles ) , à la pointe occidentale de l'île de Wight.

---



---

## LE MACAREUX DE KAMTSCHATKA.

---

LES femmes kamtschadales , dit Steller , se font avec la peau de goulu un ornement de tête taillé en croissant , alongé de deux oreilles ou barbes blanches , et disent qu'avec cette parure elles ressemblent au *mitchagatchi* , c'est-à-dire , à un oiseau tout noir et coiffé de deux aigrettes tombantes ou touffes de filés blancs , qui forment comme deux tresses de cheveux sur les côtés du cou. A ces traits non équivoques , on reconnaît le macareux de Kamtschatka , donné sous le nom de *mitchagatchi* , qu'il porte dans cette contrée. Cependant cette terre , qui fait la pointe du nord-est de l'Asie , n'est peut-être pas la seule où se trouve cette seconde espèce de macareux ; car le *kallingak* des Groenlandais nous paraît être le même oiseau : il a , comme celui-ci , les deux tresses et les joues blanches , et le reste du plumage noir ou noirâtre , avec une teinte de bleu foncé sur le dos , et de brun obscur sur le ventre ; son bec est sillonné sur la lame supérieure , et les narines sont posées près de la tranche ; enfin il y a de petites rosettes aux angles de ce bec , comme sur celui de notre macareux : seulement la taille du *kallingak* , ou macareux à aigrettes du Groenland , est un peu moins forte que celle du macareux de Kamtschatka.

---

LES PINGOUINS  
ET LES MANCHOTS,  
OU LES OISEAUX SANS AILES.

---

L'OISEAU sans ailes est sans doute le moins oiseau qu'il soit possible ; l'imagination ne sépare pas volontiers l'idée du vol du nom d'oiseau : néanmoins le vol n'est qu'un attribut et non pas une propriété essentielle , puisqu'il existe des quadrupèdes avec des ailes , et des oiseaux qui n'en ont point. Il semble donc qu'en ôtant les ailes à l'oiseau , c'est en faire une espèce de monstre produit par une erreur ou un oubli de la nature ; mais ce qui nous paraît être un dérangement dans ses plans ou une interruption dans sa marche , en est pour elle l'ordre et la suite , et sert à remplir ses vues dans toute leur étendue : comme elle prive le quadrupède de pieds , elle prive l'oiseau d'ailes ; et , ce qu'il y a de remarquable , elle paraît avoir commencé dans les oiseaux de terre , comme elle finit dans les oiseaux d'eau , par cette même défectuosité. L'autruche est , pour ainsi dire , sans ailes ; le casoar en est absolument privé , il est couvert de poils et non de plumes ; et ces deux grands oiseaux semblent , à plusieurs égards , s'approcher des animaux terrestres ; tandis que les pingouins et les manchots paraissent faire la nuance entre les oiseaux et les poissons. En effet , ils ont , au lieu d'ailes , de petits ailerons , que l'on dirait couverts d'écailles plutôt que de plumes , et qui leur servent de nageoires , avec un gros corps

uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames, plutôt que deux pieds : l'impossibilité d'avancer loin sur terre, la fatigue même de s'y tenir autrement que couchés, le besoin, l'habitude d'être presque toujours en mer, tout semble rappeler au genre de vie des animaux aquatiques ces oiseaux informes, étrangers aux régions de l'air qu'ils ne peuvent fréquenter, presque également bannis de celles de la terre, et qui paraissent uniquement appartenir à l'élément des eaux.

Ainsi entre chacune de ces grandes familles, entre les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, la nature a ménagé des points d'union, des lignes de prolongement, par lesquelles tout s'approche, tout se lie, tout se tient ; elle envoie la chauve-souris voleter parmi les oiseaux, tandis qu'elle emprisonne le tatou sous le tête d'un crustacé ; elle a construit le moule du cétacé sur le modèle du quadrupède, dont elle a seulement tronqué la forme dans le morse, le phoque, qui, de la terre où ils naissent, se plongeant dans l'onde, vont se rejoindre à ces mêmes cétacés, comme pour démontrer la parenté universelle de toutes les générations sorties du sein de la mère commune. Enfin elle a produit des oiseaux qui, moins oiseaux par le vol que le poisson volant, sont aussi poissons que lui par l'instinct et par la manière de vivre : telles sont les deux familles des pingouins et des manchots, qu'on doit néanmoins séparer l'une de l'autre, comme elles le sont en effet dans la nature, non-seulement par la conformation, mais par la différence des climats.

C'est au manchot ou pingouin du sud qu'on peut spécialement donner le nom d'*oiseau sans ailes* ; et même, s'en tenant au premier coup-d'œil, on pourrait aussi l'appeler *oiseau sans plumes*. En effet, non-seulement

ses ailerons pendans semblent couverts d'écailles , mais tout son corps n'est revêtu que d'un duvet pressé , offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras , sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisans , et qui forment comme une cotte de mailles impénétrable à l'eau.

Néanmoins , en y regardant de très-près , on reconnoît dans ces *plumules* et même dans les écailles des ailerons , la structure de la plume , c'est-à-dire , une tige et des barbes.

Au contraire , le pingouin du nord a le corps revêtu de véritables plumes , courtes à la vérité , et sur-tout infiniment courtes aux ailes , mais qui offrent sans équivoque l'apparence de la plume , et non celle de poil , de duvet , ni d'écaille.

Voilà donc une distinction bien établie et fondée sur des différences essentielles dans la conformation extérieure du bec et du plumage entre les manchots ou prétendus pingouins du sud et les vrais pingouins du nord ; et de même que ceux-ci occupent les plages des mers les plus septentrionales , sans s'avancer que fort peu dans la zone tempérée , les manchots remplissent de même les vastes mers australes , se trouvent sur la plupart des portions de terre semées dans cette mer immense , et s'établissent comme pour dernier asyle , le long de ces formidables glaces qui , après avoir envahi toute la région du pôle du sud , s'avancent déjà jusque sous le soixantième et le cinquantième degré.

« Le corps des manchots , dit M. Forster , est entièrement couvert de *plumules* oblongues , épaisses , dures et luisantes... , placées aussi près l'une de l'autre que les écailles des poissons..... cette cuirasse leur est nécessaire , aussi bien que l'épaisseur de graisse dont ils sont enveloppés , pour les mettre en état de résister au

froid ; car ils vivent continuellement dans la mer , et sont confinés spécialement aux zones froides et tempérées : du moins je n'en connais point entre les tropiques.»

Et en suivant cet observateur et l'illustre Cook au milieu des glaces australes , où ils ont pénétré avec plus d'audace et plus loin qu'aucun navigateur avant eux , nous trouvons partout les manchots , et en d'autant plus grand nombre , que la latitude est plus élevée et le climat plus glacial , jusque sous le cercle antarctique , aux bords de la glace fixe , au milieu des glaces flottantes , à la *terre des états* , à celle de *Sandwich* , terres désolées , désertes , sans verdure , ensevelies sous une neige éternelle ; nous les voyons , avec quelques pétrels , habiter ces plages devenues inaccessibles à toutes les autres espèces d'animaux et où ces seuls oiseaux semblent réclamer contre la destruction et l'anéantissement , dans ces lieux où toute la nature vivante a déjà trouvé son tombeau. *Pars mundi damnata à rerum natura ; æternâ mersa caligine* (Pline.)

Lorsque les glaces sur lesquelles les manchots sont gîtés , viennent à flotter , ils voyagent avec elles , et sont transportés à d'immenses distances de toute terre.

« Nous vîmes , dit M. Cook , au sommet de l'île de glace qui passait près de nous , quatre-vingt-six *pingouins* ( manchots ) : ce banc était d'environ un demi-mille de circuit , et de cent pieds et plus de hauteur ; car il nous *mangea le vent* pendant quelques minutes , malgré toutes nos voiles. Le côté qu'occupaient les pingouins s'élevait en pente de la mer , de manière qu'ils grimpaient par là : » d'où ce grand navigateur conclut , avec raison , que la rencontre des manchots en mer n'est point un indice certain , comme on le croit , de la proximité des terres , si ce n'est dans les parages où il n'y a point de glaces flottantes.

Encore paraît-il qu'ils peuvent aller très-loin à la nage, et passer les nuits ainsi que les jours en mer; car l'élément de l'eau convient mieux que celui de la terre à leur naturel et à leur structure. A terre leur marche est lourde et lente : pour avancer et se soutenir sur leurs pieds courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent debout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête. Dans cette attitude, dit Narborough, *on les prendrait de loin pour de petits enfans avec des tabliers blancs.*

Mais autant ils sont pesans et gauches à terre, autant ils sont vifs et prestes dans l'eau. Ils plongent, et restent long-tems plongés, dit M. Forster; et quand ils se remontent, ils s'élancent en ligne droite à la surface de l'eau, avec une vitesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les tirer. Outre que l'espèce de cuirasse ou de cotte de mailles dure, luisante et comme écailleuse, dont ils sont revêtus; et leur peau très-forte, les font souvent résister aux coups de feu.

Quoique la ponte des manchots ne soit que de deux ou trois œufs au plus, ou même d'un seul, cependant, comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces de ces demi-oiseaux, ne laissent pas d'être fort nombreuses. « On descendit dans une île, dit Narborough, où l'on prit trois cents *pingouins* (manchots) dans l'espace d'un quart-d'heure : on en aurait pris aussi facilement trois mille, si la chaloupe avait pu les contenir : on les chassait en troupeaux devant soi, et on les tuait d'un coup de bâton sur la tête. »

M. Forster nous décrit leur établissement, qu'ils partagent avec les phoques. Pour nicher, dit-il, ils se creusent des trous ou des terriers, et choisissent à cet effet



une dune ou plage de sable : le terrain en est partout si criblé , que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux ; et si le manchot se trouve dans son trou , il se venge du passant en le saisissant aux jambés , qu'il pince bien serré.

De même les vrais pingouins , nos pingouins du nord , paraissent habiter de préférence la mer Glaciale , quoiqu'ils en descendent pour nicher jusqu'à l'île de Wight ; néanmoins les îles Féroé et les côtes de Norvège paraissent être leur terre natale dans l'ancien continent , ainsi que le Groenland , le Labrador et Terre-Neuve dans le nouveau. Ils sont , comme les manchots , entièrement privés de la faculté de voler , n'ayant que de petits bouts d'ailes , garnies , à la vérité , de plumes , mais si courtes qu'elles ne peuvent servir qu'à voleter.

Les pingouins , comme les manchots , se tiennent presque continuellement à la mer , et ne viennent guère à terre que pour nicher ou se reposer en se couchant à plat , la marche et même la position debout leur étant également pénibles , quoique leurs pieds soient un peu plus élevés et placés un peu moins à l'arrière du corps que dans les manchots.

Enfin les rapports dans le naturel , le genre de vie et la conformation mutilée et tronquée , sont tels entre ces deux familles , malgré les différences caractéristiques qui les séparent , qu'on voit suffisamment que la nature , en les produisant , paraît avoir voulu rejeter aux deux extrémités du globe les deux extrêmes des formes du genre volatile , de même qu'elle y reléguait ces grands amphibies , extrêmes du genre des quadrupèdes , les phoques et les morses ; formes imparfaites et tronquées incapables de figurer avec des modèles plus parfaits au milieu du tableau , et rejetées dans le lointain sur les confins du monde.

I. *Le pingouin*. Quoique l'aile du pingouin de cette première espèce ait encore quelque longueur, et qu'elle soit garnie de plusieurs petites penes, néanmoins on assure qu'il ne peut point voler, même assez pour se dégager de l'eau.

II. *Le grand pingouin*. Willughby dit que la taille de ce pingouin approche de celle de l'oie; ce qu'il faut entendre de la hauteur à laquelle il porte sa tête, et non de la grosseur et du volume du corps, qui a beaucoup moins d'épaisseur.

L'espèce en paraît peu nombreuse; du moins ces grands pingouins ne se montrent que rarement sur les côtes de Norwège. Ils ne viennent pas tous les ans visiter les îles de Féroé, et ne descendent guère plus au sud dans nos mers d'Europe: celui qu'Edwards décrit avait été pris par les pêcheurs sur le banc de Terre-Neuve. Du reste, on ignore dans quelle plage ils se retirent pour nicher.

III. *Le petit pingouin, ou le plongeon de mer de Belon*. Cet oiseau est indiqué dans Belon sous le nom de *plongeon de mer*, et par M. Brisson, sous celui de *petit pingouin*.

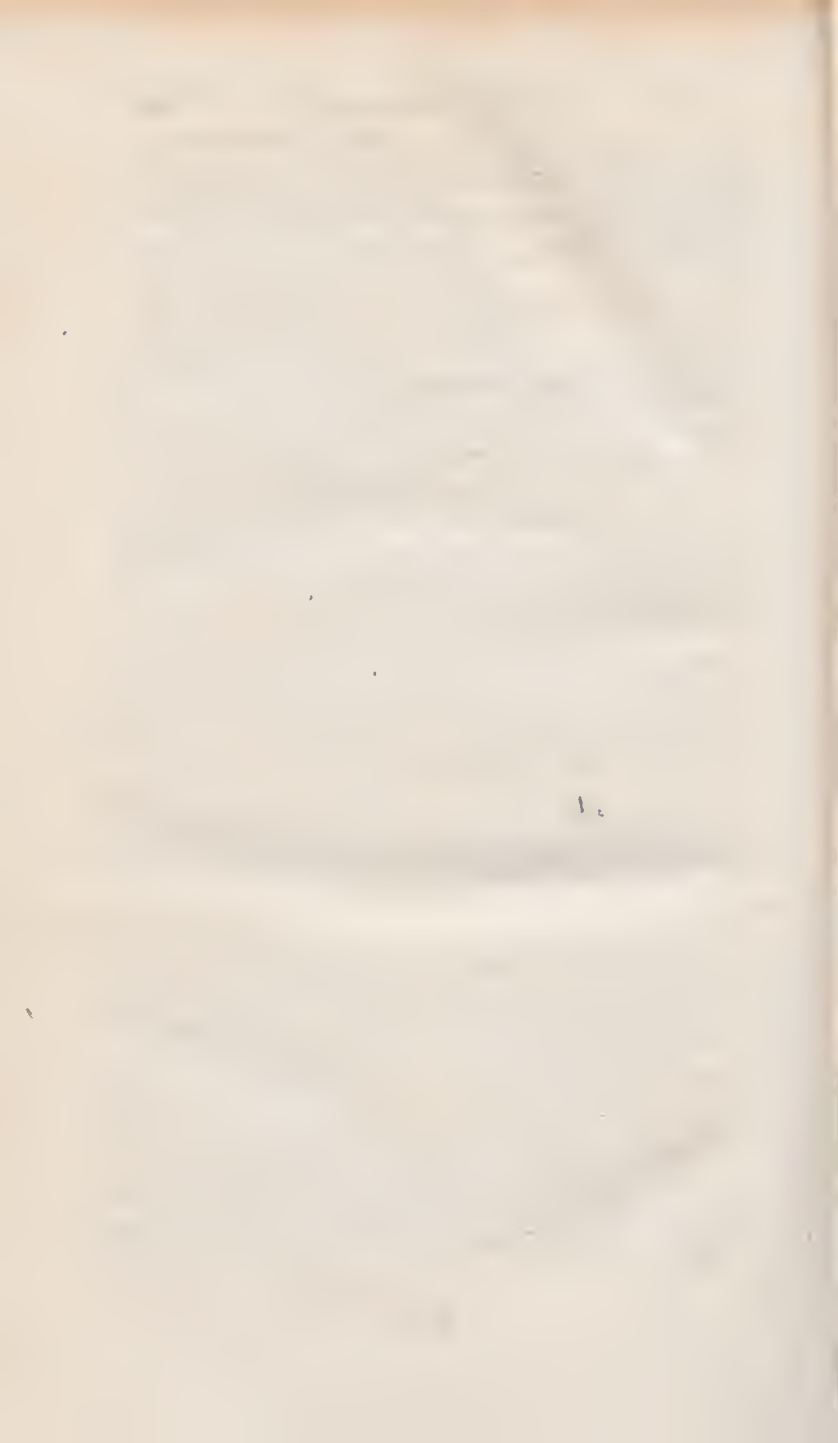
IV. *Le grand manchot, ou manchot de îles Malouines*. Clusius semble rapporter la première connaissance des manchots à la navigation des Hollandais dans la mer du sud en 1598. Ces navigateurs, dit-il, étant parvenus à certaines îles voisines du Port-Desiré, les trouvèrent remplies d'une sorte d'oiseaux inconnus, qui y venaient faire leur ponte. Ils nommèrent ces oiseaux *pingouins* (à *pinguedine*), à raison de la quantité de leur graisse, et ils imposèrent à ces îles le nom d'*îles des Pingouins*.

V. *Le manchot moyen, ou manchot du cap de Bonne-Espérance, ou manchot des Hottentots.* Ces manchots sont très-nombreux au cap de Bonne-Espérance et dans les parages voisins.

VI. *Le manchot sauteur, ou manchot huppé de Sibérie.*

VII. *Le manchot à bec tronqué.*

*Fin du dixième volume.*



---

# TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

---

|                                                                       | Page. |
|-----------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Le coucou.</i>                                                     | 1.    |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au coucou.</i>                             | 22.   |
| <i>Les anis.</i>                                                      | 31.   |
| <i>L'ani des savanes.</i>                                             | 32.   |
| <i>L'ani des palétuviers.</i>                                         | 33.   |
| <i>Le houtou , ou momot.</i>                                          | 39.   |
| <i>Les couroucous , ou couroucoais.</i>                               | 42.   |
| <i>Le couroucoucou.</i>                                               | 45.   |
| <i>Le touraco.</i>                                                    | 46.   |
| <i>Les huppés les promerops , et les guépiers.</i>                    | 50.   |
| <i>La huppe.</i>                                                      | 52.   |
| <i>Oiseau étranger qui à rapport à la huppe.</i>                      | 63.   |
| <i>Le promerupe.</i>                                                  | 64.   |
| <i>Les promerops.</i>                                                 | 64.   |
| <i>Le fournier , ou fournier de Buenos-ayres.</i>                     | 65.   |
| <i>Le polochion.</i>                                                  | 66.   |
| <i>Le guépier.</i>                                                    | 66.   |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au guépier.</i>                            | 70.   |
| <i>Les calaos , ou les oiseaux rhinocéros.</i>                        | 72.   |
| <i>Le martin-pêcheur , ou l'alcyon.</i>                               | 78.   |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au martin-pêcheur.</i>                     | 83.   |
| <i>Grands martin-pêcheurs de l'ancien continent.</i>                  | 83.   |
| <i>Les martin-pêcheurs de moyenne grandeur de l'ancien continent.</i> | 84.   |

|                                                                      |      |
|----------------------------------------------------------------------|------|
| <i>Petits martin-pêcheurs de l'ancien continent.</i>                 | 85.  |
| <i>Les martin-pêcheurs du nouveau continent, grandes espèces.</i>    | 86.  |
| <i>Les martin-pêcheurs de moyenne grandeur du nouveau continent.</i> | 87.  |
| <i>Petits martin-pêcheurs du nouveau continent.</i>                  | 87.  |
| <i>Les jacamars.</i>                                                 | 88.  |
| <i>Les todiers.</i>                                                  | 90.  |
| <i>Les oiseaux aquatiques.</i>                                       | 92.  |
| <i>La cigogne.</i>                                                   | 105. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la cigogne.</i>                         | 114. |
| <i>La grue.</i>                                                      | 118. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la grue.</i>                            | 127. |
| <i>L'oiseau royal.</i>                                               | 129. |
| <i>Le carïama.</i>                                                   | 133. |
| <i>Le secrétaire, ou le messager.</i>                                | 155. |
| <i>Le kamichi.</i>                                                   | 140. |
| <i>Le héron.</i>                                                     | 145. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au héron.</i>                             | 154. |
| <i>Les crabiers.</i>                                                 | 160. |
| <i>Crabiers de l'ancien continent.</i>                               | 160. |
| <i>Crabiers du nouveau continent.</i>                                | 162. |
| <i>Le bec-ouvert.</i>                                                | 164. |
| <i>Le butor.</i>                                                     | 166. |
| <i>Oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport au butor.</i>       | 169. |
| <i>Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au butor.</i>        | 170. |
| <i>Le bihoreau.</i>                                                  | 171. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au bihoreau.</i>                          | 173. |
| <i>La spatule.</i>                                                   | 175. |
| <i>La bécasse.</i>                                                   | 179. |
| <i>Variétés de la bécasse.</i>                                       | 188. |
| <i>Oiseau étranger qui a rapport à la bécasse.</i>                   | 189. |
| <i>La bécassine des savanes.</i>                                     | 189. |



|                                                                             |      |
|-----------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>La bécassine.</i>                                                        | 191. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la bécassine.</i>                              | 194. |
| <i>Les barges.</i>                                                          | 195. |
| <i>Les chevaliers.</i>                                                      | 198. |
| <i>Les combattans, vulgairement paons de mer.</i>                           | 200. |
| <i>Les maubèches.</i>                                                       | 204. |
| <i>Le bécasseau.</i>                                                        | 205. |
| <i>La guignette, ou petite alouette de mer.</i>                             | 208. |
| <i>La perdrix de mer.</i>                                                   | 210. |
| <i>L'alouette de mer.</i>                                                   | 213. |
| <i>Le cincle, ou alouette de mer à collier.</i>                             | 213. |
| <i>Libis.</i>                                                               | 214. |
| <i>Le courilis.</i>                                                         | 222. |
| <i>Le courlis rouge.</i>                                                    | 225. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au courlis.</i>                                  | 228. |
| <i>Le vanneau.</i>                                                          | 230. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au vanneau.</i>                                  | 237. |
| <i>Les pluviers.</i>                                                        | 238. |
| <i>Le grand pluvier, vulgairement appelé courlis<br/>de terre.</i>          | 246. |
| <i>L'échasse.</i>                                                           | 251. |
| <i>L'huitrier, vulgairement la pie de mer.</i>                              | 254. |
| <i>Le tourne-pierre, ou coulon chaud.</i>                                   | 258. |
| <i>Le merle d'eau.</i>                                                      | 261. |
| <i>La grive d'eau.</i>                                                      | 265. |
| <i>Le canot.</i>                                                            | 266. |
| <i>Les râles.</i>                                                           | 268. |
| <i>Le râle de terre ou de genêt, vulgairement roi<br/>des cailles.</i>      | 269. |
| <i>Le râle d'eau.</i>                                                       | 272. |
| <i>La marouette.</i>                                                        | 274. |
| <i>Oiseaux étrangers de l'ancien continent qui ont<br/>rapport au râle.</i> | 276. |
| <i>Oiseaux étrangers du nouveau continent qui ont<br/>rapport au râle.</i>  | 276. |

|                                                                           |      |
|---------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>La poule d'eau.</i>                                                    | 278. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la poule d'eau.</i>                          | 280. |
| <i>Les jacanas.</i>                                                       | 285. |
| <i>La poule sultane , ou le porphyrion.</i>                               | 285. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la poule sultane.</i>                        | 289. |
| <i>La foulque.</i>                                                        | 291. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la foulque.</i>                              | 295. |
| <i>Les phalaropes.</i>                                                    | 296. |
| <i>La grèbe.</i>                                                          | 297. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la grèbe.</i>                                | 300. |
| <i>Les plongeurs.</i>                                                     | 305. |
| <i>Le harle.</i>                                                          | 308. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au harle.</i>                                  | 310. |
| <i>Le pélican.</i>                                                        | 312. |
| <i>Le cormoran.</i>                                                       | 319. |
| <i>Le petit cormoran , ou le nigaud.</i>                                  | 325. |
| <i>Les hirondelles de mer.</i>                                            | 327. |
| <i>Le pierre-garin , ou la grande hirondelle de mer<br/>de nos côtes.</i> | 329. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à l'hirondelle de mer.</i>                     | 333. |
| <i>L'oiseau du tropique , ou le paille-en-queue.</i>                      | 335. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au paille-en-queue.</i>                        | 338. |
| <i>Les fous.</i>                                                          | 339. |
| <i>La frégate ou grande frégate de Cayenne.</i>                           | 346. |
| <i>Les goélands et les mouettes.</i>                                      | 351. |
| <i>Le labbe , ou le stercoraire.</i>                                      | 360. |
| <i>L'anhinga.</i>                                                         | 364. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au labbe.</i>                                  | 366. |
| <i>Le bec-en-ciseaux.</i>                                                 | 368. |
| <i>Le noddi.</i>                                                          | 372. |
| <i>L'avocette.</i>                                                        | 375. |
| <i>Le coureur.</i>                                                        | 378. |
| <i>Le flamant ou le phénicoptère.</i>                                     | 380. |
| <i>Le cygne.</i>                                                          | 388. |
| <i>L'oie.</i>                                                             | 405. |

|                                                                         |      |
|-------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>Oiseaux qui ont rapport à l'oie.</i>                                 | 424. |
| <i>Le cravant.</i>                                                      | 426. |
| <i>La bernache.</i>                                                     | 429. |
| <i>L'eider.</i>                                                         | 432. |
| <i>Le canard.</i>                                                       | 438. |
| <i>Le canard musqué.</i>                                                | 459. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport au canard.</i>                               | 461. |
| <i>Le tadorne.</i>                                                      | 471. |
| <i>La macreuse.</i>                                                     | 478. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la macreuse.</i>                           | 483. |
| <i>Les sarcelles.</i>                                                   | 484. |
| <i>Oiseaux qui ont rapport à la sarcelle.</i>                           | 487. |
| <i>Les pétrels.</i>                                                     | 493. |
| <i>L'albatros.</i>                                                      | 504. |
| <i>Le guillemot.</i>                                                    | 506. |
| <i>Le petit guillemot, improprement nommé colombe<br/>de groenland.</i> | 507. |
| <i>Le macareux.</i>                                                     | 510. |
| <i>Les macareux de kamtschatka.</i>                                     | 515. |
| <i>Les pingouins et les manchots, ou les oiseaux sans<br/>ailes.</i>    | 516. |

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.











